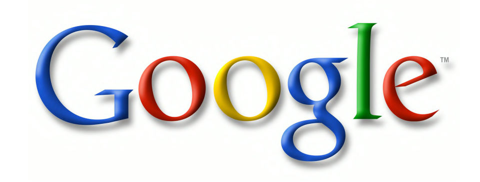
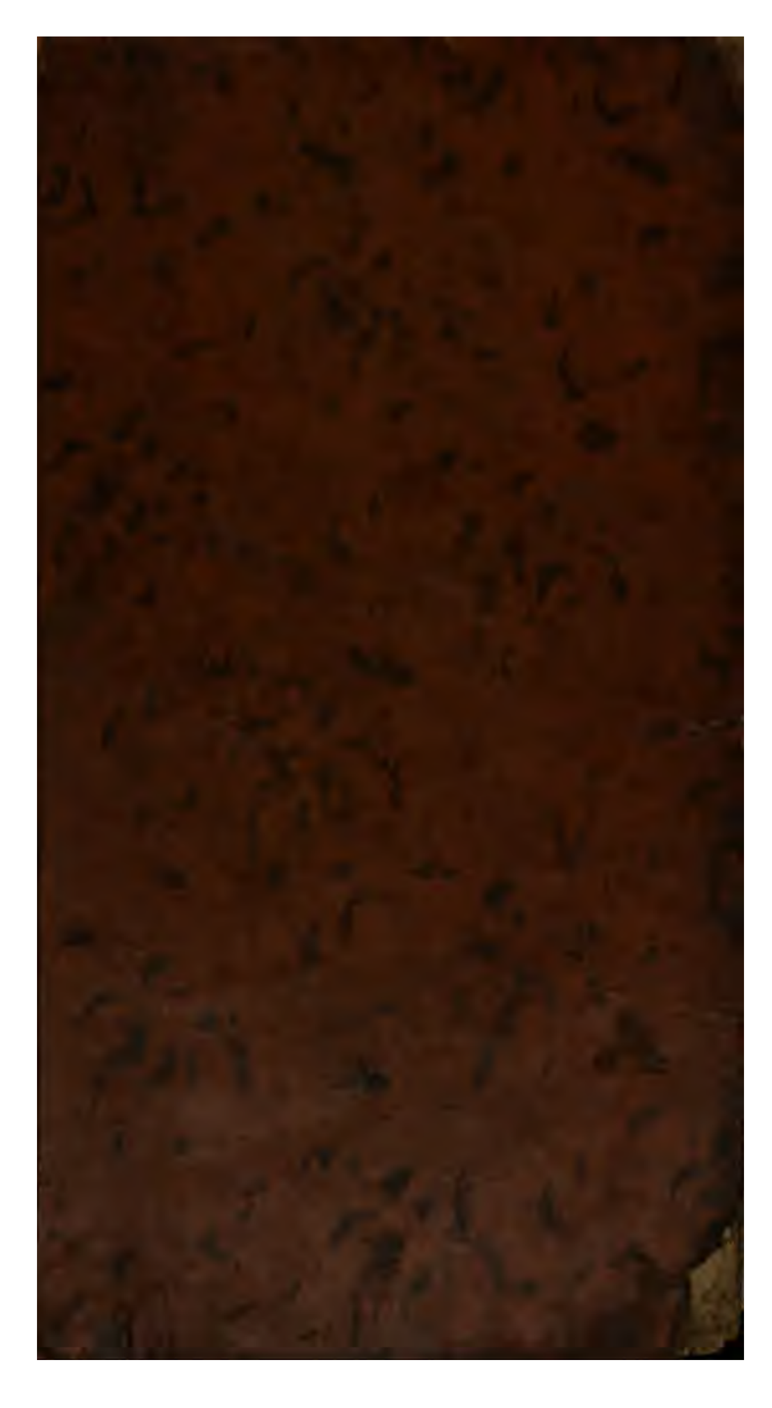
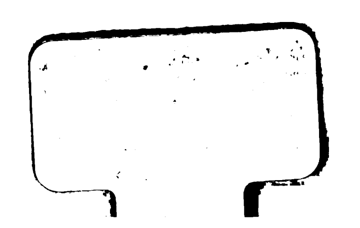

Google




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR LES
AMÉRICAINS,
OU
Mémoires intéressants pour servir à l'Histoire de l'Espece Humaine.

PAR MR. DE P***.

Avec une Dissertation sur l'Amérique & les Américains, par DOM PERNETY.



Studio disposita fideli.

LUCRECE.



TOME TROISIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXXI.



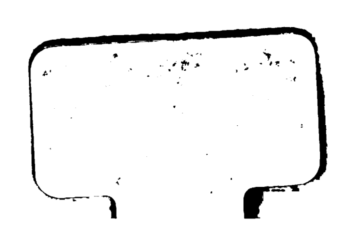
PREFACE.

ON m'avoit donné une grande idée de l'Ouvrage de M. de P. qui a pour titre : *Recherches Philoſophiques ſur les Américains*. Je me le procurai ; je le lus une premiere fois avec précipitation, & j'y trouvai bien des recherches, beaucoup de réflexions très-ſenſées, mais auſſi beaucoup d'aſſertions très-hazardées, pour ne rien dire de plus, avancées en même-temps d'un ton affirmatif, un ſtyle vif, & une confiance qui devoient en impoſer aux Lecteurs peu au fait

des matieres qu'il traite. Je relus cet Ouvrage avec attention, & je me confirmai dans ma premiere idée. Je reconnus que Mr. de P. ou connoît peu l'Amérique & ce qu'elle contient, ou que, pour appuyer l'opinion d'un Auteur, qu'il avoit adoptée, sans une connoissance de cause, assez fondée, il s'étoit fait un devoir de décrier tout le nouveau Monde & ses productions. J'avois lu & relu quantité de relations de l'Amérique; j'avois vu de mes propres yeux la plupart des choses qui y sont rapportées. Etonné de les voir contredites, ou travesties par Mr. de P. je me contentai de faire quelques notes sur les endroits les moins exacts. Mon dessein étoit de les communiquer à Mr. de Franche-

ville, pour les inſérer dans ſa Gazette littéraire. Ces Notes m'ayant enſuite paru trop nombreuſes pour en faire l'uſage que je m'étois propoſé, je leur donnai un certain ordre, & je crus pouvoir en compoſer une Diſſertation où l'Amérique & ce qu'elle contient ſeroient appréciés à leur juſte valeur. J'en lus la premiere partie à l'aſſemblée de l'Académie du 7 de Septembre 1769, & j'eus la ſatisfaction de voir qu'on n'y déſapprouvoit pas le parti que j'avois pris de réfuter l'Ouvrage de Mr. de P., qui auroit pu induire le public en erreur à cet égard. La vérité me ſera toujours chere, elle doit l'être à Mr. de P. & l'emporter ſur tout autre motif. J'eſpere que M. de P. la


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



Fin de la Table du Tome troisieme.

DISSERTATION

SUR

L'AMÉRIQUE

ET LES

AMÉRICAINS,

CONTRE LES

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

DE MR. DE P.

PAR DOM PERNETY,

Abbé de l'Abbaye de Bürgel, des Académies Royales de Prusse & de Florence, & Bibliothécaire de Sa Majesté le Roi de Prusse.

reconnoîtra dans ma Dissertation, & qu'il n'emploiera que pour elle ses talents, qui méritent des éloges.





TABLE GÉNÉRALE

DU TOME TROISIEME.

rique, de sa température, de la constitution corporelle & spirituelle de ses habitants, de leurs mœurs & de leurs usages, enfin des animaux, pourroient faire croire qu'il a voyagé dans tous les pays de cette vaste étendue de la terre; qu'il a vécu assez long-temps avec tous les peuples qui l'habitent. On seroit tenté de soupçonner, que, parmi les Voyageurs, qui y ont fait de longs séjours, les uns nous ont conté des fables, ont travesti la vérité par imbécillité, ou l'ont violée par malice (a). Les autres, étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vu les choses, qu'ils auroient dû par respect pour la raison, s'abstenir de le décrire. Il est fâcheux pour nous qu'ils n'aient pas eu le respect pour la vérité, & les yeux de M. de P.

L'Amérique, dit cet Auteur dans son Discours Préliminaire, l'Amérique plus que tout autre pays, offre des phénomenes singuliers & nombreux; mais ils ont été si mal observés, plus mal décrits, & si confusément assemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable. Il a fallu s'armer d'opiniâtreté pour se frayer une route au travers des contradictions vicieuses des Voyageurs, à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reste des hommes.

(a) Discours Préliminaire,

Le nouveau Monde est, suivant Mr. de P. (a) une terre absolument ingrate, & comme en horreur à la Nature. Entre les végétaux exotiques importés en Amérique, les arbres à Noyaux, comme les Amandiers, les Pruniers, les Cérisiers, les Noyers, y ont foiblement prospéré & presque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructifié qu'à l'Isle de Juan Fernandez: ils ont dégénéré ailleurs; notre seigle & notre froment n'ont pris que dans quelques parties du Nord. Le Climat de l'Amérique étoit au moment de sa découverte, très-contraire à la plupart des animaux quadrupedes, & sur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organisme d'une force étonnante. La terre ou hérissée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aspect d'un désert stérile & immense. Les premiers aventuriers qui y firent des établissements, eurent tous à essuyer les horreurs de la famine, ou les derniers maux de la disette. Dans les parties méridionales, & dans la plupart des Isles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaisantes, & même mortelles.

(a) Tome I. p. 13. 14.

Ce terrein fétide & marécageux faisoit végéter plus d'arbres venimeux qu'il n'en croît dans les trois autres parties de notre Globe---la surface de la terre frappée de putréfaction y étoit inondée de Lézards, de Couleuvres, de Serpents, de Reptiles & d'Insectes monstrueux par leur grandeur & l'activité de leur poison. Enfin une abâtardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les quadrupedes, jusqu'aux premiers principes de l'existence de la génération. (a) C'est sans doute un spectacle grand & terrible, ajoute Mr. de P. de voir que la Nature ait tout donné à notre continent pour l'ôter à l'autre, & que dans ce dernier tout y soit dégénéré ou monstrueux. Un sol aride dans ses montagnes, marécageux dans ses plaines, stérile par la Nature dans toute sa surface, trompant toujours l'espérance de ses cultivateurs les plus laborieux. Tout, jusqu'aux hommes & aux animaux conduits de l'ancien Monde dans le nouveau, a essuyé sans exception (b) une altération sensible, soit dans leurs forces, soit dans leur instinct. Comme les végétaux, ils y sont venus tous rabougris; leur taille s'est dégradée, (c) & par un

(a) Tome I. p. 7.
(b) Tome I. p. 12. Tom, II. p. 155.
(c) Tome I. p. 12.

contraste singulier, les Ours, les Tigres, les Lions Américains sont entiérement abâtardis, petits, pusillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de Afrique.

C'est principalement au climat de l'Amérique que l'on doit attribuer les causes qui ont vicié leurs qualités essentielles, & fait dégénérer la nature humaine. (a) Il résulte des expériences faites sur les Créoles, qu'ils donnent dans leur tendre jeunesse, ainsi que les Américains, quelques marques de pénétration, qui s'éteint au sortir de l'adolescence : ils deviennent hébêtés, nonchalants, inappliqués, & n'atteignent à la perfection d'aucune science, ni d'aucun art. Aussi dit-on par forme de proverbe, qu'ils sont déja aveugles, quand les autres hommes commencent à voir.

Nous n'avons considéré jusqu'à présent, (a) continue cet Auteur, les peuples de l'Amérique, que du côté de leurs facultés physiques, qui étant essentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales. La dégénération avoit atteint leurs sens, & leurs organes; leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature ayant tout ôté à un Hémis-

(a) Tome II. p. 157.
(b) Tome II. p. 141.

phere de ce Globe, pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes.

Une insensibilité stupide fait le fond du caractere de tous les Américains; leur paresse les empêche d'être attentifs aux instructions, aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'usage des mains & de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européens: privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéissent qu'aux impulsions de leur instinct: aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur: leur lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage, où elle les a plongés, ou dans la vie sauvage, dont ils n'ont pas le courage de sortir---Les vrais Indiens occidentaux n'enchaînent point leurs idées: ils ne méditent point & manquent de mémoire. (a).

Si nous avons dépeint les Américains, dit encore M. de P. comme une race d'hommes, qui ont tous les défauts des enfants; comme une espece dégénérée du genre humain, lâche, impuissante, sans force

(a) Tome II. p. 144.

physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit, quelque révoltante & hideuse que soit cette image, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait (*a*) qui surprendra par sa nouvauté, parce que l'histoire de l'homme naturel a été plus négligée qu'on ne pense. Enfin l'Amérique est aux yeux de Mr. de P. une terre que la Nature semble avoir faite dans sa colere; pour laquelle elle n'a que des entrailles de Marâtre, & sur laquelle elle a versé avec complaisance tous les maux, toutes les amertumes de la boîte de Pandore, sans y laisser échapper la moindre portion des biens qu'elle renfermoit.

Telle est l'esquisse du portrait de l'Amérique & de ses habitants que Mr. de P. nous présente. Il a puisé ses couleurs, dit-il, autant qu'il a été possible, dans les Auteurs contemporains de la découverte du nouveau Monde, qui ont pu le voir avant qu'il eût été entiérement bouleversé par la cruauté, l'avarice & l'insatiabilité des Européens.

A ce portrait, où l'on croiroit aisément que le peintre a trempé son pinceau dans l'humeur noire de la mélancolie & délayé ses couleurs dans le fiel de l'envie; dont tous les traits semblent avoir

(*a*) Discours Préliminaire.

été placés & conduits, non par la philosophie qu'il annonce avoir présidé à son ouvrage, mais par un amour propre offensé, par un parti pris d'humilier la nature humaine ; me seroit-il permis, Messieurs, de vous en présenter un des mêmes objets, qui pour être plus riant & plus flatteur, n'en sera pas moins ressemblant.

Si Mr. de P. avoit voyagé en Amérique, & l'eût parcourue en personne, il l'auroit vraisemblablement considérée & observée avec d'autres yeux. Il n'auroit pas fait son livre, à moins que ce ne fût un parti pris de déguiser le vrai, de le trahir quelquefois, & de le contredire par-tout où il le trouveroit. Oseroit-on faire ce reproche à Mr. de P.? à lui, dont l'Ouvrage paroît être le fruit de tant de veilles, de lectures & de réflexions? non, je n'oserois le penser ; mais ne pourroit-on pas le soupçonner d'avoir fait beaucoup de lectures trop précipitées, d'avoir lu & vu les choses avec des yeux mal prévenus, mal affectés ; de n'avoir extrait & ramassé que ce qu'il a trouvé de propre à étayer une hypothese enfantée par une imagination un peu trop enivrée de tendresse pour notre Hémisphere & pour ses habitants. Il ne doit pas se croire assez privilégié pour être exempt des préjugés de l'éducation, qui présentent tant d'obstacles à la vraie philoso-

phie. La prévention croît avec l'âge; l'éducation nous inſpire des erreurs; elle nous donne des goûts, qui ſe fortifient de plus en plus; nous nous habituons à des uſages; ils nous plaiſent, & influent tellement ſur notre façon de voir & de penſer; que nous croyons voir par les yeux de la philoſophie, lorſque nous ne voyons que par ceux de l'éducation: nous ne trouvons bons & beaux les uſages des autres pays, que quand ils ont au moins quelque conformité avec les nôtres. Le pain, le vin, nos mets & leurs apprêts ſont de ſi bonnes choſes! n'eſt-ce pas être imbécille, ſtupide que de s'en tenir à la caſſave, au chica, à des fruits, à des patates, à des chairs d'animaux, & de poiſſons boucanés? Nous faiſons parler ainſi notre éducation ſous le nom de la philoſophie. Cependant à conſidérer notre Hémiſphere, ou tout ce qui renferme ce que nous appellons l'ancien Monde, avec des yeux vraiment philoſophiques, Mr. de P. y auroit vu que la Nature n'a pas tout ôté à l'Amérique pour le donner à notre continent. Il auroit vu dans celui-ci des Lapons, des Samoyedes, des Tartares, occupés de la chaſſe des animaux pour trouver leur nourriture & leurs vêtements; un climat livré au froid le plus vif & le plus vigoureux, où les fruits ni les grains, ni les arbres mêmes ne peuvent germer;

où les hommes mille fois plus misérables, à notre façon de penser, que ne le sont les trois quarts & demi des peuples de l'Amérique, n'offrent à nos yeux que le spectacle effrayant d'une terre maudite, & la nature humaine ainsi que l'animale absolument dégradée. D'un autre côté les déserts sablonneux & brûlants de l'Afrique, ce fourneau où les hommes énervés semblent être par leur couleur, la victime & la proie du feu que la Nature y entretient toujours allumé.

Si je considere nos climats tempérés, j'y trouve des montagnes arides, toujours ou brûlées par les rayons du Soleil, ou livrées à la fureur des froids aquilons; leurs sommets menacer le ciel, & se plaindre de n'avoir pas encore vu leurs têtes altieres débarrassées de l'immense fardeau des glaces & des neiges qui les couvrent.

J'y vois à la vérité des plaines riantes & agréables, où le doux murmure des ruisseaux s'unit au chant ravissant des oiseaux pour flatter notre ouie, pendant que notre odorat est charmé & nos yeux enchantés d'y voir ces plaines émaillées de fleurs, couvertes de grains, d'arbres fruitiers, & de troupeaux. Mais que produiroient-elles d'elles-mêmes? des ronces & des épines, quelques fruits agrestes, dont la saveur révoltante les

feroit abandonner à des animaux, qui les dédaigneroient. Sont-ce là ces pays de l'Amérique exposés sous les mêmes paralleles que les nôtres, ces pays où les fleurs les plus suaves naissent sans cesse sous vos pas, & où les fruits les plus excellents croissent dans la plus grande abondance, & sans culture?

Quel privilege a donc notre continent sur celui de l'Amérique? celui d'être habité par des hommes condamnés à un travail sans relâche; obligés pour satisfaire leurs besoins les plus pressants, de manger le pain même le moins ragoûtant, d'arroser sans cesse de leur sueur & de leurs pleurs cette terre, le jouet d'un climat inconstant, cette terre qui ne trompe que trop souvent leurs espérances, & dont la beauté riante est l'effet non d'une nature empressée, comme en Amérique, de satisfaire les desirs de ses enfants; mais d'une nature forcée de rire d'une grimace convulsive, dont notre orgueil & notre amour propre ont su nous apprendre à nous contenter, qui plus est, à la trouver belle.

Ce ne sont pas ces hommes vêtus d'or & de pourpre, dont l'indolence mollement étendue sur le duvet, nargue les injures de l'air sous des lambris d'or & d'azur; qui n'ouvrent les yeux que pour être éblouis par l'éclat du luxe dont ils sont environnés, & ne tendent les

mains qu'à des mets apprêtés pour irriter leur appétit émoussé, ou pour satisfaire leur sensualité, aux dépens de la vie & du travail de ces hommes qui gémissent sous le poids de leur cruelle tyrannie ; ce sont ceux-ci qu'il faut consulter : à eux appartient de comparer l'état du sol de l'Amérique & de ses habitants avec l'état & la valeur de notre Continent. Croyez-vous, Messieurs, que s'ils en étoient parfaitement instruits, ils diroient avec Mr. de P. que la Nature les a privilégiés; qu'elle a tout ôté à l'Amérique pour le donner à la terre qu'ils habitent? Le penserez-vous vous-mêmes sur le portrait naïf, sincere que je vous en tracerai ci-après sur le rapport d'Auteurs vrais, & sur ce que j'ai vu moi-même? Vous pourrez dire ensuite avec moi du tableau prétendu philosophique de Mr. de P. ce qu'il dit (a) des Historiens Espagnols au sujet du Pérou ; malheureusement tout ce tableau, lorsqu'on l'examine avec attention, n'est qu'une fiction, un tissu de faussetés & d'exagérations, que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'histoire, qui veut que l'on détruise toutes les erreurs spécieuses, qui pourroient devenir des vérités historiques, si l'on con-

(a) Tome II. p. 162. 163.

tinuoit de les adopter aveuglement.

Il n'est pas surprenant de trouver des relations différentes entre elles sur le même pays, & sur les mêmes peuples: elles ont été écrites en différents temps; les usages avoient pu changer, ainsi que la superficie du sol, par la fréquentation des Européens, qui s'y sont établis. Les Naturels du pays se sont souvent accommodés des façons de vivre & d'agir de leurs nouveaux hôtes; ils ont ou quitté tout-à-fait leurs anciens usages, ou les ont changés en partie : ainsi pour les anciennes coutumes, il faut s'en tenir aux anciennes relations, & leur donner la préférence sur les nouvelles, quand elles ont les trois conditions requises pour une bonne histoire ; qu'elles aient été composées par des Auteurs désintéressés dans leurs récits ; que ces Auteurs n'ont point voulu se jouer de la vérité; & qu'à une bonne mémoire ils joignoient assez d'intelligence & d'esprit pour bien raconter ce qu'ils ont vu. Ceux que je citerai sont exempts de reproches à cet égard ; on peut compter sur les extraits qui formeront le contraste du tableau de l'Amérique, que nous a présenté Mr. de P.

J'accorde à cet Auteur qu'il peut y avoir de l'exagération dans quelques récits des Historiens Espagnols au sujet de l'Amérique, que si tout ce qu'ils disent

de l'état politique du Pérou avant l'arrivée de Pizarro, étoit vrai, on feroit forcé d'avouer qu'il y avoit dans cette partie du nouveau Continent une infinité de Villes fpacieufes, ornées d'édifices fuperbes, de campagnes fertiles, peuplées de beftiaux & de cultivateurs, plongés dans l'abondance, des loix admirables, & ce qui eft plus rare encore, des loix refpectées; que fi l'on en croyoit à tous ces écrivains, à peine eût-on trouvé un peuple qui eût joui d'une auffi grande félicité que les Péruviens, fous le gouvernement des Incas.

Mais quelque mortifiant qu'il foit pour l'amour propre, & la vanité des Européens, de trouver dans un nouveau Monde des hommes qui les valent à beaucoup d'égards; faut-il que parce qu'ils fe croient les plus éclairés, les plus ingénieux, les plus fpirituels & les plus raifonnables des hommes, ce préjugé les aveugle au point de nier tout: & de dire contre l'évidence avec Mr. de P. (a) Si les Efpagnols avoient trouvé tant de Villes dans ce pays-là, il en refteroit les noms, mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie fous les Incas--- quant à Cufco leur réfidence ordinaire, il eft très-vraifemblable qu'elle méritoit à peine le nom de Bourgade

(a) Tome II. p. 173.

dans le temps de sa plus grande splendeur--- le reste de l'Amérique n'étoit peuplé que de familles éparses qui n'avoient point de demeure fixe, & qui dans les hordes composées de quelques cabanes, traînoient la vie la plus misérable.

Lorsque Mr. de P. s'exprimoit à-peu-près dans les termes ci-dessus, il avoit lu le mémoire de Mr. de la Condamine sur quelques anciens monuments du Pérou, inséré dans les mémoires de cette Académie de l'année 1746. Mr. de P. le cite. (a) Mais il s'est bien donné de garde d'en rapporter le texte, trop opposé au projet formé par celui-ci, de décrier l'Amérique & ses habitants. Vous en jugerez, Messieurs, par le court extrait de ce mémoire que je vais vous lire.

„ Sans s'arrêter à un récit, dont les „ circonstances peuvent être exagérées, „ dit Mr. de la Condamine, on ne peut „ nier à la vue des ruines différentes „ qu'on rencontre encore aujourd'hui en „ différents endroits du Pérou, que ces „ peuples, quoiqu'ils n'eussent ni l'usa„ ge du fer, ni aucunes connoissances „ des méchaniques, de l'aveu de tous les „ Historiens, n'eussent trouvé le moyen „ de transporter, d'élever & d'assembler, „ avec beaucoup d'art, des pierres d'une

(a) Tome II. p. 175.

„ grosseur prodigieuse, & souvent de
„ figure irréguliere. Le P. Acosta, té-
„ moin oculaire, assure que ces masses
„ ne peuvent être vues sans étonnement;
„ & dit avoir mesuré lui-même dans
„ les ruines de Traguanaco, une pierre
„ de 38 pieds de long, sur 18 de large
„ & 6 d'épaisseur, & qu'il y en avoit de
„ beaucoup plus grandes „. Dire qu'ils ont fait tout cela avec *beaucoup d'art*, c'est à mon avis, avouer que les Péruviens avoient quelques connoissances des méchaniques. Les preuves que Mr. de la Condamine donne ensuite de leur habileté dans les arts, de leur adresse dans l'exécution des pieces de sculpture, d'orfévrerie, &c. ne détruisent pas moins l'idée que Mr. de P. s'efforce en vain de nous inspirer de l'ignorance crasse, de la mal-adresse, de l'ineptie & de l'indolence étrange des Américains. C'est d'après ses propres yeux que Mr. de la Condamine va vous parler. Je crois devoir prévenir le lecteur, dit ce savant, dont la sincérité égale les vastes connoissances; Je crois devoir prévenir le lecteur que la description que je vais faire des ruines voisines de Cannar, peut bien donner une idée de la nature, de la forme & peut-être de la solidité des Palais & des temples bâtis par les Incas, mais non de leur étendue ni de leur magnificence.

Il y avoit donc au Pérou, des Villes, des Palais, des Temples, dont les matériaux avoient été transſportés, élevés, aſſemblés avec beaucoup d'art; des Palais & des Temples de la magnificence deſquels la deſcription de Mr. de la Condamine même ne peut donner l'idée, des cités d'une vaſte étendue, dont les noms & les ruines ſubſiſtent en partie, dont une extrêmité eſt encore occupée par les Indiens, ſuivant le rapport du Pere Feuillée, & de Frézier; je ne donnerai pas ici la deſcription de Mr. de la Condamine, on peut la lire dans le mémoire même. On y verra que Mr. de P. eſt un peu trop difficile; & que plus des trois quarts & demi des grandes Villes du monde ne ſeroient au ſentiment de Mr. de P. qu'un aſſemblage de miſérables cabanes, qui mériteroient à peine le nom de Bourgades.

Les Auteurs que j'ai cités les ont vues ſans doute au microſcope; car comment des hommes ſtupides, indolents, dégénérés de la nature humaine, à qui il n'en reſtoit que la figure, & à qui la Nature par grace & par pitié avoit bien voulu laiſſer l'inſtinct; comment ces animaux qui n'étoient que ſupérieurs aux autres que par l'uſage de la langue & des mains, auroient-ils pu avoir l'idée de ſe bâtir d'autres habitations que des tanieres, ou tout au plus des caba-

nes, pour ſe mettre à l'abri des injures de l'air & de la voracité cruelle des bêtes féroces? auſſi Mr. de la Condamine & tant d'autres ont-ils été ſaiſis d'admiration à la vûe des productions de cet inſtinct, qui avoit d'auſſi belles choſes que l'induſtrie & l'adreſſe de nos meilleurs ouvriers. Car pour donner cette convexité réguliere & uniforme à toutes ces pierres, dit Mr. de la Condamine, & pour polir ſi parfaitement les faces intérieures par où elles ſe touchent, quel travail, quelle induſtrie ont dû ſuppléer à nos inſtruments, chez des peuples qui n'avoient aucun outil de fer, & qui ne pouvoient tailler des pierres plus dures que le marbre qu'avec des haches de caillou, ni les applatir qu'en les uſant mutuellement par le frottement? Ces pierres ſont une eſpece de granit, & il n'y a aucun ciment dans les joints. On ſent que le défaut du fer & de l'acier a dû ſouvent les arrêter --- Ils ont heureuſement ſurmonté ces obſtacles--- Le plus habile tailleur de pierre d'Europe, quelque adreſſe qu'on lui ſuppoſe, ſeroit ſans doute fort embarraſſé à creuſer ainſi un canal courbe & régulier dans l'épaiſſeur d'un granit avec tous les ſecours de l'art & les meilleurs inſtruments de fer & d'acier: à plus forte raiſon ſera-t-il difficile d'imaginer comment les anciens Péruviens ont pu y réuſ-

fir avec leurs haches de pierre ou de cuivre, telles qu'on en a trouvé dans les anciens tombeaux, ou avec d'autres outils équivalents, & sans équerre ni compas.

Mais cet instinct, si nous en voulions croire Mr. de P. n'avoit pas même montré aux Américains à faire de la brique, & à en bâtir leurs maisons. Cependant dans le Pérou & dans le Chili les matériaux ordinaires des bâtiments particuliers étoient faits de ce qu'ils appellent des *Adoves*, c'est-à-dire, des briques d'environ deux pieds de long sur un de large, & de quatre pouces d'épaisseur pour le Chili: celles du Pérou étoient formées dans un plus petit moule, à cause, dit Frézier, qu'il n'y pleut jamais.

Il est vrai que quelques ruines des édifices bâtis par les Indiens présentent des mûrs bâtis avec de la terre battue entre deux planches en forme de grandes briques, maniere d'élever des murs qui n'étoit point en usage dans l'Amérique seule, puisque Vitruve nous apprend que les Romains bâtissoient ainsi. C'est encore la pratique de plusieurs provinces de France, où l'on appelle ces murs, des murs de *Piset*. On y a recours aussi dans beaucoup d'autres pays de l'Europe, lorsque la pierre

& la brique y sont rares, ou que l'on y veut bâtir à moins de frais.

Frézier n'admiroit pas moins cet instinct dans les ouvrages des anciens peuples de l'Amérique, (a) ces hommes stupides aux yeux de Mr. de P. étoient à ceux de Frézier des gens, dit-il, extrêmement industrieux à conduire les eaux des rivieres à leurs habitations. On voit encore (en 1713.) des aqueducs de pierres seches, & de terre, menés & détournés fort ingénieusement le long des coteaux, par une infinité de replis & de détours; ce qui fait voir que ces peuples tout grossiers qu'ils étoient, entendoient très-bien l'art du nivellement. On peut voir encore ce que le P. Feuillée & M. Ulloa disent des ruines des anciennes Villes du Pérou.

Je n'apporterai pas en preuves les relations des anciens Auteurs Espagnols, Mr. de P. récuseroit leur témoignage. Mais je ne crois pas qu'il en fasse de même de celui de Mr. Bristock, Gentilhomme Anglois. Ceux de cette nation n'ont pas coutume de flatter dans leurs relations. Les Américains connus sous le nom d'Apalachites n'étoient pas plus abrutis, ni plus stupides que ceux du Pérou.

(a) P. 131.

Mr. de P. eût admiré, dit-il, le gouvernement, les loix des Incas & la félicité des Péruviens, si tout cela eût existé; qu'il l'admire donc chez les Apalachites. Mr. Bristock étoit dans leur pays en 1653, & y est resté assez longtemps pour se mettre au fait de leurs anciens & de leurs nouveaux usages. Sa relation forme les chapitres 7 & 8 du second livre de l'histoire naturelle & morale des Isles Antilles par le Chevalier de Rochefort. Il nous apprend que le Pérou & le Mexique n'étoient pas les seuls pays du nouveau Continent, où il y eût anciennement des villes. Celui des Apalachites étoit habité par un peuple civilisé. Il étoit alors partagé en six provinces, dans chacune desquelles il y avoit rarement plus d'une grande ville, mais beaucoup de petites. Du temps de Mr. de Bristock, les choses étoient encore sur le même pied. Quelques-unes, dit-il, sont composées de plus de huit cents maisons: celle de Mélilot, qui en est la capitale, en a plus de deux mille. Le Roi des Apalachites y fait encore sa résidence. Le Temple où les Jouas Sacrificateurs du soleil font leurs cérémonies, est une grande & spacieuse caverne, ovale, longue d'environ deux cents pieds, large à proportion, située à l'Orient de la montagne d'Olaimy, en la province de *Bémarin*, à une lieue de

dans des villes & des bourgades & dans la plus grande union. Tous les immeubles ſont communs parmi eux, excepté leurs maiſons & leurs jardins. Comme ils cultivent leurs champs en commun, ils en partagent les fruits, après les avoir dépoſés dans des greniers publics placés au milieu de chaque ville & village. Ceux qui ſont prépoſés pour la diſtribution, la font au renouvellement de chaque lune, & donnent à chaque famille, ſuivant le nombre des perſonnes dont elle eſt compoſée, autant qu'il en faut pour ſon néceſſaire.

L'union eſt ſi grande parmi eux, qu'on voit dans la même maiſon, un vieillard avec ſes enfants, & ſes petits enfants, juſqu'à la quatrieme génération, au nombre de cent perſonnes & quelquefois davantage. Ils ſont d'un naturel fort aimable, ne ſachant quelles careſſes faire aux étrangers, quand ils les reconnoiſſent pour amis, & préſentant tout ce qu'ils ont, à la maniere des grands Tartares, & des Circaſſiens, pour le ſeul plaiſir d'obliger. On trouve le même eſprit d'hoſpitalité chez preſque toutes les autres nations de l'Amérique, même chez les Bréſiliens, qui ont paſſé pour être les moins humains. C'eſt encore une choſe que la Nature n'a pas ôtée à l'Amérique pour la donner à l'Europe; car nous n'avons que le maſque très-imparfait

imparfait de la véritable hoſpitalité, & les Américains en ont la réalité dans toute ſon étendue.

Les Apalachites aiment paſſionnément la muſique & les inſtruments, qui rendent quelque harmonie. Preſque tous jouent de la flûte, & d'une eſpece de haut-bois. Ils ſont éperdument amoureux de la danſe, & y prennent mille poſtures ſingulieres, dans l'idée que cet exercice diſſipe toutes les humeurs, leur donne une grande ſoupleſſe pour la chaſſe, & beaucoup d'agilité pour la courſe.

Leur voix eſt douce, belle, flexible. Ils s'étudient à imiter le chant des oiſeaux & y réuſſiſſent parfaitement. Leur langage eſt doux, leurs expreſſions énergiques & préciſes, leurs périodes laconiques. Dès le bas âge ils apprennent des chanſons compoſées par les Jouas en l'honneur du ſoleil, comme pere de la Nature & y font entrer le récit des exploits de leurs chefs, pour en perpétuer la mémoire.

Pluſieurs familles Eſpagnoles & Angloiſes ſe ſont établies parmi les Apalachites; mais quoiqu'ils ſe fréquentent depuis long-temps, ceux-ci n'ont rien changé de leur maniere de vivre, de leurs uſages, ni de la forme de leurs habillements. Leurs lits ſont élevés d'un pied & demi de terre, couverts de

peaux apprêtées, douces comme un chamois. Ils y peignent des fleurs, des fruits & des groteſques, réhauſſées de couleurs ſi vives, qu'on les prendroit de loin pour des tapis de haute liſſe. Les chefs couchent ſur des matelas faits d'une eſpece de duvet auſſi doux que de la ſoie : ils le tirent d'une plante. Les lits du commun ſont faits de feuilles de fougere, parce qu'ils prétendent qu'elles ont la propriété de délaſſer le corps, & de réparer ſes forces épuiſées par la chaſſe, ou par le travail.

Ceux de la plaine & des vallées alloient anciennement nuds de la ceinture en haut pendant l'Eté, & portoient des manteaux fourrés pendant l'Hyver. Aujourd'hui la plupart ont en Eté, des habits d'une toile légere de cotton, ou d'une herbe apprêtée & filée comme le lin. Ordinairement les hommes & les femmes ne portent qu'une caſaque ſans manches, ſur un petit habit de chamois très-fin. Cette caſaque deſcend juſqu'au gras de la jambe aux hommes, & juſqu'à la cheville du pied des femmes. Elle eſt aſſujettie ſur les reins par une ceinture de peau ou cuir, travaillée & ornée d'un petit ouvrage en forme de broderie. Les chefs de famille mettent par deſſus un manteau qui ne leur couvre que les épaules, le dos & les bras ; mais qui aboutit par derriere en une

pointe alongée jusqu'à terre, & fait à-peu-près l'effet des écharpes que nos Dames françoises portoient encore au commencement de ce siecle. On leur a fait succéder les cappes dans quelques pays, & le mantelet dans d'autres. Hommes & femmes Apalachites tous sont curieux d'entretenir leur chevelure toujours nette & joliment tressée. Les femmes l'arrangent en forme de guirlande sur le sommet de la tête; les hommes se couvrent de bonnets de peaux de loutres noires & luisantes, découpés en pointe sur le devant, ornés par derriere de belles plumes d'oiseaux, arrangées de maniere qu'une partie de cette panache descend sur les épaules. Les femmes se percent les oreilles, & y mettent des pendants de crystal, ou d'une pierre verte, qui a l'éclat de l'émeraude. Elles en font aussi des colliers & des bracelets, pour les porter les jours de réjouissance, ainsi que de corail & d'ambre jaune dont elles font aujourd'hui grands cas.

Pour se garantir de la vermine, ils s'oignent souvent tout le corps avec le suc d'une racine, dont l'odeur est aussi suave que l'est celle de l'Iris de Florence. Ce suc a encore la propriété de donner de la souplesse aux nerfs & aux muscles, d'adoucir la peau, de lui donner de l'éclat, & de fortifier tous les membres.

L'exercice & ces onctions jointes à une grande sobriété, leur procurent une santé ferme & vigoureuse, qui dément la prétendue dégradation que Mr. de P. attribue à tous les Américains.

Quoique la vigne croisse naturellement chez les Apalachites, leur boisson ordinaire est de l'eau pure; mais dans les festins de pompes & de réjouissances, ils boivent d'une espece de bierre faite avec le mays, ou d'un hydromel si bon, qu'on le prendroit pour du vin d'Espagne. Quelques peuples de l'Amérique Septentrionale ont la réputation d'être fort paresseux; mais les Apalachites ont en horreur l'oisiveté: le travail y produit l'abondance. Le temps des semailles & des moissons est-il passé, tous les hommes & femmes s'occupent à filer du cotton, de la laine, ou l'herbe dont j'ai parlé. Ils fabriquent des toiles, & des étoffes. D'autres font de la poterie de terre émaillée de diverses couleurs, & des vases de bois, qu'ils peignent joliment; d'autres enfin font des corbeilles, des paniers & plusieurs ouvrages avec une dextérité merveilleuse.

Outre les Châtaigners & les Noyers, qui croissent naturellement dans ce pays-là, on y voit des Orangers, des Citroniers; diverses especes de pommes, des Cérises, des Abricots, que les Anglois y ont portés, & qui s'y sont tellement

multipliés, qu'ils y foiſonnent, pour prouver, ce me ſemble, à M. de P. que tout ne dégénere pas dans le ſol de l'Amérique, & qu'il n'eſt pas ſi ingrat qu'il voudroit nous le faire croire.

Les François revenus de la Louiſiane lui prouveroient auſſi par leur propre expérience, que ce pays-là eſt des plus ſains, des plus fertiles, & des plus beaux du monde. C'eſt le témoignage que nombre d'entr'eux m'ont rendu, en gémiſſant de ce que la France l'a cédée à l'Eſpagne. Ces regrets ſont vraiſemblablement un des motifs qui ont déterminé les François, qui y ſont reſtés, à faire tous leurs efforts pour ſecouer le joug de la domination Eſpagnole, & rentrer ſous celle de la France.

Voilà donc, Meſſieurs, un peuple civiliſé en Amérique, vivant dans des villes & dans des villages avant l'arrivée des Européens; des villes dont on a non-ſeulement conſervé les noms, mais qui exiſtoient encore en 1653, lorſque Briſtock y faiſoit ſon ſéjour. J'aimerois mieux croire que M. de P. n'ayant pas tout lu, ni tout vu en a ignoré l'exiſtence, que de penſer qu'il ait voulu, contre la vérité, en anéantir juſqu'à la mémoire. Celles du Mexique & du Pérou, ſont diſparues à ſes yeux: il n'a vu dans leurs ruines que des chaumieres. Le Pere Feuillée ou avoit de meilleurs

yeux, ou n'avoit pas le talent de M. de P. pour les faire disparoître à son approche. Il nous apprend qu'il y avoit encore de son temps (en 1709.) sur le chemin de Callao à Lima, dans les belles plaines qui le bordent, des vestiges d'une ancienne ville Indienne, que les Espagnols ont détruite, & qui avoit jusqu'à cinq lieues de longueur: qu'un petit nombre d'Indiens occupoit encore une des extrêmités. Si un terrein de cinq lieues de long, couvert de maisons, mérite à peine le nom de bourgade, au sentiment de M. de P., Nanquin, qui, dit-on, occupe près de quinze lieues, sera donc peut-être la seule, à qui il fera la grace de donner le nom de Ville.

Le portrait que nous venons de faire des Apalachites, & de leur pays, est bien capable de faire revenir de l'idée désavantageuse, que cet auteur a tenté de donner de l'Amérique & de ses habitants naturels. Cette espece de République ou de Royaume des Apalachites, où regne une entiere liberté, paroît même bien supérieure à celle des Indiens asservis par les Jésuites au Paraguai: & n'en paroîtra que plus chimérique à M. de P. Dira-t-il pour soutenir son assertion, que la relation de M. Bristock est une fable, un tissu de faussetés, comme il l'a dit des relations Espagnoles? alors je lui répondrai ce qu'il dit lui-

même (*a*) : *nier tout ce qu'on lit dans les relations les plus véridiques ou les moins suspectes, des Atac-apas de la Louisiane; des anciens Caraïbes des Isles, des Tapuiges du Brésil, des Cristinaux, des Pampas, des Péguanchez, des Moxes, ce seroit établir un Pyrrhonisme historique insensé.*

Après un tel aveu ceux qui ont vu ces relations n'ont-ils pas lieu d'être surpris de les voir traitées de chimeres & de faussetés, dans tout l'Ouvrage de cet Auteur.

Permettez, Messieurs, que je mette devant vos yeux quelques extraits succints de ces relations non suspectes. Pour y mettre un certain ordre, je les distribuerai en quatre paragraphes. Le premier aura pour objet la qualité du sol de l'Amérique; le second les qualités personnelles physiques; le troisieme les qualités morales de ses habitants; & le quatrieme celles des animaux, soit naturels au pays, soit transportés d'Europe.

(*a*) Tome I. p. 285.





SECONDE PARTIE.

§. I.

Du Sol de l'Amérique.

CE pays que la Nature a pris en aversion, à qui elle ne dispense qu'à regret quelques-uns de ses dons, si nous en voulions croire Mr. de P. est le même dont le Pere Feuillée parle dans les termes suivants (*a*):

Une disposition si admirable du terrein me fit faire plusieurs réflexions sur les avantages que cette partie du monde a sur les autres. Il semble que la Nature se soit étudiée à la rendre la plus parfaite, & que c'est là où elle a voulu faire ses chefs-d'œuvres. Avouons, Messieurs, que c'est en avoir une opinion bien différente de celle qu'en a Mr. de P. J'ai vu au Pérou, ajoûte le Pere Feuillée, & je n'ai pas vu sans étonnement, des oranges mûres & encore sur l'arbre, renfermer des semences, qui avoient ger-

(*a*) P. 578.

mé & dont le germe avoit deux pouces six lignes de longueur. (a) J'ai vu, Messieurs au Paraguai ce que le Pere Feuillée dit avoir vu au Pérou (b), j'ai vu dans la maison de campagne du Gouverneur de Monte-video, un Verger, qu'il appelloit *Bois*, de près d'une lieue de longueur, tout planté de Pommiers, Poiriers, Pêchers & autres arbres fruitiers à Noyaux, transportés d'Europe. Ces arbres y avoient si bien réussi que tous y étoient surchargés de fruits, au point que la plupart des branches étoient rompues pour n'avoir pas eu la force d'en supporter le poids. Fâché de voir perdre une si grande quantité de fruits excellents, je conseillai au Gouverneur, d'en étayer les branches, ou de retrancher une partie de ces fruits dans la saison où ils commencent à grossir, pour favoriser la conservation & la maturité des autres. Peine superflue, me dit-il, il en reste encore une si grande quantité tous les ans, que ce bois en fournit abondamment à toute la ville, pour en manger dans la saison & pour en conserver de secs, & de confits au sucre.

Ce même Gouverneur avoit dans la

(a) P. 490.
(b) P. 473.

cour de sa maison de ville, une treille, où les raisins venoient en abondance & très-bons. Il avoit essayé de planter une vigne dans sa campagne: mais les fourmis s'y rendoient en si grande abondance, dans le temps qu'elle étoit en fleurs, & en maturité, qu'il n'avoit pu réussir à recueillir assez de vin pour le dédommager tant soit peu des peines de la culture.

Le froment & le seigle y venoient si bien, que nous y avons mangé du pain à un prix aussi modique qu'en France, dans les meilleures années; & nous y fimes une copieuse provision d'excellente farine, à très-bon marché. Mr. de P. est-il croyable quand il nous assure que le froment & le seigle n'ont pu réussir qu'en quelques cantons de l'Amérique Septentrionale & que les arbres fruitiers d'Europe n'ont prospéré que dans l'Isle de Juan Fernandez? J'ai vu aussi de mes propres yeux, dans le jardin du Gouverneur de l'Isle Ste. Catherine, au Bresil, des Amandiers surchargés de fruits. Frézier, témoin oculaire par un séjour de deux ans, parle du Chili dans ces termes: les arbres qu'on y a transportés de l'Europe (aux environs de Valparaisso) réussissent parfaitement dans ces contrées. Le Climat y est si fertile, quand la terre y est arrosée, que les fruits y poussent toute l'année. J'ai vu sur le

même Pommier ce que l'on voit ici (en France) sur les Orangers, du fruit de tous les âges en fleurs, noués, des pommes formées, des pommes à demi grosses, & des pommes en maturité tout ensemble. (a) J'étois charmé d'y voir une si grande quantité de si beaux fruits, qui y viennent à merveille, particulièrement des pêches, dont il se trouve des petits bois, qu'on ne cultive pas; & où l'on ne prend d'autres soins que celui de faire couler de petits ruisseaux aux pieds des arbres. Aux environs de la Ville de Moquaquos, dans un terrein très-petit on recueille tous les ans 100000 *botiches* de vin qui font plus de trois millions deux cents pintes, mesure de Paris, qui, à vingt-cinq réaux la botiche, donnent quatre cents mille piastres, c'est-à-dire, à présent un million six cents mille livres, monnoie de France.

Mr. de P. avoit lu les relations du Pere Feuillée, & de Mr. Frézier, puisqu'il les cite; mais il n'a pas vu les pays dont ils parlent, avec des yeux aussi désintéressés. Ses réflexions qui auroient pu être un peu plus philosophiques, lui ont fait oublier ce qu'il avoit lu dans les relations de ces Auteurs, & l'ont malheureusement déterminé à parler contre la vérité.

(a) P. 105.

Que Mr. de P. se donne la peine d'aller voir de ses propres yeux les pays dont ces Auteurs font la description. Enchanté & dans une espece d'enthousiasme, il changera d'opinion, il dira avec Frézier : (a) ce seroit peu pour un si bon pays, si la terre étoit cultivée : elle est très-fertile, & si facile à labourer, qu'on ne fait que la gratter avec une charrue faite, le plus souvent, d'une seule branche d'arbre crochue, tirée par deux bœufs : & quoique le grain soit à peine couvert, il ne rend gueres moins du centuple. Ils ne cultivent pas les vignes avec plus de soins, pour avoir du bon vin.... Cette fertilité & l'abondance de toutes choses, dont on jouit à Lima, ne contribue pas peu au tempérament amoureux qui y regne. On n'y éprouve jamais l'intempérie de l'air, qui conserve toujours un juste milieu entre le froid de la nuit, & la chaleur du jour. Les nuages y couvrent ordinairement le ciel, pour garantir cet *heureux climat* des rayons que le soleil y darderoit perpendiculairement. Ces nuages ne se changent jamais en pluye, qui puisse y troubler la promenade, ni les plaisirs de la vie. Ils s'abaissent seulement quelquefois en brouillards, pour rafraîchir

(a) P. 70.

la ſurface de la terre ; de ſorte que l'on y eſt toujours aſſuré du temps qu'il doit faire le lendemain. Si le plaiſir de vivre dans un air toujours également tempéré, n'étoit troublé par les fréquents tremblements de terre, je ne crois pas qu'il y ait de lieu au monde plus propre que celui-là, à nous donner une idée du Paradis terreſtre; car la terre y eſt encore fertile en toutes ſortes de fruits (*a*).

Voilà, Meſſieurs, un des cantons de ce pays ſi abandonné de la Nature, & ſi peu favoriſé d'elle; & de combien d'autres pourroit-on avec raiſon, faire les mêmes éloges, s'ils nous étoient connus? écoutons encore Frézier, lorſqu'il parle de *Coquimbo*, ou la *Serena*, éloigné de Lima d'une très-grande diſtance.

On y jouit toujours d'un ciel doux & ſerein, dit cet Auteur. Ce pays ſemble avoir conſervé les délices de l'âge d'or. Les Hivers y ſont tiedes; les rigoureux aquilons n'y ſouflent jamais; l'ardeur de l'Eté y eſt toujours tempérée par des Zéphirs rafraîchiſſants, qui viennent adoucir l'air, vers le milieu du jour. Ainſi toute l'année n'eſt qu'un heureux Hymen du Printemps & de l'automne, qui ſemblent ſe donner la main pour y

(*a*) P. 208.

régner ensemble, & joindre les fleurs avec les fruits : de sorte qu'on peut dire avec plus de vérité ce que Virgile dit autrefois d'une province d'Italie.

Hic ver assiduum, atque alienis mensibus Æstas,
Bis gravidæ pecudes, bis Pomis utilis arbos.
At rabidæ Tigres absunt & sæva Leonum
semina (a).
GEORG. L. 2.

Ces extraits pourroient suffire pour convaincre M. de P. du tort qu'il a eu de décrier l'Amérique, comme il l'a fait. Mais il ne s'est pas lassé d'insister là-dessus, & diroit peut-être, que quelques cantons exceptés ne prouvent pas assez contre son assertion. Voyons donc si Mr. de P. est mieux fondé à l'égard des autres pays du nouveau Continent.

En parlant du terrein des isles Antilles, le Chevalier de Rochefort qui nous en donne une relation très-circonstanciée, sous le titre d'*Histoire Naturelle &*

(a) Ce dernier article convient seulement aux pays les plus méridionaux, & les plus septentrionaux de l'Amérique.

morale de ces isles, nous assure (*a*) que sans vouloir faire tort aux autres pays du monde, les Antilles possedent sans contredit (*b*) tous les rares avantages des autres pays, elles ne fournissent pas simplement une agréable variété de fruits excellents, de racines, d'herbages, de légumes, de gibiers, de poissons & d'autres délices, pour couvrir les tables de ses habitants, elles abondent encore en un grand nombre d'excellents remedes. La racine de maniot, dont on y fait la cassave, qui leur tient lieu de pain, est si féconde dans tous les lieux de l'Amérique, où on la cultive, qu'un arpent de terre qui en est planté, nourrira plus de personnes que six ensemencés en Europe, du meilleur froment.

La terre, ajoute cet auteur, y est aussi belle, aussi riche & aussi capable de produire qu'en aucun endroit de France; la vigne vient fort bien en ces Isles & donne d'excellents raisins; mais le vin qu'on en feroit ne seroit pas de garde. Le froment qui demande à être hiverné n'y forme que des épis; l'orge y viendroit à merveille. Mais quand tous

(*a*) P. 76.

(*b*) Il ne prévoyoit pas qu'il prendroit envie à M. de P. d'assurer le contraire.

ces grains y viendroient en parfaite maturité, les habitants qui ont presque sans peine le maniot, les patates, le mays & diverses especes de légumes, ne voudroient pas prendre la peine & le soin qu'il faut pour cultiver les grains. L'air y est tempéré ; les chaleurs n'y sont pas plus grandes qu'en France ; & depuis huit heures du matin, jusqu'à quatre heures du soir, il y regne un vent doux & frais, qui tempere la chaleur & la rend très-supportable.

Et jamais en ces bords de verdure embellis.
L'hyver ne s'y montra, qu'en la neige des lys.

Cette terre si ingrate dans l'opinion de Mr. de P. a cependant sur la nôtre l'avantage de produire le *Papayer*, les Coqs & beaucoup d'autres, qui donnent des fruits tous les mois de l'année, (*a*) & d'un goût exquis. Avons-nous dans nos climats des arbres naturels au pays, qui exhalent une odeur aussi suave que les feuilles du bois d'Inde, que le sassafras & tant d'autres? Les feuilles du bois d'Inde donnent à la viande avec laquelle on les fait cuire, un goût si relevé, qu'on l'attribueroit plutôt à un

---

(*a*) Hist. Nat. des Antilles, p. 59.

mêlange de plusieurs sortes d'épices, qu'à une simple feuille d'arbre. Je suis toujours surpris qu'on ne s'avise pas d'en transporter en Europe, pour suppléer aux épices des Indes orientales (*a*).

A la Cayenne & à la Guyanne la terre est très-bonne, facile à cultiver, & si fertile, dit Biet (*b*) que les végétaux & les arbres, qu'on y a transportés, y poussent en six mois autant que nos bois taillis en six ou sept ans. Les fruits de toutes especes se succedent toute l'année. (*c*) La chasse est si facile & si abondante que, fournissant aux naturels du pays, tout ce qui leur est nécessaire à la vie, ils ne veulent s'assujettir à apprivoiser aucune espece d'animaux --- on y trouve une quantité prodigieuse d'oiseaux; presquetous ont le plumage d'une beauté ravissante. Les perdrix y sont grises, mais grosses comme de bons chapons, bien charnues & de bon goût. Ceux qui révoquent tout en doute, auront de la peine à croire ce que je dirai de la pêche, si prodigieuse dans ce pays-

(*a*) L'écorce de Winter du détroit de Magellan y suppléeroit également.

(*b*) Voyage de la France équinoxiale par Biet, p. 334.

(*c*) Ib. 337.

là, qu'il faut le voir pour le croire. Le poisson y est si excellent, ajoute cet auteur, que je puis dire avec vérité, qu'il surpasse de beaucoup en bonté celui de nos côtes de France (*a*). Jugez donc, dit Biet, si ce pays est si mauvais, & s'il n'y a pas moyen d'y bien vivre & d'y bien subsister.

Biet avoit fait un long séjour dans ce pays-là, lorsqu'il en parloit ainsi, si M. de P. l'eût vu autrement que dans les Cartes, il en eût rendu le même témoignage. J'ai vu moi-même au Brésil, la terre produire sans culture toutes sortes de fruits les plus beaux & les plus excellents. J'ai vu ses habitants passer leurs jours, par cette raison, dans la plus grande oisiveté, ne se croyant pas sans doute issus d'Adam, & condamnés avec sa race, à manger leur pain à la sueur de leur front.

Si nous consultons l'Atlas historique de Guedeville nous trouverons, T. VI. p. 86. que si la navigation pouvoit être libre depuis Québec jusqu'au lac Erié, qui a deux cents trente lieues de tour, on en feroit le plus fertile Royaume du monde; parce que, outre les beautés naturelles qui y sont, on trouve aussi des

(*a*) Ib. p. 346. 351.

mines d'argent à vingt lieues dans les terres. Le climat en est très-beau, ajoûte cet Auteur, les bords de ce lac sont plantés par-tout de chênes, d'ormeaux, de châtaigniers, de noyers, de pommiers & de treilles, qui portent leurs grapes jusqu'au sommet des arbres, sur un terrein agréable & uni. Les bois & les vastes prairies qu'on découvre du côté du Sud, sont remplis d'une quantité prodigieuse de bêtes fauves & de poules d'inde. Les bœufs sauvages se trouvent sur les bords de deux belles rivieres, qui se déchargent au fond du lac.

L'Acadie, suivant le même auteur, est un pays fertile, très-beau, son climat assez tempéré; l'air y est pur & sain, les eaux claires & légeres.

Trouvons-nous en Europe comme au Mexique, un arbre comme le Maquéi ou Maguai, qui vaut lui seul une petite métairie; puisqu'il fournit à la fois du vin, du vinaigre, du miel, du fil, des aiguilles, des toiles & du bois propre à bâtir & à brûler. Il ne lui manque que le pain, auquel les habitants suppléent par le cacao, le mays, & mille autres grains ou fruits. Les brebis, les truyes, les chevres, multiplient deux fois l'an dans ce beau pays, & tous les quadrupedes y foisonnent en si grande quantité, qu'on est obligé d'en tuer, pour le commerce des peaux, & des cuirs, &

l'on y abandonne comme au Paraguai, les animaux écorchés aux bêtes & aux oiſeaux de proie (*a*).

Je pourrois ajoûter ici, ce que Marggraf, Piſon & tant d'autres ont dit du Mexique, du Bréſil, de la Louiſiane & des autres pays de l'Amérique ſeptentrionale; mais ces témoignages, quoique non ſuſpects, deviendroient ſuperflus. Je laiſſe aux perſonnes inſtruites des qualités du terrein de ces différents pays, à en faire la comparaiſon avec ce qu'en a dit Mr. de P.

Eſt-il mieux fondé à nous préſenter les Américains, comme une race d'hommes dégénérés & dégradés de la nature humaine ? Eſt-il plus croyable, lorſqu'il parle des animaux ? peut-être dira-t-il que les exemples que je citerai, ſont tout au plus une exception à la regle, qu'il a voulu établir, pour preuve de la ſupériorité des trois autres parties du Monde, ſur celle de l'Amérique. Alors il faudra donc mettre au nombre des faveurs de la Nature pour notre Europe, que les Pigeons n'y pondent & couvent que deux œufs à chaque fois, pendant qu'au Pérou, ces mêmes pigeons y font juſqu'à ſix à ſept pontes en autant de jours de ſuite, les couvent, &

(*a*) Ib. p. 102.

qu'il en naît autant de petits qu'il y avoit d'œufs (*a*). Ne seroit-ce pas aussi par un semblable privilege, que nos raves ne croissent en Europe que de la grosseur du pouce, ou environ, tandis qu'au Pérou elles viennent grosses comme la jambe (*b*) ?

Mr. de P. est-il plus heureux dans les conséquences qu'il tire de ses réflexions philosophiques ? on en pourra juger par celle-ci. La plupart, dit-il, (*c*) des végétaux qui ne sont que tendres & herbabés dans nos climats, ont été trouvés en Amérique, sous la forme ligneuse des sous-arbustes. Les chenilles, les papillons, les mille-pieds, les scarabées, les araignées, les grenouilles, les chauve-souris, y étoient pour la plupart d'une taille gigantesque dans leur espece, & multipliés au delà de l'imagination. Mr. Dumont dit dans ses mémoires sur la Louisiane, qu'on y voit des grenouilles, qui pesent jusqu'à trente-cinq livres, & dont les cris imitent le beuglement des veaux. Mr. de P. en conclut l'ingratitude de leur terre natale & un abâtardissement général, qui avoit atteint jusqu'au premier principe de l'existence &

(*a*) Feuillée, p. 439.
(*b*) Ib. p. 441.
(*c*) Tome I. p. 5.

de la génération, (*a*) je me ſerois donc bien trompé, en tirant une conſéquence toute oppoſée. J'aurois cru raiſonner philoſophiquement en concluant de cette quantité prodigieuſe d'êtres vivants, & qui plus eſt d'une taille giganteſque, que le principe de vie eſt dans ce pays-là, bien plus fécond & beaucoup plus actif que dans le nôtre, où tous ces animaux n'ont, ce ſemble, à l'égard de ceux de l'Amérique, de la même eſpece, qu'une demi vie, & des corps à demi perfectionnés, puiſqu'on les trouve ailleurs bien ſupérieurs en groſſeur & en qualités. Il me ſemble cependant que raiſonner ainſi, c'eſt raiſonner conſéquemment aux idées que nous avons adoptées, de la perfection des êtres, de penſer qu'un végétal, qui au lieu de continuer de ramper, de garder la foibleſſe de ſa nature molle, tendre, herbacée, s'éleve à celle d'arbuſte: qu'un arbre gros, droit, bien venu & qui élevant ſa tête altiere au deſſus des arbres petits, menus, foibles & rabougris de même eſpece; qu'un géant enfin, ou un Européen bien fait & de la plus grande taille, ont un dégré de perfection au deſſus des Lapons, des Groënlandois, & des Nains, à qui la

(*a*) Tome I. p. 8.

Nature semble avoir regretté la matiere & la forme. Heureusement Mr. de P. n'est pas chargé de procuration de la part de l'Europe pour fixer notre jugement & nos idées sur l'Amérique & ses habitants, ni pour exprimer nos sentiments de gratitude envers le nouveau Monde. Si on l'en croyoit sur sa parole, il faudroit regarder ce pays-là avec l'œil du plus vil mépris, comme une terre maudite, que l'on devroit abandonner à son malheureux sort. Mais la conduite journaliere des Européens dément tout ce qu'en débite Mr. de P. Nous continuerons d'y aller chercher le Sucre, le Cacao & le Café, pour flatter notre goût, & satisfaire notre sensualité, la Cochenille, les bois de teinture & de placage pour notre luxe & nos fantaisies; les baumes du Pérou, de Copahiba, le Quinquina, le Gayac, le Sassafras, l'Hypécacuana & mille autres drogues pour guérir nos maladies; l'or, l'argent, ces Dieux des Chrétiens, comme le disent très-bien les Sauvages; les pierres, les pelleteries & le cotton, pour nous vêtir. L'Europe, cette terre si riche, si fertile, si abondante, à qui la Nature a tout donné pour l'ôter à l'autre, va cependant y chercher tout cela, & tant d'autres choses, qu'elle ne trouve pas dans son propre terrein.

La situation de l'Amérique sous trois

Zones différentes, y cause une grande diversité de climat; suivant les contrées l'air y est chaud ou froid, on peut cependant dire en général avec Mr. Guedeville (a) que le nouveau Monde est extrêmement fertile. Il a tout ce que nous avons, abonde de plus en beaucoup de belles & bonnes choses que l'on ne trouve pas en Europe; que les originaires du pays ne manquent ni de génie, ni de force, ni d'agilité, & que le bon chez eux prévaut sur le mauvais. Ces peuples le sentent parfaitement, ils savoient bien dire aux Espagnols dans le temps de leur invasion: il faut que votre pays soit bien stérile & bien mauvais, pour vous obliger à courir tant de risques & de dangers pour venir envahir le nôtre, ou que vous soyez des hommes bien méchants pour venir nous persécuter de gaieté de cœur, & nous en chasser (a). Ce raisonnement ne paroît pas trop être celui d'un homme si stupide que Mr. de P. le donne à penser. Je lui fournirai de quoi se guérir de sa prévention à cet égard, après lui avoir prouvé que cette race d'hommes n'est pas une race sans force & sans vigueur, une race énervée & viciée jus-

(a) Atlas Hist. Tome VI. p. 81.
(b) Feuillée, p. 386.

ques

ques dans les principes mêmes du physique & du moral.

§. II.

Des qualités physiques des Américains.

En lisant l'Ouvrage de Mr. de P. il me semble entendre parler les peuples du Tyrol, & des pays montagneux circonvoisins, qui trouvent un trait de beauté dans leurs goîtres énormes, & se rient de ceux qui n'en ont point. Le plus foible Européen, le plus imbécille est très-supérieur à tous les Américains, même créoles, au sentiment de cet Auteur. (a) Enervés, hébêtés, ce sont de véritables automates, qu'aucune passion ne peut émouvoir, & qui n'obéissent qu'à l'impulsion de leur instinct. Ils sont viciés dans leurs qualités essentielles & dans leur constitution physique, puisqu'on ne trouve chez eux ni bossus, ni boiteux, ni borgnes, sinon par accident; & qu'en Europe on en rencontre à chaque pas.

Mr. de P. a eu sans doute des mémoires particuliers sur l'Amérique; car je ne connois aucune relation qui nous présente les Américains tels qu'il nous les

---

(a) Tome II. p. 158. & 142.

dépeint. Ecoutons ce qu'elles en disent ; les Auteurs que je citerai n'avoient aucun intérêt de trahir la vérité, pour flatter le portrait de ces peuples. J'ai lu quelques histoires du Canada, dit le Baron de la Hontan, (a) les Religieux qui les ont écrites, ont fait quelques descriptions assez simples, & assez exactes des pays qui leur étoient connus ; mais ils se sont grossiérement trompés dans le récit qu'ils font des mœurs, des manieres des sauvages. Les Recollets & les Jésuites en ont parlé d'une maniere toute opposée ; ils avoient leurs raisons pour en agir ainsi. Si je n'avois pas entendu la langue des sauvages, j'aurois pu croire tout ce qu'on en a écrit ; mais depuis que j'ai raisonné avec ces peuples, je me suis entiérement désabusé. Ceux qui ont dépeint les sauvages velus comme des Ours n'en avoient jamais vu ; (b) car il ne leur paroît ni barbe, ni poil en nul endroit du corps. Ils sont généralement bien faits, de belle taille & mieux proportionnés pour les Américaines, que les Européens.

Les Iroquois sont plus grands, plus vaillants & plus rusés que les autres ; mais moins agiles, & moins adroits à la

(a) Tome II. p. 91.
(b) Tome II. p. 63.

guerre qu'à la chasse, où ils ne vont jamais qu'en grand nombre. Les Ilinois, les Oumanis, les Outagamis & quelques autres nations sont d'une taille médiocre, courant comme des lievres, s'il m'est permis de faire cette comparaison. Les Outaouas & la plupart des sauvages du Nord, à la réserve des Sauteurs & des Clistinos, sont poltrons, laids & malfaits. Les Hurons sont braves, entreprenants & spirituels : ils ressemblent aux Iroquois pour la taille & le visage. Les sauvages sont tous sanguins, & de couleur presque olivâtre ; sont beaux en général, aussi bien que leur taille. Il est très-rare d'en voir de boiteux, de borgnes, de bossus, d'aveugles, de muets : s'il y en a quelqu'un, c'est par accident. Ne seroit-ce pas encore une faveur de la Nature pour l'Europe d'y trouver si communément des pesonnes affectées de quelqu'une de ces infirmités? mais continuons le portrait de cette race d'hommes, le rebut de la Nature au sentiment de Mr. de P. bien différents cependant aux yeux du Baron de la Hontan, de Mr. de Bougainville, la Ronde de St. Simon, qui a été élevé parmi eux, & y a vécu vingt ans, & de plusieurs autres Officiers François, qui ont fait la derniere guerre avec eux.

Les sauvages ont les yeux gros, noirs, ainsi que les cheveux, les dents bien

fournies, blanches comme l'yvoire, & l'air qui ſort de leur bouche eſt auſſi pur, dit le Baron de la Hontan, que celui qu'ils reſpirent, quoiqu'ils ne mangent preſque jamais de pain. Ils ne ſont ni ſi forts, ni ſi vigoureux que quelques-uns de nos François pour porter de groſſes charges, ou pour lever un fardeau & le charger ſur les épaules ; mais en récompenſe, ils ſont infatigables, endurcis au mal, bravant le froid & le chaud, ſans en être incommodés, étant toujours en exercice à la chaſſe, ou à la pêche, toujours danſant & jouant à certain jeu de pelotes, où les jambes ſont fort néceſſaires.

Les femmes ſont d'une taille qui paſſe la médiocre, belles autant qu'on le puiſſe imaginer ; mais ſi graſſes, ſi peſantes & ſi mal faites qu'elles ne peuvent tenter que des Sauvages. Soit par l'exercice, ſoit par la conſtitution de leur tempérament, ils ſont fort ſains, exempts de paralyſie, d'hydropiſie, de goutte, d'étiſie, d'aſthme, de gravelle, de pierre ; maladies dont la Nature, qui a tant donné à notre continent, a bien encore voulu nous favoriſer. Elle avoit cependant laiſſé la pleuréſie au Canada ; & nous leur avons porté la petite vérole. Les Américains nous ont communiqué la leur par droit d'échange & de Commerce.

Quand un ſauvage Apalachite, ou des pays de l'Amérique ſeptentrionale juſqu'à la terre de Labrador, meurt naturellement à l'âge de ſoixante ans, ils diſent qu'il meurt jeune, parce qu'ils vivent ordinairement juſqu'à quatre-vingt & cent ans. On en voit même pluſieurs qui paſſent ce terme. Où eſt donc ce vice ſi eſſentiellement répandu ſur toute la race humaine du nouveau Monde, de maniere que la dégénération ait atteint ſes ſens, ſes organes, & toutes ſes facultés phyſiques? M. de P. trouvera-t-il chez les autres peuples du nouveau continent cette dégradation, qu'il aſſure y être, à chaque page de ſon Ouvrage? non, & il ne faut qu'ouvrir les relations de leurs pays, pour y voir le contraire. A Cayenne & dans la Guyane les naturels ont tous une très-belle diſpoſition de corps (*a*), les membres & toutes les parties en étant parfaitement bien proportionnées; belle taille, beau viſage, les cheveux longs & noirs; ayant la peau baſanée, mais douce au toucher comme le ſatin. Les femmes y ſont très-bien faites, & l'on y en voit d'auſſi belles qu'en Europe. Briſtock dit des Apalachites, ce que Biet vient de vous rapporter des naturels de Cayenne. Le

(*a*) Voyage de la France équinoxiale par Biet, p. 351.

Chevalier de Rochefort rend le même témoignage sur les habitants de la Floride, de la Caroline & sur les Caraïbes, tant des Isles que de la terre ferme, non quant à la beauté du visage, mais quant aux proportions du corps, & à leur taille. Ils sont, dit-il, bien faits (*a*), ayant un air riant & agréable, les épaules & les hanches larges & tous communément assez d'embonpoint. Leur bouche est médiocrement fendue, meublée de dents blanches & très-serrées. On n'y voit aucun borgne, ni bossu, ni chauve, ou défectueux par quelqu'autre difformité, si non par accident.

Si la plupart de ces peuples ont quelque chose de difforme à nos yeux, le nez applati, & quelques-uns le front; il ne faut pas rejetter la faute sur la Nature; elle ne les a pas faits tels; mais sur le caprice & le préjugé des meres, qui les leur applatissent, après les avoir mis au monde, & continuent de les leur presser pendant tout le temps qu'elles les allaitent, parce qu'elles s'imaginent donner par-là un trait de beauté à leurs enfants.

On peut faire ce réproche aux peuples de notre continent sur des préjugés de cette espece. J'en dirai deux mots, quand je parlerai du génie & des usages des Américains.

(*a*) Ib. p. 382.

Si nous remontons du septentrion jusqu'à l'extrêmité méridionale du nouveau Continent, tous les peuples que nous rencontrerons sur notre route, offrent des hommes bien constitués. Tels sont, si nous en croyons Vincent le blanc & les autres Voyageurs, les Mexicains, les Brésiliens, les Péruviens, ceux du Paraguai, du Chili & enfin les Patagons. Rapporter ici les témoignages de Marggraf, de Pison & des autres Auteurs non suspects, ce seroit tomber dans des répétitions déja trop ennuyeuses, M. de P. les a cité lui-même; mais il n'en a extrait que ce qu'il a cru pouvoir étayer sa fausse hypothese. Je dirai seulement d'après Frézier (a) que ceux du Chili, & les autres peuples de l'Amérique méridionale sont de bonne taille, ont les membres gros, l'estomac, la poitrine & le visage larges: que malgré leurs débauches, ils vivent des Siecles sans infirmités, tant ils sont robustes & faits aux injures de l'air, supportent longtemps la faim, la soif, dans la guerre & dans les voyages, & que personne n'en approche pour soutenir la fatigue.

Quand M. de P. auroit eu quelques mémoires sur des Cantons particuliers inconnus aux Auteurs des relations répandues dans le public, auroit-il dû en

(a) P. 56.

faire la base de son Ouvrage & conclure du particulier au général, contre toutes les regles ? qu'il me permette de lui dire, ce qu'il a dit du célebre M. le Cat de Rouen (a) : quel que soit le respect que nous avons pour les vastes connoissances de M. de P. nous osons lui marquer notre surprise de ce qu'il lui ait pris envie de ressusciter d'anciens paradoxes ou d'en établir de nouveaux; qu'il ait adopté une opinion, & soutenu une hypothese aussi contraire à ses lumieres, & à la vérité, pour laquelle l'on diroit qu'il a ranimé son zele, & protesté qu'il a entrepris de réfuter les faussetés & les exagérations des Historiens Espagnols (b).

Je ne conçois pas comment M. de P. a entrepris d'anéantir l'existence des Patagons Géants. En raisonnant suivant sa méthode philosophique, rien n'étoit plus capable que cette existence, de prouver à ses yeux, la dégradation & la dégénération de la race humaine en Amérique. Pour prouver la stérilité & l'ingratitude du sol, ainsi que la dégradation des végétaux dans le nouveau Monde, il dit que les plantes tendres, molles & herbacées de notre Continent, ont été trouvées en Amérique beaucoup plus grandes, plus nourries, plus fortes,

(a) Tome I. p. 441.
(b) Tome II. p. 162.

ſous la forme de ſous-arbuſtes, c'eſt-à-dire, des Géants dans leurs eſpeces parmi les végétaux.

Je rends juſtice à M. de P.: il ne s'étaye pas toujours de preuves de cette eſpece. Il a très-bien ſenti que l'exiſtence des Patagons Géants étoit capable de détruire ſon aſſertion de la dégradation de la race humaine dans le nouveau Continent. Auſſi a-t-il fait tous ſes efforts pour les anéantir. Mais pour réuſſir à détruire des Géants, il faut les foudres de Jupiter, & M. de P. ne les avoit pas en ſa diſpoſition. Ces Coloſſes ont peut-être diſparu aux yeux éblouis par le ſpécieux de ſes raiſonnements. Les citations qu'il a rapportées pour la contredire, ſont avec celles dont il s'étaye, un cahos, mais un cahos, qui n'eſt difficile à débrouiller qu'à ceux qui n'ont pas lu les relations dans les Auteurs mêmes. Quand on l'examine de près, c'eſt un nuage d'autant plus aiſé à diſſiper, que la vérité triomphera toujours, lorſqu'on ne la combattra qu'avec des tas de preuves négatives. Telles ſont celles qu'apporte M. de P. & qui ſont le fondement du préjugé de ceux qui rejettent ſans beaucoup d'examen, tout ce qui a un air de merveilleux.

L'amour de ce merveilleux, dit M. de P. éblouit les obſervateurs prévenus, & l'amour propre leur fait défendre leurs

illusions avec opiniâtreté. Cet Auteur seroit-il lui-même dans ce cas là? c'est au lecteur à le décider. Mais je ne pense pas que l'on puisse avec raison, faire le même reproche à Mrs. Chenard de la Gyraudais, & Alexandre Guyot, dont j'apporterai les journaux en témoignage. J'ai fait avec eux un voyage assez long pour avoir le temps de les bien connoître, je les ai reconnu ennemis de ce merveilleux éblouissant; je les ai trouvé capables de voir avec de bons yeux, & de rapporter avec la derniere franchise, les choses comme ils les ont vues.

Frézier ne dit pas comme les deux Navigateurs dont je viens de parler, qu'il a vu, & mangé avec ces Géants; mais Mr. de P. étant le seul qui l'accuse d'avoir été trop crédule, je puis employer le témoignage de ce savant Professeur; puisqu'il entreprit son voyage de la mer du Sud par ordre du Ministere, qui le jugea capable de faire de bonnes observations. Frézier dit, (*a*) que pendant son séjour au Chili, les Indiens des environs de Chiloé, qui se nomment *Chonos*, lui confirmerent l'existence des Géants Patagons, qu'ils appellent *Chaucahues*; qu'ils en étoient amis, & qu'il en venoit quelquefois avec

(*a*) P. 78.

eux jusqu'aux habitations Espagnoles du Chiloé. Dom Pedro Molina, ci-devant Gouverneur de cette Isle & quelques autres témoins oculaires, ajoute Frézier, m'ont dit que ces Géants étoient approchant de quatre varres de haut, c'est-à-dire, de neuf à dix pieds: ce sont ceux que l'on appelle *Patagons* qui habitent la côte de l'Est de la terre déserte, dont les anciennes relations ont parlé: ce que l'on a ensuite traité de fables, parce que l'on a vu dans le détroit de Magellan des Indiens d'une taille ordinaire à celle des autres hommes.

Ce récit de Frézier s'accorde parfaitement avec ce qui est rapporté dans les journaux des deux Capitaines François, que j'ai nommés. Quand ils descendirent en 1766 à la Baye Boucaut, vers l'est du détroit de Magellan, ils ignoroient si le Capitaine Biron Anglois, y avoit vu l'année précédente des hommes d'une taille gigantesque. Leur esprit étoit d'autant moins prévenu & moins susceptible d'illusion à cet égard, qu'avec tant d'autres, ils regardoient peut-être l'existence des Géants comme une fable. Mr. de la Gyraudais devoit être d'autant mieux fondé dans cette opinion, que Mr. Guyot n'avoit vu l'année d'auparavant, sur la côte méridionale du détroit, que des hommes de la taille ordinaire des Européens. Ces deux

navigateurs arrivent dans cette Baye, voient ſur la côte des hommes à cheval, qui leur font ſigne de venir à eux: ils abordent, deſcendent & trouvent des hommes dont la grandeur & la groſſeur énormes les frappent d'étonnement. Ils donnent dans leurs journaux le détail de cette viſite, qui dura près de cinq heures, cette premiere fois; & il ſuffit de les lire ſans prévention, pour juger que la vérité ſeule a dicté leur récit. J'ai lu, j'ai copié mot pour mot, ces journaux en original écrits & communiqués de leur propre main. J'en ai donné un extrait fidele à la fin du journal du voyage, que j'ai fait avec eux, aux Iſles Malouines, & je puis aſſurer n'y avoir rien ajoûté. Je n'y ai point vu ces mots que Mr. de P. cite (a) d'après le journal des ſavants de 1767. *Il y rencontra des habitants du pays, dont pluſieurs avoient environ ſix pieds de haut.* Je ne penſe même pas que l'on trouve dans ces journaux rien d'équivalent; Mr. de P. auroit pu ne pas s'en tenir à un diſcours auſſi vague, pour aſſeoir ſon jugement, & décider auſſi affirmativement qu'il le fait, la non-exiſtence de ces Patagons. L'Auteur du journal des ſavants aura déterminé de ſon chef, cette prétendue hauteur d'*environ ſix pieds.*

(a) Tome I, p. 384.

Mr. Guyot s'étant avancé dans le détroit plus que Mr. de la Gyraudais, & y ayant séjourné près de trois semaines de plus, trouva les Patagons de taille ordinaire, qu'il avoit vu l'année précédente, sur l'Isle Ste. Anne, & aux environs : mais il a soin de faire remarquer la différence qu'il y a entre ceux-ci, & ceux de la Baye Boucaut & du Cap Grégoire (*a*). Les sept qui se présenterent à eux, la premiere fois qu'ils y aborderent, dont le plus petit avoit *au moins cinq pieds sept pouces* du pied de Roi François, n'étoient qu'un échantillon de ceux que Mr. de la Gyraudais y vit un mois après.

A ceux de l'Isle Ste. Anne peut convenir la qualification de *peuple plus que misérable* que leur donne Mr. de P., ils vivent de coquillages, boivent de l'huile de Loups marins pour régal, & se vétissent de la peau de ces Amphibies. Réunis vraisemblablement par familles, dans de méchantes cabanes, on peut dire sans se tromper, qu'ils affichent la misere. Mais ceux du Cap Grégoire ne parurent pas tels à nos deux Capitaines. A la vérité vétus de peaux, mais de peaux de Guanacos & de Vigognes, dont nous sommes si curieux, que nous al-

(*a*) Journal du voyage aux Isles malouines, p. 660.

lons les chercher chez eux pour servir à notre luxe; vivant & de la chair de ces animaux & de fruits.

Ces grands Patagons se présenterent à Mr. de la Gyraudais au nombre d'environ trois cents, y compris les femmes & les enfants. Ce nombre augmenta beaucoup dans la journée. A cette étiquette croira-t-on sur la parole de Mr. de P., que c'est un peuple peu nombreux, errant dans les sables Magellaniques, où la misere les harcele & les poursuit sans relâche?

Les récits de nos deux Capitaines François prouvent la vérité de ce qu'on avoit dit à Mr. Frézier dans l'Isle de Chiloé. Il paroît, dit Mr. Guyot (*a*), qu'ils ont traité avec les Espagnols; car ils ont une espece de sabre ou grand couteau à deux tranchants, très-minces, & leurs guêtres sont faites comme celles des Indiens du Chili. Ils prononcerent quelques mots Espagnols, ou qui tiennent de cette langue. En montrant celui qui paroissoit être leur Chef, ils le nommerent *Capitan*. Pour demander du Tabac à fumer, ils ont dit *Chupan*. Ils fument aussi à la Chilienne, rendant la fumée par les narines. En fumant ils se frappoient doucement la poitrine & di-

(*a*) Ib. p. 662.

ſoient *buenos*, ils paroiſſoient ruſés & hardis.

Mr. de la Gyraudais nous les dépeint (*a*) d'une quarrure plus que de proportion ; ayant les membres gros & nerveux, la taille fort au-deſſus de celles des plus grands Européens, la face large, le front épais, le nez épatté, les joues groſſes, les dents très-blanches, & bien fournies, les cheveux noirs. Si cette race d'hommes de quatre varres de haut, les mêmes avec leſquels les équipages des Navires François ont mangé & couché, n'eſt pas une race de Géants, au moins prouve-t-elle que la race humaine n'eſt pas ſi dégénérée en Amérique, que Mr. de P. voudroit nous le perſuader.

Toutes les preuves de cet Auteur contre l'exiſtence des Patagons Géants, ſe réduiſent à dire ; que les Navigateurs, qu'il cite à ſon avantage, ne les ayant pas vus, lorſqu'ils ont été au détroit de Magellan, ceux qui diſent les y avoir vus, nous ont conté des fables & des fauſſetés ; conſéquemment que cette race d'hommes giganteſque n'exiſte pas & n'a pas exiſté.

La Logique de Mr. de P. me paroît en défaut ſur cet article, comme elle l'eſt ſur ſur bien d'autres. Mr. de Bougainville ne vit pas ces Coloſſes au pre-

(*a*) Ib. 693.

mier voyage qu'il fit au détroit de Magellan en 1765, lorſqu'il s'y trouva avec le Capitaine Biron, qui aſſure les y avoir vus; donc celui-ci nous en impoſe. Le même Navire & le même équipage de Mr. de Bougainville, lui excepté, y retourna en 1766, avec un autre Navire François, ignorant l'un & l'autre l'exiſtence de ces Patagons Géants. Ils les y trouvent, boivent & mangent, couchent avec eux. Mais qu'en conclura Mr. de P.? qu'ils ont rêvé & qu'ils ſe ſont imaginé voir en réalité des hommes qu'ils n'ont vus qu'en ſonge; ou qu'ils ſont des fourbes, que l'idée du merveilleux a éblouis, & qui s'opiniâtrent à ſoutenir leur illuſion (a).

M. de P. eût eu bien beau jeu, ſi, (ce qui pouvoit aiſément arriver) Mr. Guyot avoit continué ſa route au lieu de mouiller dans la Baye Boucaut avec Mr. de la Gyraudais, & qu'au retour il eût également paſſé devant, comme il le fit, ſans s'y arrêter. Mr. de la Gyraudais auroit plus qu'inutilement aſſuré avoir vu, bu & mangé avec ces Titans; Mr. Guyot auroit été en droit, au ſentiment de Mr. de P., de lui dire vous avez rêvé. Vous nous contez une fable: J'y étois avec vous; j'ai paſſé deux fois devant l'endroit où vous dites leur avoir parlé,

---

(a) Diſcours Préliminaire.

j'y ai vu de loin des hommes montés ſur des chevaux; mais dois-je en conclure que ce ſont des Géants? c'eſt une illuſion de votre part.

Examinons les relations des autres Navigateurs, qui diſent avoir vu, ou n'avoir pas vu cette race gigantesque: voyons en quoi elles ſont d'accord, & en quoi elles ſe contrediſent. Je n'examinerai que celle dont parle Mr. de P.

Pigafetta monté ſur le vaiſſeau la Victoire commandé par Magellan, dit avoir vu en 1519, au port St. Julien, ſur la côte orientale des Patagons, des hommes hauts de huit pieds; qu'ils en emmenerent deux à bord, où l'un mourut pour avoir refuſé de prendre aucune nourriture, & l'autre périt du ſcorbut, ſur la côte de la mer du Sud. Ces hommes étoient vétus de peaux, & portoient des eſpeces de guêtres ou brodequins faits auſſi de peaux de bêtes avec leur poil; & Magellan les nomma Patagons, parce que cet accoûtrement rendoit leurs pieds ſemblables à des pattes d'animaux. De ce récit de Pigafetta Mr. de P. conclut que ce ſeroit faire tort à ſes propres lumieres que d'accorder la moindre confiance à des fables ſi groſſieres (*a*). Ce qui les rend cependant vraiſemblables, c'eſt que les habitants du port St. Julien

(*a*) Tome I. p. 359.

& de toute cette contrée sont encore aujourd'hui connus sous le nom de *Patagons* que Magellan leur donna alors.

Quiros navigea aux terres Magellaniques en 1524, & n'y vit point de Géants. Dans trois voyages faits au détroit de Magellan, par les Espagnols, depuis 1525, jusqu'en 1540, ils n'y trouverent pas cette race de Colosses, quoique l'équipage du Camargo fût contraint d'hiverner dans le port de Las-Zoras. Drake n'y en vit point en 1578, non plus que le Capitaine Winter, qui commandoit un vaisseau de son Escadre. Sarmiento, au rapport de son Historien Argensola, trouva en 1579, à la pointe méridionale de l'Amérique, des hommes hauts de douze pieds, & bâtit Philippe-Ville dans l'endroit du détroit de Magellan, connu sous le nom de *Baye famine*. La relation faite par Pretty, du voyage de Candisch, au même détroit en 1586, ne dit pas un mot de ces grands Patagons. Mais dans un second entrepris en 1562, Knivet dit avoir trouvé au Port desiré, sur la côte de l'Est, non loin du port St. Julien, des Patagons, dont la taille équivaloit à seize palmes. Il mesura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, & les trouva de quatorze empans. Il ajoute avoir vu au Brésil un de ces Patagons, qu'Alonzo Dias avoit pris au port St. Julien : & quoiqu'il fût en-

core jeune, il avoit déja treize palmes de haut. Mais, ajoute Mr. de P. il est impossible que la relation de Knivet puisse faire impression, même sur des lecteurs crédules.

Chidley ne vit en 1590, sur la côte du détroit de Magellan, que des hommes de taille ordinaire, qui assommerent sept personnes de son équipage. Richard Hawkins trouva au port St. Julien, en 1593, nombre d'Américains de si grande taille, qu'on les prit pour des Géants. Sébald de Wert & Simon de Cordes, rencontrerent à la Baye verte, des sauvages de dix à douze pieds de haut, dont ils tuerent quelques-uns. Mais Jantzsoon, auteur de cette relation, auroit dû se cacher de honte, dit Mr. de P., d'avoir écrit des fables si insipides. La relation du voyage du fameux Olivier de Nort, nous apprend que les gens de son équipage apperçurent au Port desiré des hommes de grande stature; qu'ils tuerent ensuite vingt-trois Patagons de taille ordinaire; & qu'ayant enlevé de l'Isle Nassau deux filles & quatre jeunes garçons, dont les proportions ne paroissoient pas gigantesques, l'un de ces garçons, après avoir appris la langue Hollandoise... leur dit, que dans un pays nommé *Coin* il existoit une race de Géant qu'il appelloit *Tirimenen*, hauts de douze pieds.

Y a-t-il une faute d'impreſſion dans l'Ouvrage de M. de P. ou avoit-il oublié ſon objet, lorſqu'il ajoute : *ceux qui étudient la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, y verront que rien n'eſt plus vrai, ni plus réel que ce pays de Coin, & ces Géants Tiremenen?*

Spilberg, ſuivant Corneille de Maye, ne vit en 1614, que des hommes de taille ordinaire, ſur la terre Delfuego. En 1615, le Maire & Schouten ne virent point de Géants vivans ſur les côtes Magellaniques ; mais en creuſant vis-à-vis l'*Iſle du Roi*, on déterra des oſſements, qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pieds de haut. Après leur retour ces deux Navigateurs qui avoient fait le voyage enſemble, ſe reprocherent mutuellement d'avoir fait inſérer dans la relation de leurs commis Aris, des faits controuvés ; mais ils ne mettent pas de ce nombre celui des oſſements exhumés, dont je viens de parler.

Le Pilote du Navire de Garcias de Nodal envoyé par l'Eſpagne en 1618, pour apprendre la route du détroit découvert par le Maire, raconte dans ſa relation, que Jean de Moore avoit communiqué avec des Sauvages de la côte des Patagons, qui ſont de toute la tête plus hauts que nos Européens. Decker Capitaine ſur un des vaiſſeaux confié par

les Hollandois à Jacques l'Hermite, pour faire la conquête du Pérou, a donné l'Histoire de cette expédition. Dans le détail qu'il y fait des habitants de l'extrêmité de l'Amérique, il ne dit pas un mot de ces Titans.

Wood & Narborough n'y en virent point en 1670, si nous en croyons Mr. de P. Mais ils disent dans leurs relations, avoir vu à huit ou dix degrés plus au Nord que le détroit de Magellan, des hommes d'une taille extraordinaire.

Messieurs de Gennes & Beauchêne, Gouin, en 1696 & 1699, ne virent dans ce détroit que des hommes d'une taille ordinaire, qui se peignoient de rouge le visage & tout le corps, & qui n'avoient que les épaules couvertes de manteaux fourrés.

Mr. Frézier se trouva au Chili en 1711. Il dit des Patagons Géants ce que j'en ai rapporté d'après lui. Mr. de P. l'accuse d'avoir transporté la patrie des Patagons de la côte Orientale de l'Amérique à la côte d'Occident, & d'avoir dit qu'ils habitent entre l'Isle de Chiloé & l'embouchure du détroit; (*a*) mais si Mr. de P. n'est pas plus fidele dans ses autres extraits, qu'il l'est dans celui-ci, il est à craindre pour lui, que ceux qui les vérifieront, ne l'accusent lui-même de n'a-

(*a*) P. 78.

voir pas toujours eu la vérité assez à cœur. Quant à l'article présent, Mr. Frézier dit expressément que ceux de Chiloé lui ont dit, que ces Patagons Géants avec lesquels ils communiquoient, faisoient leur séjour ordinaire sur la côte orientale de la terre déserte des Patagons : & que les Chiliens ou *Chonos* les nomment *Chaucahues*. Il ne dit pas un mot de leur séjour entre l'Isle de Chiloé & l'embouchure du détroit de Magellan.

Seroient-ils les mêmes que les Tyrimenens de la terre de Coin, que le jeune Patagon enlevé par les gens de l'équipage de Noort leur dit être des Géants? je n'ai pas le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, pour vérifier la position de cette terre.

Mr. de P. n'a pas jugé à propos de citer les autres relations rapportées par Mr. Frézier. Quelques vaisseaux, ajoute celui-ci, ont vu les Patagons de taille ordinaire, & les Patagons Géants. En 1704, au mois de Juillet les gens du Jacques de S. Malo, que commandoit Harinton, virent sept de ces Géants dans la Baye Grégoire. L'équipage du St. Pierre de Marseille, commandé par Carman de St. Malo, en virent six, parmi lesquels un portoit quelques marques de distinction. Ses cheveux étoient ramassés sous une coiffe de filets, faits de boyaux d'oiseaux, & orné de plumes tout

autour de la tête. Leur habit étoit de peaux, le poil en dedans. On leur offrit du pain, du vin & de l'eau de vie qu'ils refuſerent ; mais ils firent en revanche préſent de leurs carquois garnis de fleches. Le lendemain on en vit d'abord plus de deux cents attroupés ſur le rivage.

Le Capitaine Shelvosk eſt le dernier Auteur, qui parle des Patagons, dans la relation de ſon voyage autour du Monde en 1719. Enfin l'Auteur de la lettre au Docteur Maty, dit qu'en paſſant à Manille, un vieux Capitaine de vaiſſeaux marchands, nommé Reainaud l'a aſſuré avoir vu en 1712, ſur une côte voiſine du détroit de Magellan, des hommes d'environ neuf pieds de haut ; qu'il les avoit meſurés lui-même.

En 1741, le fameux Chef d'eſcadre Anſon relâcha aux côtes des Patagons tant à l'Orient qu'à l'Occident, ſans y découvrir le moindre indice qu'elles ſoient habitées par une race d'hommes de taille coloſſale. Huit Matelots du vaiſſeau le *Wager* de l'eſcadre de cet Amiral, abandonnés ſur la rivage, y furent pris par des Patagons, qu'ils dépeignent de taille ordinaire. Sur quoi Mr. de P. conclut ainſi : (*a*) on peut juger après cela du crédit que mérite le jour-

(*a*) Tome I. p. 372.

nal du Commodor Biron, dont le moindre Matelot n'auroit pas osé publier la relation.

Ce Capitaine, ajoute Mr. de P., dit que son vaisseau relâcha à la terre Delfuego; qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés sur des chevaux défaits, décharnés & qui n'avoient pas treize paumes de taille.

Mr. de P. n'est pas heureux dans ses citations; il a lu sans doute trop précipitamment les Auteurs qu'il cite & ne s'est pas donné la peine ni le temps de faire sur ses lectures, des réflexions aussi philosophiques qu'il voudroit nous le persuader. Il se trouve encore ici en défaut; la relation du Capitaine Biron non-seulement ne dit pas qu'il relâcha à la terre Delfuego; mais qu'étant dans le détroit, il vit cette terre à quatre ou cinq lieues de distance. (a) A huit heures, dit l'Auteur de cette relation, nous découvrîmes de la fumée, qui s'élevoit de différents endroits; & en approchant de plus près, nous vîmes distinctement un certain nombre de personnes à cheval. A dix heures, nous jettames l'ancre sur la côte septentrionale du détroit, à quatorze brasses d'eau; nous étions à environ un mille de terre;

(a) P. 72.

&

& nous n'y eumes pas plutôt mis l'ancre, que les hommes que nous avions vu sur la côte, nous firent des signes avec leurs mains. Sur le champ nous mîmes dehors nos canots, & nous les arrimames.

En approchant de la côte, des marques sensibles de frayeur se manifesterent sur le visage de nos gens qui étoient dans le canot, lorsqu'ils virent des hommes d'une taille prodigieuse — Nous voyions le Cap de la Vierge à l'Est-Nord-Est, & la pointe de possession à l'Ouest quart de Sud. A vingt verges du rivage, nous remarquames qu'un grand nombre de ces Géants environnoient la plage, & témoignoient par leur contenance, un grand desir de nous voir descendre à terre. Dès que nous y fumes descendus, les Sauvages accoururent autour de nous, au nombre d'environ deux cents, nous regardant avec l'air de la plus grande surprise, & souriant à ce qu'il paroissoit, en observant la disproportion de notre taille avec la leur. Leur grandeur est si extraordinaire que, même assis, ils étoient presqu'aussi hauts que le Commodor debout, (le Commodor a six pieds de haut.) Il leur distribua des colliers de grains, des rubans & autres colifichets. Ces Patagons furent si charmés de ces petits présents, qu'ils regardoient pendus à leur cou, que le Commodor eut beaucoup de pei-

ne à se dérober à leurs caresses, sur-tout à celles des femmes, dont les traits du visage répondent parfaitement à l'énorme grandeur de leur corps. Leur taille moyenne nous paroît être d'environ huit pieds, & la plus haute de neuf pieds. La taille des femmes est aussi étonnante que celle des hommes. Nous vîmes aussi quelques enfants dans les bras de leurs meres, & leurs traits relativement à leur âge, avoient la même proportion.

On voit par cette relation abrégée, mais fidelement extraite, que Mr. de P. l'a considérablement altérée, & qu'il fait dire à ce Capitaine ce qu'il n'a peut-être pas même pensé. Pour qu'on ne m'accuse pas de faire à tort ce reproche à M. de P. on en jugera sur ses propres expressions; les voici (a) on peut les comparer avec la relation ci-dessus.

„ Aussi-tôt que ces Géants montés sur „ des chevaux nains, eurent apperçu le „ Commodor & son escorte, ils mirent „ pied à terre, vinrent au devant de lui, „ l'enleverent dans leurs bras énormes, „ & le caresserent beaucoup en lui donnant des baisers âcres; les femmes „ lui firent, de leur côté, essuyer des „ politesses encore plus expressives : *elles* „ *badinerent si sérieusement avec lui, que* „ *j'eus*, dit-il, *beaucoup de peine à m'en*

(a) Tome I. p. 379.

„ *débarrasser*. Elle firent aussi amitié au
„ Lieutenant *Cumens*, & lui mirent la
„ main sur l'épaule pour le flatter, ce
„ qui le fit tellement souffrir, qu'il en
„ ressentit pendant huit jours des dou-
„ leurs aigües dans cette partie blessée
„ par le poids de la main robuste des
„ sauvagesses. Ce conte de Gargantua,
„ ajoute M. de P., fut débité à Londres
„ en 1766. Le Docteur Maty, si connu
„ par sa petite taille & par son journal
„ britannique, se hâta extrêmement d'y
„ ajouter foi, & de divulguer cette fa-
„ ble dans les pays étrangers „. Voici
comme il s'exprime dans sa lettre à Mr.
de la Lande.

„ L'existence des Patagons est donc
„ confirmée, on en a vu & *manié* plu-
„ sieurs centaines. Le terroir de l'Amé-
„ rique peut donc produire des Colosses;
„ & la puissance génératrice n'y est donc
„ pas dans l'enfance „.

Si Mr. de P. en écrivant ainsi, a eu simplement dessein d'égayer son lecteur après s'être égayé lui-même, on pourroit le lui pardonner. Il pouvoit le faire aux dépens de l'existence des Patagons Géants : à lui permis de contredire l'évidence même, d'exercer son talent & d'étaler toute sa vaste érudition pour mieux réussir dans son objet. Mais le public qu'il n'en a pas prévenu, lui par-

donnera-t-il de faire parler les Auteurs, qu'il donne pour ses garants, autrement qu'ils ne parlent ? Je doute que quelqu'amateur que l'on soit de critique & de raillerie, on soit d'humeur à lui passer ce ton railleur & méprisant, avec ce ridicule dont il s'efforce de couvrir le récit des Auteurs qui lui sont contraires.

Mais loin que Mr. de P. ait voulu que le public prît tout ce qu'il dit pour un badinage, il annonce positivement, qu'il ne parle que d'après les Auteurs, & les cite. Malheureusement pour lui on trouve dans leurs écrits, ce qu'il dit ne pas y être, & l'on n'y voit pas ce qu'il dit en avoir extrait.

Que Mr. de P. moins timide que Mr. de Buffon, veuille soutenir avec lui, que la Nature ne s'est organisée que depuis peu au nouveau Monde; que l'organisation n'y est pas encore achevée de nos jours, c'est une opinion qu'il peut s'opiniâtrer de défendre tant qu'il lui plaira; on ne sera pas obligé de l'en croire sur sa parole, puisque les faits déposent contre lui. Mais qu'il enchérisse sur Mr. de Buffon, qui ne comprend dans son hypothese que les plantes & les animaux, & que Mr. de P. veuille l'étendre sur toutes les races d'hommes en général Américains, alors on pourra dire de

lui ce qu'il dit du docteur Maty : (a) vos réflexions ne sont pas heureuses ; on pourra même ajouter : vos argumens sont bien foibles ; & le comble du ridicule est de fermer les yeux à l'évidence, & de vouloir s'appuyer de phénomenes incontestablement faux.

Mr. de P. n'a pas plus respecté la vérité dans les extraits qu'il rapporte des journaux des deux Capitaines françois Mrs. de la Gyraudais & Guyot. Il donne le change à ses lecteurs, en supprimant du journal de ce dernier, tout ce qu'il y dit des Patagons Géants qu'il a vu au détroit de Magellan. Il substitue à cette relation une partie seulement de ce que Mr. Guyot y rapporte des Patagons, de taille ordinaire, avec lesquels il a plus séjourné qu'avec les autres. Mr. de P. en conclut dans ce cas-ci fort raisonnablement : *ce n'étoit donc pas des Géants comparables à ceux du Commodor* Biron. Mais Mr. de P. avoit dessein d'induire le lecteur en erreur, en faisant contraster la relation de Mr. Guyot avec celles du Commodor Biron & de M. de la Gyraudais : en donnant à entendre que Mr. Guyot n'a vu d'autres Patagons que ceux de taille ordinaire, & que Mr. de la Gyraudais nous en a imposé, ainsi que Mr. Biron ; puisque les deux

(a) Ib. p. 380.

Capitaines François étoient ensemble dans le Détroit. " N'est-il pas surpre-
„ nant, ajoute Mr. de P., que deux
„ observateurs, qui se trouvent dans le
„ même lieu, la même année, & au
„ même mois, varient d'un demi-pied
„ sur la taille des Patagons? „ Il me paroît encore plus surprenant, que Mr. de P. ou l'Auteur du journal des savants, qu'il donne pour son garant, aient imaginé cette différence. Qu'on lise les relations de ces deux Capitaines, on les trouvera parfaitement conformes, à quelques détails près qui confirment même l'existence des Patagons Géants.

De toutes ces relations que j'ai citées, quelques-unes disent n'avoir pas vu cette race de Titans, ou n'en font aucune mention; toutes les autres assurent les avoir vus, & leur avoir parlé. Dire avec M. de P. aux Auteurs des derniers temps, qu'ils nous ont conté des fables, qu'ils nous en ont imposé ; l'assertion paroît un peu hazardée. On ne nie pas poliment des faits. Quant aux relations qui disent n'avoir pas vu ces Patagons, outre que cette preuve négative de leur existence n'est pas prépondérante avec la preuve affirmative des autres ; il est très-aisé de les concilier. Cette race d'hommes gigantesque a été vue au Port St. Julien par les uns, au Port desiré par d'autres, au Cap Gregoire & à la Baye Boucaut,

& ailleurs, encore par d'autres Navigateurs. On a descendu dans ces mêmes lieux & on ne les y a pas trouvés. Faudra-t-il en conclure qu'ils n'existent pas? non, la conséquence n'est pas philosophique. Vous avez une, deux, ou trois maisons à la ville, & à la campagne, j'ai été & même plus d'une fois pour vous y voir ; je n'ai jamais eu le bonheur de vous y trouver ; d'autres ont été plus heureux que moi ; j'en conclurai que votre existence n'est pas un conte, que les plaisirs, que vous avez procurés à ceux qui vous ont vu, le détail des fêtes que vous leur avez données ne sont pas des fables : j'en conclurai que vous ne faites pas votre demeure habituelle dans une de ces maisons ; que vous en changez suivant les saisons, & que j'ai mal pris mon temps pour vous y trouver. L'homme sage, le philosophe doute, quand il ne pense pas avoir des preuves suffisantes pour admettre une chose, sur-tout lorsqu'elle est extraordinaire ; mais il ne nie pas. Une seconde espece d'hommes nient tout ce qui a un air de merveilleux, pour se donner un relief de philosophie. Il est du bel air de n'être pas si crédule. On ne veut pas être confondu avec le peuple ignorant, toujours enthousiasmé du nouveau, toujours disposé à adopter les choses les plus extraordinaires.

L'existence d'une race humaine gigantesque est de ce nombre. Depuis le commencement du seizieme siecle on nous débite l'avoir trouvée, vers le détroit de Magellan: des Navigateurs nous racontent avoir vu ces Géants, leur avoir parlé, avoir bu & mangé avec eux, font le description de leurs vêtements, de leur figure, de leurs armes, qu'il ont apportés & montrés à tous ceux qui ont été curieux de les voir. Ces témoignages se sont renouvellés successivement depuis 1519 jusqu'à nos jours, que Mrs. de la Gyraudais & Guyot ont porté à Paris des habits & des armes de ces Colosses; ont fait présent de quelques-uns à Mr. Darboulin, fermier général des Postes de France, chez qui je les ai vus & mesurés; & chez lequel vraisemblablement on peut encore les voir. L'existence de ces Patagons Géants est cependant encore un problême pour beaucoup de personnes. Comment le résoudre? la solution n'est pas difficile. Que quelques Philosophes accrédités de nos jours se transportent sur les lieux: qu'ils parcourent le pays, & y fassent un séjour assez long, pour le visiter dans les différentes saisons; qu'ils s'informent des habitants du Chiloé & des environs, du terrein qu'occupent ces hommes qu'ils appellent *Chaucahues*, avec lesquels ils communiquent de temps à autre. Si ces

philosophes, à leur retour, nous disent que toutes leurs recherches ont été vaines, l'existence de ces Géants deviendra pour lors plus que douteuse: on sera du moins fondé, en quelque façon, pour la regarder comme une fiction, malgré les preuves qui subsistent du contraire, que l'on trouve dans les relations des plus célebres Navigateurs. En attendant le retour de ces Philosophes d'un voyage au moins aussi intéressant que tant d'autres, on peut, ce me semble croire, sans être trop crédule, qu'il y a dans cette partie de l'Amérique une race d'hommes d'une grandeur beaucoup au-dessus de la nôtre. Le détail du temps & des lieux, le nom que Magellan leur a donné & qu'ils conservent encore parmi nous; toutes les circonstances qui accompagnent ce qu'on en dit, semblent porter un caractere de vérité suffisant pour vaincre la prévention naturelle qu'on a pour le contraire & prouver à Mr. de P. que la race humaine n'est pas si dégénérée dans l'Amérique qu'il voudroit nous le persuader. La rareté du spectacle a peut-être causé quelque exagération dans les mesures de la taille de ces Colosses; mais si l'on doit les regarder comme estimées, & non prises à la rigueur; on verra qu'elles different peu entr'elles.

Pour nous convaincre de cette exis-

tence, Mr. de P. dit qu'on auroit dû nous en amener quelques-uns, ou du moins nous apporter en Europe quelques ſquelettes de ces Géants; M. Guyot que j'ai cité, ainſi qu'un autre Capitaine Malouin, m'a dit dans le courant de notre voyage aux Iſles Malouines, qu'en revenant du Pérou, un peu avant la guerre derniere, une tempête l'obligea de relâcher à la côte des terres Magellaniques; qu'il y trouva un ſquelette entier, à la grandeur duquel on jugea que l'homme de qui étoit ce ſquelette devoit avoir eu dans ſon vivant, au moins douze à treize pieds de haut. Qu'étonné de cette grandeur énorme, il avoit mis ce ſquelette dans une caiſſe, l'avoit porté à ſon bord, pour le montrer en Europe. Mais que quelques jours après, ſon vaiſſeau ayant été aſſailli d'une nouvelle tempête plus violente que la premiere, l'Archevêque de Lima, paſſager ſur ſon Navire, pour retourner en Eſpagne, perſuada l'équipage que les oſſements de ce Païen, que M. Guyot avoit mis dans ſon vaiſſeau, étoient cauſe que Dieu les puniſſoit par cette tempête, & qu'il falloit contraindre le Capitaine de les jetter à la mer: ce qui fut exécuté malgré toutes les raiſons de M. Guyot. Deux jours après l'Archevêque tomba malade, mourut preſque ſubitement, & fut auſſi jetté à la mer. Mr

Guyot prit occasion de cette mort, qu'il dit aux Espagnols être une punition du ciel, de ce que l'Archevêque avoit soulevé, contre lui Capitaine, l'équipage du Navire, pour un squelette, qu'il n'y avoit mis que pour satisfaire la curiosité des Européens, & convaincre les incrédules de l'existence de cette race gigantesque. Ce fait prouve encore contre M. de P. non-seulement la réalité des Patagons Géants; mais que les Espagnols ne sont pas même aujourd'hui guéris du préjugé qu'un cadavre, ou un squelette humain, gardé dans un navire traîne avec lui la tempête & le mauvais temps.

Mais quand Mr. Guyot, ou quelqu'autre Navigateur auroit apporté un ou deux squelettes entiers de Géants, ou même en eussent amené de vivants, en auroit-on été moins incrédules sur l'existence d'une race composée d'hommes de cette espece? non, on auroit dit en les voyant, ce sont des Géants; mais tels que la Nature en fait naître quelquefois en Europe; & dont l'existence ne prouve pas une race d'hommes gigantesque dans notre Continent.

Quelque convaincante que puisse être une race d'hommes plus grands, plus gros, & plus robustes que ceux de notre Continent, pour prouver que la nature humaine n'est pas dégradée, ni dégénérée en Amérique, les incrédules à cet

égard exigent d'autres preuves que celles de l'existence de ces Géants; puisqu'elle est encore au moins un problême pour eux. Ces preuves seront fondées sur le rapport, je puis dire unanime, des Auteurs qui nous ont donné des relations des peuples du nouveau Monde.

En montrant contre Mr. de P. la bonté, la beauté & la fertilité du Sol de l'Amérique, nous l'avons suivi du Nord au Sud; retournons sur nos pas, & voyons si les Voyageurs ont vu les peuples de ce pays-là par les yeux de cet Auteur; s'ils ont trouvé la race humaine essentiellement viciée dans toutes ses facultés physiques; si la dégénération avoit atteint les sens & les organes des hommes; si ces hommes sont encore aujourd'hui une espece dégénérée, lâche, impuissante, sans force, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit, sans mémoire, incapable d'enchaîner ses idées & supérieure enfin aux animaux, mais seulement par l'usage de la langue & des mains; inférieures au plus foible, & au moins spirituel des Européens.

Les Américains du Chili sont de bonne taille, dit Frézier; (a) ils ont les membres gros, l'estomac & le visage

(a) P. 61. & suiv.

larges, ſans barbe ; les cheveux gros comme du crin, plats & noirs. On ne voit gueres d'hommes dans les autres parties du monde, qui en approchent pour la légéreté, pour la force à ſoutenir la fatigue, & pour l'adreſſe à monter un cheval. Malgré leurs fréquentes débauches, ils vivent des ſiecles ſans infirmités, tant ils ſont robuſtes.

Leur couleur naturelle eſt baſanée, tirant ſur celle du cuivre rouge. Cette couleur eſt générale dans toute l'Amérique, tant méridionale que ſeptentrionale. Sur quoi il faut remarquer que ce n'eſt point un effet de la qualité de l'air qu'on y reſpire, mais d'une affection particuliere du ſang, car les deſcendants des Eſpagnols, qui s'y ſont établis & mariés avec des Européennes, & conſervés ſans mêlange avec les Chiliennes, ſont d'un blanc & d'un ſang plus beau & plus frais que ceux d'Europe, quoique nés dans le Chili, nourris à peu près de même maniere & ordinairement allaités par les naturels du pays.

On ne peut pas attribuer cette couleur de cuivre rouge baſanée, naturelle à la peau des Chiliens, au climat du Chili, puiſqu'elle eſt commune à tous les habitants des deux extrêmités du nouveau Monde, & à ceux qui vivent entre les deux Tropiques. Le froid & le chaud n'y contribuent donc en

rien, & les observations de Mr. de P. portent par conséquent à faux.

Sont elles plus exactes par rapport au degré de chaud & de froid si différent en Amérique en deçà de l'Equateur, & sous le même parallele dans notre Continent (a)? il l'ignore. Mais je sais qu'il n'est pas vrai que le froid soit plus vif dans l'Hémisphere Austral, au même degré qu'en deçà de l'Equateur. Les deux freres Pierre Duclos, & Alexandre Guyot ont doublé deux fois le Cap Horn au cinquante-sixieme degré de latitude Australe, au milieu de l'Hiver du pays; & même pour éviter les courants violents, & les vents contraires, que l'on rencontre ordinairement près de ce Cap, ils furent obligés de s'élever jusqu'au soixantieme degré, ou environ. Ils m'ont assuré n'y avoir pas ressenti la même rigueur de froid qu'en Europe au quarante-huitieme.

Les François que nous avons établis aux Isles Malouines, sous le cinquante-deuxieme parallele, y ont passé trois Hivers consécutifs. Mrs. de la Gyraudais & Guyot ont relâché pendant deux mois d'Hiver au détroit de Magellan. Ils m'ont également assuré que le froid y avoit été très-modéré & même si doux aux Isles Malouines que sur les eaux dormantes,

(a) Tome I. p. 10.

la glace n'avoit pas été assez forte pour porter sans se fendre, une pierre du poids de deux ou trois livres.

Au Chili comme dans presque toute l'Amérique, le Sexe a une si bonne constitution de corps, qu'il ne semble pas avoir été compris dans la punition portée contre la gourmandise & la désobéissance de la premiere mere du genre humain. Les Américaines se délivrent du fardeau naturel sans le secours des sages-femmes, & mettent leurs enfants au monde avec une facilité que nos Européennes auroient peine à concevoir. Le temps même de leurs couches ne dure que deux ou trois jours (*a*). Si c'est là une preuve de la dégradation de la race humaine, les infirmités & la foiblesse seroient donc une perfection : alors Mr. de P. aura raison d'avancer que nous pouvons nous flatter d'être mille fois plus parfaits que les Américains.

Ils élevent leurs enfants de maniere qu'on les voit marcher sans appui dès l'âge de six mois ; & l'on ne trouve gueres parmi eux de ces âges abrégés que l'on rencontre si communément chez nous. La durée de leur vie passe ordinairement le terme de la nôtre ; leur vieillesse est extrêmement vigoureuse ; (*b*) à

(*a*) La Hontan. p. 138.
(*b*) Hist. nat. des Antilles.

quatre-vingt-dix ans les hommes engendrent encore.

Laet nous assure même avoir vu des sauvagesse fécondes encore à quatre-vingts ans.

Les Caraïbes vivent cent cinquante ans & quelquefois davantage. Mr. de Laudonniere & les sept François qui échapperent dans la Floride, aux cruautés des Espagnols, furent accueillis par le Roitelet *Saturiova* âgé de plus de cent cinquante ans, & qui avoit chez lui ses petits-fils jusqu'à la cinquieme génération inclusivement. (a) Vincent le Blanc donne une vie aussi longue aux Canadiens & à ceux du Royaume Casubi. Pirard dit la même chose des Brésiliens, d'autres des Péruviens, & des autres peuples de l'Amérique. Si cette durée de la vie n'est pas une preuve d'une bonne constitution corporelle, j'avoue que j'ignore ce qu'il faut à Mr. de P. pour l'en convaincre.

§. III.

Des qualités du cœur & de l'esprit des Américains.

Le sentiment des Auteurs n'est pas moins unanime sur les qualités du génie, de

(a) Ibid.

l'esprit & du cœur des naturels de l'Amérique, qu'il l'est sur la bonne constitution de leurs corps. Nous avons vu qu'en quelque canton que l'on aille, l'on y trouve des hommes bien faits, de belle taille & d'une constitution si robuste qu'elle est à l'épreuve de tout. Mr. de P. nous les avoit cependant présentés comme une race d'homme énervée, & viciée jusques dans ses principes. Il nous dit avec la même assurance, mais avec aussi peu de fondement, que les facultés de leur ame ne le sont pas moins. Peut-être a-t-il jugé de tous les peuples du nouveau Continent par les Péruviens qui habitent aujourd'hui avec les Espagnols ou dans leur voisinage, mais il se seroit bien trompé.

Ce que les naturels du Pérou ont de commun avec ceux du Chili & de quelques autres, c'est qu'ils ne sont pas moins ivrognes, ni moins adonnés aux femmes, (a) & qu'ils vivent néanmoins des siecles. Ils sont également sans ambition pour les richesses, qu'ils tirent des entrailles de la terre, pour satisfaire notre cupidité. Mais ils en different beaucoup quant à la bravoure & la hardiesse.

Les Péruviens d'aujourd'hui sont timides, pusillamines, au reste malins, dissimulés & surnois; c'est l'appanage de

(a) Frezier, p. 56, & 76.

la foiblesse, & des ames subjuguées. Les Espagnols en ont toujours agi, & agissent encore avec ces Indiens comme avec des vaincus opiniâtres, contre lesquels on emploie la force supérieure que l'on a sur eux, & avec une barbarie tyrannique, qui égale la plus grande inhumanité. Cette barbarie toujours soutenue par les mauvais traitements que les Péruviens en essuyent, les rend craintifs: la timidité est toujours lâche & sans cœur. Mais les peuples des Andes, du Chili, des environs de la Guyanne & du Mexique ont conservé leur ancienne bravoure qui les a soustrait jusqu'à présent à la domination Espagnole.

Mr. de P. l'ignoroit peut-être, ainsi que le courage, la bravoure & la liberté dont jouissent encore tous les peuples de l'Amérique septentrionale, & d'une partie de la méridionale, lorsqu'il a dit qu'ils n'avoient eu ni le courage de s'opposer à l'esclavage, ni celui de travailler à s'y soustraire.

On ne doit pas être surpris s'il y a aujourd'hui si peu d'Indiens au Pérou, malgré le nombre prodigieux d'habitants de ce grand Empire avant la conquête qu'en firent les Espagnols. Le travail des mines en a diminué extraordinairement le nombre. Les cruautés des Curés & des Corrégidors en ont engagé beaucoup à fuir chez les nations voisines, qui

ne sont pas conquises.... Ceux-ci savent très-bien s'accorder sur leurs intérêts communs. C'est par leur bravoure, & leur bonne conduite qu'ils ont autrefois empêché les Incas du Pérou de pénétrer chez eux, & qu'ils ont borné les conquêtes des Espagnols à la riviere de *Bio-bio* & aux montagnes de la Cordiliere, où l'on trouve une infinité de mines de toutes sortes de métaux & de minéraux, le fer excepté. Mais on y supplée dans ce pays-là par la fonte (a) & le cuivre. Ce dernier s'y trouve même pur, & en masses si considérables, qu'on y a vu des *Pepites*, ou morceaux de plus de cent quintaux. Don Juan de Mélendes a donné le nom de St. Joseph à la montagne d'où on le tire. Il en montra à Mr. *Frézier* un morceau du poids de quarante quintaux, qu'il employoit pendant mon séjour à la Conception, dit cet Auteur, (b) à faire six Canons de campagne de six livres de balle.

Ces montagnes me rappellent d'avoir lu dans l'Ouvrage de Mr. de P. (c) que l'élévation du terrein de la Tartarie orientale forme la bosse la plus élevée, & la plus énorme de notre Globe. Il avoit oublié sans doute, que depuis qu'on

(a) Frezier, ib.
(b) Ibid.
(c) Tome II. p. 389.

a mesuré les montagnes de *Cimboraco*, la hauteur & l'étendue des Andes ou Cordilieres, elles ont été reconnues unanimement pour les montagnes les plus élevées de toute la terre. Il l'avoit dit lui-même d'après les observations de Mrs. de la Condamine & Bouguer. Ce seroit donc en Amérique, & non en Tartarie, suivant son systême, qu'il faudroit chercher les plus anciens peuples de l'Univers : il traite cependant les Américains de peuple nouveau & encore dans l'enfance. Pour appuyer cette hypothese M. de P. nous les représente comme des hommes dont les facultés sont encore tellement engourdies qu'on n'a pu, jusqu'à présent, les développer pour en faire des hommes. Si nous en croyons cependant ceux qui ont vécu long-temps avec eux, ils ne manquent pas d'esprit, & il n'a besoin que de culture. (a) Ils raisonnent fort bien, & ne font rien qu'ils n'y aient mûrement pensé. Ils consultent toujours entr'eux avant que d'entreprendre quoi que ce soit, prennent l'avis des anciens, auquel ils déferent beaucoup, à cause de leur expérience.

Nous reconnoissons la bonté de leur esprit, dit le Baron de la Hontan, dans leur façon de traiter avec nous, &

(a) Voyage de la France équinoxiale, p. 359. & suiv.

ſur-tout dans leurs ruſes de guerre. Ils ſont même diſſimulés; & ſouvent lorſqu'ils vous careſſent le plus, c'eſt alors qu'il faut s'en défier. Ils ont naturellement du penchant pour la gravité, ce qui les rend très-circonſpects dans leurs paroles & dans leurs actions; (a) cependant ils gardent un certain milieu entre la gaieté & la mélancolie; mais les jeunes gens ſont gais, & trouvent les manieres françoiſes aſſez de leur goût.

Lorſqu'ils ſont avec des amis ſans témoins, ils raiſonnent très-bien, & avec autant de hardieſſe que lorſqu'ils ſont dans le conſeil. Ce qui paroîtra extraordinaire aux perſonnes qui ne les connoiſſent pas ſous d'autres idées que celles de *Sauvages*, c'eſt que n'ayant pas d'études, & ſuivant les pures lumieres de la Nature, ils ſoient capables de fournir à des converſations ſouvent de plus de trois heures, ſur toutes ſortes de matieres, & dont ils ſe tirent ſi bien qu'on ne regrette jamais le temps que l'on a paſſé avec ces philoſophes ruſtiques.

Les Mexicains ſont bien partagés du côté de l'eſprit, (b) ont du génie pour la muſique inſtrumentale, & pour la

(a) P. 303 & ſuiv.

(b) Atlas & Diſſert. de Guedeville, Tome VI, p. 102 & ſuiv.

peinture. Ils font de très-jolis tableaux avec les plumes de leur admirable oiseau *Cincon* ; & ils excellent en ciselure d'orfévrerie, comme les Chiliens en broderie d'or & d'argent : leurs ouvrages sont admirés des connoisseurs.

Quoique les Sauvages n'aient pas appris la Géographie, ils font les Cartes les plus exactes des pays qu'ils connoissent. Il n'y manque que la latitude & la longitude des lieux. Ils y marquent le vrai Nord, suivant l'étoile polaire, les ports, les havres, les anses, les rivieres, les côtes des lacs, les montagnes, les bois, les marais, les chemins, les prairies, &c. en comptant les distances par journées, demi-journées de guerriers ; chaque journée valant cinq lieues. Ces Cartes chorographiques particulieres sont sur des écorces d'arbres. (a) Ils ont une idée merveilleuse de tout ce qui est à leur portée, ayant acquis leurs connoissances par une longue expérience, & par le raisonnement. On les voit traverser des forêts de cent lieues sans s'égarer ; & connoissent exactement l'heure du jour & de la nuit, lors même que le temps est couvert à ne voir ni le soleil, ni les étoiles. Leur vue est si bonne & leur odorat si fin qu'ils suivent la piste des hommes ou des bêtes sur l'herbe &

(a) La Hontan, p. 203.

ſur les feuilles. On ne ſauroit donc diſconvenir, continue *la Hontan*, que les Sauvages n'aient beaucoup d'eſprit, & qu'ils n'entendent parfaitement bien leurs intérêts & ceux de leurs nations (*a*).

Sans avoir de Licurgues pour Législateurs, les Caraïbes, & en général tous les Américains, reſpectent infiniment les vieillards, les écoutent avec attention, déferent aux ſentiments des anciens, & ſe reglent ſur leurs volontés. Ils ſont naturellement francs, véridiques, & ont donné dans tous les temps des marques de candeur, de courtoiſie, d'amitié, de généroſité, & de gratitude. Ceux qui les ont pratiqué long-temps leur rendent plus de juſtice que Mr. de P. Si l'on trouve aujourd'hui chez eux le menſonge, la perfidie, la trahiſon, le libertinage, & pluſieurs autres vices, on doit s'en prendre aux pernicieux exemples des Européens, & aux mauvais traitements que ceux ci ont exercés contre eux. A chaque page des relations, on voit combien ceux de l'ancien Continent ont fait valoir dans le nouveau, l'art qu'ils ſavent ſi bien, de tromper vilainement. On y voit la foi promiſe, fauſſée lâchement dans toutes les occaſions; les Européens toujours pillant, brûlant impitoyablement les maiſons

(*a*) Ib. p. 112.

& les villages des Américains, violant leurs femmes & leurs filles, & se laissant emporter à mille autres excès inconnus à ces peuples avant que les Européens les eussent fréquentés.

Mr. de P. accuse les naturels du nouveau Monde d'une indifférence hébêtée à l'égard de tout, & d'une insensibilité stupide, qui sont, dit-il, le fond de leur caractere, au point qu'aucune passion n'a assez de pouvoir sur eux, pour ébranler leur ame, (a) que c'est un vice de Nature, une foiblesse d'esprit & de corps. Mais l'en croira-t-on plutôt que ceux qui les ont fréquentés long-temps? Il est vrai qu'ils ne sont pas jaloux, & se moquent des Européens à cet égard. On ne voit jamais parmi eux cette fureur aveugle, que nous appellons amour. Leur amitié, leur tendresse, quoique vive & animée, ne les entraîne jamais dans ces emportements & ne les portent pas à ces excès que l'amour inspire à ceux qui en sont possédés. Jamais femmes ni filles n'ont occasionné de désordres chez eux. Les femmes sont sages & les maris aussi : non par indifférence, mais par l'idée de la liberté qu'ils ont de dénouer, quand ils veulent, le lien du mariage. Les filles sont libres, maîtresses de leurs corps & de leurs volontés;

(a) Tome II. p. 142.

ainsi

ainsi que les garçons, elles usent de cette liberté, comme bon leur semble, sans que pere, mere, frere ni sœur aient droit de leur faire des reproches à ce sujet (a).

Mais les Américains ne sont pas indifférents sur la gloire; ils se piquent même de valeur. Quand Mr. de P. a parlé d'eux comme il l'a fait, il ignoroit leur amour pour la gloire, & que leur vanité est le vrai mobile de presque toutes leurs actions.

L'aventure du Pere Feuillée prouve bien que ces peuples ne sont pas si insensibles que le dit Mr. de P. un seul mot, le terme de *pauvre femme* manqua à lui coûter la vie. Recevez, *pauvre femme*, cette Piastre, dit le Pere Feuillée à une vieille Indienne, qu'il croyoit dans la misere. " Je n'eus pas achevé de pro-
" noncer ces paroles, dit-il, (a) que s'é-
" levant de rage sur ses pieds, elle se
" jetta sur moi avec furie, prête à m'é-
" gorger; de plus elle m'accabla de mil-
" le injures, & de mille différentes ma-
" lédictions, dont la langue Indienne
" est toute remplie; me reprocha les
" cruautés atroces que les Européens
" avoient exercées sur eux, en ravissant
" leurs biens & leurs trésors; elle me fit

(a) La Hontan, p. 131.
(b) P. 386.

„ sentir que je ne devois pas la traiter
„ de *pauvre femme*, disant que je n'étois
„ moi-même qu'un gueux, contraint d'a-
„ bandonner mon pays, & d'entrepren-
„ dre de si longs & de si pénibles voya-
„ ges pour venir enlever leurs trésors ;
„ qu'au reste les Indiens possédoient plus
„ de richesses dans un petit coin de leur
„ Empire, que les Européens dans toute
„ l'étendue de leurs plus grands Royau-
„ mes... Les deux Indiens qui étoient
„ avec elle, se contenterent de me chas-
„ ser de cette cabane, par ordre de cette
„ mégere, qui ne voulut jamais enten-
„ dre raison ; & me jetta ma piastre au
„ nez. Je la ramassai, quoiqu'assez mor-
„ tifié d'avoir donné de l'argent pour
„ me faire accabler d'injures, & me voir
„ même exposé à perdre la vie. Je me
„ trouvai fort heureux d'être échappé de
„ leurs mains à si bon marché „.

Cet exemple entre mille autres prouve combien Mr. de P. a tort, de dire que rien n'est capable d'émouvoir leur ame. D'ailleurs ils sont très-jaloux de passer pour vaillants & courageux. Cette ambition les porte à souffrir les plus cruels tourments sans se plaindre. Aussi les naturels des Isles Antilles & de la terre ferme qui les avoisine, aiment à être appellés *Caraïbes*, parce qu'en leur langue ce terme signifie *brave* & *belliqueux*. Ils ne sont cruels qu'envers leurs enne-

mis reconnus; par la douceur & les bonnes manieres on gagne tout ſur eux. J'admire la réflexion de Mr. de P. à cet égard. Eſt-elle bien philoſophique, quand il en conclut que les Américains n'en ſont que plus ſtupides, & par-là ſe rapprochent davantage des enfants & des animaux que l'on apprivoiſe par la douceur? Penſe-t-il donc que pour être homme, on doive être inacceſſible aux ſentiments d'honneur, aux impreſſions de la douceur & de l'humanité; ou que tous les hommes ſont du caractere des Negres & de quelques autres nations, qui veulent être menés rudement & à force de coups, ſans quoi ils deviennent inſolents, pareſſeux & infideles? Ce ſeroit par-là même qu'ils reſſembleroient bien mieux aux ânes & autres animaux domeſtiques qu'on ne fait obéir qu'à coups de bâton.

Non, non les Américains ſont des hommes, & des hommes ſuſceptibles de ſentiments de gratitude. Ils ſentent le bien qu'on leur fait, ne l'oublient pas dès qu'ils n'ont plus beſoin de vous, comme la plupart des peuples civiliſés de notre Continent; & ils ſe conduiſent par principes d'honneur & de reconnoiſſance.

Les richeſſes ne les tentent pas; ils n'ont pas l'ambition d'accumuler de l'or & de l'argent, mais ſi en conſéquen-

ce de leur indifférence à cet égard, M. de P. a raison de les traiter de stupides, nous avons donc été jusqu'à présent des sots admirateurs de Bias & de ces autres Grecs à qui nous avons donné les titres de *sages* & de *philosophes*. Ceux-ci méprisoient les richesses, & ceux qui avoient l'ambition d'en amasser. Les Américains reprochent à tous propos aux Européens leur avarice & l'ambition qu'ils ont d'accumuler des biens pour eux, qui n'en jouissent pas, & pour leurs enfants, qui les prodiguent ensuite. Ils se moquent de nous, dit l'Auteur de l'Histoire naturelle & morale des Antilles, ils se moquent de nous, & disent que, puisque la terre est si capable de fournir la nourriture à tous les hommes, ils devroient s'occuper simplement de sa culture. Aussi, ajoute le Chevalier de Rochefort, sont-ils libres des soucis des choses qui appartiennent à la vie & incomparablement plus robustes, plus sains, plus gras que les Européens. Ils vivent sans chagrin, sans inquiétudes, méprisant l'or & l'argent, comme les Lacédémoniens. Les préjugés de l'éducation nous les font regarder comme des hommes réduits à la derniere misere; mais ils sont effectivement plus heureux que nous. Ils ignorent les curiosités & les commodités superflues, qui deviennent des besoins pour nous, & que l'on

recherche en Europe avec tant d'avidité & de peines. Ils s'en passent, & avec réflexion. Leur tranquillité n'est point troublée par les subsides & l'inégalité des conditions. Ils ne souhaitent pas cette magnificence de logement, de meubles, d'équipages qui ne font qu'irriter l'ambition sans la satisfaire, & flattent quelques moments la vanité, sans rendre l'homme plus heureux. Ce qui est encore plus remarquable, dit Frézier, c'est qu'ils sentent très-bien leur bonheur, quand ils nous voient chercher de l'argent avec tant de fatigues.

Il faut peu de chose pour ranimer leur fierté naturelle; & comme ils sont fort orgueilleux, ajoute le même Auteur, ils souffrent avec peine la vanité de ceux qui veulent les commander. Mais l'on trouve parmi ces peuples que nous appellons *Sauvages*, autant de police, & plus de bonne foi que chez les nations les plus éclairées, & les mieux gouvernées. S'ils vont à la chasse ou à la pêche; s'ils abattent des arbres pour faire des maisons, ou clore un jardin, ils le font autant par divertissement que par le besoin de nourriture, & par la nécessité de se garantir des bêtes féroces. Ces peuples ne peuvent revenir de l'étonnement que leur cause la préférence que les Européens donnent à l'or & à l'argent sur le verre & le crystal, qui ont, disent-

ils, bien plus d'éclat & de brillant. Ils montrent aux Chrétiens une piece d'or en leur disant: voilà le Dieu des Chrétiens. Pour ceci ils quittent leurs pays; pour ceci ils viennent nous persécuter, nous chasser de nos habitations; pour ceci ils se tuent; pour ceci ils sont toujours dans l'inquiétude & les soucis. Quand ils voient un Européen triste & pensif, ils lui en font doucement la guerre, & lui disent: Compere (terme d'amitié) Compere, tu es bien misérable d'exposer ta personne à de si pénibles voyages, de te laisser ronger à tant de soucis. La passion des richesses te fait endurer toutes ces peines. Tu appréhendes continuellement que quelqu'un ne te vole en ton pays, ou dans celui-ci, ou que tes marchandises ne soient englouties par la mer; ainsi tu vieillis en peu de temps; tes cheveux blanchissent, ton front se ride, mille incommodités te tourmentent; & au lieu d'être gai & content, ton cœur rongé par le chagrin te fait courir à grande hâte au tombeau. Tu viens nous chasser de notre pays, & tu nous menaces sans cesse de nous ôter le peu qui nous en reste: que veux-tu donc que devienne le pauvre Caraïbe? faudra-t-il qu'il aille habiter la mer avec les poissons? ta terre est donc bien mauvaise, puisque tu la quittes pour venir prendre la mienne;

où tu as bien de la malice de venir ainsi de gaieté de cœur me persécuter (a).

Cette plainte, ce doux reproche sont-ils d'un stupide & d'un hébêté ? je le demande à M. de P. & à ceux qui adoptent son opinion : ou plutôt n'est-ce pas une leçon donnée à des gens, qui ont en effet besoin d'aller à l'école de la raison & du bon sens ?

Oui, les naturels de l'Amérique en ont beaucoup. Ils aiment & estiment leur pays plus que celui des autres. Ont-ils tort ? que viendroient-ils chercher en Europe pour les besoins de la vie, & la conservation de leur existence, unique objet de leurs desirs ? plus sensés, plus sages que nous ; ils sont comme Socrate, de qui Platon disoit, qu'il étoit moins sorti d'Athenes pour voyager, que les aveugles & les boîteux ; qu'il ne desira jamais de voir d'autres villes que la sienne, ni de vivre sous d'autres loix.

Nos ambitieux à qui la passion des richesses tourne la tête, & leur ôte la faculté de réfléchir philosophiquement, taxent, avec M. de P. cette indifférence, de foiblesse d'esprit & de corps. Ne devroient-ils pas la regarder comme une vertu ? elle est d'autant moins étonnante chez les Américains, que le Sol des pays qu'ils habitent, leur fournit de lui-mê-

(a) Hist. Nat. & morale des Isles Antilles.

me., non-seulement tout ce qui est de nécessité, mais encore mille agréments, dont nous ne jouissons chez nous qu'à force de peines & de travaux. Ulysse, le plus sage des Grecs, dit Ciceron (*a*), préféra Ithaque à l'immortalité.

Ces peuples, qu'un orgueil fort mal placé nous fait mépriser, sont heureux au moins en ce qu'ils ignorent le *tien* & le *mien*, ces deux mots si funestes à la Société, & desquels ont pris naissance toutes les divisions, toutes les querelles qui s'élevent parmi les hommes. L'intérêt ne cause point de procès parmi eux. Tout ce qui est à l'un est à l'autre; & les secours mutuels qu'ils se prêtent en toutes occasions, font voir que, si leurs mœurs manquent de culture, & de ce qu'il nous plaît d'appeller du beau nom de *politesse*, les principes naturels d'humanité sont encore plus entiers parmi eux, que chez les peuples civilisés, qui les méprisent. Cette indifférence des Américains pour les richesses n'a pas la religion pour principe, puisqu'on convient presqu'unanimement qu'ils n'ont aucun culte, & que l'on ne trouve pas même dans leurs langues un terme pour exprimer la Divinité. C'est

(*a*) Tanta vis patriæ est, ut Ithacam illam in asperrimis Saxulis tanquam nidulum affixum sapientissimus vir immortalitati anteponeret. Cic. Lib. I. de Orat.

une vraie philoſophie naturelle, & non une apathie générale pour tout. Extrêmement ambitieux de gloire, quand il faut aller à la guerre, les chefs les exhortent tous à ſe bien comporter. Ils leur remontrent la gloire qu'ils recevront, s'ils ſe font remarquer par des actions de courage & de bravoure; & au contraire l'infamie éternelle qui les attend, s'ils ſont lâches & poltrons.

On ne voit parmi eux d'autres honneurs héréditaires, que celui d'être reſpecté comme anciens à cauſe de leur expérience. Le Chef ou Capitaine ne doit le choix que l'on fait de lui qu'à ſon courage, ſa bravoure, ſa bonne conduite & ſes belles actions. Anciennement celui qui aſpiroit à cette dignité étoit obligé de paſſer par des épreuves capables d'en faire perdre l'envie au plus intrépide: il devoit tout endurer, ſans faire paroître le moindre ſigne de douleur. On peut voir le détail de ces épreuves dans les relations de Laet, de Lery, de Biet, dans les diſſertations de Guedeville, &c. aujourd'hui preſque toutes les nations du nouveau Monde choiſiſſent pour chefs, ceux qui ſe ſont acquis beaucoup de réputation de force, de bravoure, & de courage dans les guerres qu'ils ont ſoutenues contre leurs ennemis.

Mais le Chef ou Cacique n'a d'autres fonctions que de marcher à la tête de

ses camarades pour le temps de la guerre; d'en exposer le sujet, après avoir convoqué l'assemblée; de prescrire les jours de pompe & de réjouissance: mais il n'a aucun pouvoir sur ceux de la nation.

Ces peuples idiots, suivant nous, conservent cependant un tel sentiment de liberté qu'ils traitent les Européens de vils esclaves sur ce qu'ils se soumettent aveuglément aux volontés d'un seul homme, qui dispose d'eux comme d'un troupeau de moutons & de marionnettes qu'il fait mouvoir à son gré.

Où M. de P. trouvera-t-il donc cette prétendue lâcheté des Américains? en ce qu'ils font la guerre par surprise: comme si parmi les Européens on ne se fait pas encore aujourd'hui un mérite d'employer la ruse pour surprendre son ennemi. Ignoroit-il l'axiome, *virtus an dolus quis in hoste requirat*? La ruse & la surprise ne sont donc pas toujours des preuves de lâcheté. Les Canadiens, les Mexicains, les Caraïbes font, il est vrai, la guerre par surprise; mais tout le monde sait qu'ils sont braves, (*a*) courageux, qu'ils veulent toujours vaincre ou mourir, & se font plutôt hacher en pieces que de se laisser prendre. Ils se jettent même avec fureur au milieu des ennemis, pour cul-

(*a*) Hist. Nat. des Antilles.

buter tout ce qui leur fait résistance, & pour arracher des mains des ennemis leurs camarades blessés ou prisonniers. Les Icaques s'estimeroient deshonorés, si, lorsqu'ils arrivent sur le territoire de leurs ennemis, ils ne leur donnoient avis de leur arrivée (a) & ne les sommoient de prendre les armes pour se défendre.

Les Américains voisins du Chili, peuple belliqueux, qui ont souvent vaincu les Espagnols, & n'en ont pu encore être subjugués, leur font déclarer la guerre & leur dire : *nous irons te trouver dans tant de lunes.* Les Incas faisoient de même avant l'invasion des Espagnols. Presque tous ces peuples ont la gloire & la bravoure en si grande recommandation, que pour en réveiller & nourrir les sentiments dans le cœur de la jeunesse, ils ne peuvent se marier qu'au retour de la guerre. Ceux qui ne s'y sont pas comportés vaillamment, ne trouvent point de filles, qui veuillent les épouser. Une femme est le prix du courage & des sentiments généreux. Chez les Brésiliens il faut avoir tué quelques ennemis, & en montrer les dépouilles : cet usage est encore en vigueur dans quelques Cantons de la Tartarie & de la

(a) Garcilasso. Liv. 5. Chap. 12.

Carmanie (*a*). Qui ne ſait que Saül exigea de David les têtes de cent Philiſtins, comme une condition préalable pour lui accorder ſa fille en mariage?

Non, il n'eſt pas vrai que les naturels de l'Amérique ſoient tous une race d'hommes lâches, puſillanimes, ſans force & ſans vigueur de corps & d'eſprit. Les Anglois en firent une triſte expérience dans la derniere guerre du Canada. Ceux-ci renfermés dans le Fort Edoward, ne purent réſiſter à l'aſſaut qu'y donnerent les Iroquois, très-inférieurs en nombre aux Anglois. M. de Moncalm, pour ménager ces braves Américains, peu au fait de l'attaque d'un Fort, vouloit la confier aux François qu'il commandoit, & laiſſer les Sauvages pour le camp de réſerve. Ceux-ci l'ayant appris, ſentirent leur amour propre très-mortifié: leur orgueil ſe réveilla, ils ſe crurent mépriſés. Dans cette idée ils vont trouver M. de Moncalm, lui demandent d'être commandés pour l'attaque du Fort, & d'y donner l'aſſaut, ou qu'ils ſe retireroient chez eux. Pour ne pas les rebuter M. de Moncalm y conſentit, les Iroquois donnerent l'aſſaut & emporterent le Fort, malgré la vigoureuſe réſiſtance des Anglois.

(*a*) Vincent le Blanc, I. Part. Chap. 30. & Alexandre d'Alexandrie, Liv. I. Chap. 24.

Seroit-ce par lâcheté que les Péruviens & les Mexicains se sont laissés subjuguer par une poignée d'Espagnols? j'ai de la peine à le croire d'après les relations des Espagnols mêmes. Ceux-ci employerent tout ce que la fourberie, la trahison & l'inhumanité furent capables de leur inspirer contre des peuples remplis de bonne foi; qui loin de se défier des Espagnols, les reçurent dans leurs Villes & dans leurs Palais; leur firent l'accueil le plus gracieux, leur donnerent des présents, comme à des amis; leur montrerent tout ce qu'ils avoient de plus riche & de plus superbe; & ne se mirent en défense que quand la trahison des femmes Indiennes ne permit plus aux Péruviens & aux Mexicains de faire une résistance capable de les soustraire à l'esclavage.

Les Espagnols arrivent en Amérique, s'y présentent comme des Centaures qui leur étoient inconnus, précédés d'instruments qui imitent les éclairs & le tonnerre, & en produisent les tristes effets. Le ciel & la terre paroissoient avoir conjuré leur perte. Avec la même simplicité des Américains quel Européen n'eût pas été saisi de la même admiration & de la même crainte? M. de P. a-t-il donc raison d'en conclure que c'est par une lâcheté impardonnable & par stupidité qu'ils se sont plongés dans

l'esclavage! (a) ceux qui n'ont pas subi le joug des Européens, nous prouvent le contraire.

L'admiration étant fille de l'ignorance, il n'est pas surprenant que les naturels de l'Amérique nullement au fait des arts, enfants de notre ambition, de notre convoitise, de notre méchanceté de notre luxe, & connoissant peu ou point du tout ces belles choses que l'étude & l'expérience ont rendu familieres aux nations civilisées, aient été saisis d'étonnement à la vue d'objets extraordinaires, & de mille choses dont ils n'avoient point d'idées. La simplicité dans laquelle ils étoient, & sont encore élevés, en est la véritable cause. Lorsque M. de P. nous la donne pour une vraie stupidité, y avoit-il bien réfléchi? la simplicité rend crédule; l'ignorance fait prendre le change; mais elles n'ôtent ni la mémoire, ni le bon sens.

L'imagination en est, il est vrai, moins féconde, moins variée, faute d'une mémoire exercée & meublée d'images infiniment différentes, d'où pullulent une prodigieuse quantité d'idées; mais en a-t-on moins la faculté de lier celles que l'on a?

Les idées des peuples du nouveau-

(a) Tome II. p. 143.

Monde se bornent presque à leurs besoins. Comme ils sont en petit nombre, parce qu'ils se réduisent à ce qui peut contribuer agréablement à la conservation de leur être ; l'ambition, l'avarice, la sensualité, le luxe & tout ce qui en est une suite, ne les dominant point, leur esprit ne se donne pas l'essor & ne s'exerce pas à trouver des moyens de satisfaire des besoins qu'ils ignorent, & qui ne sont devenus réels pour nous que par l'habitude & les abus de notre éducation.

Il y a bien loin de cette simplicité Américaine à la stupidité; par la premiere ils sont étonnés, ils admirent; hé! combien n'en voyons-nous pas au milieu de nous, qui nous prouvent à ce prix que tous les Américains ne sont pas en Amérique?

Par la stupidité on est incapable de suivre la connexion des idées, d'en combiner les rapports. Ce n'est pas par où pechent les naturels du nouveau Continent, malgré le ton affirmatif avec lequel Mr. de P. nous l'assure. Si l'ignorance de nos sciences & de nos arts les prive de beaucoup de commodités & de plaisirs ; ils sont en revanche exempts de beaucoup de soucis, de beaucoup de peines, qui se multiplient chez nous à proportion de nos connoissances, & de notre ambition. Nous sentons très-bien

quel bonheur ce seroit de nous rapprocher de cette simplicité, puisque nous nous plaignons sans cesse de ce que notre état & nos besoins fictices nous obligent de nous en éloigner. Nous prêchons sans relâche ce bonheur que nous reconnoissons dans la médiocrité; nous sommes des hypocrites, avouons-le de bonne foi, nous sommes des fourbes qui agissons en Européens & pensons en Américains. N'y a-t-il pas plus de stupidité à se tourmenter l'esprit & le corps, pour satisfaire des besoins fictices, fruits de notre imagination déréglée, qu'à les ignorer, ainsi que l'art & l'industrie de les satisfaire? la misere, la gêne donnent de l'industrie & de l'esprit. *Vexatio dat intellectum.* Voilà où en sont réduits les Européens; & ils ont la folie de se croire au milieu de la misere plus heureux que les Américains. Il me semble de voir le plus vil des hommes, un mendiant Espagnol à qui tout manque, marcher encore d'un pas grave & méprisant, croire & dire que toute la terre est à lui, & ne reconnoître au-dessus de lui que la Divinité. Un peu moins d'orgueil & de vanité, & nous estimerions mieux les choses ce qu'elles valent.

Si les Américains ignorent la Géométrie, c'est que ne connoissant ni le *tien* ni le *mien*, ils n'ont pas besoin de pla-

cer des bornes pour marquer les limites des usurpations. Ils savent très-bien compter les années & les mois par les astres, sans le secours de cette Astronomie, que nous employons à diriger la route de nos vaisseaux, pour aller envahir un or qu'ils méprisent, & sans laquelle ils prennent comme nous les saisons telles qu'elles se présentent; sement & cueillent les fruits de la terre dans leur maturité. Ainsi, contents de leur pays & de ses productions, ils ne sont ni curieux d'envahir celui des autres, ni assez fous pour aller courir les dangers & les risques de la vie, inséparables des voyages qu'il faut entreprendre pour y parvenir. Couchés tranquillement dans leurs cabanes, étendus sur des peaux d'animaux, ou sur des nattes, le sommeil vient à eux aussi-tôt qu'ils le desirent, pendant qu'ennemi juré des soucis & des inquiétudes, compagnons inséparables de l'ambition, de la mollesse, & de la cupidité, Morphée fuit loin de ces appartements où l'or enlevé à ces philosophes rustiques, éclate, brille, éblouit de toutes parts. Toujours libres, parce que ces enfants de la Nature sentent mieux que nous les prérogatives & les droits de l'humanité, ils ne savent ce que c'est que de se donner des fers forgés par l'ambition, fabriqués par la vanité & stupidement portés par la

foiblesse. Ces idiots Américains savent défendre leur vie, sans avoir l'idée d'arracher les hommes du sein de leur famille, & de la culture des terres, pour leur apprendre l'art inhumain & cruel de s'entretuer méthodiquement, & pour en faire, pendant que l'ambition sommeille, des esclaves fainéants dans certain pays, & dans d'autres des marionnettes misérables.

Autre preuve de la stupidité des peuples de l'Amérique, suivant M. de P., mais aussi peu concluante que celles dont nous avons parlé. Ils ne sauroient, dit-il, compter au delà de vingt; & sont réduits pour exprimer ce nombre, à montrer tous les doigts de leurs pieds & de leurs mains.

Ce sentiment est celui de quelques Auteurs & adopté un peu trop légérement par M. de P. lui qui réfléchit si philosophiquement, a-t-il pu se persuader que ces Peuples ne sauroient réellement compter au delà du nombre vingtieme? ils se trouvent souvent dans le cas de faire des calculs plus étendus: ils le font; comment donc s'y prennent-ils? ils ont donc une maniere de les faire, une Arithmétique inconnue à M. de P. & aux Auteurs qu'il cite pour ses garants.

Quand les Caraïbes se proposent de faire une chose au bout d'un temps dont le terme est très-éloigné, ils mettent

dans une callebaſſe la quantité de pois ou de petits cailloux qui exprime le nombre des jours au bout deſquels ils doivent faire la choſe propoſée ; à la fin de chaque jour, ils ôtent un pois de la Callebaſſe ; le dernier pois ôté, ils font ce qu'ils avoient deſſein de faire.

D'autres peuples font à une ficelle autant de nœuds, ou ſur un petit bâton, autant de crans qu'il doit s'écouler de jours juſqu'à celui qu'ils ont en vue. Tous les jours ils dénouent un nœud ou effacent un cran, juſqu'au dernier : alors ils partent pour la guerre, ſi c'étoit l'objet de leur calcul, ou font ce qu'ils s'étoient propoſé.

Dans leurs langues, je l'avoue ſur la bonne foi des Auteurs, nous ne connoiſſons point de termes qui expriment des nombres au delà de vingt : mais parce qu'ils nous ſont inconnus, devons-nous en conclure qu'il n'y en a pas ? chez nous deux fois dix ou vingt ſont des termes équivalents comme trois fois dix eſt le ſynonyme de trente. Quand nous n'aurions pas enrichi notre langue des mots vingt, trente, on en concluroit fort mal que nous ne ſavons pas compter juſqu'à ces nombres, puiſque nous pourrions y ſuppléer par deux fois dix ou trois fois dix, & ainſi des autres nombres ſupérieurs.

Pour calculer juſqu'à dix, les Amé-

ricains ont réuni les deux nombres cinq des doigts de chaque main : ils avoient donc l'idée de doubler ce nombre cinq, qui leur étoit connu, & d'en former celui de dix ; ils connoissoient donc également les nombres depuis un jusqu'à dix, savoient en faire l'addition, & même le répéter comme nous pour compter jusqu'à vingt ; pourquoi ne l'auroient-ils pas su faire jusqu'à trente & au delà ?

N'ayant pas l'usage de l'écriture, ils ont eu recours à leurs doigts, comme le font nos Européens qui ne savent pas écrire. Les doigts sont pour les uns & pour les autres des signes distinctifs, les caracteres mémoratifs, dont le nombre est déterminé comme celui de nos caracteres arithmétiques.

Quand les Américains ont voulu pousser leur calcul au delà de dix, ils ont ajouté le nombre des doigts de leurs pieds à celui des doigts de leurs mains. Pour exprimer quinze, par exemple, ils ont l'idée de trois fois cinq, & l'expriment en montrant tous les doigts des deux mains, & ceux d'un pied. Ils quadruplent ensuite ce nombre de cinq & en expriment l'idée qu'ils ont du nombre vingt, en montrant tous les doigts des mains & des pieds.

Mais, dira-t-on, n'ayant que vingt doigts, ils ne sauroient donc exprimer tel nombre supérieur à celui-là. Po urquo

ne le feroient-ils pas ? nous n'avons que neuf chiffres & le zero : nous exprimons bien avec eux, tous les nombres possibles : en doublant, triplant, quadruplant, &c. nous exprimons ces nombres par la répétition de ces mêmes dix caracteres ; & nous parvenons à fixer nos idées de calcul, soit pour nous servir de mémorial, soit pour communiquer ces idées à nos semblables. Les muets de notre Continent en montrant trois fois les dix doigts de leurs mains, nous communiquent l'idée qu'ils ont du nombre trente ; qui doutera que les Américains n'en puissent faire autant ? d'ailleurs l'emploi qu'ils font d'une quantité précise de pois ou de cailloux ou de nœuds, prouve clairement qu'ils ont l'idée de ce nombre déterminé, lors même qu'il passe vingt. Le nombre de jours, après lesquels ils se proposent de faire quelque chose, équivaut souvent à celui de deux ou trois de nos mois ; il est donc constant, qu'ils ont l'idée des nombres soixante & quatre-vingt-dix, ou quatre-vingt-onze. S'ils savent pousser leur calcul jusques-là, j'ai droit d'en conclure qu'ils le poussent bien plus loin, que leur Arithmétique nous est inconnue, & qu'elle leur suffit pour leur usage.

Quelques-uns de ces peuples font leurs nœuds à des ficelles de différentes couleurs, & font à chaque ficelle le nom-

bre de nœuds nécessaires pour exprimer leurs idées. Pourquoi ces ficelles de couleurs différentes ? ne seroit-ce pas que les nœuds d'une ficelle expriment des nombres différents de ceux qui sont exprimés par les nœuds d'une autre, & que chaque nœud a sa valeur déterminée ? Ceux de la ficelle blanche, par exemple, pourroient être des unités, les nœuds de la rouge signifieroient des dizaines ; à la bleue seroient des centaines & ainsi des autres. L'Arithmétique palpable de M. Anderson, qu'il exerçoit avec des épingles de différentes grosseur & longueur, fichées dans une table, sur différentes lignes, étoit une Arithmétique dans le goût de celle des Sauvages. Les Apalachites faisoient leurs calculs au moyen de petits coquillages noirs ou de petites parties détachées des uns & des autres, enfilés comme des grains de pate-nôtres ; & ces coquillages leur tenoient aussi lieu de monnoie. Parmi nous on calcule bien avec des jettons.

Mais sans entrer dans le détail des différentes suppositions de cette espece, on ne sauroit nier que puisque les naturels de l'Amérique sont dans le cas de faire des calculs déterminés fort au dessus de vingt & qu'ils les font en effet, on a eu tort d'assurer qu'ils ne sauroient pousser le leur au delà.

En France & dans d'autres pays, les Boulangers & Bouchers, emploient dans leur calcul mémorial, la méthode des Sauvages, en faisant des hoches ou crans de trois sortes, sur un bâton fendu. Avec le secours de ces crans ils pousseroient leur calcul à des millions. Auroit-on raison de conclure de leur usage, qu'ils ne sauroient compter au delà de vingt?

M. de P. (a) trouve une autre preuve de stupidité dans les Américains, en ce qu'ils n'ont pas su faire usage du fer forgé, & ils n'en avoient point; & celui de la monnoie, qui leur étoit si inutile, qu'actuellement encore ils ne veulent presque pas toucher les métaux monnoyés. C'est, disent-ils, un serpent que les Européens nourrissent dans leur sein; qui empoisonne tous les plaisirs, leur ronge le cœur peu à peu, & les conduit promptement au tombeau (b). Il s'ensuit de cette preuve, dit M. de P. que les peuples du nouveau Monde sont inférieurs en sagacité & en industrie aux nations les plus grossieres de notre Continent.

Lorsqu'il s'exprimoit ainsi, avoit-il fait réflexion que la terre leur fournissant

---

(a) Tome II. p. 182.

(b) Atlas historique de Guedeville, Tome VI. p. 86.

d'elle-même les grains & les fruits, & la chasse les animaux pour se nourrir & se vêtir: la monnoie leur étoit plus que superflue, puisqu'elle n'a qu'une valeur arbitraire, & qu'elle n'a été imaginée que comme un moyen pour faciliter l'échange, dans les pays où le tien & le mien causent tant de désordres, où les hommes sacrifient à l'ambition & à la fortune jusqu'à leur propre repos; où la soif des richesses altere jusqu'à ceux qui sont préposés pour maintenir l'ordre dans la société; leur ferme les yeux sur le crime, & leur fait voir des fautes dignes de punition dans l'innocence même. Le non usage de la monnoie met les Américains au niveau des Circassiens & des Tartares, qui les avoisinent. Allez chez eux, vous les trouverez vêtus de peaux, bûvant le lait aigri de leurs juments, ou de l'eau pure, vivant de fruits & de la chair des animaux qu'ils tuent à la chasse. Il vous donnent le couvert & tout ce qu'ils ont, du cœur le plus généreux, & sans rétribution. Ils se donnent mutuellement les choses qui leur font plaisir, ou dont ils ont besoin, sans faire usage de la monnoie. Si on leur fait présent de quelques bagatelles, ils les reçoivent avec actions de grace; & si vous leur donnez de l'or ou de l'argent monnoyé, ils ne l'acceptent pas à titre de monnoie, & les emploient

à

à faire des crochets ou des agraphes (a). En conclura-t-on que les Tartares & les Circassiens sont les peuples les plus stupides de l'univers ?

Tous les Américains en général ont l'hospitalité en recommandation, autant que les Circassiens & les Tartares. Nous les admirons ; & avec notre urbanité prétendue, dont nous faisons tant de parade, nous nous contentons malheureusement de les admirer. S'ils avoient l'usage de la monnoie, ils deviendroient peut-être aussi intéressés, aussi avares, & aussi peu généreux que nos Eupéens. Ne nous laissons donc pas aveugler par l'amour propre, au point de traiter de stupides, ceux dont la conduite est pour nous un objet d'admiration. Si les peuples du nouveau Continent méritent d'être regardés comme des idiots pour agir comme ils le font, quel titre faut-il nous donner ?

Dès qu'on n'est pas ennemi déclaré, on peut être assuré d'être accueilli des Américains avec une prévenance, & une courtoisie dont la comparaison avec notre empressement intéressé, devroit nous faire rougir. En vain se présenteroit-on à eux sous les dehors de la bienveillance & de l'amitié, si l'on est du

(a) Vincent le Blanc, Carpin, & la Motraye.

nombre de leurs ennemis. La perfection de leurs sens les garantit des pieges que l'on pourroit tendre à leur bonne foi. On assure que les Péruviens, les Brésiliens & ceux du Canada ont l'odorat si fin, qu'au flair ils distinguent un François d'avec un Espagnol & d'avec un Anglois. Les Caraïbes connoissent un François à sa voix, & le distinguent d'un Anglois & d'un Hollandois. Etes-vous reconnu pour ami, on vous aborde, (a) on vous conduit au *Carbet*; chacun s'empresse de vous faire la bien-venue. Le vieillard complimente le vieillard; le jeune homme & la jeune fille font toutes sortes de caresses aux hôtes de leur sexe & de leur âge; dans l'air & le maintien de toute la troupe on lit clairement la satisfaction qu'ils ont de vous voir. Ils vous demandent votre nom & vous disent le leur. En témoignage d'affection, il se nomment eux-mêmes du nom de leur hôte, & on les flatte beaucoup, quand on se nomme du leur.

Leur mémoire est si heureuse à retenir les noms des amis qui les ont visités, qu'au bout de dix ans ils s'en souviennent même sans équivoque, & récitent quelques circonstances de ce qui s'est passé de remarquable dans leur derniere

(a) Hist. nat. des Isles Antilles. p. 458. & suiv.

entrevue. Si vous leur aviez fait alors quelque préſent, ils vous le rappelleront: & s'il étoit de nature à être conſervé, ils vous le montreront en témoignage de gratitude & de reconnoiſſance.

Parmi les Caraïbes il y a toujours dans leur *Carbet* (lieu d'aſſemblée) un *Niouakaiti* ou Sauvage chargé d'accueillir, de recevoir les paſſants & de donner avis de leur arrivée.

Où M. de P. a-t-il donc pris que les Américains manquent abſolument de mémoire, & qu'aucune paſſion n'eſt capable d'émouvoir leur ame?

Je laiſſe aux gens ſages à comparer nos auberges avec les carbets, & la conduite des Européens à cet égard, avec celle des peuples de l'Amérique. Dans celle-ci je trouve les ſentiments d'un cœur humain, généreux, ceux de la véritable nobleſſe. Dans la nôtre je n'en vois que l'image groſſiere, avilie ou par la vanité, ou par la cupidité. Crainte d'augmenter notre honte en préſentant à nos yeux des objets de comparaiſon, qui ne ſeroient pas à notre avantage, à nous, qui nous piquons ſi mal à propos de raiſonner & d'agir philoſophiquement, je n'entrerai pas dans le détail de la réception que les peuples du nouveau monde font à leurs hôtes. D'ailleurs le cérémonial varie un peu ſuivant les Nations. Mais tous vous ſervent à man-

ger & à boire ce qu'ils ont de meilleur, & vous entretiennent le plus gaiement qu'ils peuvent, tout le temps que vous reſtez avec eux. Ils vous ſollicitent, ils vous preſſent amicalement, & vous les déſobligeriez; de ne pas emporter ce qui reſte après que votre appétit a été ſatisfait.

Cet uſage me rappelle celui de quelques Nations de notre Continent. Les Turcs rempliſſent leur mouchoir & quelquefois les manches de leur robe des morceaux de viande & de pain du repas qu'on leur a ſervi & les emportent chez eux. (*a*) Les grands Tartares ne pouvant achever la viande qui leur a été préſentée, donnent le reſte à leurs domeſtiques. (*b*) Parmi les Chinois, les domeſtiques du convié emportent chez lui les mets qui ſont reſtés ſur la table.

Notre avarice introduira ſans doute, cet uſage parmi nous. La ſenſualité des Dames l'a déja introduit en pluſieurs endroits, à l'égard des ſucreries & des autres friandiſes du deſſert. Encore un pas nous voilà Turcs, Chinois & Tartares. Mais chez les Américains la générosité en eſt le principe. Chez nous quel eſt-il? Je le laiſſe à deviner.

Plus vous reſtez chez les peuples du

(*a*) Buchequins, Liv. IV.

(*b*) Rubruquis, voyage de Tartarie.

nouveau Continent que vous visitez, plus leur plaisir augmente. A votre départ le chagrin succede au plaisir ; la tristesse de leur cœur est peinte sur leur visage. Lorsqu'après bien des sollicitations, ils n'esperent plus pouvoir vous retenir, la sincérité de leurs discours est scellée par les effets ; ils vous font des présents de fruits & des autres choses qu'ils ont à leur disposition. Tacite dit (*a*) que les anciens Allemands régaloient les Européens, & leur faisoient quelques libéralités ; mais il ajoute, qu'ils exigeoient aussi quelque chose de leur part : en cela bien moins généreux & moins nobles que les peuples de l'Amérique : les Allemands d'aujourd'hui, & beaucoup d'autres ne me paroissent gueres disposés à condamner la conduite de leurs ancêtres. De combien de vertus ; de combien de grands sentiments d'humanité bannis de notre Continent par l'ambition & le vil intérêt, les Nations qui se disent civilisées, ne trouveroient-elles pas les modeles chez ces prétendus stupides Américains ? un Sauvage n'a-t-il pas réussi à la chasse, ses camarades le secourent, même sans en être priés. Si son fusil se creve, se brise, chacun s'empresse à lui en procurer un

(*a*) Livre des mœurs des anciens Allemands.

autre. Si ses enfants sont tués ou pris par les ennemis, on lui donne autant d'esclaves qu'il en a besoin pour le faire subsister. Ils ne se querellent, se battent, ni ne se volent, & ne médisent jamais les uns des autres. S'ils ne font pas des sciences & des arts, tout le cas que nous en faisons, c'est qu'ils prétendent que leur contentement d'esprit surpasse de beaucoup notre luxe & nos richesses, & que toutes nos sciences ne valent pas une tranquillité parfaite.

Chez nous les Architectes s'étudient à faire des édifices superbes, & si solides en apparence, qu'ils semblent vouloir braver les siecles & faire disputer la durée de leurs ouvrages avec celles du Monde. Les Chinois nous taxent en conséquence, de vanité & d'orgueil, & les Américains nous taxent de folie. Ils ne mesurent la durée de leurs logements qu'à la briéveté de leur vie, & la distribution sur leurs besoins. La raison qui les détermine aussi à ne pas construire des maisons belles & solides dans le goût des nôtres, est que quand la place leur déplaît, ils en changent, soit pour respirer un autre air, soit pour d'autres motifs; tel que celui de la mort de quelqu'un; parce qu'alors ils la regardent comme infectée de maladie.

Presque tous nos autres arts sont les

enfants d'un luxe qu'ils méprisent, ou de nos besoins qu'ils ignorent; aussi disent-ils que nous prenons perpétuellement le change sur la véritable idée que nous devons avoir des hommes & des choses. Chez vous, ajoutent-ils, on mesure son estime sur le brillant des habits & sur les titres d'un homme, parce qu'on les suppose accompagnés de beaucoup d'or & d'argent. Parmi nous, pour être homme il faut avoir le talent de bien courir, de chasser, de pêcher, tirer adroitement une flèche ou un coup de fusil, conduire un canot, savoir faire la guerre, connoître parfaitement les forêts, vivre de peu, construire des cabanes, & savoir faire cent lieues dans les bois sans autre guide ni provisions que son arc & ses fleches.

On auroit cependant tort avec Mr. de P. d'en conclure que les Américains manquent de génie pour les arts & les sciences. Ce que le Chevalier de Rochefort dit des Apalachites & des Caraïbes dans son histoire des Antilles, & ce que nous lisons dans les relations du Mexique & du Pérou, prouvent bien clairement le contraire: ils pourroient même nous disputer l'avantage sur beaucoup de choses; j'en appelle au témoignage de M. de la Condamine que j'ai déja cité à ce sujet. Je ne sais en effet si nous oserions entreprendre de faire un pont

tel que celui qu'ils ont construit auprès d'Andaguelais, connu sous le nom du fameux pont d'*Apurima*. Il s'étend en longueur sur une coupure de montagne d'environ cent vingt brasses de large, & d'une profondeur affreuse, que la nature a taillé à plomb dans le roc, pour ouvrir un passage à une riviere. Cette riviere roule ses eaux avec tant d'impétuosité, qu'elle entraîne de fort grosses pierres; & qu'on ne peut la traverser à gué qu'à vingt-cinq, ou trente lieues de là. La largeur & la profondeur de cette breche, jointe à la nécessité de passer dans cet endroit, ont fait inventer un pont de cordes, faites d'écorces d'arbres, large d'environ six pieds. Ces cordes sont entrelacées de traverses de bois. On passe dessus même avec des Mules chargées, non sans crainte à la vérité; comme on peut le voir dans les relations de M. de la Condamine & de Frésier; car vers le milieu on sent un balancement capable de causer des vertiges. Mais comme il faudroit faire un détour de six à sept journées, pour passer ailleurs, tout ce qui circule de denrées & de marchandises de Lima à Cusco, & dans le haut Pérou, passe dessus ce pont. Aujourd'hui le Roi d'Espagne l'entretient, moyennant quatre réaux qu'il exige de chaque charge; ce qui lui produit des sommes considérables,

Comment M. de P. accordera-t-il la mal adresse, dont il taxe tous les peuples de l'Amérique, avec l'admiration que leurs ouvrages excitent dans l'esprit des personnes mêmes accoutumées à voir les plus belles choses? Voyez les hamacs, les paniers de jonc, teints de diverses couleurs, les tableaux de plumes des Mexicains, les sieges, les tables de bois poli des Caraïbes, leurs arcs, leurs fleches, & leurs carquois: les vases pour boire & pour manger, peints & enjolivés de mille grotesques; les broderies en or & argent faites par les Indiens du Chili, les ciselures des Péruviens. Nous considérons toujours ces choses avec un nouveau plaisir; nous admirons la beauté de ces vases, la délicatesse, la légéreté de leurs arcs & de leurs fleches, l'adresse à y ajouter des plumes & des cailloux travaillés avec un poli admirable, les incrustations d'os de poissons, & de différents bois distribués avec goût sur leurs carquois, & dont les couleurs sont ménagées, & disposées de maniere, que leur symmétrie même nous charme & nous ravit. Ou nous sommes de grands sots, plus stupides que ces Américains; où M. de P. a grand tort de les traiter de gens hébêtés.

Avant qu'ils eussent communication avec les Européens, ils creusoient le bois & faisoient tous leurs ouvrages avec

des pierres dures aiguisées, & emmanchées à peu près comme le font nos haches & nos outils : le travail étoit long & pénible; mais ils venoient à bout de faire sans nos outils d'acier ce que nos ouvriers les plus habiles ont bien de la peine à faire avec les leurs. Depuis qu'on leur en a donné, ils en font usage sans avoir appris à s'en servir, de maniere cependant à nous convaincre de leur aptitude, & de quoi ils seroient capables dans les arts, s'ils étoient instruits par de bons maîtres (a). Le Chevalier de Rochefort & Brisflock, ne sont pas les seuls qui rendent témoignage à l'industrie des peuples de l'Amérique. J'ai déja cité M. de la Condamine & je rapporterai encore ici ses termes; parce que cet Auteur ne sera pas suspect à Mr. de P.

„ Le défaut de fer & d'acier les a souvent arrêté, dit ce Savant, (a) quelquefois ils ont heureusement surmonté ces obstacles. Mais souvent leur industrie s'est arrêtée, où finissoient leurs besoins.... Ils ont réussi à fondre l'or & l'argent, & à les jetter en moule....

(a) Hist. Nat. des Atilles, p. 454.

(b) Mémoires sur quelques anciens monuments du Pérou. Dans les Mémoires de cette Académie de 1746.

„ Le plus habile tailleur de pierre d'Eu-
„ rope, quelqu'adresse qu'on lui suppose,
„ seroit sans doute fort embarrassé à
„ creuser ainsi un canal courbe & régu-
„ lier, dans l'épaisseur d'un granit, avec
„ tous les secours de l'art, & les meil-
„ leurs instruments de fer & d'acier. A
„ plus forte raison sera-t-il difficile d'i-
„ maginer comment les anciens Péru-
„ viens ont pu réussir avec des haches
„ de pierres dures, ou de cuivre, telles
„ qu'on en trouve dans leurs anciens
„ tombeaux ou avec d'autres outils équi-
„ valents, sans équerre ni compas—les
„ vases & la vaisselle d'or & d'argent,
„ les habillements couverts de petits
„ grains d'or plus fin que la semence
„ de perles, & dont les Orfevres de
„ Séville ne pouvoient concevoir le tra-
„ vail, sont une grande preuve de leur
„ industrie. J'ai vu plusieurs de ces beaux
„ vases, ajoute le même Auteur, j'en
„ ai même encore quelques-uns entre les
„ mains, d'une grande délicatesse; &
„ je regrette la perte d'un grand nom-
„ bre d'autres.

„ Il paroît par l'usage que les Espa-
„ gnols ont fait de ces richesses, qu'ils
„ estimoient beaucoup plus la matiere
„ que l'ouvrage. Il ne faut cependant
„ pas en conclure, qu'aucun ne méritât
„ d'être conservé : quelques morceaux
„ précieux par leur matiere, échappés

„ depuis deux siecles au danger de chan-
„ ger de forme par l'ignorance & l'avi-
„ dité des propriétaires, peuvent servir
„ de preuve & de monument, si-non de
„ l'habileté des Indiens dans la sculptu-
„ re, du moins d'une *rare industrie*, par
„ laquelle ils ont suppléé aux machines
„ & aux outils.

„ Dans mon voyage de Lima, conti-
„ nue M. de la Condamine, j'avois fait
„ acquisition de diverses petites Idoles
„ d'or & d'argent, & d'un vase cylin-
„ drique du même métal, de huit à neuf
„ pouces de haut, & de plus de trois de
„ large, avec des masques ciselés en
„ relief. A en juger par ces ouvrages,
„ les Péruviens n'avoient pas fait de
„ grands progrès dans le dessein; celui
„ de ces pieces étoit grossier, & peu
„ correct, mais l'adresse de l'ouvrier y
„ brilloit par la délicatesse du travail.
„ Ce vase étoit sur-tout singulier par son
„ peu d'épaisseur. Ce ne peut être la ra-
„ reté de l'argent, qui y avoit fait épar-
„ gner la matiere; il étoit aussi mince
„ que deux feuilles de papier collées
„ ensemble; & les côtés du vase étoient
„ entés d'équerre sur le fond à vive arrê-
„ te, sans aucun vestige de soudure.

„ J'ai saisi l'occasion de faire voir le
„ prix de cette antiquité à ceux entre les
„ mains de qui ce vase peut être tombé;
„ le peu de poids de la matiere pouvant

„ avoir préſervé le vaſe de la fonte „.
Sur ce que M. de la Condamine avoit vû, il fut moins incrédule que M. de P., & paroît croire avec Pietro Ciéca, que les Péruviens ſavoient très-bien imiter en or de relief, les plantes, ſur-tout celles qui croiſſent ſur les murailles, & qu'ils les y plaçoient avec tant d'art, qu'elles ſembloient y avoir pris naiſſance. Sans doute, conclut M. de la Condamine, que les Péruviens les jettoient au moule, ainſi que les figures de Lapins, de Souris, de Lézards, de Serpents, de Papillons, &c. dont parlent les Hiſtoriens.

Ces vaſes, ces figures ornent aujourd'hui les cabinets des Curieux de l'Europe. J'ai vu à Monte-Video dans le Paraguai, des ouvrages brodés en or & en argent par les mains des Indiens du Chili, dont nos plus habiles Brodeurs ſe feroient honneur. Don Joachim Joſeph de Viana, Gouverneur de cette Ville-là, nous montra un *Puncho* de cette eſpece, qu'il nous dit avoir payé mille piaſtres, & nous aſſura qu'on y en travailloit de plus riches & de plus beaux.

Pour prouver ſa theſe, M. de P. oſeroit-il ſe prévaloir de la ſimplicité des peuples de l'Amérique & de quelques-uns de leurs uſages, qu'il nous plaît de regarder comme bizarres? ſi la ſimplicité de quelques Caraïbes leur a fait

penser que la poudre à canon pouvoit être la graine de quelque plante, & les a poussé à en demander pour en semer, on a vu une marchande de St. Malo, correspondante d'une Dame de la Martinique, lui demander de semer beaucoup de Caret (écaille de tortue, dont on fait les tabatieres & autres ouvrages;) parce que ce fruit se vendoit beaucoup plus cher que le tabac, & ne se pourrissoit pas dans le vaisseau pendant la traversée. (a) N'avons-nous pas vu des Magistrats d'une Nation Européenne, vouloir condamner au feu un homme, pour avoir fait danser des Marionnettes. Comus, le célebre Comus, si connu à Paris & à Londres par des expériences physiques, qui ont étonné les Savants, n'oseroit encore aujourd'hui aller les faire chez les Nations méridionales de l'Europe, dans la crainte d'éprouver les funestes effets d'un enthousiasme inquisitorial; ni chez quelques Peuples de l'Allemagne même savante, parce qu'il redouteroit les suites de leur admiration.

Sur quoi donc M. de P. se fonde-t-il pour établir son paradoxe, que tous les peuples du nouveau Continent sont inférieurs en tout au moindre des Européens? nous avons vu qu'en général les

(a) Hist. des Antilles.

Américains, loin d'être une race d'hommes dégradée & dégénérée de la nature humaine, ont tout ce qui caractérise la perfection; belle taille, corps bien proportionné, aucun bossu, tortu, aveugle, muet ou affecté d'autres infirmités, si communes dans notre Continent; une santé ferme, vigoureuse, une vie qui passe ordinairement les bornes de la nôtre; un esprit sain, instruit, éclairé & guidé par une philosophie vraiment naturelle, & non subordonnée comme la nôtre, aux préjugés de l'éducation; une ame noble, courageuse, un coeur généreux, obligeant: que faut-il donc de plus à M. de P. pour être véritablement homme? aussi ces hommes qu'une vanité si mal fondée, fait traiter d'idiots, disent que le titre de *Sauvages* dont nous les gratifions, nous conviendroit mieux qu'à eux; puisqu'en effet nos actions sont contraires à l'humanité, ou du moins à la sagesse qui devroit être le guide des hommes, qui se piquent d'être plus éclairés qu'eux.

Belle leçon dictée par les lumieres de la pure raison, plus saines dans ces habitans de vastes forêts, ou de pays abandonnés à la Nature, que dans l'enceinte tumultueuse de nos Villes, où les passions autorisées obscurcissent la raison; & où la société est plus dangereuse que le séjour des déserts & des bois.

où nos ſciences n'ont encore pu nous procurer le bonheur d'une vie tranquille, où nos beſoins ſe multiplient dans notre abondance même; & où cette abondance ne ſert qu'à nous rendre plus pauvres & plus malheureux.

J'avoue que nous ſommes faits les uns pour les autres, & que de cette dépendance mutuelle réſulte tout l'avantage de la ſociété. Mais la premiere intention de cette union, ou Contrat Social, a été d'obliger tous les contractants à ſe prêter des ſecours mutuels, & non de laiſſer tout uſurper aux uns; de les autoriſer même dans leurs uſurpations & de laiſſer manquer de tout aux autres.

Les Sauvages Américains ſentent trop bien ce que c'eſt que l'homme pour ſe conduire ſuivant des principes qui heurtent ainſi la raiſon & le bon ſens. La plupart au moins d'entre eux ne vivent point ſeuls; mais contents du commerce des hommes qui leur reſſemblent, ils n'en veulent point avoir avec ceux qui les regardent comme très-inférieurs à eux. Prompts à ſe ſecourir dans tous leurs beſoins, ils refuſent d'adopter les loix & les mœurs de ceux qui croient ne devoir rien aux autres. Plus leurs mœurs ſont éloignées de celles des peuples que nous appellons civiliſés, plus elles paroiſſent conformes à la loi primitive, gravée par la Nature dans le cœur de

tous les hommes. Accoutumés au joug ſous lequel nous ſuccombons ſans nous en appercevoir, nous ne faiſons pas réflexion que nous ſubſtituons à cette loi les fauſſes idées d'une raiſon enchaînée, & corrompue par une éducation vicieuſe.

En effet, que ſont aux yeux d'un vrai Philoſophe ces Royaumes ſi floriſſants, & ſi riches? ce qu'ils ſont aux yeux des Sauvages; des objets de mépris, & ceux qui les compoſent, des objets de pitié; parce que leurs richeſſes, & leur ſplendeur, ne ſervent qu'à exciter l'envie d'un voiſin ambitieux, & des guerres cruelles dans le ſein des Etats, pour la deſtruction de l'humanité: parce que ces richeſſes ſont une pomme de diſcorde toujours préſente, ſources de querelles & de diviſions, qui ſont la peſte de la Société.

Ne vaudroit-il pas mieux que les habitants de notre continent euſſent eu dans tous les temps, la même idée de l'or, qu'en ont encore les Sauvages? ne ſeroit-il pas plus avantageux pour nous, d'avoir laiſſé l'or & l'argent enſevelis dans les entrailles de la terre, que de les en avoir tirés, pour former le tombeau de tant de milliers d'hommes, ſacrifiés à la cupidité de leurs ſemblables, pour ne trouver, au lieu du bonheur que l'on y cherche, avec tant de peines & de ſou-

cis, que la ſource funeſte des maux dont nous ſommes inondés?

Qu'on ne s'imagine pas que ces raiſonnements ſoient un jeu d'eſprit, ou le fruit d'une imagination échauffée. C'eſt le langage même, les ſentiments des Sauvages, que divers Auteurs célebres rapportent dans leurs relations, comme ayant entendu tenir ces diſcours aux différents peuples du nouveau Continent, avec leſquels ils ont vécu. Ils ſont d'autant moins ſuſpects de partialité à cet égard, qu'ils ont rapporté avec la même franchiſe, ce qu'ils y ont remarqué de repréhenſible, comme ce qu'ils y ont trouvé de louable. Si l'on peut reprocher quelque choſe à ces Voyageurs, c'eſt d'avoir obſervé certains uſages avec les yeux d'un préjugé national; de les avoir conſéquemment regardés comme bizarres & ridicules, faute de les avoir comparés avec les nôtres, ou d'avoir aſſez réfléchi ſur les motifs qui ont pu les faire introduire. On les a qualifié de travers d'eſprit; mais voyons ſi nous penſons mieux que les Américains. On pourra en juger ſur le parallele de leurs mœurs & de leur caractere avec ceux des Nations Européennes, & par la comparaiſon de quelques-uns de leurs uſages avec les nôtres.

Doués par la Nature d'une ame noble, d'un cœur généreux & de cet eſprit calme, qui voit les objets ſans ſe paſſionner;

& qui donne aux choses leur juste valeur, les peuples du nouveau Monde sont bienfaisants, officieux, prévenants, rendant aux Européens amis, comme à ceux de leurs Nations, tous les services qui dépendent d'eux, sans attendre même qu'on les en prie. Ils ne se croient pas aisément offensés ni injuriés. Dès qu'un homme n'est pas reconnu d'eux pour ennemi, ils ne soupçonnent même pas qu'il ait envie de leur nuire. Mais quand on a abusé de leur bonne foi, qu'on les paie d'ingratitude, & qu'ils se croient réellement offensés, ils ne pardonnent jamais & poussent leur vengeance aussi loin qu'elle peut aller. Cette passion furieuse, & non le goût décidé pour la chair humaine, est le motif qui pousse quelques Nations à devenir Anthropophages.

On a vu des Brésiliens mordre la pierre contre laquelle ils s'étoient heurtés, & mordre les fleches qui les avoient blessés. D'ailleurs vivant sans défiance les uns des autres, ils ne portent d'armes que pour la chasse des animaux, qui leur fournissent leurs vêtements & d'une partie de leur nourriture.

La même confiance fait que, comme chez les grands Tartares, (a) leurs maisons n'ont ni portes ni fenêtres closes. Libres de leurs volontés & de leurs actions,

(a) Voyage de Carpin & de la Mottraye.

ils ont de la peine à concevoir comment un homme peut avoir assez d'autorité pour empêcher les autres de parler & d'agir, & presque de penser autrement qu'il ne lui plaît. Contents de peu, ils trouvent dans leur prétendue pauvreté ce bonheur que nous ne trouvons pas dans le luxe, les richesses & les titres d'honneurs, dont ils ignorent presque les noms. Ils se laissent aller tranquillement dans les bras du sommeil, sans souci & sans inquiétude pour le lendemain, & voient enfin arriver le terme de leurs jours sans crainte de la mort, & sans regret pour la vie.

Que penseroit un Sauvage des Européens, & quelle idée ne seroit-il pas fondé à avoir des Nations même de notre Continent, qui se prétendent les plus civilisées, si au milieu d'une Religion qu'il a fallu établir, pour leur persuader que tous les hommes sont freres, il voyoit la misere incarnée mendier un morceau de pain à la porte de celui-là même qui ne nage dans le luxe & l'abondance qu'à la faveur des flots de sueur du misérable à qui il le refuse? s'il se voyoit toujours environné d'hommes armés, à qui l'honneur & le caprice seront à chaque instant un motif suffisant pour lui nuire; d'hommes qui vivent de maniere à obliger de les conduire par des loix, à la honte de l'humanité, les

font regarder comme des brigands & des bêtes féroces, contre lesquels il faut toujours être en garde.

Avons-nous donc bonne grace de reprocher la férocité à quelques Peuples du nouveau Monde ? agissent-ils plus cruellement que les Espagnols ne l'ont fait à leur égard ? Que diroient ces prétendus Sauvages, s'ils voyoient des Anglois blessés & vaincus à Fontenoy, égratigner, mordre de rage les François, qui s'empressoient à étancher le sang de leurs blessures, à verser du baume dans leurs plaies, & à leur donner tous les secours d'une humanité bienfaisante ? y a-t-il rien de plus cruel que le soldat Européen ? je rougirois d'en rapporter les actes de cruautés & de scélératesse. Tirons le rideau sur des paralleles si odieux & passons à d'autres objets, qui ne seront capables que d'exciter le rire des Démocrites de nos jours.

On l'a dit, & on le dira long-temps: la moitié du monde se moque réciproquement de l'autre. On se passionne aisément pour les usages, comme pour les sentiments que l'on a adoptés; & rien ne nous plaît qu'autant qu'il a plus de conformité avec notre façon de penser & d'agir. Les Européens dont les climats qu'ils habitent, ne leur ont pas permis de se passer de vêtements, blâment les

peuples de l'Amérique qui vont nuds, parce que les habits leur seroient plus à charge qu'avantageux.

La plupart des Sauvages se peignent le corps d'une façon, qui nous paroît ridicule & bizarre, quelques-uns d'une seule couleur, d'autres y emploient le rouge, le noir, le blanc, le bleu, le jaune, & représentent sur leurs corps diverses figures de fleurs & d'animaux : d'autres s'oignent d'une espece de colle gluante, sur laquelle ils font soufler du duvet de diverses couleurs, par compartiment. Ils trouvent cet usage admirable, non seulement à titre de beauté, mais parce que ces onctions les garantissent des insectes, les rendent plus souples, & plus agiles : ils ont donc raison de les faire. Nous nous en moquons cependant, sans faire réflexion qu'on voit dans notre Continent, des Pélerins Turcs vêtus de robes longues, faites d'un millier de pieces de toutes couleurs, sans pouvoir en apporter une bonne raison. On voit des hommes & des femmes dans tous nos pays, trouver de la beauté dans leur parure, porter sur la tête des aigrettes de plumes, comme les Sauvages, & contraints de se vêtir, se rapprocher du goût des Américains, autant qu'il est possible, par des habits rayés de différentes couleurs, peints de fleurs,

de papillons, d'insectes, distribués souvent aussi bizarrement que ceux des Sauvages.

En se peignant ainsi la peau, les Indiens y trouvent un avantage réel, dicté par la Nature, pour la conservation de leur existence; mais nos Européennes en employant le blanc & le rouge pour se farder le visage, la gorge, & les parties du corps qu'elles portent nues, n'ont d'autres motifs & d'autres intentions que de cacher des défauts ou reçus de la Nature, ou imprimés par l'âge; ce qui est une hypocrisie & une fourberie véritable.

Les Américains aiment les cheveux noirs, ainsi que les Chinois, & se les oignent d'onguents & de jus d'arbres pour leur donner cette couleur.

La plupart des Dames Espagnoles & Italiennes teignent les leurs, les parfument de soufre, les humectent d'eau seconde, les exposent au soleil le plus ardent, pour leur donner la couleur d'or. Au contraire en France, en Angleterre, en Allemagne & dans tous les pays du Nord, on voit des femmes s'arracher la moitié des sourcils, & peindre le reste en noir pour paroître plus belles, elles imitent en cela les Sauvagesses, qui se font des cercles noirs autour des yeux avec du jus de pommes de *Junipa*.

Au reste la mode de se peindre tout

le corps ou quelques parties seulement, fut celle de tous les temps & de tous les pays. Le Prophete Jérémie l'a reproché aux Juives, Tacite le dit des Allemands, (a) Pline, (b) Hérodiens, (c) nous apprennent que certains peuples de la grande Bretagne, n'ayant l'usage d'aucuns vêtements, se peignoient le corps de diverses couleurs, & y représentoient des figures d'animaux, d'où ils furent nommés *Pictes*. Les Goths se rougissoient le visage avec du cinabre ; & les premiers Romains, si nous en croyons Pline, (d) se peignoient de *Minium* les jours de triomphe. On l'a dit de Camille. Les jours de fêtes, on enluminoit aussi le visage de Jupiter. Les Européennes faisoient de cette couleur le même cas qu'en font encore les Américains, & sur-tout les Patagons. Les principaux d'Ethiopie s'en rougissoient tout le corps, & même les statues de leurs Divinités.

En Amérique les Indiens portent des especes de bonnets ou couronnes de plumes d'oiseaux très-bien tissues & arrangées avec goût : les femmes portent des aigrettes. En Europe les hommes ornent

(a) Livre des mœurs des anciens Allemands.

(b) Liv. 22. Ch. I.

(c) Vie de Severe.

(d) Liv. 33. Ch. 7.

leurs

leurs chapeaux de plumets, & les femmes arborent aussi des aigrettes, & entrelacent des fleurs naturelles ou artificielles dans leurs cheveux. Les Indiennes de l'Amérique se percent les oreilles & y mettent des pendants d'os ou de pierres de couleur travaillés & polis. Les Péruviennes & les Brésiliennes en ont d'or pur d'une grandeur démesurée, quelquefois décorés de pierres fines ou de cryſtal, ou d'ambre jaune, ou de corail, ainsi que les Apalachites. Nos Européennes les imitent encore à cet égard, en portant des pendeloques de perles, de diamants ou d'autres pierres, qui leur descendent jusqu'au bas de la mâchoire. Les Dames de notre Continent portent aussi des bracelets comme les Américaines; vraisemblablement elles se peindroient aussi tout le corps, comme les Caraïbes, les Brésiliennes, presque tous les peuples du nouveau Continent & de plusieurs Cantons de l'Afrique, si le Climat qu'elles habitent leur permettoit de ne pas se vêtir. Nos Européennes se flattent cependant d'avoir du goût & de l'esprit: pourquoi donc mépriseroient-elles les Américaines, sur lesquelles elles ne l'emportent que par une plus grande envie de plaire? Quant aux autres usages, & aux idées relatives à ce que nous appellons agrément & beauté, chaque Nation les atta-

che à diverses choses suivant le caprice, & le préjugé de l'éducation. Les Américains trouvent tant de difformité à nourrir leur barbe, qu'ils l'arrachent à mesure qu'elle croît. On assure même qu'ils ont le secret d'empêcher le poil de revenir, quand ils l'ont arraché. Ils pensent que la barbe ne convient bien qu'au menton des boucs & des chevres. Tous les peuples orientaux de notre Continent regarderoient comme la plus grande injure, & ne pardonneroient jamais à celui qui leur auroit coupé la barbe.

Les Européens occidentaux d'aujourd'hui pensent comme les Américains sur l'usage de porter la barbe; ils laissent aux militaires & aux cochers le plaisir de porter des moustaches & coupent la barbe le plus ras possible, pour se donner sans doute un air plus efféminé, tandis qu'ils auroient honte d'avoir le menton dénué de poil, pour des raisons que l'on sait. Ainsi varient les opinions sur la perfection & la beauté.

Chez les Maldivois plus un corps est velu, plus il paroît beau. Ce seroit parmi nous, comme chez les peuples de l'Amérique, la beauté d'un Ours & non celle d'un homme. Par la même raison les Japonois, les Tartares, les Chinois, les Polonois, s'arrachent, ou se coupent presque tous les cheveux, pour n'en laisser croître qu'un toupet au som-

met de la tête, tandis que les peuples occidentaux de l'Europe non seulement conservent leurs cheveux, mais en empruntent d'autrui, quand les leurs ne peuvent s'arranger à leur fantaisie.

De très-petits yeux font un trait de beauté chez les Tartares, ainsi qu'un nez extrêmement camard. Pour en relever l'éclat les femmes l'oignent d'onguent noir. Les Chinois aiment aussi les nez écrasés & les grandes ongles. Les Calécutiens & les Malabares veulent des oreilles alongées jusques sur les épaules. Ne pouvant donner cette forme aux leurs, nos Dames Européennes y suppléent par d'énormes boucles d'oreilles. Elles aiment dans les hommes un nez aquilin & les Européens aiment dans les femmes un petit nez retroussé; il ont leur raison pour cela.

Les Ethyopiens préferent les levres épaisses & saillantes, avec un teint de peau le plus noir. Les Negres de la Mosambique aiment les dents aiguës & pointues; ils emploient même la lime pour se donner ce trait de beauté; tandis que les Maldivois les veulent larges & rouges, & mâchent continuellement du Betel pour cet effet. Les Japonois n'estiment que les dents noires, & usent d'artifices pour les rendre telles, pendant que nous employons toute la science des

Chirurgiens Dentiſtes pour donner à nos dents la plus grande blancheur.

Les Cumanois font conſiſter la beauté de la tête à l'avoir alongée & applatie par les deux côtés. Dès la naiſſance les meres la preſſent à leurs enfants pour leur donner cette forme. Ils ſe lient les jambes au deſſus du mollet, & les ſerrent au-deſſus de la cheville pour les faire enfler, parce qu'ils les aiment groſſes. Les Européens, ſi l'on en excepte les Eſpagnols, préferent les jambes fines & les mollets d'une groſſeur proportionnée.

Chez quelques Aſiatiques, & dans pluſieurs Cantons de l'Afrique, c'eſt une beauté aux femmes d'avoir des mamelles pendantes, & aſſez alongées pour être jetées par deſſus l'épaule, nos Européennes les trouveroient affreuſes.

Un petit pied eſt admirable à la Chine; pour l'avoir le plus petit poſſible, les Chinoiſes s'eſtropient au point de ne pouvoir preſque ſe ſoutenir. Les femmes Turques regardent comme une grande faveur de montrer ſeulement le bout du pied, & découvrent aiſément leur gorge; pendant qu'au milieu d'elles, dans l'iſle de Chio, les femmes ſe couvrent exactement la gorge juſqu'au menton, & portent des jupons ſi courts qu'à peine deſcendent-ils juſqu'au genou.

Mais ſi les Chinoiſes s'eſtropient les

pieds, si les femmes Tartares s'écrasent le nez pour se donner des agréments & des appas, nos Européennes ne se mettent-elles pas le corps à la torture, pour se former une belle taille? à quoi néanmoins elles réussissent si mal, que si on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.

Je n'entrerai pas dans le détail des autres usages de l'Europe; le goût pour la beauté, & les idées de la perfection y dépendent, comme ailleurs, des loix, du Climat & des principes de l'éducation que l'on y reçoit. Ce seroit entreprendre l'impossible que de vouloir fixer tant d'opinions différentes; de détruire des préjugés identifiés, pour ainsi dire, avec nous. *Tot capita, tot sensus.* Ce proverbe dont l'expérience journaliere prouve si clairement la vérité, devroit nous rendre plus circonspects dans nos jugements sur les usages des Nations. La raison, le bon sens nous apprennent à ne condamner que ceux où l'humanité trouve des désavantages réels, qui tendent à sa destruction, ou ceux dont la Nature a lieu de se plaindre. Hé! parmi nous combien n'en trouve-t-on pas qui la heurtent de front?

Dans la plupart des cantons du vaste Continent de l'Amérique les naturels du pays ont, suivant nous, des travers d'esprit, d'inclination & de conduite. Mais

si nous étions assez dénués d'orgueil, assez dépouillés de prévention pour nous rendre justice, ne trouverions-nous pas, que très-souvent nous agissons plus mal, & raisonnons aussi peu conséquemment qu'eux ? des réflexions un peu moins intéressées de notre part, n'en feroient que plus philosophiques ; nous verrions les objets dans leur véritable point de vue, & nous les estimerions ce qu'ils valent. Aveuglés par le préjugé, le nom seul de *Sauvage*, nous présente l'idée d'un homme dur, brutal, inhumain, & tel que M. de P. nous l'a dépeint d'après sa prévention. Mais s'il en avoit fait le portrait d'après nature, il nous l'auroit présenté comme un homme qui ne connoissant presque aucun excès, ne connoît presque aucune des maladies qui en sont une suite, & portent jusqu'à l'esprit la foiblesse qu'elles donnent au corps ; comme un homme dont l'esprit sain, calme & tranquille, marche sûrement à la lueur du flambeau de la Nature, & rend son corps déja bien constitué, fort, vigoureux, robuste ; vivant de peu, mais vivant un siecle ; parce que endurci de bonne heure au froid & au chaud, il n'est incommodé ni par les injures de l'air, ni par l'intempérie des saisons : comme un homme dont la vigueur du tempérament est le principe d'une constance & d'une fermeté d'ame à l'épreuve

de tout; fermeté qu'il a plu à M. de P. de métamorphoser en indolence & en lâcheté, qui auroient leur source dans la dégradation physique de l'être des Américains.

Mais ces Sauvages incapables de s'élever dans la prospérité, comme de s'abattre dans l'adversité, sont parvenus naturellement à ce degré de Philosophie, dont les Stoïciens se vantoient avec si peu de fondement. Ces Philosophes rustiques reçoivent tous les événements avec la même tranquillité. Qu'on annonce à un pere de famille Américaine que son fils s'est signalé contre les ennemis, il répondra simplement, *voilà qui est bien*. Vient-on lui dire : *vos enfants ont été tués*, *cela ne vaut rien*, dira-t-il sans s'émouvoir, & sans demander comment la chose est arrivée.

Pleins de la droiture que la lumiere naturelle inspire, ils goûtent ce qui est beau, ce qui frappe leur esprit; mais ils ne saisissent pas toujours ce qu'on voudroit leur faire entendre, soit parce que ignorant le génie de leur langue, on le leur explique mal, soit parce qu'il répugne à des préjugés anciens, dont notre propre expérience prouve qu'il n'est pas aisé de se défaire.

Le Baron de la Hontan prête aux Indiens du Canada, & beaucoup d'Auteurs rapportent des autres Peuples du

nouveau Monde, des raisonnements si justes & si abstraits sur l'Etre souverain, sous le nom du *grand Esprit*, qu'on les diroit puisés dans les écrits des Philosophes.

Mais enfin quoiqu'ils n'aient ni culte, ni religion, ils disent que ce grand esprit contient tout, qu'il agit en tout, que tout ce qu'on voit, tout ce qu'on connoît est lui, qu'il subsiste sans bornes, sans limites, sans figures; ce qui fait qu'ils le trouvent en tout, & lui rendent hommage en tout.

Ces raisonnements que l'on trouve fréquemment dans le recueil des voyages de l'Abbé Prevost, sont-ils ceux de gens hébêtés & stupides? Les Bracmanes des Indes raisonnent à-peu-près dans le même goût. Apollonius de Thiane fut autrefois chez eux, pour s'instruire de la philosophie.

Non, je ne saurois me persuader que M. de P. eût lu attentivement les Auteurs qui ont écrit sur le nouveau Continent, lorsqu'il nous en a tracé un portrait si différent de celui que j'en ai tiré. Comment n'y a-t-il pas vu que la Louisiane, la Virginie, &c. jouissent du plus beau climat du monde; (*a*) que tout y vient dans une abondance étonnante, comme dans le Chili, même sans le se-

(*a*) Dissert. de Guedeville. Tome VI. p. 91. & suiv.

cours d'une pénible induſtrie ; que le divertiſſement ſeul des naturels du pays ſuffiſoit pour ſuppléer à leurs beſoins, lorſque la douce tranquillité dans laquelle ils paſſoient leurs jours, fut troublée par l'arrivée des Eſpagnols & des Anglois, qui apprirent à ces Peuples ce que peut l'avarice & la cupidité, & les firent paſſer de l'âge d'or à l'âge de fer ? Il auroit vu que la Nature n'a pas moins favoriſé les hommes qui habitent ces beaux climats, puiſqu'en général, ils ſont droits & bien proportionnés, ont les bras & les jambes d'une tournure merveilleuſe & n'ont pas la moindre imperfection ſur le corps ; que preſque toutes les femmes y ſont d'une grande beauté ; qu'elles ont une taille fine, des traits délicats, & ne manquent d'autres charmes à nos eux, que de ceux du teint ; qu'elles ſont pleines d'eſprit, toujours gaies, de bonne humeur, & que leur rire a même beaucoup d'agréments.

Pour donner enfin des peuples de l'Amérique une idée telle qu'on doit ſe la former, je croirois ſans partialité qu'à beaucoup d'égards, ils ſont plus hommes que nous dans toutes leurs manieres dignes de la ſimplicité primitive du vieux temps, qu'ils ne ſont ſauvages, ſuivant la rigueur du terme, que dans notre imagination & relativement aux préjugés des peuples ambitieux, avares ;

adonnés au luxe & à la mollesse, & que la misere ou les soucis poignardent au milieu de leur prétendue abondance.

Lorsque j'entre dans les tabagies Angloises, Hollandoises, Flamandes, ou dans les Musicaux Allemands, Danois ou Suédois, il me semble être transporté dans un Carbet de Caraïbes ou de Sauvages du Canada. La différence que j'y trouve, est à l'avantage de ces derniers. Avec une ame calme & un esprit tranquille, qui leur donne à la vérité un air oisif, phlegmatique, & sérieux, ils fument paisiblement leur calumet; mais on y lit en même temps l'affection mutuelle qui les rassemble, la satisfaction qu'ils éprouvent de se voir réunis.

Dans les tabagies de notre Continent on voit des gens assemblés pour passer des journées entieres appuyés nonchalamment sur le bout d'une table couverte de vases pleins de thé ou de bierre, ou retirés dans un coin le verre à la main, la pipe à la bouche; regardant les autres avec des sourcils rabattus, les étudiant dans un morne silence, examinant jusqu'à leurs moindres gestes, avec des yeux obscurcis par les vapeurs noires de la bierre & de la mélancolie, & qui ne s'ouvrent que pour manifester la défiance qu'ils ont de leurs voisins, avec les soucis & inquiétudes de l'intérêt & de l'ambition. Si la joie & le plaisir s'y

rencontrent quelquefois, ils n'y sont amenés que par l'ivresse, qui alors en bannit la raison, pour y introduire la discorde, les querelles, & toutes leurs funestes suites. Voilà cependant ces Peuples civilisés. Hé, qui des Américains ou de nous mérite à plus juste titre le nom de Sauvages?

Il ne me seroit pas plus difficile de justifier l'Amérique des fausses assertions de M. de P. au sujet des quadrupedes naturels à ce Continent là, ou qu'on y a transporté du nôtre. Suivant cet Auteur, (a) par un contraste singulier, les Onces, les Tigres & les Lions Américains sont entiérement abâtardis, petits, pusillanimes & moins dangereux, mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique. Les animaux d'origine Européenne y sont devenus rabougris; leur taille s'est dégradée, & ils y ont perdu une partie de leur force, de leur instinct & de leur génie.

Le P. Cataneo n'a pas tout à fait pensé à cet égard, comme M. de P., & M. Muratori nous assure dans sa petite histoire du Paraguai, que les Tigres y sont plus grands & plus féroces que ceux d'Afrique. Toutes les peaux de Tigres que j'ai vues à Monte-Video étoient aussi belles, & pour le moins aussi grandes que celles qu'on nous apporte

(a) Tome II p. 6. 7. & 12. 13.

de notre Continent. Quant à ces animaux vivants, je n'y en ai vu qu'un ſeul, dont le Gouverneur de Monte-Video fit préſent à M. de Bougainville, qui le fit porter à bord de notre Frégate, où l'on fut contraint de le tuer quelques jours après. Il avoit été élevé tout jeune, attaché à la porte de la Cour du Gouvernement; & quoiqu'il n'eût alors que quatre mois au plus, ſa hauteur étoit déja de deux pieds trois pouces. On peut juger de celle qu'il auroit acquiſe, ſi on lui eût permis de croître juſqu'à ſa grandeur naturelle.

Les Portugais de l'Iſle Ste Catherine, & ceux de la côte de la terre ferme nous exhortoient à ne pas nous expoſer dans l'intérieur des terres, & n'oſoient eux-mêmes aller à la chaſſe ſur la liſiere des forêts; parce qu'ils regardent les Onces, les Tigres, les Léopards & les Lions de ce pays-là comme des animaux extrêmement dangereux & cruels. Les Ours de l'Amérique ſeptentrionale, loin d'y être rabougris, y ſont d'une grandeur effroyable.

Mr. de P. a ſans doute confondu les Lions du Bréſil, du Paraguai, du Mexique & de la Guyane avec un animal du Pérou & des frontieres du Chili, plus petit, moins fort, moins courageux, & qui n'a pas la figure du Lion; mais auquel les Péruviens ont donné le nom de

ce Roi des animaux quadrupedes, nom qu'on lui a conservé dans les relations qu'on nous a données de ce pays-là.

A l'égard des quadrupedes qu'on a transportés de notre Continent en Amérique, peut-être la dégradation en a-t-elle atteint quelques-uns dans certains Cantons, comme il arrive presque à tous ceux que l'on en apporte pour les naturaliser chez nous. Mais M. de P. n'a pas moins de tort d'en conclure du particulier au général. J'ai vu au Brésil & sur le rivage de Rio de la Plata, des Taureaux aussi gros & aussi forts que les plus gros de France. Sans doute qu'ils sont ordinairement plus grands; puisque dans le commerce prodigieux que l'on y fait de leurs cuirs, pour les porter en Europe, ceux que l'on appelle *Cuirs verts*, ou non préparés, doivent avoir dix pieds de la tête à la queue, pour être marchands. Les Chevres & les brebis y sont aussi de la plus grande taille. La race Espagnole des Chiens de chasse y est admirable & y a si peu dégénéré pour le corps, l'instinct & le génie, que les Chiens d'arrêt du gouverneur de l'Isle Ste. Catherine étoient hauts comme les plus grands Chiens qu'en France on appelle Danois, & gros comme des Limiers. Il nous en donna deux de l'âge de trois à quatre mois, qui arrêtoient déja naturel-

lement, & que M. de Bougainville conduisit en France.

Les Chevaux Espagnols qui se sont extrêmement multipliés en Amérique, loin de s'y être abâtardis, y ont acquis un degré de bonté si supérieur à ceux d'Espagne même, qu'ils font jusqu'à soixante lieues de suite, sans prendre aucune nourriture, & sont pour l'ordinaire à Buenos Aires, & à Monte-Video, trois jours de suite sans boire ni manger. Ils sont malgré cela d'une vigueur, d'une légéreté & d'une allure au-dessus de toute imagination. J'en ai rapporté les preuves, dans le journal de mon Voyage aux Isles Malouines, après en avoir été témoin oculaire.

Plus je réfléchis sur l'idée que M. de P. s'est efforcé de nous donner de l'Amérique, moins je la trouve conforme à celle que nous en avions. Cette partie du Globe est depuis sa découverte, le grand, le puissant, le riche aimant des Européens. L'Europe, la moindre partie de la terre dans le partage qu'il a plu aux hommes d'en faire, vise depuis ce temps-là à se dédommager de son peu d'étendue, & de ce qui lui manque, en cherchant ardemment les biens que la Nature lui a refusés, & dont cette mere commune, qui n'aime pas également ses enfants, a été prodigue à certains pays.

En effet, si les Européens pensoient comme M. de P., verroit-on cette émulation si vive, si empressée pour aller s'établir en Amérique & y chercher toutes ses productions? La fatigue, les périls, les incommodités, rien ne nous rebute.

Quoique l'avarice & la cupidité aient fait parcourir l'Asie & l'Afrique, ce n'est rien en comparaison de l'Amérique. Depuis qu'on connoît ce vaste Continent, avec quelle ardeur n'a-t-on pas tâché de profiter de ses dépouilles? on peut dire sans exagération, qu'il en est venu des richesses immenses dans tous les genres. Il ne pouvoit même arriver aux naturels du pays un plus grand malheur que cette découverte. On ne s'est pas contenté de les dépouiller avec violence, des choses dont ils nous auroient volontiers fait part en échange, on a ôté à quelques-uns le plus précieux de tous les biens, la liberté. Pillés, on a encore exercé contre eux des cruautés horribles. Enfin ces pauvres mortels, dont tout le crime étoit d'être nés dépositaires, sans le savoir, des trésors de la Nature, éprouverent les effets les plus criants de l'injustice & de la violence; parce qu'ils employoient les moyens légitimes pour défendre leurs droits naturels contre l'invasion des usurpateurs. Il ne leur restoit que la qualité d'hommes, falloit-il que

M. de P. eût encore la cruauté de vouloir les en dépouiller?

Non, tout le spécieux de ses raisonnements ne sauroit tenir contre la conduite des Européens. Elle prouve plus que tous les arguments; parce que le raisonnement est toujours en défaut quand l'expérience est contre lui.

Si je m'étois proposé de relever toutes les autres propositions hazardées des réflexions philosophiques de M. de P. ces dissertations formeroient un volume presqu'aussi considérable que l'ouvrage même. J'ai de la peine à me persuader, malgré le ton décidé & affirmatif de cet Auteur, qu'il ait pensé & débité de bonne foi tout ce qu'on y trouve. Dans le délire presque général qui fait mettre au jour tant de paradoxes & de contradictions, M. de P. s'est laissé sans doute, emporter à la manie qui regne d'inonder le public de sarcasmes & de déclamations indécentes contre l'état religieux. (a) L'ordre des Bénédictins, ou plutôt les richesses dont ils jouissent avec des titres qu'on ne peut leur contester, ont réveillé la jalousie & l'envie: la cupidité dévorante de ces Déclamateurs ne leur permet pas même de garder des ménagements, & ne laisse aucune équivoque

(a) Recherches philosophiques sur les Américains, Tom. II. p. 364. 365.

ſur la nature des motifs qui les animent. Ils ſe montrent à découvert. La ſoif des richeſſes les dévore, & leur fait exhaler mille extravagances contre les poſſeſſeurs des biens des Abbayes, qu'ils ſeroient charmés de s'approprier. On diroit, à les entendre parler, que leurs ancêtres n'ont été occupés que du ſoin de doter des Monaſteres; & Dieu ſait quels ſeroient les titres de ces Déclamateurs pour en revendiquer les terres, comme un bien de famille! M. de P. connoît bien peu les Bénédictins, puiſqu'il leur rend ſi peu de juſtice. Trop occupé de ſon ouvrage, il n'aura lu que des Géographes, ou des relations des voyageurs, ou abſorbé dans ſes réflexions trop ſouvent peu philoſophiques, il s'eſt étourdi au point d'oublier que les Magiſtrats dans leurs plaidoyers, (a) les Miniſtres d'Etat, (b) tous les Savants, Mr. de Voltaire même, n'ont jamais parlé des Bénédictins, ſans faire l'éloge de leur ſcience & ſans exalter les ſervices qu'ils ont rendus & qu'ils rendent encore à l'Egliſe & à l'Etat. Si M. de P. a donc penſé qu'il gagneroit des applaudiſſements en ſe rendant l'Echo des ſons bruyants de quelques trompettes mépriſables, je laiſſe à

(a) M. Joly de Fleury, Avocat général du Parlement de Paris.

(b) Arrêt du Conſeil d'Etat & Déclaration du Roi de 1765 & 1766.

penser le cas qu'il doit faire de ces applaudissements. S'il rectifie au contraire son erreur à cet égard comme sur tant d'autres, il nous prouvera que ses réflexions sont quelquefois philosophiques.

FIN.



DÉFENSE

DES

RECHERCHES

PHILOSOPHIQUES

SUR LES

AMÉRICAINS,

PAR MR. DE P***.



PRÉFACE.

SI l'on n'avoit pas attaqué les *Recherches Philosophiques* devant une Compagnie aussi illustre que l'Académie de Berlin, on auroit eu beaucoup de raisons pour ne jamais répondre; quand même on se seroit imaginé qu'on gardoit le silence, parce qu'on y étoit réduit.

Aujourd'hui on répond, parce qu'on respecte infiniment l'Académie de Berlin: si elle n'a pas désapprouvé le projet de réfuter les *Recherches Philosophiques*, j'espere qu'elle ne désapprouvera pas non plus le projet de les justifier. Car enfin la défense est de droit naturel.

Le Public va être instruit : il pourra juger (*).

(*) La critique que l'on se propose d'examiner, est intitulée : *Dissertation sur l'Amérique & les Américains, contre les Recherches Philosophiques de M. de P., par Dom Pernety, Abbé de Bürgel, des Académies Royales de Prusse & de Florence, & Bibliothécaire de Sa Majesté le Roi de Prusse.*





DÉFENSE DES RECHERCHES *PHILOSOPHIQUES* SUR *LES AMÉRICAINS.*

CHAPITRE I.

Observations Préliminaires.

I.



LE critique, qui a attaqué les *Recherches Philosophiques* avec tant d'aigreur, ou si peu de modération, a bien plus pensé à déclamer contre l'Auteur, qu'à citer des preuves contre son ouvrage. Cette

maniere de critique n'est point bonne, parce qu'elle n'est pas instructive.

Je citerai des preuves, & éviterai les déclamations : car quand on discute un sujet si vaste & si important, il faut au moins être modéré ; sans quoi on ne discerne plus les choses ; on accorde tout à l'imagination & rien au jugement.

Que seroit-ce donc si l'on avoit autant d'animosité à repousser les coups, qu'on en a eu à les porter ? Alors on ne feroit que se donner inutilement en spectacle par de vaines querelles littéraires : tandis qu'on peut recueillir tant de faits intéressants, bien plus propres à éclaircir la difficulté que tant de mauvaises raisons dites avec tant de dureté.

II.

L'Auteur a travaillé pendant neuf ans à son livre : le critique a fait en deux ou trois heures une Dissertation contre ce livre, & il ne veut pas que le public juge du livre tel qu'il est ; mais tel qu'il le dépeint dans sa Dissertation. Ce qui paroît un peu injuste.

III.

On accuse l'Auteur *d'avoir, par une noire envie, decrié les Américains, afin d'humilier l'espece humaine.* Ensuite on l'accuse, à chaque page, *d'avoir trop loué les peuples de l'Europe.* . . . . . .

Ainsi

Ainsi les peuples de l'Europe ne sont pas partie de l'espece humaine, ou il n'est pas vrai que l'Auteur ait voulu humilier l'espece humaine. Il a voulu démontrer l'avantage infini qu'a la vie sociale sur la vie sauvage, l'avantage infini qu'ont les habitants de l'Europe sur les indigenes du nouveau monde.

Les nations qui ont produit d'aussi grands hommes que Newton, Locke, Leibnitz, Descartes, Bayle, Montesquieu, S'gravesend, ne sont pas seulement supérieures aux barbares de l'Amérique, qui ne savent ni lire, ni écrire, ni compter au-delà de leurs doigts. Si l'Auteur eût osé mettre la chose en doute, jamais son ouvrage n'eût mérité de voir le jour.

IV.

Voici les termes du critique.

Les Sauvages de l'Amérique sont parvenus naturellement à ce degré de Philosophie dont les Stoïciens se vantoient avec si peu de fondement(a).

Ainsi, Marc-Aurele & Julien, qui étoient Stoïciens, n'étoient pas Philosophes; & les Anthropophages du nouveau Monde sont Philosophes.

Je conçois que le critique a pris l'insensibilité brutale des Sauvages, qui est un effet de leur tempérament & de leur

(a) P. 151.

ſtupidité, pour un effet de leurs principes. C'eſt tout confondre.

V.

Mais voyons donc après tout, s'il eſt vrai que M. de P. ait autant *décrié les Américains* qu'on le dit.

Au commencement du ſeizieme ſiecle, comme l'obſerve M. de Bougainville, les Théologiens ſoutinrent, dans les écoles, que les Américains n'étoient pas des *hommes*, & qu'ils n'avoient point d'ame. L'atroce Sepulveda ſoutint qu'on pouvoit les maſſacrer, ſans commettre un péché véniel.

L'Auteur des *Recherches Philoſophiques* ne ceſſe de répéter qu'on a eu tort de refuſer aux Américains le titre d'homme, & qu'on a eu encore plus grand tort de les maſſacrer. Il n'a donc pas autant décrié les Américains, que ces terribles Théologiens du ſeizieme ſiecle: il plaint le ſort des Indiens abrutis, il gémit, à chaque page, ſur leurs malheurs; il n'y a pas un mot, dans ſon livre, qui ne reſpire l'amour de l'humanité: il tâche même de pallier les crimes inouis dont on a accuſé les peuples de l'Amérique les moins barbares: il dit qu'on ne doit pas croire que les Mexicains immoloient vingt mille hommes tous les ans à une idole. Cependant qu'on liſe l'*Hiſtoire générale de l'Amérique*, publiée en 1768 & en 1769, par

le Pere Touron, & on y verra que ce religieux ne forme pas le moindre doute sur ce nombre effroyable de victimes humaines, égorgées annuellement par les bourreaux du Mexique. Ainsi l'Auteur loin d'avoir calomnié les Américains, comme le critique le dit (*a*), a, au contraire, fait tous ses efforts pour les justifier sur bien des points; il tâche aussi de démontrer que tous les Auteurs des relations & tous les Historiens ont exagéré le nombre des peuples Anthropophages qu'on a trouvés au nouveau monde. Enfin il a rendu la mémoire des déprédateurs Espagnols, plus odieuse qu'aucun écrivain ne l'avoit fait avant lui: il n'appelle Pizarre qu'un voleur, il n'appelle Cortez qu'un brigand; il assure que Vasco Nunnez étoit un monstre infame, digne du dernier

---

(*a*) Pour prouver combien le critique est modéré dans ses termes & dans ses imputations, il suffit de citer ici un passage de sa Dissertation Pag. 7.

" A ce portrait, où l'on croiroit aisément
" que le peintre a trempé son pinceau dans
" l'humeur noire de la mélancolie, & délayé
" ses couleurs dans le fiel de l'envie; dont
" tous les traits semblent avoir été placés &
" conduits non par la philosophie qu'il annonce
" avoir présidé à son ouvrage; mais par un
" amour propre offensé, par un parti pris d'humilier
" la nature humaine.

ſupplice. Il eſt vrai qu'il nomme Chriſtophe Colomb un grand homme, & il le méritoit: la ſévérité qu'on lui a reprochée, il en avoit beſoin pour contenir les Eſpagnols ſes mortels ennemis, & qui ne pouvoient lui pardonner d'être Italien, & d'avoir découvert un nouveau Monde: plus il s'intéreſſoit à la conſervation des Américains, & plus on l'accuſoit de trahir Ferdinand & Iſabelle. Les Indiens pleurerent ſa mort: ils perdirent en lui un protecteur, & trouverent dans Ovando qui lui succéda, le tyran le plus féroce & le plus dénaturé de tous les Caſtillans qui paſſerent de l'ancien Monde dans le nouveau.

L'Auteur devoit-il, après tout cela, s'attendre qu'un critique viendroit l'accuſer d'avoir porté une noire envie aux Omaguas, aux Iroquois & ſur-tout aux Hurons? On voit par-là combien il eſt difficile, avec les meilleures intentions, de ſatisfaire tout le monde. Au reſte il me paroît peu probable que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* auroit envié le ſort des Hurons. Voilà tout ce qu'on peut répondre à de pareilles imputations.

J'entre maintenant en matiere.



CHAPITRE II.

De la dégénération des Européens établis en Amérique.

L'Auteur a non-seulement soutenu que les Américains étoient une race d'hommes dégénérés par l'inclémence du climat; mais il a encore assuré que les Européens, qui vont s'établir en Amérique, y dégénerent aussi. On connoît les preuves incontestables qu'il a citées, & voici une nouvelle preuve, tirée d'un ouvrage qui étoit sous presse à Paris; tandis qu'on imprimoit les *Recherches Philosophiques* à Berlin, sans que les auteurs aient été en correspondance les uns avec les autres.

" Dans l'Amérique septentrionale les
„ Européens dégénerent sensiblement,
„ & leur constitution s'altere à mesure
„ que les générations se multiplient. On
„ a remarqué, dans la derniere guerre,
„ que les hommes nés en Amérique, ne
„ pouvoient pas supporter aussi long-
„ temps que ceux qui étoient venus
„ d'Europe, les travaux des sieges, & la
„ fatigue des voyages de mer: ils mou-
„ roient en grand nombre. Il leur est
„ pareillement impossible d'habiter un

„ autre climat, sans être sujets à quan-
„ tité d'accidents qui les font périr (a)„.

Voilà donc cette dégénération progressive dans l'espece humaine, dont il est parlé dans les *Recherches Philosophiques*. Comme c'est un fait très-important, très-singulier ; comme c'est un fait qui sert de base à l'hypothese de l'Auteur, le critique devoit s'attacher à démontrer qu'il est faux, ou il devoit, suivant l'équité, l'admettre comme vrai. Cependant il ne fait ni l'un ni l'autre. A l'entendre parler, il semble qu'il lui suffisoit de prendre la plume pour composer une réfutation dans les formes ; mais qu'il me permette de lui faire observer qu'il a trop changé l'état de la question, & trop peu approfondi les choses, pour pouvoir les traiter avec quelque précision. Aussi ne donne-t-il aucune observation sur l'Histoire Naturelle de l'homme : il a mieux aimé employer la morale, des compilations extraites du compilateur Guedeville, & enfin des raisonnements à perte de vue.

Quand on attaque un livre écrit sur une science, il faut se servir d'arguments tirés de cette science, & non d'une autre.

(a) *Hist. Nat. & Politique de la Pensilvanie*. P. 237. Paris 1768. Cet ouvrage n'est pas tiré des mémoires de quelques voyageurs inconnus, mais des observations de deux célebres Naturalistes. Mrs. Bertrand & Calm.

CHAPITRE III.

Continuation.

L'Auteur a dit que les Créoles, ou les Européens nés en Amérique, qui ont étudié dans les Universités de Mexico, de Lima, dans le College de Santa Fé, n'ont jamais écrit un bon livre.

Pour démontrer que cette assertion est fausse, il falloit absolument citer un bon livre écrit par des Créoles; mais le critique s'en est bien gardé: il n'a donc pas réfuté l'Auteur sur l'article des Créoles, qui se ressentiront encore longtemps de cet affoiblissement qu'essuie la constitution de l'homme sous le climat de l'Amérique. Je dirai, dans le Chapitre VII, que la précocité de l'esprit semble être la vraie cause du peu de capacité qu'ils ont pour réussir dans les lettres, & cela est d'autant plus probable que l'on a aussi-bien remarqué ce phénomene parmi les Créoles du Nord, que parmi ceux qui sont nés dans les provinces méridionales.

Il est bien étonnant que les sciences n'aient jamais pu fleurir dans toute une moitié du Monde, dans tout un hémisphe-

re de notre Globe. Les Américains avant la découverte de leur pays, étoient bien éloignés d'avoir fait fleurir les sciences dont ils ne connoissoient pas même les noms; & depuis la découverte elles n'ont encore fait aucun progrès sensible. On peut néanmoins assurer qu'elles commenceront à paroître plutôt dans l'Amérique septentrionale que dans les parties du Sud. Le contraire est précisément arrivé dans notre continent, où le Nord a été civilisé par les sciences venues du midi. La cause de ceci est que les Colonies Angloises travaillent avec une ferveur incroyable à défricher le terrein, à purifier l'air, à faire écouler les eaux marécageuses; tandis que les Espagnols & les Portugais, qui occupent les meilleures provinces méridionales, y ont contracté toute la paresse des indigenes. Il est bien vrai, comme je le ferai voir dans la suite, que les Colonies Angloises avoient espéré de pouvoir, en moins de temps, changer beaucoup plus le climat du nouveau Monde; mais il n'y a pas de doute qu'elles n'y parviennent avec le temps.



CHAPITRE IV.

Caracteres de l'abâtardissement des Indigenes de l'Amérique.

LES premiers Espagnols qui allerent en Amérique débarquerent, comme on sait, dans l'Isle de St. Domingue qui se nommoit alors Hayti : ils furent bien surpris d'y trouver des hommes *dont l'indolence & la paresse formoient le caractere dominant, qui étoient simples & sans ambition, qui ne s'occupoient pas du lendemain : après avoir mangé & dansé une partie du jour, ils passoient le reste du temps à dormir : le plus grand nombre n'avoit ni esprit, ni mémoire. Ils étoient presque nuds, & s'enivroient souvent de Tabac* (*a*).

L'étonnement augmenta, lorsqu'en pénétrant plus avant dans le nouveau

(*a*) Tel est le portrait que la Pere Touron donne de ces Indiens, dans son *Histoire générale de l'Amérique*, qui vient de paroître ; & il n'a rien dit qui n'ait été puisé dans Oviedo, dans Pierre d'Angleria & dans Charlevoix. Le critique se fâchera sans doute contre le Pere Touron, parce qu'il refuse l'esprit & la mémoire à ces Indiens, ainsi que l'a fait M. de P.

Monde on vit que tous les Américains étoient imberbes, que tout leur corps étoit dépilé comme celui des Eunuques, qu'ils paroissoient presqu'insensibles en amour, qu'ils avoient du lait, ou une espece de substance laiteuse dans leurs mamelles, qu'ils ne pouvoient ni soulever, ni porter des fardeaux. La surprise augmenta encore lorsqu'on apperçut malheureusement que les hommes & les femmes y étoient atteints du mal vénérien. On avoit vu, on avoit oui parler des pays sauvages; mais on n'avoit jamais rien vu d'aussi sauvage que l'état où on découvrit l'Amérique. Les habitants y étoient non-seulement paresseux; mais si ennemis du travail que la disette même n'avoit pu les forcer à devenir cultivateurs dans les cantons les plus stériles.

Ils voyageoient plutôt qu'ils n'habitoient dans leurs pays; tant ils s'intéressoient peu à l'amélioration & au défrichement de cette terre abandonnée à elle-même, où l'on les voyoit errer, attendant tout de la Nature, & rien de leur travail, & rien encore de leur industrie. Aussi le gibier, dit M. de Buffon, étoit-il infiniment plus répandu dans tout le Nord du nouveau Monde, que les hommes.

Cette dépopulation & ces symptomes dont je viens de parler, prouvent de là

maniere la plus ſenſible que l'eſpece humaine y avoit eſſuyé une altération dans ſes facultés phyſiques & morales. Il étoit du devoir du critique de démontrer que ces ſymptomes indiqués par l'Auteur, n'ont jamais exiſté; mais il s'en faut de beaucoup qu'il ait entrepris cette démonſtration. Jamais écrivain n'a examiné plus ſuperficiellement que lui, les qualités corporelles & intellectuelles des Indiens occidentaux.

On a obſervé que, parmi toutes les peuplades qui s'étendent dans une longueur de plus de treize cents lieues, depuis le détroit de Bahama juſqu'au détroit de Davis, on ne rencontre pas un homme qui ait de la barbe. Si c'étoit un effet du froid, de l'âpreté du climat, il faudroit trouver au moins des hommes barbus dans les provinces les plus tempérées de la Zone Torride; mais les Péruviens qui habitent ſous la ligne ſont tous auſſi naturellement imberbes (*a*). Ce caractere ſingulier ſervit d'argument à ces Théologiens qui ſoutinrent que les Américains n'étoient pas des *Hommes*. Il n'ont pas, diſoit-on, le ſigne de la virilité que la Nature a donné à tous les peuples du Monde, hormis à eux ſeuls.

(*a*) *Dom Juan, Voyage au Pérou*, Tom. II. pag. 233.

Il faut convenir que c'est là un phénomene extraordinaire, soit que la cause en existe dans le climat, comme quelques-uns l'ont prétendu; soit qu'elle réside dans le sang même de cette race pusillanime, ce qui est bien plus probable.

Quand ces Américains virent pour la premiere fois des Espagnols à longue barbe, ils perdirent dès-lors le courage: *car comment pourrions-nous résister*, s'écrierent-ils, *à des hommes qui ont des cheveux dans le visage, & qui sont si robustes qu'ils soulevent des fardeaux que nous ne saurions seulement remuer?* Les Péruviens parurent le moins épouvantés à la vue des Espagnols: ils crurent même qu'ils étoient lâches & efféminés; mais ils se détromperent bientôt.

Il faut observer que les Sauvages en général sont, indépendamment de l'altération de leur tempérament, moins forts que les peuples civilisés; parce que ces Sauvages ne travaillent jamais; & on sait combien le travail fortifie les nerfs: je crois aussi que la nourriture y influe beaucoup.



CHAPITRE V.

De la tiédeur en amour des Américains.

JE ferai voir dans un autre Chapitre, que le critique n'a pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué; mais ce qu'il y a de bien pis, c'eſt que quand l'Auteur cite des faits, le critique les altere & en déduit des conſéquences qu'on n'en ſauroit déduire. Par-là il eſt arrivé qu'il parle ſouvent du moral, lorſqu'il eſt queſtion du phyſique.

L'inſenſibilité des Américains en amour eſt un fait très-ſurprenant, & dans lequel l'Auteur a trouvé, comme je viens de le dire, une nouvelle preuve pour démontrer l'affoibliſſement de la complexion de cette eſpece d'hommes dégradés.

Le critique en admettant préciſément le même fait, raiſonne ainſi.

“On ne voit jamais parmi les Amé„ricains cette fureur aveugle que nous „appellons amour. Leur amitié, leur „tendreſſe quoique vive & animée ne „les entraîne jamais dans ces empor„tements, & ne les porte pas à ces ex„cès que l'amour inſpire à ceux qui en „ſont poſſédés. Jamais femmes ni filles

„ n'ont occasionné des désordres chez
„ eux. Les femmes sont sages & les ma-
„ ris aussi; non par indifférence, mais
„ par l'idée de la liberté qu'ils conser-
„ vent de dénouer, quand ils veulent,
„ le lien du mariage (a).

Avant que de raisonner ainsi sur les effets, il falloit beaucoup mieux approfondir les causes.

Pourquoi l'amour, la plus violente des passions, la premiere passion des êtres animés, avoit-il beaucoup moins de pouvoir sur le cœur des Américains, que sur celui des autres hommes? Voilà la difficulté. Or l'Auteur l'a expliquée.

1. Parce que la vie sauvage ralentit cette passion, plus ou moins, suivant le climat; comme Hippocrate l'avoit déja observé de son temps, lorsqu'il nous a tracé cette admirable peinture des mœurs des Scythes, qu'on ne sauroit voir sans étonnement.

2. Parce que les Américains étoient des hommes affoiblis, énervés, & par conséquent bien moins sensibles que les autres individus de notre espece, que l'amour peut transporter hors d'eux-mêmes; qu'il peut conduire aux plus grandes actions, aux plus grands plaisirs imaginables, aux plus grands maux imaginables.

(a) *Dissertation sur l'Amérique, &c. page 96.*

L'indolence, la tranquillité des Américains, sont des phénomenes qui dérogent à la loi générale & à l'ordre naturel; mais peut-on en découvrir les causes ailleurs que là où l'Auteur les a découvertes? Voilà ce que je demande à tout homme éclairés.

Dire que les Américaius ne sont jamais transportés d'amour, *parce qu'ils savent en se mariant, qu'ils conservent la liberté de dénouer le lien du mariage*; c'est dire une chose étrange, & c'est néanmoins ce que le critique a dit. On voit bien qu'il a parlé du moral, lorsqu'il s'agissoit du physique, & qu'il a tellement obscurci les notions les plus claires, qu'on ne sauroit se persuader qu'il ait connu le sujet sur lequel il a écrit.

L'Auteur a parlé de cet amour qui précede le mariage; il a parlé de cet amour purement physique, qui ne tient absolument à aucune institution sociale, & qui n'en connoît aucune. Dans les pays de notre continent où la répudiation est établie, les hommes sont aussi sensibles à l'amour, & peut-être davantage, que dans les pays de notre continent où le mariage est indissoluble. Tout cela ne devroit pas être ainsi, suivant le critique, qui ne s'est pas apperçu qu'il alléguoit non seulement une cause fausse, mais une cause absurde.

Quand on aime éperdument, on ne

lit pas les jurisconsultes comme Charondas, ni les casuistes comme Sanchez, pour savoir ce qu'ils ont dit pour ou contre la dissolution du mariage; mais on aime éperdument. *Quis enim modus adsit amori?*

Les loix sont des institutions humaines: ce sont les préjugés des peuples, ou ceux des législateurs; mais l'empire de la beauté & cet invincible penchant qui réunit les sexes, est une institution de la Nature par où la société commence: ce grand principe de la sociabilité ayant manqué, ou s'étant affoibli dans l'ame des Sauvages, ils n'en sont tombés que plus avant dans l'abrutissement & dans un désordre qui comprend en lui tous les désordres possibles. Chez eux la condition des femmes est si malheureuse, qu'on ne peut y penser sans s'attendrir: ils les maltraitent, les outragent, les accablent de tout le fardeau d'une famille errante de forêts en forêts: ils les méprisent & les abandonnent très-souvent, lorsqu'elles sont enceintes. Le critique ne trouve aucun inconvénient dans cet affreux mépris où le sexe est tombé parmi ces barbares. Comment n'a-t-il pas vu que l'amour eût réparé tous ces maux, & que le désordre est toujours là où l'amour n'est point?

Il n'est pas étonnant que de tels hommes ne connoissent d'autres mariages,

que des aſſociations fortuites, auſſi faciles à rompre qu'à contracter; &, par un autre malheur, la Nature n'a point donné aux femmes Américaines les charmes de la beauté : elles ſont totalement diſgraciées de ce côté-là, elles reſſemblent ſi fort aux hommes, que, ſans de certaines marques, on a d'abord de la peine à les diſtinguer par leur phyſionomie. On a obſervé, que plus un peuple eſt ſauvage, plus les femmes y reſſemblent aux hommes ; & ſur-tout en Amérique où ces hommes ſont imberbes. Parmi les Dellawares, dit Mitelberger, il eſt difficile de diſtinguer les ſexes au viſage. Il n'y a donc pas là de beau ſexe.

CHAPITRE VI.

De la dépopulation du nouveau Monde.

„ EN général, l'Amérique n'a jamais „ pu être auſſi peuplée que l'Europe & „ l'Aſie : elle eſt couverte de marécages „ immenſes qui rendent l'air très-mal „ ſain ; la terre y produit un nombre „ prodigieux de poiſons : les fleches „ trempées dans le ſuc de ces herbes „ venimeuſes, font des plaies toujours „ mortelles. La Nature enfin avoit don-

„ né aux Américains beaucoup moins
„ d'induſtrie qu'aux hommes de l'ancien
„ Monde. Toutes ces cauſes enſemble
„ ont pu nuire beaucoup à la popula-
„ tion (*a*).

Ce paſſage de Mr. de Voltaire contient bien des choſes en peu de mots: mais il ne contient pas une ſeule propoſition qui n'ait été formellement contredite par Dom Pernety, & cependant Dom Pernety n'a pas démontré qu'une ſeule de ces propoſitions ſoit fauſſe. En effet, comment eût-il pu nier qu'il n'y ait en Amérique d'immenſes marécages, d'où il ſort néceſſairement des brouillards qui y rendent l'athmoſphere plus humide que dans les autres contrées du Monde? Comment eût-il pu nier qu'il ne naiſſe en Amérique un nombre prodigieux de végétaux & de ſerpents venimeux? Puiſque ces plantes & ces reptiles ſont connus & décrits par les naturaliſtes.

M. de Buffon rapporte que la dépopulation du nouveau Monde, étoit encore plus grande qu'on ne l'a cru: il aſſure que Mr. Fabri a parcouru, dans le Nord de l'Amérique, de très-vaſtes terreins, & que, quand il s'éloignoit des rivieres, il lui arrivoit ſouvent de marcher pluſieurs jours ſans voir ni des habitations

(*a*) *Philoſophie de l'Hiſtoire*, p. 43.

humaines, ni aucune trace, ni aucun indice qu'il y en ait jamais eu.

Ces considérations ont porté M. de Buffon à penser que les hommes ne s'étoient répandus dans cette partie du nouveau continent que depuis peu. Ce sentiment n'a point été adopté par l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, qui s'est fondé sur la différence essentielle qu'on observe entre les langues Américaines & les langues Tartares: cependant si les hommes s'étoient introduits récemment dans ces contrées, ce ne pourroit avoir été que par le Kamtzchatka; & alors on n'auroit pas trouvé, parmi tous les peuples Américains, la tradition constante de leur retraite sur les montagnes, pendant que les plaines & les vallées étoient inondées. On conçoit, pour peu qu'on y réfléchisse, qu'une telle tradition prouve absolument que les Américains avoient habité ce pays depuis une infinité de siecles.

Lorsque M. Bertrand montra à quelques Sauvages du Nord, des productions marines, & des coquillages fossiles, tirés des *Montagnes bleues* qui se prolongent depuis le Canada jusqu'à la Caroline, ces Sauvages lui dirent que rien n'étoit moins étonnant, que de trouver des coquillages autour des *Montagnes bleues*; puisqu'ils savoient, par l'ancien-

ne parole (a), que la mer les avoit environnées. Or, si ces peuples étoient venus d'ailleurs, ils n'auroient jamais pu donner de tels éclaircissements sur les révolutions arrivées chez eux dans des temps qui ne peuvent être que très-reculés; mais qui sont néanmoins de beaucoup postérieurs à l'époque du dernier déluge, survenu dans notre continent. C'est à cette inondation que le nouveau Monde a éprouvé plus tard que l'ancien, que l'Auteur a rapporté comme à une source commune, & la dépopulation de l'Amérique, & l'état horrible où on l'a trouvé, & l'affoiblissement des nations qui y habitoient. Le critique, qui n'a pas discuté les choses, se contente d'accuser l'Auteur d'avoir soutenu que la matiere ne s'est organisée que depuis peu dans l'hémisphere opposé au nôtre. Je démontrerai jusqu'à l'évidence, que les *Recherches Philosophiques* ont été entreprises dans la vue de détruire ce systême de l'organisation récente, & cependant le critique impute à l'Auteur cette même hypothese qu'il a combattue de toutes ses forces. Je souhaiterois qu'il eût mieux compris l'ouvrage qu'il a attaqué.

On a fait observer que c'est le destin

(a) Ils appellent ainsi la tradition.

des peuples Sauvages de s'éteindre, lorſque des nations policées viennent s'établir parmi eux : cela eſt très-vrai par rapport au Nord de l'Amérique : beaucoup de perſonnes aſſurent que, ſi les Anglois continuent à y étendre leurs établiſſements, on n'y verra plus de Sauvages. Car, au lieu de ſe mettre à cultiver la terre, ils reculent devant les habitations des Européens, s'enfoncent de plus en plus dans les bois, & ſe replient ou vers les Aſſénipoils, ou vers la Baye de Hudſon : comme ils ne peuvent ſe rapprocher de la ſorte ſans ſe nuire les uns aux autres, ils dépériſſent, & dépériront de plus en plus, s'ils ne deviennent cultivateurs, ce qu'on n'oſeroit pas même eſpérer. Les cinq nations confédérées du Canada, les Mohawhs, les Senekas, les Oneydœs, les Onondagas & les Cayugas, qui faiſoient la principale, ou pour mieux dire l'unique force de l'Amérique ſeptentrionale, en 1530, temps auquel elles mettoient quinze mille hommes ſur pied, ne ſauroient aujourd'hui raſſembler trois mille guerriers, dans un pays plus grand que l'Allemagne. Les François les ont ſouvent été chercher dans leurs retraites, & les ont détruites autant qu'ils ont pu. Ces Sauvages avoient jadis la mauvaiſe coutume de déclarer la guerre, lorſqu'ils étoient enivrés d'eau de vie ou de rhum qui leur donnoit tant de courage, qu'ils

juroient ſolemnellement d'exterminer juſqu'au dernier des Européens, mais comme cette bravoure artificielle ne ſe ſoutenoit pas, ils perdoient du monde dans toutes les expéditions qu'ils entreprenoient. Enfin, à force de s'enivrer de rhum, & de déclarer la guerre, ils ſont réduits à rien. Ils ont eu auſſi la ſimplicité de vendre leur pays: plus je réfléchis à ces ventes, & plus elles me paroiſſent nulles; car, comme je le dirai dans un autre ouvrage, le Sauvage eſt mineur reſpectivement à l'homme policé, & quand il vend ſa patrie, il ne connoît ni la valeur de ce qu'il reçoit, ni la valeur de ce qu'il donne: auſſi les Dellawares & tous ceux qui, comme eux, ont vendus de vaſtes terreins, s'en ſont-ils repentis quelquefois le jour même, quelquefois un mois après le contrat.



CHAPITRE VII.

De la facilité à enfanter en Amérique, du terme de la vie parmi les Américains & les Créoles, & du petit nombre d'hommes contrefaits qu'on rencontre chez les Sauvages.

EN Europe & dans plusieurs endroits de l'Asie, comme dans la Géorgie, la Mingrelie & la Circassie, où le sang est très-beau & l'espece humaine perfectionnée, les femmes accouchent avec douleur. En Amérique, où le sang n'est pas beau, & l'espece énervée, les femmes enfantent sans douleur & avec une facilité étonnante (a).

En prenant les pays de l'Europe l'un portant l'autre, on trouve que, sur cent femmes en couches, il en meurt plus qu'une; & en Amérique sur mille femmes en couches, il en meurt à peu près une. Cependant notre ancien continent est fort peuplé, & le nouveau continent est un désert relativement à son étendue: ainsi cette grande facilité que les

(a) Voyez les *Recherches Philosoph. T. I. p. 61.*

femmes y ont à enfanter est accompagnée d'une grande infécondité. C'est donc là un dérangement dans la constitution du sexe : car il y a des cantons aux Indes orientales & sur-tout dans les provinces les plus méridionales de la Chine, où les femmes se délivrent de leur fruit avec autant de facilité que les Américaines ; mais loin d'être stériles comme elles, leur fécondité surpasse celle des Européennes.

Ainsi l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a pris la facilité à enfanter pour un caractere d'affoiblissement, qu'en tant qu'elle est accompagnée de cette stérilité qu'on remarque parmi les femmes du nouveau Monde, qui cessent ordinairement d'avoir des enfants à 36 ans.

On ne peut attribuer la dépopulation de l'Amérique aux massacres des Espagnols : puisqu'il a passé dans les Indes occidentales plus d'Européens qu'on y a détruit d'indigenes ; & si l'on comptoit les Negres, on trouveroit que le nouveau continent a plus reçu d'hommes de l'ancien Monde, qu'il n'en existoit au moment de la découverte.

Le critique dit jusqu'à deux fois, que les *Américains vivent des siecles.* (a) A ce-

(a) *Dissertation sur l'Amérique*, *page* 55, & 89.

la

la je réponds que telles exagérations peuvent être bonnes dans une Dissertation où l'on n'examine pas les choses ; mais qu'elles ne sauroient trouver place dans un livre où l'on s'attache à examiner les choses.

Comme les Sauvages ne savent pas compter, & qu'ils n'ont ni calendriers, ni époques, ils ignorent l'année de leur naissance, & il est très-difficile de connoître au juste leur âge. Chez quelques peuplades on met tous les ans une noix, ou un caillou dans un panier : c'est là le dépôt de leurs archives & de leurs annales, qu'on ne conserve qu'aussi long-temps que le village reste dans un même lieu ; car quand la peuplade change de demeure, on fait un autre panier, & on commence de nouveau à y jetter des cailloux ; mais chaque individu n'en ignore pas moins le nombre d'années qu'il a vécu, & en effet cette connoissance intéresse très-peu les Sauvages. Ils vivent en général, aussi long-temps que les autres hommes : le mal vénérien n'est qu'une affection de leur tempérament, qui ne les tue pas plus que la lepre tuoit les lépreux, lesquels parvenoient souvent à 80 ans, & poussoient quelquefois leur carriere au-delà de ce terme.

Quant à la durée de la vie parmi les Créoles, elle paroît être plus courte qu'en Europe : car comme leur raison se déve-

loppe plutôt, c'est une preuve qu'ils parviennent en moins de temps à la puberté; de sorte qu'ils perdent d'un côté ce qu'ils gagnent de l'autre.

C'est d'après les propres expressions de Dom Juan, qu'il est dit dans les *Recherches Philosophiques*, que les Créoles de l'Amérique méridionale acquierent la maturité de ce qu'on peut appéller parmi eux l'esprit, avant que les enfants de l'Europe y atteignent; mais cette faculté s'éteint d'autant plus promptement, qu'elle se manifeste plus promptement. Et voilà pourquoi on dit d'eux, qu'ils sont déja aveugles, lorsque les autres hommes commencent à voir. Or cette observation de Dom Juan sur les Créoles du Sud de l'Amérique, est exactement conforme à l'observation qu'on a faite sur les Créoles du Nord de l'Amérique, ce qui est sans doute très-étonnant.

„ Nous ne devons pas omettre une „ remarque singuliere qu'on fait au sujet „ des habitants de la Pensilvanie. Il „ semble que la Nature agisse plus rapidement „ dans ces contrées qu'en Europe; „ car l'on voit la raison dévancer „ la maturité de l'âge. Il n'est pas rare „ de trouver de petits garçons en état „ de répondre à des questions fort au-dessus „ de leur âge, avec autant de „ justesse & de bon sens, que s'ils étoient

„ déja des hommes. Il eſt vrai qu'ils ne „ parviennent pas à la même vieilleſſe „ que les Européens. Il eſt ſans exem- „ ple qu'un habitant né dans ces climats, „ ait atteint quatre-vingts ou quatre- „ vingts-dix ans. On ne parle ici que „ des hommes d'origine Européenne ; „ car pour les Sauvages, qui ſont les „ anciens habitants du pays, on voit „ encore des vieillards parmi eux ; mais „ ils ſont en bien plus petit nombre „ qu'anciennement „. *Hiſtoire Naturelle de la Penſilvanie*, page 236.

Cette précocité de la raiſon dans les Créoles de l'Amérique, explique naturellement pourquoi ils ne ſauroient réuſſir dans les ſciences : leur entendement baiſſe à meſure qu'ils avancent : ils ont trop d'eſprit dans cet âge où les autres enfants apprennent à lire, & ils n'ont déja plus d'eſprit dans cet âge où les autres hommes étudient ce qu'on leur a enſeigné dans leur jeuneſſe. Tout cela eſt un effet néceſſaire de la dégénération que l'eſpece humaine éprouve chez eux.

L'Auteur a expliqué pourquoi on ne rencontre point parmi les peuples véritablement ſauvages, des aveugles, des muets, des boiteux, & enfin des hommes contrefaits (a), puiſqu'on y détruit

(a) A l'article des *Hermaphrodites*, & de la *Circonciſion*

les enfants qui naissent avec des défauts semblables. A Lacédémone on ne voyoit jamais de bossus, ni de personnes auxquelles il manquoit naturellement quelque membre. Cela n'est pas surprenant, puisqu'on y jetoit les enfants nés avec de telles difformités, dans cette voierie qu'on osoit nommer le *Lieu du dépôt* au pied du mont Taygete.

Il est vrai qu'il naît moins d'enfants difformes parmi les Sauvages, que chez les peuples policés; mais la raison n'en est pas dans la vigueur de la complexion de ces Sauvages, qui d'abord sont moins ardents dans l'amour, & qui vivant dans un état où le travail leur est inconnu, ne disloquent pas leurs membres en soulevant des fardeaux, en conduisant des machines, en élevant des édifices; enfin, comme ils n'ont pas des arts, ils n'ont pas aussi les maladies des artisans. Les grandes courses, que les femmes enceintes y entreprennent à la suite des chasseurs, les font quelquefois avorter; mais il est rare que la violence du mouvement estropie l'embrion: nous observons exactement la même chose parmi les femelles de certains animaux sauvages, & même de certains animaux domestiques, comme les chiens, dont on fait chasser les femelles pleines, sans qu'il en résulte aucun accident sensible par rapport aux petits dont elles se dé-

livrent; tandis que les vaches, qui se meuvent si lentement produisent fort souvent des veaux monstrueux, ou difformes; & cela est très-rare parmi les chiens (a).

Dès que les Péruviens sont devenus sujets de l'Espagne, on a été étonné de voir naître parmi eux plus d'individus estropiés qu'on n'en rencontre en Europe; cela est occasionné d'un côté par les travaux auxquels on les soumet, & de l'autre parce qu'on ne leur permet plus de massacrer les enfants qui, en venant au monde, ont quelque membre de trop ou de moins, ou la colonne vertébrale courbée.

(a) Il se peut bien que dans les quadrupedes le fœtus ne souffre pas tant par le mouvement de la mere que dans l'espece humaine: aussi faut-il convenir que les femmes sauvages, dans les derniers mois de leur grossesse, ne peuvent suivre les chasseurs, & restent alors dans les cabanes, ou au fond des bois. J'ai lu dans une relation, que parmi les Tapuias, elles ne nouent pas le cordon ombilical à leurs enfants, ce qui m'a beaucoup étonné. Les voyageurs pourroient nous apprendre encore bien des choses curieuses sur les mœurs des Sauvages: si l'on ne noue pas le cordon à leurs enfants, il faut qu'ils se servent d'un ligament ou de quelqu'autre pratique semblable.

Quant aux aveugles, il ne sauroit s'en trouver chez les peuples purement chasseurs & pêcheurs, où personne n'aide personne, & où l'on massacre même les vieillards qui manquent de forces pour se nourrir eux-mêmes. Là, dis-je, les aveugles meurent de faim, ou bien on les tue : car, pour chasser & pour pêcher, il faut l'usage des yeux. Parmi les peuples bergers tels que les Lappons, on rencontre fréquemment des aveugles ; mais comme il est très-aisé de les nourrir de chair, ou de lait de Rhenne, au fond d'une cabane, on est bien éloigné de les laisser périr de faim, & encore bien plus éloigné d'attenter à leurs jours, comme le font les Sauvages de l'Amérique, qui en courant dans des bois épais, ne sauroient conduire des vieillards & beaucoup moins des aveugles.

Cet état, où l'on sacrifie, où l'on abandonne les personnes infirmes ou décrépites, est le dernier des états où l'homme puisse être réduit. Mais le critique, qui voit tous les désordres imaginables parmi les nations civilisées de l'Europe, ne voit aucun désordre chez les Sauvages du nouveau Monde : cependant ce qu'il prend pour la vigueur de leur complexion, est l'effet de leur barbarie & de leur brutalité ; ce qu'il prend pour leur force, est précisément leur foiblesse.

CHAPITRE VIII.

Du portrait des Américains.

LE portrait que l'Auteur a donné des Américains, a été fortement attaqué par le critique, qui semble avoir choisi ce sujet pour déclamer à son aise : il prend même un ton imposant, & cependant il se trompe. Pour démontrer qu'il a tort, il suffit de mettre sous les yeux du lecteur le passage suivant.

„ J'ai cru reconnoître dans tous les
„ Américains un même fond de carac-
„ tere. L'insensibilité en fait la base. Je
„ laisse à décider si on la doit honorer
„ du nom d'apathie, ou l'avilir par ce-
„ lui de stupidité. Elle naît sans doute
„ du petit nombre de leurs idées qui ne
„ s'étend pas au delà de leurs besoins.
„ Gloutons jusqu'à la voracité, quand
„ ils ont de quoi se satisfaire ; sobres,
„ quand la nécessité les y oblige, jusqu'à
„ se passer de tout sans paroître rien de-
„ sirer : pusillanimes & poltrons jusqu'à
„ l'excès, si l'ivresse ne les transporte
„ pas ; ennemis du travail ; indifférents
„ à tout motif de gloire, d'honneur ou
„ de reconnoissance ; uniquement occu-

„ pés de l'objet présent & toujours dé-
„ terminés par lui ; sans inquiétude pour
„ l'avenir, incapables de prévoyance &
„ de réflexion : se livrant, quand rien ne
„ les gêne, à une joie puérile, qu'ils
„ manifestent par des sauts & des éclats
„ de rire immodérés, sans objet & sans
„ dessein : ils passent leur vie sans pen-
„ ser, & ils vieillissent sans sortir de
„ l'enfance, dont ils conservent tous les
„ défauts „.

„ Si ces reproches ne regardoient que
„ les Indiens de quelques provinces du
„ Pérou, auxquels il ne manque que le
„ nom d'esclaves, on pourroit croire que
„ cette espece d'abrutissement naît de la
„ servile dépendance où ils vivent ; l'e-
„ xemple des Grecs modernes prouvant
„ assez combien l'esclavage est propre à
„ dégrader les hommes. Mais les Indiens
„ des Missions, & les Sauvages qui jouis-
„ sent de leur liberté, étant pour le
„ moins aussi bornés, pour ne pas dire
„ aussi stupides que les autres, on ne
„ peut voir sans humiliation, combien
„ l'homme abandonné à la simple natu-
„ re, privé d'éducation & de société,
„ differe peu de la bête „.

Tels sont les termes de M. de la Condamine, dans *son Voyage sur l'Amazone pag.* 52 & 53.

Comme l'Auteur des *Recherches Philo-*

sophiques n'a rien dit de plus, ni de moins (*a*) que ce qui est contenu dans cet extrait, je ne conçois pas comment le critique a pu l'accuser devant une des premieres Académies de l'Europe, d'en avoir imposé sans aucune retenue, sans aucun respect quelconque pour la vérité, & d'avoir fait des Indiens occidentaux un portrait qui est tout d'imagination.

Je souhaiterois pouvoir justifier ce procédé, où la bonne foi manque; mais cela est bien difficile. Au reste, l'Auteur se repose sur le témoignage qu'il a à se rendre à lui-même : il sait que plus on lira l'Histoire de l'Amérique, & plus on s'appercevra qu'il n'a point avancé une seule proposition sans en avoir des preuves. Le plus grand reproche qu'on lui ait fait, est d'avoir relevé avec trop peu de ménagement, les erreurs où quelques voyageurs sont tombés; mais ces voyageurs lui ont été inconnus, il n'a parlé que de leurs ouvrages qu'il connoissoit : s'il avoit eu plus d'indulgenee pour eux, il eût pris moins d'intérêt à la vérité. Quand les voyageurs n'ont été ni naturalistes, ni philosophes, on ne sauroit assez se défier d'eux. M. de P. a adopté le fait

(*a*) Il n'y a qu'à consulter l'ouvrage de M. de P. pour se convaincre qu'il a suivi fidellement le passage qu'on vient de citer, sans s'en s'écarter a un mot.

rapporté par le Pere Charlevoix, dans l'*Histoire de la Nouvelle France*, touchant ce poil follet qui croît sur le corps des enfants sauvages, & qui se déracine vers le huitieme, ou le neuvieme jour, comme Charlevoix le dit. Cette observation lui paroît maintenant n'avoir pas été bien faite; parce qu'il soupçonne que ces prétendus poils ne sont que des *Crinons*, que les médecins & les naturalistes nomment *Vermes comedones* ou *crinones*: il est d'autant plus porté à le croire, qu'en effet les Sauvages sont fort sujets à différentes especes de vers, & que des voyageurs malhabiles ont pu aisément prendre ces insectes pour des cheveux, ou des poils; car ils y ressemblent exactement, comme leur nom l'indique assez. Or comme les *Crinons* attaquent aussi les enfants en Europe, cela fait disparoître tout le phénomene. (a)

Je rapporte ce fait pour prouver, qu'on ne sauroit être trop en garde contre les relations, & que l'Auteur, après s'en être tant défié, auroit pu s'en défier davantage. Si le critique avoit fait de pareilles objections, on lui en eût été très-redevable; mais il ne s'est point du tout occupé de l'Histoire naturelle.

(a) Voyez les *Recherches Philosophiques*, p. 43. T. I.

CHAPITRE IX.

Continuation.

VOyons maintenant le portrait des Américains, tel que l'a fait le critique, qui y confond le physique & le moral. Voici ses termes.

„ Les Américains, loin d'être une ra-„ ce d'hommes dégradée & dégénérée „ de la nature humaine, *ont tout ce qui* „ *caractérise la perfection* : belle taille, „ corps bien proportionné, aucun bossu, „ tortu, aveugle, muet, ou affecté „ d'autres infirmités, si communes dans „ notre continent ; une santé ferme, „ vigoureuse, une vie qui passe ordinai-„ rement les bornes de la nôtre ; *un esprit* „ *sain, instruit, éclairé & guidé par une* „ *philosophie vraiment naturelle, & non* „ *subordonnée comme la nôtre, aux préju-*„ *gés de l'éducation* ; *une ame noble, cou-*„ *rageuse, un cœur genéreux, obligeant* ; „ que faut-il de plus à M. de P. pour être „ véritablement homme ? (*a*) „

Il n'y a pas ici un mot qui s'accorde avec ce qu'on vient de lire dans M. de

(*a*) *Dissertation sur l'Amérique.* Page 135.

la Condamine, & cependant Dom Pernety ne nous apprend pas les motifs qui l'ont porté à démentir M. de la Condamine d'une façon si formelle. Pourquoi veut-il qu'on le croie sur sa parole, & qu'on refuse toute croyance à un philosophe qui a séjourné dix ans parmi ces Américains qu'il nous a dépeints tels qu'il les a vus? Je pense que tout homme raisonnable ne balancera point entre ces deux témoignages : on en croira toujours M. de la Condamine, quoiqu'en dise le critique (*a*), qui n'a été qu'aux isles Malouines où il n'a pas vu des Américains, ces isles n'ayant jamais été habitées.

Je vais examiner les choses plus en détail.

Ces Sauvages, qui ne *sont affectés d'aucune infirmité*, suivant le critique, ont néanmoins la lepre écailleuse, endémique dans le Paraguai & le Tucuman : ils ont le *mal de Siam*, qui est endémique dans la plupart des provinces méridionales de l'Amérique (*b*) : ils ont le mal

(*a*) Je suis presque certain que Dom Pernety n'a jamais lu le voyage de M. de la Condamine, sans quoi il eût été plus réservé, ou eût parlé tout autrement qu'il n'a fait.

(*b*) C'est une inflammation au fondement, ou plutôt pour parler comme le Médecin Pison, *incendium & corruptio ani cum ulcere*

vénérien, endémique dans tout le nouveau Monde, son véritable foyer: ils ont le corps tout dépilé, sont insensibles à l'amour, & sujets aux vers dont ils nourrissent différentes especes dans leurs intestins: la petite vérole fait parmi eux d'horribles ravages, & ils ne sont, comme on le voit, *affectés d'aucune indisposition.*

On n'a pas trouvé une seule peuplade en Amérique, qui n'eût des médecins: ce qui est fort singulier; car on s'imagine ordinairement que chaque Sauvage sait se guérir lui-même, comme les Hottentots. On ne sauroit disconvenir que les Autmons, les Jongleurs, les Javas, les Boyés, les Alexis & les Piaies, qui sont les médecins des Sauvages du nouveau Monde, n'eussent quelques connoissances des simples, & sur-tout des vulnéraires & des sudorifiques qu'ils emploient contre le mal vénérien: ils assuroient avoir appris les propriétés de certaines plantes, en observant les animaux malades; mais cela paroît aussi incertain que ce que disoient les Péruviens sur les vertus du *Quinquina*, qui leur avoient été indiquées, à ce qu'ils soutenoient, par les Lions de leur pays,

---

depascente, sine vel cum sanguinis fluxu dolorifico. Hist. Nat. & Med. Indiæ, Liv. II. Cap. 14.

qui pendant leur fievre alloient écorcher l'arbre du *Quinquina* (*a*). Quoiqu'il en soit, les médecins sauvages, & ceux mêmes qui savoient le mieux guérir le mal vénérien, n'ont jamais pu découvrir aucun spécifique pour arrêter les progrès de la petite vérole, qui tue tous ceux d'entre les Américains qui ne portent pas d'habits & qui se frottent de différents onguents : ces hommes ayant la peau très-dure & tous les pores bouchés par une couche de graisse, n'éprouvent pas comme les autres une éruption; mais une espece d'effervescence, à cause des efforts que fait la maladie pour trouver une issue. La lepre écailleuse est aussi plus difficile à guérir parmi les Mayetes de la Guiane, qui vont nuds, que parmi les Indiens habillés des Missions.

Quant à la *philosophie* de ces barbares, elle consiste à maltraiter d'une maniere inouie les femmes, à s'enivrer de chica, d'eau de vie, de guldive; à fu-

(*a*) Le Lion n'est pas sujet, comme on l'a prétendu, à une fievre éphémere : il est vrai qu'il rugit tous les jours assez réguliérement aux mêmes heures, & c'est sans doute ce rugissement qui a donné lieu à ce qu'on dit de sa fievre. Comme il mange beaucoup à la fois, il se peut bien qu'il lui survient un frisson lorsqu'il digere. Mais je ne crois pas que ce frisson ait fait découvrir au Puma du Pérou le *Palo de Calenturas*.

mer du tabac, à se faire éternellement la guerre, à enlever des chevelures, à tourmenter leurs prisonniers, à manger des hommes, à ne point cultiver la terre par paresse, à se tenir dans des cabanes enfumées. Que le Ciel nous préserve de ces philosophes-là ! Le critique assure, que *leur esprit est instruit & éclairé.* Oui, sans doute ; puisqu'ils ne savent compter au delà de leurs doigts, & qu'on ne peut leur apprendre ni à lire, ni à écrire. Il faut abuser étrangement des termes, pour oser mettre en fait que de tels hommes, brutalement poussés par leur instinct animal, ne sachant modérer ni leur voracité, ni leur insatiable soif des liqueurs spiritueuses, ni leur haine, ni leur vengeance, ont une meilleure philosophie que les nations policées de l'ancien continent.

Le critique assure, dans sa préface, qu'il veut apprécier l'Amérique & les Américains à leur juste valeur. Qui se seroit attendu alors, qu'il soutiendroit, dans le cours de sa Dissertation, que les barbares du nouveau continent sont des philosophes supérieurs aux philosophes de l'Europe ? Voilà donc les Américains appréciés à leur juste valeur.

Ce qu'il y a encore de plus singulier, c'est que le critique ne veut jamais que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* parle dans son systême. Il lui dit sans

cesse : *Vous ne devez pas penser d'après vous-même : vous devez penser comme moi : vous défendez vos opinions, vous devez les quitter, & adopter mes opinions : vous soutenez que les Sauvages de l'Amérique sont en tout inférieurs aux Européens ; & moi je prétends que les Sauvages du nouveau Monde sont très-supérieurs aux peuples de l'Europe ; je ne puis le prouver, mais cela n'empêche pas que je n'aie raison, & que je ne vous procure de quoi vous guérir de votre prévention.* (a)

A cela je réponds que l'Auteur n'est pas opiniâtre ; mais il n'est pas aussi imbécille : il soutiendra toujours que les nations policées ont un avantage infini sur ces hordes de Sauvages qui errent dans les forêts obscures de l'Amérique, sans arts, sans industrie, sans se connoître eux-mêmes, ni leurs semblables ; & sans avoir une supériorité bien marquée sur les bêtes, comme l'observe M. de la Condamine.

J'ai expliqué au Chapitre VII pourquoi on ne rencontre presque jamais des hommes contrefaits, parmi les peuples véritablement chasseurs & pêcheurs : j'ai aussi parlé du terme de la vie chez les Sauvages ; & ce que j'en ai dit, est plus que suffisant pour démontrer à cet égard les erreurs du critique.

(a) *Dissertation sur l'Amérique*, p. 48.

CHAPITRE X.

De la dispute entre les Missionnaires par rapport aux Sauvages du Nord de l'Amérique.

DOm Pernety parle, en passant, d'une dispute élevée jadis entre les Récollets & les Jésuites, touchant les Sauvages du Nord de l'Amérique; mais il n'a point été informé de ce démêlé, & n'en a sû que ce qu'en dit la Hontan. Or voici de quoi il étoit question.

Les Missions du Canada furent d'abord confiées aux Récollets François, qui firent de petits établissements dans l'endroit où est de nos jours Québec: ils en firent aussi à Tadoussac & chez les Hurons. Ensuite ils catéchiserent de leur mieux les Sauvages, & en baptiserent quelques-uns; mais ils s'apperçurent bientôt que ces hommes étoient si abrutis qu'on les catéchisoit en vain & qu'en vain on les baptisoit. Cela les engagea à écrire à la Sorbonne, afin de la consulter sur la conduite qu'il falloit tenir: ils demanderent sur-tout s'il convenoit d'administrer le Baptême à des Sauvages, doués de si peu de conception qu'on ne pouvoit leur faire retenir, & bien moins comprendre

les principaux points de la Religion. La Sorbonne répondit qu'on ne devoit conférer le Baptême qu'à ceux d'entre les Américains qui paroîtroient être aussi instruits qu'on peut en toute rigueur l'exiger d'un néophyte en âge de discrétion. En conséquence de cet ordre, les Récollets continuerent à prêcher du matin au soir, ennuyerent les Hurons, & ne firent aucun progrès : cela les détermina à appeller à leur secours quelques Jésuites, qui n'eurent pas plutôt mis le pied dans la Nouvelle-France, qu'ils formerent le projet d'en chasser, avant tout, les Récollets ; & ils y réussirent par le crédit de M. de Lauzon, surintendant & président de la Compagnie du commerce du Canada, qui défendit aux Franciscains d'y retourner sous peine d'être châtiés : ils lui intenterent un procès, mais ils perdirent & durent encore payer les frais.

Dès que les Jésuites se virent possesseurs paisibles de la Nouvelle France, ils publierent, selon leur coutume, des *Lettres Edifiantes*, dans lesquelles ils soutinrent que les Récollets n'y entendoient rien, & qu'ils avoient eu grand tort d'assurer que les Sauvages manquoient d'esprit : ils les dépeignirent comme des hommes remplis d'un rare jugement, & dont la conversion étoit extrêmement facile. Enfin, un jour ils

firent imprimer une brochure à Bourdeaux, par laquelle ils féliciterent Louis XIV, de ce que, sous son très-glorieux regne, le Ciel avoit daigné, par le ministere des Jésuites, convertir tous les Sauvages de la Nouvelle-France, sans même excepter les Assénipoils. Cette nouvelle étonna beaucoup Messieurs des Missions étrangeres, & sur-tout les Récollets, qui commencerent alors à entamer la dispute dont il est question, & ne cesserent de répéter qu'on en imposoit au Roi & au public. On chargea des personnes instruites de prendre des informations sur les lieux, & voici ce qui fut constaté. On prouva que les Jésuites, suivant une conduite entiérement opposée à celle de leurs prédécesseurs, commençoient par baptiser, sans s'informer de la capacité des néophytes : on prouva, que parmi tous les Sauvages de ce pays, il n'y en avoit aucun qui ne se laissât très-volontiers baptiser dix fois par jour pour un verre d'eau de vie & une pincée de vermillon : on prouva que de tous les prétendus convertis aucun ne savoit le moindre mot de la Religion Chrétienne.

On assure que Louis XIV fut fort irrité : mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on arrêta les exemplaires de la brochure, & qu'on défendit inutilement aux Jésuites d'en publier de pareilles à

l'avenir. Ces religieux étoient fort conséquents, & entendoient leurs véritables intérêts : car s'ils avoient avoué, comme les Récollets, que les Sauvages avoient trop peu d'esprit pour comprendre le catéchisme, on leur auroit dit : que faites-vous donc en Amérique ? Quand ce grand prétexte des conversions n'a pas guidé les Jésuites, qui ont donné des relations particulieres de quelques provinces de l'Amérique, ils ont dépeint les Sauvages comme les plus stupides des hommes : il n'y a qu'à voir ce que le Pere Charlevoix rapporte des anciens habitants de St. Domingue, auxquels il refuse presque le titre d'hommes. En effet, tous ces insulaires avoient autant d'esprit & de conception que les Caraïbes, qui vendent le matin leur lit, & qui en sont très-fâchés le soir ; ce sont des philosophes, selon le critique.

Quand les Anglois se sont emparés du Canada, il ont vu clairement que les Missionnaires Franciscains avoient agi de bonne foi, & que les Sauvages y étoient aussi peu convertis que du temps de Verrazan & de Jacques Cartier : on suppose que ce qu'ils nomment le *Manitou Messou*, a quelque rapport à ce qu'ils ont oui conter du Messie, & que tout leur Christianisme se borne là.

Le critique assure que les dogmes religieux de ces Sauvages du Canada, sont

les mêmes que ceux des Gentous ou des Bramines. Cela prouve évidemment qu'il n'a point eu la moindre connoissance de la religion des Bramines : ceux qui ont lu la traduction du *Vedam*, à laquelle Baldeus a travaillé pendant trente ans, dans l'isle de Ceylan, & ceux sur-tout qui connoissent le précieux fragment qu'on vient de publier du *Shastah de Bramah*, seront bien étonnés de ce que le critique ait avancé une pareille proposition. On n'a point trouvé parmi tous les peuples Américains, la moindre trace de cet Etre à trois attributs, nommés *Bramah*, *Bistnoo* & *Sich*, sur lequel a toujours été fondée la théologie des Bramines : cela étoit ainsi avant Pythagore : cela étoit ainsi lorsqu'il entreprit son voyage aux Indes : cela a été ainsi du temps d'Apollonius, & est encore ainsi de nos jours. Quoique les compilateurs du *Vedam* aient fait, comme on le sait à n'en pas douter, de grands changements au *Shastah*, ils n'ont jamais porté aucune atteinte à ce dogme. Le critique, n'ayant rien examiné, rien approfondi, parle du *grand esprit* des Sauvages du Canada d'après la Hontan : cependant ce *grand esprit* est un Manitou, un être bizarre dont les Sauvages n'ont aucune idée claire : ainsi ils ont été bien éloignés d'en donner une notion, ni à la Hontan, ni à aucun voyageur ;

tantôt ils disent que ce Manitou, ou cet Atahocan, est dans une peau de castor, tantôt dans une peau de marte, & ils paroissent adorer les fourrures de ces animaux. On peut aisément insérer dans une relation, des raisonnements sur la théologie des Iroquois; mais on y distingue d'abord les idées & les préjugés du raisonneur, & non les idées des Sauvages, qui étant tombés dans le dernier abrutissement ne peuvent pas même s'expliquer sur de pareilles matieres, faute d'avoir des mots abstraits pour désigner les êtres métaphysiques. Il n'en est pas ainsi d'un peuple très-anciennement policé, tel que les Gentous, qui ont des livres qui nous sont connus, & dont nous pouvons juger sans raisonner. Le lecteur ne sera peut-être point fâché que je prenne la liberté de mettre sous ses yeux un article du *Shastah* original, & tel qu'il étoit avant que d'avoir été corrompu par les Auteurs du *Vedam*. Il est question du grand Etre à trois attributs.

„ Cet Etre est Dieu -- Dieu est un -- „ Créateur de tout ce qui existe. -- Dieu „ ressemble à une sphere parfaite qui n'a „ ni fin, ni commencement. -- Dieu regle & gouverne tout ce qui est créé, „ par une Providence générale qui résulte de principes fixes & déterminés. -- „ Tu ne chercheras point à connoître la

„ nature, ni l'essence de l'Eternel ; ni „ par quelles loix il gouverne le Monde -- Une pareille recherche est vaine „ & criminelle. -- Il doit te suffire de „ voir ses ouvrages jour par jour, nuit „ par nuit, sa sagesse, sa puissance & „ sa miséricorde. -- Profites-en. „ (*a*)

M. Holwell, qui vient de nous procurer une traduction du *Shastah*, observe très-bien que cette définition de l'Etre Suprême est à la fois simple, sublime & comparable à tout ce qu'on trouve sur ce sujet dans les codes religieux des plus anciennes nations de l'Asie : mais en vérité, ce n'est pas parmi les Sauvages de l'Amérique qu'il faut aller chercher des notions sur la Divinité, qu'on puisse mettre en parallele avec l'ancien culte des Bramines, ou des Parsis dont M. Anquetil vient de traduire les livres Zends.

J'ai observé que le critique ne cesse de faire dans son style affecté & précieux (*b*), des déclamations mille fois répé-

(*a*) *Evenements Historiques, relatifs au Bengale, & à l'Indostan, par J. Z. Holwell. T, II, p. 38. Paris 1768.*

(*b*) On pourra juger de la maniere d'écrire du critique, par le passage suivant. " Dans no- „ tre continent, la beauté riante de la terre „ est l'effet, non d'une nature empressée, com- „ me en Amérique, de satisfaire les desirs de

rées contre les ſciences, les arts, les richeſſes, les commodités & le luxe des peuples civiliſés: il a ſans doute prévu qu'on ne ſe donneroit point la peine de réfuter de tels paradoxes, qui n'ont pas même le mérite de la nouveauté. On a vu paroître en Europe pluſieurs miſantropes, qui ſe ſont déclarés hautement en faveur de la vie ſauvage contre l'état ſocial, & cependant ils ſont reſtés dans l'état ſocial; tandis que pour être conſéquents, & pour juſtifier leurs principes par leur conduite, ils devoient aller vivre dans les bois, & ſe faire Hurons: mais il eſt plus aiſé de mal raiſonner & d'être en contradiction avec ſoi-même que de ſe faire Huron. Il eſt vrai qu'on

---

„ ſes enfants; mais d'une nature forcée de rire „ d'une grimace convulſive dont notre orgueil „ & notre amour propre ont ſu nous apprendre à nous contenter, qui plus eſt à la trouver belle.

„ Ce ne ſont pas ces hommes vêtus d'or & „ de pourpre, dont l'indolence mollement étendue ſur le duvet nargue les injures de l'air „ ſous des lambris d'or & d'azur; qui n'ouvrent les yeux que pour être éblouis, &c. &c. „ p. 11.

Ceux qui aiment *Phœbus*, feront ſans doute très contents de ce ſtyle-là.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

à vu, depuis quelques années un homme, qui ayant été persécuté par les moines à cause de ses opinions & de son héritage, prit le parti de quitter l'Europe, & d'aller vivre avec les Iroquois & comme les Iroquois : il resta assez longtemps parmi eux, & revint enfin à l'occasion de la derniere guerre ; mais il avoit perdu l'esprit, & l'avoit perdu tellement qu'on a été obligé de l'enfermer. La même chose arriva, comme nous l'apprend M. Chevreau, au mathématicien Marcial, qui trouvant le séjour de Paris trop bruyant pour pouvoir y cultiver la géométrie, partit pour le Canada : à son retour il avoit tout oublié, & paroissoit être devenu imbécille, pour avoir vécu pendant cinq ans chez les Sauvages.

CHAPITRE XI.

De la lâcheté des Américains.

CE n'est point seulement d'après le témoignage des voyageurs, mais d'après les événements mêmes, qu'on a dit, dans les *Recherches Philosophiques*, que les Américains se sont très-mal défendus contre les usurpateurs de leur pays, & qu'ils n'ont jamais donné des preuves de

courage, dans ces temps malheureux, où ils en avoient si besoin.

Le critique, pour n'être d'accord en rien avec l'Auteur, assure que les Américains ont toujours été & sont encore extrêmement braves. S'il avoit lu plus attentivement l'histoire, il eût sans doute été mieux instruit de la façon dont s'est exécutée la conquête des Espagnols, qui ont envahi, aux Indes occidentales, tous les pays qu'ils ont voulu envahir, & cela avec des armées si peu nombreuses qu'on en est étonné: aussi M. de Montesquieu observe-t-il qu'il n'y a point de petit Prince en Europe, qui n'eût pu conquérir l'Amérique; puisque l'Espagne, totalement épuisée d'argent, n'y envoya pas plus de forces que le moindre Prince y en eût pu envoyer. Le critique se trompe ouvertement, lorsqu'il dit que les Espagnols furent reçus au nouveau Monde, comme des amis qu'on combla de présents, & auxquels on ne résista pas. L'Empereur du Pérou assembla contre eux toutes ses forces, & on étoit si peu résolu, dans son armée, à recevoir le voleur Pizarre, que la plupart des officiers assurerent qu'ils feroient les Européens prisonniers de guerre, & que, s'ils ne vouloient pas se rendre, on les extermineroit. *Un gouverneur Indien*, dit Zarate, *avoit envoyé dire à Atabaliba que non seulement le nombre des Espagnols*

étoit fort petit ; mais encore qu'ils étoient si paresseux, si efféminés & si lâches, qu'ils ne pouvoient marcher tant soit peu à pied sans se lasser, c'est pourquoi ils montoient sur de grandes brebis qu'ils nommoient des chevaux. (a)

Quand il fallut combattre, les Péruviens ne montrerent aucune ombre de courage, & on n'a jamais vu dans le Monde entier des hommes plus poltrons. Pizarre crut si peu qu'on devoit employer les armes à feu pour détruire cette race pusillanime, qu'il descendit de cheval, jetta son mousquet, & entra l'épée à la main lui seul dans l'armée ennemie, où il se saisit de l'Empereur, environné de plus de quarante mille hommes, qu'on chassa & qu'on massacra comme des bêtes. (b)

(a) *Hist. de la conquête du Pérou. Liv. II. Chap.* 3.

(b) Garcilasso assigne cinq causes qui, selon lui, ont rendu la conquête du Pérou si facile qu'on a peine à le croire. 1. Huayna Capac avoit prédit qu'il arriveroit un jour des hommes barbus dont la religion vaudroit mieux que celle des Péruviens. 2. La ressemblance que les Péruviens remarquerent entre les Espagnols & leur Dieu Viracocha. 3. Les armes à feu. 4. Les chevaux. 5. Les cruautés d'Atabaliba. *Hist. des guerres civiles des Espagnols aux Indes. Traduction de Baudoin.*

On peut dire que la prédiction de Huayna

Le Pérou étant un pays de montagnes, où il faut continuellement marcher & tourner par des gorges & des défilés ; où il faut sans cesse passer & repasser des rivieres & des torrents dont les bords sont fort escarpés & presque coupés à plomb ; on assure que quatre ou cinq mille hommes peuvent y défendre le centre du pays contre l'armée la plus nombreuse : la lâcheté des Péruviens est donc d'autant plus remarquable, qu'il leur eût été très-aisé de disputer ce terrein qu'ils connoissoient, contre quelques brigands qui ne le connoissoient point.

Que les femmes Américaines se soient par-tout déclarées en faveur des Européens contre leur propre nation (*a*), c'est sans doute un fait bien étonnant ; mais la maniere horrible dont ces Américains traitoient leurs femmes, avoit produit cette invincible aversion qu'elles avoient pour leurs compatriotes, & ce sincere attachement qu'elles montrerent aux Espagnols, en qui elles cru-

est une fable, on peut dire encore que la ressemblance entre les Espagnols & le Dieu Viracocha étoit une chimere, & que les cruautés d'Atabaliba sont des faussetés, inventées par les Espagnols, pour rendre odieux un Prince qu'ils ont si inhumainement traité.

(*a*) Voyez les *Recherches Philosoph. T. I. p.* 80, 81. & *T. II. p.* 178. & 179.

rent trouver des libérateurs, qui feroient cesser une tyrannie qui révoltoit la nature.

La conquête du Pérou n'étoit pas encore entiérement achevée, lorsqu'il se répandit un esprit de vertige sur les conquérants : leurs haines & leurs jalousies, qu'ils avoient su cacher jusqu'alors aux yeux du peuple vaincu, éclaterent ; & on vit les Espagnols livrer bataille aux Espagnols à Chapas, près de Quito, aux salines à Guarina, à Xaquixaquana, & cela dans un pays à peine conquis. Si les Péruviens, échappés aux défaites, avoient eu la moindre bravoure, ils eussent sans peine massacré, pendant cette horrible discorde, jusqu'au dernier des Castillans : mais ces hommes, aussi foibles qu'abrutis, allerent se faire eux-mêmes goujats, ou espions dans les petites armées Espagnoles, occupées à s'entre-détruire avec une fureur & un acharnement dont il n'y a point d'exemple dans l'histoire ; & le Pérou resta à l'Espagne.

Cortez en pénétrant dans le Mexique, à la tête de quatre cents hommes, fit égorger plus de quarante mille Américains, qui voulurent lui résister à Pontoncha & à Tlascala : le bruit de ces victoires, ou plutôt de ces massacres, épouvanta tellement l'Empereur Montezuma, que, dans la consternation gé-

nérale, il perdit jusqu'à l'espoir de pouvoir vaincre, & se laissa mettre aux arrêts comme un enfant: pour être délivré, il se démit de tous ses états, reconnut le Roi d'Espagne pour son Souverain, & calma, autant qu'il put, ceux d'entre ses sujets qui paroissoient vouloir se révolter contre les Espagnols. Cette démarche n'étoit-elle donc point celle d'un Prince incapable de penser en homme?

Enfin, quelle qu'ait été la dépopulation de l'Amérique au quinzieme siecle, il est certain que, si l'on y avoit trouvé des peuples vaillants & belliqueux, on n'eût pu en si peu d'années soumettre une moitié du Monde, & former des établissements depuis la baye de Hudson jusqu'à l'isle de Chiloë.

On n'a jamais pu, avec les armes à feu, exécuter la conquête de l'intérieur de l'Afrique; quoique les Européens l'aient tentée tant de fois & avec tant d'acharnement. Cependant les habitants de ces contrées avoient aussi peu de connoissance de la poudre à canon, lorsqu'on les attaqua pour la premiere fois, que les Américains, lorsqu'on les attaqua pour la premiere fois: aussi les Espagnols ne faisoient-ils aucun cas de leur artillerie, en comparaison de leurs chiens, qui n'ont été arrêtés, ni repoussés dans aucune action; parce qu'on n'a pas ren-

contré un Indien, qui eût assez de bravoure pour terrasser ces animaux; ils les tuoient quelquefois de loin avec des fleches; mais quand ils se laissoient atteindre, ils étoient indubitablement déchirés; n'ayant point d'habits, chaque morsure leur faisoit une plaie, & n'osant empoigner les dogues, ils leur prêtoient la gorge. La mode qu'avoient alors les Espagnols & tous les Européens en général, de laisser croître leur barbe, eût seule suffi pour faciliter la conquête de l'Amérique: car les Indiens ne pouvoient supporter la vue ni des hommes barbus, ni des chiens, ni des chevaux. On a été plus de quarante ans au Pérou sans pouvoir, ni par menaces, ni par promesses, engager les Péruviens à ferrer les chevaux: ils n'osoient les approcher de cinquante pas, & plusieurs tomboient en foiblesse en les voyant de loin. Les Romains furent sans doute un peu effrayés par les premiers Eléphants qu'ils virent pendant la guerre de Pyrrhus; ces animaux leur étoient si inconnus, qu'ils en ignoroient jusqu'au nom; & ils les prirent pour une espece particuliere de boeufs (*a*); mais ils revinrent bientôt

(*a*) Dans la plus ancienne inscription qu'on conserve à Rome, & qui est celle de la colonne rostrale de Duillius, on nomme encore les Eléphants *Boves Lucas*. Jamais aucun an-

de cette frayeur, & les combattirent de pied ferme : tandis que les Américains, long-temps après que la conquête de leur pays fut achevée, continuerent à avoir une peur horrible des chevaux qu'ils avoient d'abord pris pour des moutons. Que feroit-ce donc si ces hommes là avoient été attaqués avec des Eléphants ?

Pour diminuer tout le merveilleux de ces événements, le critique dit que les Sauvages du Canada ont, pendant la derniere guerre, battu les Anglois. Mais les Anglois n'ont-ils donc pas conquis le Canada, & malgré ces Sauvages, & malgré les François ? Y a-t-il un seul Iroquois, qui ose aujourd'hui tirer un coup de fusil sans la permission du Gouverneur de Québec ? Non sans doute : que peut donc servir une pareille objection ? Voilà ce que je ne conçois point. D'ailleurs, la défaite du Général Bradock fut l'effet de son trop d'ardeur ; il se renferma dans un terrein qu'il ne connoissoit pas assez, & d'où il ne put se dégager.

On sait que l'infériorité des François, dans cette guerre, provenoit de ce qu'ils

---

tiquaire n'eût soupçonné que cela signifioit des Eléphants, si heureusement Pline ne nous avoit instruits là-dessus. Voyez les *Annales Romaines de Pighius sur le consulat de Duillius.*

avoient dans leurs troupes beaucoup de Sauvages & beaucoup d'hommes nés en Amérique : tandis que les Anglois employerent, outre les *Rangers*, des troupes levées en Europe, qui auront une supériorité décidée sur les Créoles, aussi long-temps que continuera la dégénération dans l'espece humaine au nouveau Monde, comme on a pu assez le comprendre par l'extrait que j'ai donné de l'Histoire de la Pensilvanie. Il est vrai qu'il y a de certains cantons dans l'Amérique méridionale, où l'air est infiniment plus contraire aux Européens nouvellement débarqués qu'aux habitants. On en a eu un exemple lors de la prise de Carthagene des Indes par Mr. de Pointis: il enleva cette place aux Espagnols sans aucun effort; mais le mauvais air lui tua tant de monde, que s'il ne s'étoit, pour ainsi dire, sauvé, il ne lui seroit pas resté un homme. Les maladies firent aussi presqu'échouer l'entreprise de Cromwel sur la Jamaïque; & on a vu ce qui est arrivé de nos jours aux Anglois dans l'isle de Cuba, au point qu'on est étonné que des troupes frappées par de si terribles fléaux, aient pu prendre la Havane.

Il y a sans doute, dans le sein des plus vastes forêts de l'Amérique & dans les stériles rochers du Chili, de petites peuplades qu'on ne connoît point, ou

dont on n'exige aucun tribut. Qui voudroit se mettre en devoir d'aller subjuguer des Sauvages qui ont à peine des cabanes, & qui ne payeroient pas les frais qu'il faudroit faire pour les battre ? Leur misere profonde les met à l'abri de la servitude, dont leur bravoure ne sauroit les garantir. D'ailleurs, les Européens ont tant de terrein dans ce pays, que loin d'en desirer aujourd'hui davantage, ils ne sauroient faire valoir la millieme partie de celui qu'ils occupent.

Si dans le Nord les Sauvages ont quelquefois inquiété les colonies, c'est qu'ils faisoient de nuit des incursions, & mettoient le feu aux maisons des planteurs qui, ayant bâti dans les campagnes souvent à deux ou trois lieues les uns des autres, ne pouvoient se secourir mutuellement, ni arrêter ces incendiaires. Dès qu'on a rapproché les habitations, en conséquence des loix faites à ce sujet (a), la sécurité a beaucoup augmenté ; & ce

(a) Dans la Virginie on a eu beaucoup de peine à rassembler les planteurs dispersés : la plupart le sont encore aujourd'hui. On a observé que plus on rapprochoit les habitations des Colons, & plus la population augmentoit : cet effet paroît être produit par le feu qui, dans une seule habitation isolée, ne peut influer sur l'air ; mais les foyers d'un grand nombre de maisons rapprochées peuvent corriger l'air, comme je le dirai dans la suite.

fut ſans doute par une grande imprudence, qu'on laiſſa un jour tellement approcher les Sauvages de la ville de Montréal, qu'ils y mirent le feu & la réduiſirent en cendres. Quand ils ſont parvenu à allumer une ferme, ou un fortin, ils aſſomment ceux qui ſe ſauvent des flammes, exercent des cruautés inouies : ces barbares ne ſeroient certainement pas ſi atroces, ni ſi vindicatifs, s'ils avoient plus de courage ; mais ils boivent le ſang de leurs ennemis, & les déchirent en lambeaux. C'eſt cet horrible traitement qu'ils font eſſuyer à leurs priſonniers, qui a ſouvent fait pâlir & reculer d'effroi les troupes Angloiſes au milieu des bois, lorſqu'on trouvoit le corps de quelqu'Européen égaré, que les Sauvages avoient mutilé & découpé avec leurs ſcapels & leurs couteaux à balafres : après avoir enlevé toute la chevelure avec la peau du front, ils emportent auſſi fort ſouvent le crâne, & fuient auſſi promptement & vont ſe cacher ſi loin, que la difficulté eſt de les atteindre pour les punir.

Quoique ces barbares du Nord de l'Amérique ne ſoient rien moins que braves, quoiqu'ils faſſent la guerre en ſe cachant, le Chevalier des Marchais aſſure néanmoins qu'ils ſont des héros en comparaiſon des Sauvages qui habitent entre les Tropiques. En effet, qu'on conſi-

dere l'état où les Jésuites avoient réduit les Indiens de leurs Missions, & qu'on juge de la bravoure de ces Indiens par celles de leurs conquérants : ces religieux ne sont pas les seuls qui aient subjugué de la sorte des peuplades entieres ; les Dominicains & beaucoup d'autres moines, attirés dans ces contrées par la soif des richesses, en ont fait tout autant : si les Américains avoient donc eu quelqu'espece de courage, ils ne seroient jamais tombés sous la domination de ces hommes, qui ont tant de force pour opprimer, & qui n'en ont aucune pour vaincre.

CHAPITRE XII.

De l'état de l'Amérique au moment de la découverte, & de son état actuel.

IL ne faut point confondre les époques, ni juger du siecle de Henri l'Oiseleur par le siecle de Louis XIV. Le critique confond à chaque instant l'état de l'Amérique telle qu'elle étoit en 1492, avec l'état où elle étoit en 1767. Cette premiere faute l'a conduit à une infinité d'autres.

Au temps de la découverte du nouveau Monde, on n'y voyoit que des fo-

rêts : aujourd'hui il y a ſans doute des terres cultivées; mais elles le ſont par des Africains & des Européens. Le terrein exploité eſt au terrein non exploité comme deux mille ſont à deux millions, & cependant on peut dire qu'aucun pays n'a éprouvé de ſi grands changements en un ſemblable laps de temps.

Le critique a-t-il donc expliqué pourquoi l'Amérique, à l'arrivée des Eſpagnols, étoit une vaſte ſolitude; pourquoi l'eſpece humaine y étoit ſi foible, ſi peu répandue, qu'on a traverſé des forêts de deux à trois cents lieues ſans rencontrer un homme? Non certainement, il ne l'a point expliqué, & c'eſt pourtant là le point de la difficulté. Comme l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a tenté de réſoudre cette difficulté, il devoit abſolument faire connoître la ſituation où Colomb & Veſpuce trouverent le nouveau Monde ſur la fin du quinzieme ſiecle : il devoit donc parler de cette époque, & non d'une autre; mais le critique, ayant entiérement changé l'état de la queſtion, a par-là tellement obſcurci ſes propres idées, que ſouvent on ne comprend pas du tout ce qu'il a voulu dire. Quand il parle des végétaux & des arbres tranſplantés, il ne s'informe pas s'ils ont toujours réuſſi comme ils réuſſiſſent aujourd'hui dans un terrein cultivé

depuis près de trois cents ans. Cependant le lecteur conçoit aisément qu'il en est des plantes comme des animaux & des hommes: la mortalité, qui étoit d'abord très-grande parmi les enfants créoles, a sensiblement diminué. Le mal vénérien, si horrible, si destructif dans son origine, s'est beaucoup mitigé; & Mr. Astruc croit qu'il est presque parvenu à son dernier période: si cette maladie avoit conservé sa premiere violence & ses premiers symptomes, si elle avoit résisté au temps, ou l'Europe se seroit dépeuplée, ou il auroit fallu se résoudre à ne plus aller en Amérique: car chaque voyageur rapportant sans cesse de nouveaux germes pris dans le foyer de cette épidémie, on auroit vu disparoître de dessus notre continent des nations entieres. J'attribue au changement du climat du nouveau Monde, l'affoiblissement de la peste qui en sortit au quinzieme siecle, & que Margarita & le moine Buellio de l'ordre de Benoît en rapporterent les premiers en Epasgne.

En Amérique, la culture a opéré bien des changements dont je parlerai beaucoup dans les chapitres suivants.

L'observation d'Oviedo sur les arbres à noyau, a été faite du temps d'Oviedo, & elle est fort juste: aussi y a-t-il encore bien des endroits aux Indes occi-

dentales, où les oliviers croissent sans qu'on y puisse extraire de l'huile des olives : il y a encore des provinces entieres, comme la Pensilvanie, où l'on ne peut élever des pruniers. Quant à la vigne, on n'a encore pu nulle part la faire prospérer, comme je le dirai dans la suite. Plus les colons travailleront, & plus ils forceront la Nature : dans la plupart des établissements on a détruit de plus en plus les insectes : il est vrai qu'on n'y a point si bien réussi dans d'autres; car au Brésil les fourmis continuent leurs ravages, ainsi que les vers fabivores dans les possessions Angloises (*a*), les Kakerlaques à Surinam, & les crapauds à Porto-belo. Tout ceci est encore vrai par rapport aux serpents, dont on a éclairci toutes les especes, en leur faisant une guerre continuelle, ainsi qu'aux bêtes féroces. Tout ceci est encore vrai par rapport aux eaux fluviatiles, qui deviennent plus saines, à mesure que le travail des hommes force les rivieres à couler dans un lit plus étroit, & sur un terrein moins ombragé d'arbres : alors ces eaux plus exposées aux rayons du soleil, & plus battues par la rapidité

(*a*) C'est le *Bruchus Americæ septentrionalis*. Il n'existe pas dans notre continent ; mais un malheur singulier a manqué de le transplanter en Europe.

du courant, acquierent plus de légéreté, nourrissent moins d'insectes, dont les œufs sont entraînés; & ne forment plus de marais sur les rives, qui se desséchent à proportion que le lit ou le bassin se creuse. M. Linnæus a très-bien observé que, dans tout les pays incultes & sauvages, les rivieres sont respectivement au volume d'eau, beaucoup plus larges, que dans les régions habitées depuis long-temps par des peuples policés. Je rapporterai dans l'instant une observation de Mr. Bertrand, qui confirme celle-là.

L'Amérique étoit un pays extrêmement sauvage, où il y avoit beaucoup à faire, & les Européens ont déja beaucoup fait en abattant les forêts: par-là les marécages ont commencé à avoir une évaporation que l'air, trop intercepté dans les bois, ne pouvoit y produire.

Il n'y a qu'à jetter un coup d'œil sur les Auteurs que le critique cite, dans sa Dissertation, pour se convaincre que ce n'est pas dans de tels livres qu'il a pu puiser des connoissances sur l'ancien état de l'Amérique: tandis que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a tâché de s'instruire en lisant ce qui a été écrit depuis Pierre d'Angleria & Vespuce, jusqu'à nos jours; mais dit le critique, il a fait ses lectures rapidement & en se jouant.

A cela je lui réponds qu'on n'est pas ſoupçonné de s'être trop hâté, quand on a employé neuf ans à faire deux petits volumes. En vérité, de pareilles imputations, hazardées par quelqu'un qui a écrit une brochure en trois heures, paroiſſent extrêmement déplacées.

Je vais continuer à examiner les choſes.

CHAPITRE XIII.

Du Climat de l'Amérique.

QUand le critique parle du climat de l'Amérique, d'où le mal vénérien s'eſt répandu ſur l'Europe & le reſte du Monde connu, il tombe toujours dans la même faute, parce qu'il confond toujours les époques.

On a obſervé, dans les colonies Angloiſes, que l'air s'eſt beaucoup purifié depuis environ 60 ans, tant par les défrichements que par les coupes de bois: ainſi le climat de ces provinces tel qu'il eſt aujourd'hui, n'eſt pas le climat de ces provinces tel qu'il étoit au moment de la découverte. Il faut donc bien diſtinguer ces choſes, ſans quoi on ne pourroit jamais ſe faire des idées claires là-deſſus.

L'air de cette partie du Pérou, qui est la plus voisine de la ligne équinoxiale, n'est plus si funeste que du temps de Zarate, qui en donne une description effrayante. *Les peuples*, dit-il, *qui habitent sous l'équateur & aux environs, ont le visage bazané ; ils parlent de la gorge ; ils sont fort adonnés au péché contre nature, c'est pourquoi ils maltraitent leurs femmes, & en font peu de cas ; ils se coupent les cheveux, & se font des couronnes à la tête à peu près comme les moines. Ce pays est fort chaud & fort mal sain : on y est particuliérement sujet à de certaines verrues, ou especes de froncles fort malins & fort dangereux, qui viennent au visage & dans les autres parties du corps : ils ont des racines fort profondes & sont plus à craindre que la petite vérole, & presqu'autant que des charbons de peste.* (a)

Ces *froncles*, dont parle ici l'Auteur Espagnol, n'étoient que les effets du mal vénérien qui, au commencement de sa transplantation en Europe, y produisit exactement les mêmes symptomes, comme on peut le voir par un passage du poëte le Maire, qui le premier fit des vers François sur ce fléau, comme Fracastor en composa ensuite en Latin sur le même sujet. Voici quelques-uns de ces vers de le Maire.

(a) Liv. I. Chap. 4.

Maïs à la fin quand le venin fut meur,
Il leur naissoit de gros boutons sans fleur,
Si trez hideulz, si laits & si énormes,
Qu'on ne vit onc visaiges si difformes;
[redacted]'onc ne receut si trez mortelle injure
[redacted]ature humaine en sa belle figure :
[redacted] front, au col, au menton & au nez
[redacted] ne vit on tant de gens boutonnez.
N[redacted]e sceut onc lui bailler propre nom,
N[redacted]médecin, tant eut-il de renom.
L'u[redacted] la voulut *Sahafati* nommer
En [redacted]bie; l'autre a pu estimer
Qu'o[redacted] doit dire en Latin *Mentagra*;
Mais l[redacted]mmun, quand il la rencontra,
La nom[redacted]t *Gorre* ou la *Vérol grosse*,
Qui n'ép[redacted]noit ne couronne, ne crosse.

. . . .

Et dit-on p[redacted]qué la puissante armée
Des forts Fr[redacted]ois à grant peine & souffrance
En Naples l'o[redacted]nquise & mise en France (a).

Telle étoit da[redacted]on origine cette maladie affreuse, q[redacted]e répandit de l'Amérique, sur l'anc[redacted]ontinent.

Dans les isles & e[redacted]énéral dans toutes les provinces du [redacted]veau Monde les plus fréquentées par [redacted]Européens, le labour, les abattis, le saig[redacted]ment des marais, les grands chemins, [redacted] feu des habitations ont plus ou moin[redacted]changé la

(a) Voyez les *contes de Cupido & d*[redacted]*tropas*. Il est possible que cette facétie de le [redacted]ire a fourni à Fracastor l'idée de son beau Poë[redacted]e inticulé *Syphilis*.

constitution de l'air : il faut néanmoins excepter de certains cantons, où l'on n'a pu corriger sensiblement la malignité du climat ; & cela est vrai par rapport à l'isthme de Panama, & sur-tout par rapport au terrein où sont situés Carthagene & Porto-bélo: j'ai comparé une description de ce pays, publiée en 1530, avec une autre publiée en 1752, & je puis assurer qu'on y trouve précisément les mêmes symptomes dans les habitants, les mêmes maladies endémiques, la même quantité de crapauds qui y désolent les maisons, comme cela arrive aussi quelquefois en Ukraine ; enfin, des eaux aussi peu salubres qu'on y en avoit il y a plus de 200 ans. L'air de Porto-bélo est le plus mal sain qu'on connoisse dans le Monde, & sur-tout pour les étrangers : quand la grande foire s'y tenoit encore, il y mouroit toujours, dit Thomas Gage, six cents hommes en quinze jours. J'avoue que cet exemple est unique, & que si l'on n'avoit pas mieux réussi dans les autres parties de l'Amérique à purifier le climat, il seroit insupportable aux Européens, qui ne laissent pas de souffrir encore beaucoup à la Jamaïque, à la Barbade, à Surinam & dans plusieurs autres établissements.

CHAPITRE XIV.

Du degré du froid plus grand dans le nouveau continent que dans l'ancien.

ON a cité, dans les *Recherches Philosophiques*, les expériences faites au thermometre dans les deux continents, par lesquelles il est avéré qu'il fait plus froid en Amérique, que dans l'ancien Monde sous les mêmes latitudes. Le critique, qui ne cite absolument aucune expérience dans toute sa Dissertation, révoque ces observations en doute, & accuse l'Auteur de n'avoir su ce qu'il disoit. (*a*)

(*a*) *Ses observations sont-elles plus exactes par rapport au degré du chaud & du froid, si different en Amérique en deçà de l'équateur, & sous le même parallele de notre continent? Il l'ignore; mais je sais qu'il n'est pas vrai, &c.*

Tels sont les termes du critique, p. 86. On voit bien qu'il accuse l'Auteur de n'avoir su ce qu'il disoit, puisqu'il lui reproche d'avoir ignoré ces mêmes observations qu'il a citées. Cela est bien merveilleux. Si ce critique avoit été tant soit peu versé dans la Géographie, il n'eût jamais dit *sous le même parallele*: ce qui rend son objection si obscure qu'on n'y conçoit rien: il falloit absolument parler au pluriel, & dire *sous les mêmes paralleles*.

En vérité, on eſt étonné que ce critique n'ait pas été mieux inſtruit ſur un phénomene généralement reconnu, & qu'on enſeigne aux enfants en Géographie : s'il n'a pas daigné conſulter des livres, il n'avoit qu'à ouvrir ſon almanach, & il eût trouvé, dans celui de 1769, les obſervations de M. Franklin ſur le degré du froid dans les deux continents.

L'Auteur, ayant ſous les yeux les tables météorologiques, faites dans différentes provinces de l'Amérique, a tâché d'en déduire un calcul proportionnel pour indiquer à peu près la différence du froid dans les deux hémiſpheres, & il a cru pouvoir aſſurer que cette différence alloit à douze degrés de latitude, en prenant tous les pays l'un portant l'autre, & la côte orientale avec l'occidentale. Or, en cela il n'a pas *cavé au plus fort* : car à Philadelphie, au quarantieme degré de latitude Nord, le thermometre ne monte en été, qu'à 33 degrés, & dans

Comme je ne puis point interrompre ici l'ordre des matieres, je donnerai dans la ſuite un chapitre particulier par rapport à l'augmentation du froid qu'on éprouve en allant au Sud. Le critique cite un certain Guiot, abſolument inconnu dans la république des Lettres, & qui croiroit qu'on ſe mocque de lui, ſi on le prenoit pour un Phyſicien. Je lui oppoſerai des ouvrages connus & des Auteurs connus.

notre continent, il monte à 33 degrés sous le soixantieme parallele de latitude Nord : ainsi il ne fait pas plus chaud en Amérique à 40 degrés de l'équateur, qu'à 60 en Europe. Cette observation donne, comme on le voit, une différence de 20 degrés, tandis que M. de P. n'a adopté qu'une différence de 12 degrés. Mais voici ce qui l'a déterminé, c'est que les étés dans l'Amérique septentrionale, sont presque toujours les mêmes, & que le thermometre monte au même point qui est, pour une partie du Canada, la Nouvelle-Yorck, l'Albanie, la Pensilvanie, comme je l'ai dit, de 33 degrés (*a*) ; pendant qu'en Europe, il y a des étés où le thermometre n'atteint pas à ce point sous le soixantieme parallele ; mais de trois ans il y parvient toujours une fois, & il y a des étés où il dépasse beaucoup cette hauteur, comme on peut le voir par les observations de Petersbourg, qui est précisément bien situé pour servir ici de terme de comparaison ; car plus avant dans la Sibérie le froid augmente trop, comme je l'ai vu par les expériences dont M. de l'Isle a rendu compte à l'Académie de Paris : il dit même qu'un jour le mercure se figea dans la boule de son thermometre ; mais il y a bien de l'apparence que ce mercu-

---

(*a*) Je parle du thermometre de Celsius.

re, dont M. de l'Isle s'est servi pour ses expériences en Sibérie, étoit mêlé avec quelque matiere étrangere, & peut-être avec du plomb.

Cette différence qu'on remarque entre le degré du froid dans les deux continents, est la chose du Monde la plus facile à expliquer, & c'est un effet si nécessaire, que je ne cesse de m'étonner que quelqu'un ait pu en douter, & faire imprimer ses doutes. (a)

Notre continent est beaucoup mieux cultivé & habité : on sait que les habitations des hommes diminuent le froid, & corrigent l'air (b) : on sait que les troupeaux

(a) On peut voir dans le *voyage de M. de Chabert, fait par ordre du Roi en 1750 & 1751, dans l'Amérique septentrionale*, une savante Dissertation sur les causes de ce froid rigoureux qu'on ressent dans le Canada, respectivement aux mêmes latitudes de l'Europe. M. de Chabert y rapporte les causes de ce phénomene à la quantité de terres incultes, aux lacs prodigieux, aux marais & aux forêts, ainsi que l'a fait dans son ouvrage, l'Auteur des *Recherches Philosophiques*.

(b) Le Pape Benoît XIV crut pouvoir corriger l'excès du mauvais air dans les environs de Rome, en y faisant venir une colonie de familles Allemandes, qui par le seul feu de leurs foyers devoient diminuer les exhalaisons : mais comme on dispersa trop ces familles, au

peaux & les engrais qu'on répand sur les terres, diminuent aussi le froid : on n'a plus en Europe de marais d'une étendue considérable: on n'y a plus de forêts, qu'on puisse comparer au moindre bosquet du Nord de l'Amérique. Toutes ces causes doivent absolument faire varier la température de l'air dans les deux hémisphe-res. Il n'y a encore qu'à prendre, pour termes de comparaison, Québec & Paris, dont le climat est aujoud'hui si différent, quoique la latitude soit à peu près la même. Cependant cela n'a pas toujours été ainsi : car quand la Gaule étoit remplie de bois, & beaucoup moins cultivée, il faisoit aussi plus froid à Paris qu'il ne fait aujourd'hui, comme on peut très-aisément s'en convaincre, en lisant ce que l'Empereur Julien dit du climat de Paris dans ses ouvrages.

Quant au terrein compris entre les Tropiques au nouveau Monde, il est très-élevé, plein de marécages, de lacs, de bois, de montagnes chargées de neige, enfin, il ne ressemble en rien aux pays situés dans la Zone Torride de notre continent: aussi y a-t-il eu des années où le thermometre de Réaumur est parvenu au septantieme dégré en Afrique sous la

---

lieu de les réunir sur un même terrein, *Paris* les a emportées, & il n'en est resté aucun vestige.

ligne équinoxiale ; tandis qu'il s'en faut de beaucoup qu'il ait jamais atteint à ce point dans la Guiane, ou dans le Pérou.

Cette différence, dans la disposition de l'athmosphere, a dû influer beaucoup sur les hommes & les animaux du nouveau Monde, qui, par la culture, changera avec le temps entiérement de face. M. Bertrand a déja observé que les rivieres du Nord de l'Amérique contiennent moins d'eau de nos jours qu'elles en contenoient il y a 60 ans, comme on l'a vu par les anciens moulins que le courant ne fait plus marcher ; ce que ce naturaliste attribue, avec beaucoup de raison, aux abattis & au saignement des terres. Quoique l'Amazone, le plus grand des fleuves connus, reçoive une immense quantité d'eaux qui découlent des montagnes, il n'y a cependant aucun doute qu'il ne diminuât beaucoup si l'on abattoit les immenses forêts qui l'ombragent depuis le méridien de Jean de Bracamoros, par le sein du continent, jusqu'à l'isle de Marayo. Ce qui est vrai par rapport aux rivieres, est aussi vrai par rapport aux lacs.

Un autre phénomene aussi surprenant que celui dont je viens de parler, c'est que plusieurs plantes du genre des *Arbres* ou des *Bidens*, qui ne montoient jamais en graine dans le Nord de l'A-

mérique, parce que la fleur étoit trop tardive, commencent maintenant à produire des ſemences fécondes (a). Malgré toutes ces améliorations du climat, on peut dire en général, que, dans les parties ſeptentrionales du nouveau Monde, on s'étoit attendu à une révolution plus rapide, & qu'on ne voit pas encore tout le fruit du travail opiniâtre des colonies Angloiſes. Dans la plupart le froid n'a pas diminué en proportion de la quantité de bois qu'on a déracinée, & la dégénération dans le bétail d'origine Européenne, eſt encore fort ſenſible, ainſi que la dégénération dans l'eſpece humaine.

La Nature ne peut ſans doute opérer de grands changements dans un climat quelconque, que par une marche fort lente, & dont trois ou quatre générations ne peuvent s'appercevoir, qu'autant que des naturaliſtes laiſſent des obſervations, qu'on compare enſuite à celles qu'on fait de jour en jour. D'ailleurs, il reſte autour des colonies, d'immenſes terreins incultes & noyés ; de ſorte que l'air n'eſt

---

(a) Ces Plantes ſe perpétuoient par les racines & par les boutures ; & la ſeve, au lieu de produire dans la fleur, produiſoit dans le pied. Enfin elle donnoit des rejetons, au lieu de donner des ſemences.

pas également purifié dans un endroit comme dans un autre.

Plus je fais d'obſervations, & plus je m'apperçois que le critique n'a pas compris le ſujet ſur lequel il a écrit : car, comme il n'a point admis un plus grand degré de froid dans le nouveau continent que dans l'ancien ſous les mêmes latitudes, il eſt impoſſible qu'il ait pu avoir des notions claires ſur la nature du climat. C'eſt comme ſi l'on écrivoit ſur la géométrie ſans ſavoir l'arithmétique.

CHAPITRE XV.

De la famine qu'eſſuyerent les premiers Européens qui pénétrerent en Amérique.

QUand le critique ne peut ni altérer, ni contredire les faits cités par l'Auteur, il n'en parle point, & les regarde comme non avenus. Cette maniere de critiquer eſt non ſeulement vicieuſe, mais c'eſt la moins inſtructive qu'on puiſſe employer : car alors le lecteur ne voit les choſes que d'un côté, ou il ne voit pas toutes les choſes qu'il devroit voir, pour pouvoir en juger. Le fait dont il s'agit, eſt tel,

Les premiers Européens, qui entreprirent de faire des conquêtes & des établissements en Amérique, furent tous, sans en excepter aucun, persécutés par la famine. Il n'y a qu'à voir ce qui arriva à François Pizarre au Pérou; à Diégue Almagre, lorsqu'il voulut pénétrer au Chili; à Orellana sur le Matagnon, à Gonzalve Pizarre dans la Canella, à Soto dans la Floride, à Cabéça de Vacca dans la Louisiane, à Barthelemi Colomb dans l'isle de St. Domingue: dès l'an 1494, dit Oviedo, les Espagnols essuyerent une telle famine, qu'ils mangerent jusqu'aux quatre seules especes d'animaux quadrupedes qu'il y eût dans cette isle. Il n'y a qu'à voir ce qui arriva à Montega dans le Jucatan, à Jean Ribaud dans ce pays qu'on a appellé ensuite la Caroline; à la colonie conduite par Greenvil dans la Virginie, à Sarmiento dans la Magellanique, à la Roche, Chauvin, de Monts & Pontgravé dans le Canada, à Morera dans la Californie.

La famine la plus célebre, selon Pierre d'Angleria, fut celle qu'éprouva la nouvelle colonie Espagnole, conduite par Nicuesa à Beragua. De sept cents soixante-dix hommes on n'en put sauver quarante: les vivres ayant entiérement manqué sur un terrein dépourvu de tout, les colons voulurent gagner la côte des

environs de Porto-bélo ; mais la disette augmenta tellement, qu'ils commencerent par manger leurs chiens, ensuite des hommes sauvages : les Sauvages leur ayant manqué, ils déterrerent des cadavres : les cadavres leur ayant encore manqué, ils se nourrirent de crapauds, & finirent enfin par manger le limon des marais & par s'entre-dévorer. La même chose arriva aussi aux compagnons de Ribaud, qui se voyant dans la derniere des extrêmités, jetterent au sort pour savoir lequel d'entr'eux seroit mangé le premier ; le sort tomba sur le plus maigre, & on le mangea.

Les vents contraires ayant retardé les vaisseaux chargés de vivres, que l'Espagne envoyoit à ses petites armées en Amérique, au commencement du seizieme siecle, les chefs crurent que tout étoit perdu, & que la faim enleveroit jusqu'au dernier Espagnol envoyé dans le nouveau Monde. La colonie Angloise de la Virginie fut contrainte de retourner en Europe, faute de vivres : celle de Philippeville, & plus de quarante autres périrent entiérement par la famine.

On peut bien, après cela, se former une idée de l'état de l'Amérique au temps de la découverte : les Européens n'y auroient jamais essuyé de tels malheurs, s'ils y avoient trouvé des peuples cultivateurs ; mais dans un pays abso-

lument inculte & occupé par quelques hordes de Sauvages, de tels malheurs étoient inévitables.

Le critique ne sauroit se mettre dans l'esprit, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* parle presque toujours de cet état où l'on trouva le nouveau continent à la fin du quinzieme & au commencement du seizieme siecle. Peut-il donc nier qu'alors tout cet hémisphere ne fût presque couvert de forêts, où il falloit voyager avec le secours de la boussole? Car comme il n'y avoit point de chemins frayés, la plupart de ceux qui y pénétrerent sans se munir de boussoles, s'y perdirent ainsi que dans un immense labyrinthe. Le Comte Maurice de Nassau fit faire de grands abattis dans les forêts du Brésil, où il vouloit ouvrir des allées; mais plus on avançoit, & plus on s'appercevoit que le bois devenoit épais & touffu, au point qu'on désespéra d'en voir l'issue, qu'on supposoit être à plus de trois cents lieues de l'endroit, où l'on avoit commencé à tracer les allées & les clairieres. Dans le Nord de l'Amérique, il y avoit & il y a encore des forêts, qui couvroient, sans aucune interruption, des terreins plus grands que les Pays-bas & l'Allemagne ensemble. On peut donc assurer que le nouveau Monde n'étoit qu'un désert affreux, tandis que notre ancien

continent étoit, comme je le dirai ailleurs, rempli de grandes villes & habité par des peuples policés.

Si le critique eût pensé en philosophe, il auroit sans doute avoué que rien n'est plus surprenant que cette différence entre les deux hémispheres d'un même Globe : il auroit avoué qu'il n'y a pas, dans l'histoire du genre humain, un phénomene comparable à celui-là ; mais le plaisir de noircir l'Auteur par des imputations odieuses, l'a emporté chez lui sur le plaisir de considérer les plus étonnants effets de la Nature.

CHAPITRE XVI.

De la qualité des terres au nouveau Monde.

LE critique toujours occupé à faire des imputations, accuse l'Auteur d'avoir soutenu qu'aux Indes occidentales, toutes les terres sont d'une stérilité singuliere ; mais c'est une pure imagination de sa part. L'Auteur a dit qu'avant l'arrivée des Européens, la culture manquant entiérement aux terres de l'Amérique, la fécondité y étoit à pure perte, & cela équivaut à la stérilité. Voici ses termes.

„ Les troncs & les touffes de ces ar-
„ bres y nourrissoient une multitude de
„ végétaux implantés & parasites, des
„ Polypodes, des Guis, des Agarics,
„ des Champignons, des Cuscutes, des
„ Mousses & des Lichens, provenus du
„ sédiment d'un suc impur, que la vé-
„ gétation y pompoit de cette terre, qui
„ n'avoit jamais été émondée par l'indus-
„ trie, & où la Nature, faute d'être dirigée
„ par la main de l'homme, succomboit
„ sous ses propres efforts. „ (a)

L'Auteur a donc supposé que, quand la main de l'homme y dirigeroit les efforts de la Nature, la fécondité n'y seroit pas à pure perte : il a parlé de l'état où on découvrit l'Amérique, & le critique parle d'une époque postérieure de plus de deux siecles & demi à celle-là : non seulement il confond les temps ; mais il confond aussi les lieux, & en vantant la fertilité des terres au nouveau Monde, il ne distingue pas les provinces d'avec les provinces : cependant il ne faut pas juger du Canada par le Brésil, ni du Brésil par le Pérou, *où il y a fort peu de bonnes terres : il ne croît point de mays dans tout le pays de Collao à plus de cent cinquante lieues à la ronde, à cause du froid. A Atica, à Atitipa, Villacori,*

(a) *Recherches Philosophiques*, p. 8. & 9.

Malla & Chillca, on n'engraisse les terres qu'avec une prodigieuse quantité de têtes de Sardines : les habitants ont beaucoup de peine à y faire leur récolte, à cause de la disette d'eau ; car il y a plus de sept cents lieues de côtes où il ne pleut jamais, & qui ne sont arrosées d'aucune riviere : la terre y est sablonneuse & brûlante. (a)

J'observerai qu'il est d'autant plus surprenant que le Pérou, situé dans la Zone Torride, ait des provinces où le froid empêche le mays de croître, que l'on voit ce même grain réussir très-avant dans le Nord de l'Europe, & dans des bruyeres défrichées de la Poméranie. Ce froid est produit par l'élévation du terrein.

Si les terres sont, de l'aveu de tout le monde, mauvaises au Pérou, que peut-il donc servir au critique de rapporter l'observation du Pere Feuillée, sur une orange dont les pepins avoient germé dans le fruit ? Il seroit aisé d'expliquer ce phénomene ; mais ce phénomene, ni les vers de Virgile que le critique cite, ne rendent pas le terrein au Pérou meilleur qu'il ne l'est en effet.

Je dis qu'il est absolument nécessaire de distinguer les provinces, puisqu'il s'en faut beaucoup que la fertilité soit

(a) *Histoire des Incas*, pag. 85, 86 & 87.

au même degré dans les unes que dans les autres. La prédilection des Jésuites pour le Paraguai, le Tucuman, les bords de l'Orenoque, la Californie & la Martinique, prouve sans doute que ces contrées valent infiniment mieux que la côte des Patagons & le Canada, où la France, lorsqu'elle en étoit encore en possession, devoit annuellement envoyer des vivres pour plus de 600 mille livres tournois; & on sait bien que la France n'a jamais fait son grand & préjudiciable commerce de salaisons avec l'Irlande, que pour avitailler ses colonies de l'Amérique, qui occupées à des cultures secondaires, comme celle de l'indigo, du café, du sucre, ne pouvoient se procurer leur nécessaire physique: si la terre étoit donc aussi incroyablement fertile au nouveau Monde, que le critique l'assure, les colons se seroient trouvés dans un superflu qui les eût délivrés de la gêne de tirer toutes leurs provisions de l'Europe; & cela seroit arrivé, malgré les précautions prises par les Métropoles pour tenir leurs établissements dans la dépendance: je parlerai de cela plus au long, dans un chapitre particulier, où j'examinerai la nature du commerce que l'Europe fait avec l'Amérique, où les terres ont aujourd'hui aussi besoin qu'ailleurs, d'une culture pénible & d'un grand nombre

de bras : une plantation n'y vaut précisément qu'en raison du nombre de Negres qu'elle possede.

Quand les Européens entreprirent de former des établissements réguliers dans le nouveau continent, ils commencerent par abattre les forêts, ou par y mettre le feu : ces forêts s'étoient dépouillées tous les ans de leurs feuilles, dont on voyoit souvent des lits entassés à la hauteur de quatre à cinq pieds : l'humidité y séjournoit : il y avoit une putréfaction continuelle : les lits inférieurs se corrompoient & se convertissoient en fumier, à mesure qu'il s'en formoit de nouveaux à la surface. Quand ce terrein, ainsi engraissé par ses propres productions, fut dégarni de ses arbres pour la premiere fois, & couvert de cendres, on vit, dans plusieurs endroits, de certaines plantes croître & s'élever d'une maniere étonnante, comme cela arrive ordinairement dans les terreins à bois qu'on défriche par le feu ; mais dans la suite cette grande fertilité cessa par degrés, parce que la terre s'épuisoit de ces engrais naturels, que des milliers d'années y avoient accumulés, & alors la culture est devenue plus pénible, ainsi qu'on s'en est apperçu à la Barbade & dans plusieurs autres colonies : mais à mesure que la culture est devenue plus pénible, l'air s'est corrigé ; & les exhalai-

sons de la terre ont perdu cette malignité, qui étouffoit les enfants créoles dans le berceau. Je pense que dans ces cantons de la Zone Torride, où la terre étoit si froide à l'intérieur, qu'elle faisoit mourir les graines semées trop profondément, elle a plus ou moins perdu cette qualité par les effets du labour, qui, en rendant le sol plus meuble, font que les rayons du soleil y pénetrent davantage (a).

Il est surprenant que le critique ne veuille point admettre, que les eaux stagnantes étoient extrêmement nuisibles au nouveau Monde, pendant les premiers temps de la découverte; cependant cela est très-certain, & je ne connois aucun Auteur qui l'ait seulement mis en doute. On a été long-temps avant

(a) Rien n'est plus singulier que ce grand froid de la terre en Amérique & cela dans la Zone Torride. Voici ce qu'en dit le naturaliste Pison.

Quæcumque profondius & quo radii solares non pertingunt, inhumant, in vitæ discrimen eu incurrunt; quod sub cute suâ intense frigida terra, præcipua æstate, taleas & semina facile enecet. Cujus rei advenæ & novitii experimentum non sine magnâ jacturâ fecerunt.... Indicarum arborum radices adeo à frigore subterraneo abhorrere deprehenduntur ut nonnumquam solis desiderio foras prorumpentes terrâ se condi vix patiantur. De Aëre & Locis Lib. I.

que de savoir discerner les eaux dont on pouvoit boire, d'avec celles dont il falloit s'abstenir; & les Européens, qui arrivoient nouvellement en Amérique, devoient là-dessus se faire instruire, par les personnes qui avoient déja fréquenté le pays depuis quelque temps, & qu'on nommoit alors les *Vétérans*. Il en étoit de même des fruits; les Espagnols crurent pouvoir manger de tous ceux où ils voyoient les oiseaux venir béqueter; mais cette observation les a souvent trompés: car il y a des végétaux, venimeux pour l'homme, dont de certains animaux se nourrissent impunément, comme nous le voyons par la jusquiame qui ne tue pas les cochons: il y a d'autres végétaux qui ne nuisent pas aux hommes, & qui sont un poison pour de certains animaux, comme nous le voyons par les amandes ameres qui tuent différentes especes d'oiseaux, & par le lupin qui tue l'Hippopotame. D'un autre côté, les Européens ont aussi appris beaucoup des Sauvages, qui, dans presque toutes les provinces de la Zone torride, avoient l'usage de suspendre leurs lits à des arbres, ou à des pieux; & d'allumer du feu pendant la nuit autour de ces *hamacs*; & cela étoit absolument nécessaire: aussi les premiers Européens, qui voulurent coucher par terre dans les herbes, en furent-ils la victime; on les

trouvoit ordinairement morts le matin. Depuis que le défaut total de la culture a rendu les environs de Rome si mal-sains, il y a de certains mois de l'année, où on ne peut y coucher en plein air sans un danger extrême de ne jamais se réveiller.

CHAPITRE XVII.

De la Louisiane en particulier.

LA France a cédé la Louisiane à l'Espagne: donc, conclut le critique, la Louisiane est un excellent pays. La conséquence pourroit être juste; mais il faut néanmoins l'examiner, & voilà ce que le critique ne fait jamais; il évite soigneusement les discussions, & n'emploie que des arguments vagues qu'on pourroit employer pour attaquer tous les livres.

Voici ce qu'il en est par rapport à la Louisiane.

Feu M. des Landes, Inspecteur de la Marine, rapporte, dans son *Histoire de la Philosophie*, que beaucoup de personnes bien instruites & revenues de cette province de l'Amérique, lui avoient assuré que la terre y étoit infectée de bêtes venimeuses, les eaux mal saines,

& qu'en un mot, ce n'étoit rien moins qu'un bon pays. Cette assertion de M. des Landes fut critiquée & non pas réfutée par M. le Page, qui avoit ses raisons pour en agir ainsi. M. le Page fut à son tour critiqué par M. du Mont. Enfin tous ceux qui ont écrit sur la Louisiane, depuis Hénepin, le Clerc & le Chevalier Tonti jusqu'à du Mont, se sont contredits les uns les autres, tantôt sur un article, tantôt sur un autre. Ainsi la chose est au moins très-douteuse ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que tous les établissements formés par la France dans la Louisiane, ont manqué ; soit qu'ils aient été sous la direction immédiate de la *Compagnie d'Occident*, soit qu'on y ait accordé des concessions particulieres. On persuadoit toujours aux intéressés & à la Cour, que la terre n'y étoit pas mauvaise ; & les établissements languissoient singuliérement : on a vu des temps où l'on n'y mettoit point quatre cents Negres au travail : on a vu des temps où les exportations se réduisoient aux cuirs verds, & à des peaux de chevreuils qu'on déguisoit à Niort par l'apprêt, & qu'on vendoit pour des peaux de daims. Quant à la cire végétale dont on ne cessoit de parler, je ne crois pas qu'on en ait jamais assez tiré de la Louisiane, pour en faire cent livres de bougies ; & la France devoit alors, comme aujourd'hui, payer

plus d'un million de livres tournois pour se procurer de la cire d'abeilles, dans le Levant & dans d'autres pays : ainsi cette production de la Louisiane, étoit plutôt une curiosité qu'un effet de commerce ; soit qu'on en ignorât la manipulation, soit qu'on n'eût pas assez multiplié les arbres qui produisent cette drogue. Enfin le dégoût suivit les efforts & les tentatives faites pour vivifier & animer cette colonie ; on changeoit souvent les directeurs ; les uns faisoient plus, les autres moins, & la province n'a jamais fleuri, de sorte que la France n'en pouvoit tirer aucun avantage, comme tout le monde sait.

Faut-il donc conclure nécessairement que la Louisiane est un excellent pays ? Voilà de quoi je laisse juger le lecteur. C'est un pays comme tous les autres : il faut y travailler beaucoup la terre : il faut y avoir beaucoup de Negres, & se bien garantir des bêtes venimeuses, & sur-tout des serpents à sonnettes ; car, quoiqu'on en ait déja détruit un nombre incroyable, l'espece est si peu éteinte, qu'on risque toujours à s'écarter beaucoup des habitations.

Je ne suis entré dans ces détails que pour prouver combien il est nécessaire, dans ces sortes de matieres, de discuter le pour & le contre ; car l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a parlé

de la Louisiane ni en bien, ni en mal. S'il avoit jugé à propos d'en dire quelque chose, il eût sans doute suivi les relations qu'il avoit sous les yeux : il eût tâché d'accorder les contradictions qu'on y rencontre, pour trouver le plus grand degré de probabilité possible.

CHAPITRE XVIII.

De la dégénération des animaux transplantés en Amérique.

MR. de Buffon a prouvé que la plupart des animaux de notre continent conduits en Amérique, y ont dégénéré. Là-dessus Dom Pernety assure que cela n'est point vrai ; à l'entendre parler, il semble se donner pour un naturaliste, beaucoup mieux instruit que l'illustre M. de Buffon ; mais ce qu'il y a de bien singulier, c'est que, quand il parloit de la sorte, il ne connoissoit pas seulement les premiers principes de la zoographie, ni les especes animales, ni les noms de ces especes. J'indiquerai ses erreurs, dans les chapitres du Puma, du Jaguar & du Couguar.

Je me contente ici de renvoyer à l'ouvrage même de M. de Buffon : on y verra, à l'article *Chevaux*, s'il n'est pas vrai que

les premiers qu'on a transportés au nouveau Monde y ont dégénéré.

On sait bien que les effets de la culture dont j'ai tant parlé, ont, dans de certaines provinces, influé sur les especes animales, qui y ont plus gagné, ou moins perdu. Aussi l'Auteur des *Recherches Philosophiques* dit-il, que la dégénération qu'elles essuient, est moindre aujourd'hui qu'au commencement du seizieme siecle. (*a*) Mais que le critique me permette de lui faire observer, qu'il s'en faut de beaucoup que cette altération parmi les animaux ait cessé, puisqu'elle continue parmi les hommes. Je ne m'arrête pas au rapport de ces voyageurs & de ces aventuriers, qui n'étoient ni philosophes, ni naturalistes, & qui déraisonnent sur des choses qu'ils n'ont pas connues & qu'ils n'ont pas même voulu connoître: dans tous les faits qui concernent l'Histoire Naturelle, on ne peut & on ne doit admettre que le témoignage des naturalistes. J'ai déja cité M. Calm sur la dégénération des hommes, & je vais le citer encore sur celle des bêtes; pour que le critique n'impute plus aux autres ses propres erreurs.

„Tous les animaux domestiques qu'on „voit ici, y ont été portés par les pre-

(*a*) *Recherches Philosophiques*, Tome I. p. 27.

„ miers Européens qui y ont abordé. Les
„ Sauvages naturels n'en avoient point,
„ & même à présent ils se soucient peu
„ d'en élever.

„ Tout le bétail dégénere peu à peu,
„ & devient beaucoup plus petit qu'il
„ ne l'est en Angleterre; quoique les
„ premieres races aient été apportées de
„ ce Royaume. Dès la premiere généra-
„ tion, les bœufs, les chevaux, les bre-
„ bis & les cochons, perdent quelque
„ chose de leurs peres: & à la quatrieme,
„ il n'y a presque plus de comparaison
„ à faire entre les enfants & les ancêtres,
„ pour la grosseur & la force. C'est vrai-
„ semblablement dans le climat, dans
„ la nourriture, & dans les qualités du
„ sol, qu'on doit chercher la source de
„ cette dégénération „ (a).

Il ne s'agit pas ici d'une seule espece de quadrupedes, mais tout au moins de quatre sortes différentes, qui éprouvent toutes les mêmes accidents: il ne s'agit pas ici d'un affoiblissement subit dans la premiere, ou la seconde génération, & produit par un changement subit de climat; mais il est question d'un effet progressif qui ne cesse qu'après avoir dégradé toute l'espece, en la réduisant à un état où elle est presque méconnoissable, &

(a) *Chapitre IV. Paragraphe* 3. *pag.* 86. & 87.

d'où elle ne se relevera qu'avec le temps. J'observerai ici en passant, que quatre générations paroissent être la durée du temps, que la Nature emploie pour opérer de certains changements dans les especes animales : il faut quatre générations de races croisées pour blanchir un Negre : il en faut tout autant pour noircir un Blanc ; & on voit, par ce que dit M. Calm, que le plus grand affaissement survient dans le bétail de la quatrieme portée.

Il est arrivé aux animaux étrangers, portés en Amérique, la même chose qu'aux hommes qui, dans chaque province, ont rencontré des maladies endémiques, plus ou moins funestes. A la Jamaïque, les nouveaux débarqués sont sujets à une sueur extraordinaire ; à Panama, ils prennent la Chaperonade ; au Brésil, le mal de Siam, &c. &c.

Les Chiens, que le mal vénérien attaque au Pérou, n'en sont pas attaqués dans les provinces septentrionales ; les Cochons, qui se rabougrissent en Pensilvanie, changent dans d'autres endroits de forme sans perdre leur taille : dans les Colonies Angloises de terre-ferme, les Brebis d'Europe deviennent plus petites sans perdre leur laine : dans plusieurs colonies Angloises des isles comme à la Jamaïque, les Brebis d'Europe perdent leur laine, & il leur vient un

ſans ceſſe mettre ſous les yeux du critique des extraits qu'il auroit pu lire & étudier avant que de compoſer ſa Diſſertation. Il aſſure que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a conclu du particulier au général; mais quand on démontre que les animaux n'ont pas été plus exempts de l'altération produite par le climat du nouveau Monde, dans les parties méridionales que dans les provinces ſeptentrionales, on ne conclut pas du particulier au général.

La différence qu'il y a entre les Taureaux du Bréſil, de St. Domingue, & les nôtres, c'eſt que les premiers ont le cuir beaucoup plus épais, qu'ils réſiſtent moins dans les attelages, & que leur chair eſt plus mauvaiſe, plus coriace, & ſur-tout à St. Domingue; auſſi faut-il y porter des ſalaiſons d'Irlande. L'Europe envoie une immenſe quantité de viandes de Bœuf fumées & ſalées dans la plupart des établiſſements de l'Amérique, qu'on pourvoit de tout.

Oves, Boves, *Arietes etiam ſi ob aëris temperiem calidiorem ſatis prolifici; tameṇ macriores utique reperiantur, carneque minus ſuccidâ & tenerâ quam in natali quondam ſolo; vel quia ex inſueto frigore nocturno, vel fervore diurno peculiaris terræ genius reſultans, ſicut tenerioribus Europæ vegetabilibus, ita quibuſdam animalibus exoticis minus faveat.* Hiſt. Natura. in Braſiliæ Sectio III. p. 97.

L'épaiſſeur

L'épaiſſeur & la dureté de la peau paroît être une qualité, qui caractériſe & diſtingue les animaux ſauvages d'avec leurs analogues ſoumis depuis longtemps à la domeſticité : comme on le voit par le Sanglier & le Cochon qui ne ſont qu'une ſeule & même eſpece d'animaux dans deux états différents ; comme on le voit par l'Urus ou l'Aurochs des Allemands, & le Bœuf domeſtique. Cet effet s'étend même juſqu'aux hommes, ainſi que je l'ai dit en parlant de ces ſauvages qui vont toujours nuds, & que la petite vérole tue d'autant plus aiſément que leur peau eſt plus épaiſſe.

Quant aux Biſons, ou aux Taureaux indigenes de l'Amérique, ils ſont, comme l'obſerve M. Briſſon (a), beaucoup plus petits que les nôtres, & la Nature leur a donné un mauvais inſtinct : on ne peut que difficilement les ſubjuguer. Lors même qu'ils ſont nés & élevés dans des étables, ils reviennent à leur caractere fougueux & revêche, ſecouent le joug, & retournent, à la premiere occaſion, dans les bois. Ce génie indiſciplinable eſt celui de preſque tous les animaux naturels de l'Amérique, ſi l'on en excepte le Glama, qui n'a pourtant point la patience du Chameau, au-

(a) Voyez ſon *Regne animal.* Le Biſon engendre avec nos Vaches.

quel il paroît être plus apparenté qu'à la Brebis, avec laquelle on le confond communément.

On ne sauroit observer sans le plus grand étonnement, qu'au moment de la découverte du nouveau Monde, il n'y existoit entre les Tropiques aucun grand quadrupède; car outre le Rhinoceros & l'Hippopotame, il y manquoit les Chevaux, les Anes, les Bœufs, les Chameaux, les Dromadaires, les Girafes & les Eléphants: c'est-à-dire, sept especes principales, très-utiles à l'homme, & qu'on avoit depuis un temps immémorial apprivoisées & soumises à la domesticité dans notre hémisphere, si l'on en excepte le seul Eléphant, qui se laisse très-aisément apprivoiser, & il n'y a pas encore d'exemple qu'il soit jamais devenu domestique: on ne peut subjuguer que des individus, & non l'espece.

Le critique, au lieu de parler d'Ulysse & d'Ithaque, auroit dû nous expliquer pourquoi il y avoit une différence si sensible entre le regne animal de notre continent, & celui du nouveau Monde: mais il a évité ces difficultés; & quand il est dans la plus grande impuissance d'examiner les choses, c'est alors qu'il déclame le plus fortement contre celui qui a tâché de les examiner.

Comme le Tapir étoit le plus grand de tous les quadrupedes qu'on ait trou-

vés dans la Zone Torride aux Indes occidentales, j'en parlerai en particulier, après avoir fini les articles du Puma, du Jaguar & du Couguar.

CHAPITRE XIX.

Du Puma ou du Lion de l'Amérique.

IL est naturel, quand on veut écrire sur les animaux, de commencer par étudier la Zoographie, afin d'apprendre à connoître les genres, les especes & les noms des especes. Dom Pernety, n'ayant pas daigné étudier tout cela, a été bien éloigné de pouvoir donner au lecteur des notions claires qu'il n'avoit pas lui-même : il se contente de dire qu'il y a au Pérou & sur les frontieres du Chili, *un animal moins fort, moins courageux que le Lion* (a). S'il avoit su le nom de cet animal, il l'eût sans doute nommé, & ce n'étoit pas encore assez de le nommer ; il falloit ajouter la phrase par laquelle les Naturalistes le définissent : cependant il est très-certain qu'il a voulu parler du *Puma* des Natu-

(a) *Dissertation sur l'Amérique*. Page 156.

ralistes (*a*), qui est le seül animal de l'Amérique auquel on ait donné le nom de Lion : il n'y en a absolument pas d'autre, ainsi qu'on peut le voir dans les ouvrages de M. de Buffon. (*b*)

Comme le critique assure ensuite, d'un ton imposant, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* s'est trompé, lorsqu'il a dit que les Lions Américains sont moins grands & moins dangereux que ceux de l'Afrique, je vais démontrer la futilité de cette imputation, la plus extraordinaire que j'aie jamais vue ; car il s'agit d'un fait que personne n'a pensé seulement à révoquer en doute.

La Nouvelle de la découverte d'un autre hémisphere étonna extrêmement l'Europe, comme on peut aisément se l'imaginer : chacun voulut en voir des relations, & on en écrivit une infinité sans pouvoir assouvir la curiosité ; mais Acosta & Oviedo se distinguerent parmi les premiers qui en publierent, par-

(*a*) *Puma, vulgò Leo Americanus, comâ carens ; cauda non floccosa, parva. Pilis magis lutescentibus quam fulvis : corpore minor & invalidior quam Leones Africani & Asiatici. Arbores scandit ; ab homine fugit ; pecori infestus*. Telle est la phrase qui convient au Puma.

(*b*) Voyez à la suite de l'*histoire du Lion de notre continent*.

ce qu'ils donnerent des observations sur le regne animal. Oviedo ne put, dans l'isle de St. Domingue, voir de ces animaux qu'on a appellés Lions d'Amérique, parce qu'il n'en existoit pas dans cette isle : mais Acosta, qui parcourut presque tout le nouveau Monde, en vit plusieurs, & il observa d'abord qu'ils étoient moins grands, moins terribles que ceux de notre continent ; il s'explique là-dessus d'une maniere si claire qu'elle ne laisse, comme je l'ai dit, aucun doute à former.

Voici ses termes que je traduirai mot pour mot.

Il y a en Amérique des Lions ; mais ils n'ont ni la grandeur, ni l'audace, ni même la couleur fauve des Lions d'Afrique, auxquels ils sont très-inférieurs. (a)

Qu'on lise toutes les Relations qui ont paru depuis 1588, temps auquel Acosta écrivoit, jusqu'en 1745, on verra qu'elles se confirment mutuellement.

Je n'ai rencontré, dit M. de la Condamine, *que dans la province de Quito, & non sur les bords de l'Amazone, l'animal*

(a) *Sunt in hac nostrâ Americâ ejusmodi feræ non paucæ : sunt Leones, tametsi magnitudine & audaciâ & colore ipso haud ita fulvo Africanis illis longè inferiores.* De Sit. N. O. Cap. XXI, p. 55.

que les Indiens du Pérou nomment en leur langue Puma, *& les Espagnols d'Amérique*, Lion. *Je ne sais s'il mérite ce nom : le mâle n'a point de criniere, & il est beaucoup plus petit que les Lions Africains.* (a)

Le critique croit qu'on trouve dans le Brésil, des Lions à criniere, aussi élevés, aussi courageux que ceux d'Afrique ; mais c'est encore une pure imagination de sa part : il a pris des bruits populaires pour des faits, & des contes pour des observations ; lorsqu'il lui étoit si facile de consulter des ouvrages de Mrs. de Buffon, de Linnæus & des Naturalistes qui ont été sur les lieux, comme Marcgrave & Pison : il y auroit vu que dans tout le Brésil, il n'existe pas de grands Lions à criniere, & qu'on n'y rencontre même que très-rarement le Puma, qui est un animal poltron, au point qu'on l'a pris pour un Lion dégénéré : il ne seroit pas impossible, dit M. de Buffon, que le climat de l'Amérique l'eût ainsi dégradé, en réduisant sa taille, en le dépouillant de sa criniere, & en lui ôtant le courage. Mais il paroît plutôt que c'est une bête d'une nature particuliere, qui ne produiroit pas même de mulet avec la Lionne d'Afrique, laquelle aussi n'a point de criniere, le caractere distinctif du mâle ; d'ailleurs les mœurs du

(a) *Voyage sur le fleuve des Amazones.*

Puma different de celles des Lions de notre continent ; il grimpe sur les arbres, & on peut aisément le mettre en fuite, hormis qu'on n'ait la timidité naturelle des Américains, qui craignent bien plus les bêtes féroces de leur pays, que les Negres, les Maures & les Caffres ne craignent les vrais Lions & les vrais Tigres de l'Afrique, mille fois plus dangereux.

Le critique, faute de consulter les Auteurs qui ont écrit sur l'Histoire Naturelle, est tombé dans une erreur bien singuliere, lorsqu'outre le Puma, il place encore en Amérique d'autres Lions à criniere, & comparables, pour la grandeur à ceux de l'ancien Monde. Cependant il n'y a pas d'autres que le Puma, qui paroît s'être répandu dans différentes provinces de la Zone Torride : M. Frézier dit qu'on en voit jusques sur la côte de Cobija (a), où ils sont plus petits que dans les autres endroits de l'Amérique, comme cela s'observe aussi parmi les Lions de notre continent : ceux qui habitent dans le Monomotapa & vers le Cap de bonne Espérance, n'ont pas la taille de ceux qu'on rencontre dans les déserts du Zara & de la Biledulgerid. (b)

(a) *Voyage de la mer du Sud.*

(b) Les plus grands Lions d'Afrique ont 5

Au reste, Dom Pernety, pour s'appercevoir de l'erreur où il est tombé, n'avoit qu'à rechercher dans les voyageurs Naturalistes, qui ont parlé des animaux du Pérou, comme Nieremberg, la description du Lion de ce pays; & ensuite il auroit vu que cette description convient à tous les animaux Américains, auxquels on a donné ce nom dans les autres provinces; aux différences près que le climat peut produire dans la grandeur & dans la nuance du poil plus ou moins clair. C'est en ce sens que Garcilasso a pu dire, que parmi les Lions du Pérou il y a jusqu'à quatre variétés; mais il convient qu'aucun de ces Lions n'a ni la grandeur, ni la force des Lions d'Afrique (a). En effet, le Puma ne sauroit se servir de sa queue comme d'une arme; tandis que les Lions de notre continent terrassent un homme en le fouettant de leurs queues, dont le floccon est comme une meche qui enleve la peau, & brise souvent les os.

---

pieds de haut, & 9 pieds de long: les plus petits Lions d'Afrique ont $3\frac{1}{12}$ pieds de haut, sur $5\frac{1}{2}$ de long, jusqu'à l'origine de la queue.

(a) Tom. II. p. 267.

CHAPITRE XX.

Du Jaguar & du Couguar.

QUand le critique a parlé des Tigres de l'Amérique, il n'a pas su, qu'il y a au nouveau Monde deux especes d'animaux très-différentes, auxquelles on a indistinctement donné le nom de *Tigre*. Le premier est le Jaguar, qui, selon M. Linnæus & presque tous les Naturalistes, est une sorte particuliere d'Once (a); l'autre est le Couguar. Or il étoit absolument nécessaire de distinguer ces animaux, & faute de les avoir distingués on ne conçoit pas du tout ce que le critique a voulu dire. Il n'avoit qu'à consulter les Nomenclateurs du regne animal, & y joindre la lecture des ouvrages de

(a) *Onca Juguara.* Marcgr. Bras. 235. *Habitat in America meridionali. Corpus lutescens, maculis ocellaribus nigris sæpe pupillâ nigrâ unâ alt ave instructis. Abdomen album maculis atris ut in pedibus, ubi minores. Caudâ corpore dimidio brevior, maculis nigris longis. Linnæi Syst. Nat. Editio XII. T. I. p. 61. Mammalia. Feræ. Felis.*

La Jaguarette ne paroît être qu'une variété du Jaguar.

M. de Buffon : il y auroit appris à connoître les especes, il y auroit appris que le vrai Tigre, & sur-tout le Tigre royal, n'existe pas en Amérique, où l'on ne trouve point d'animal carnassier d'une grandeur qu'on puisse comparer à celle de ce Tigre royal, qui a presque la taille du Cheval.

Je ne conçois réellement point, qu'en critiquant un Auteur, qui a traité des animaux, on ait eu en ses propres lumieres tant de confiance que de se croire dispensé d'ouvrir un seul livre d'histoire naturelle. Si Dom Pernety avoit seulement jetté les yeux sur quelques ouvrages fort répandus, & qui sont presqu'entre les mains de tout le monde, il eût compris, que ce qu'il a dit des Lions & des Tigres Américains, sont des erreurs palpables. Au lieu de recourir aux œuvres des plus célebres Zoographes, il cite les lettres d'un Jésuite nommé Cataneo, & qu'on a imprimées, je crois, par inadvertance, à la suite de la méprisable histoire du Paraguai, attribuée à Muratori, laquelle cependant n'est pas de Muratori ; quoiqu'en dise le journal de Trévoux. (*a*)

(*a*) Le P. Berthier fit un jour un grand article pour démontrer, que le Prevôt Muratori étoit véritablement Auteur de cette compila-

Il ne faut pas croire, qu'il soit si aisé d'écrire sur les animaux avec précision : cela exige un travail très-opiniâtre & une étude très-suivie ; au point que les savants, qui ont été dès leur jeunesse initiés dans ces mysteres de la Nature, ne laissent pas de trouver encore au bout de leur carriere, ou des doutes, ou des difficultés.

Ces animaux, que Pison, Hernandez, M. de la Condamine & tant d'autres, nomment des *Tigres Américains*, sont les Jaguars, dont les plus grands ont à-peu-près la taille ordinaire du Tigre Africain, mais non pas celle du Tigre royal. La robe du Jaguar est mouchetée *maculis ocellaribus*, & non pas vergetée par anneaux ou par bandes transversales, *maculis virgatis transversis*. Ceux qui ne sont pas Naturalistes, ne sauroient distinguer une peau de tigre parmi des peaux de Pantheres, d'Onces & de Léopards : il n'y a rien de plus commun, que de s'y méprendre, au point qu'on a démontré, que les fourreurs même de Paris n'ont jamais eu une connoissance bien claire de cette partie de leur commerce (*a*). Je laisse à juger après cela

---

tion, qu'on a intitulée l'*Histoire du Paraguai* ; mais cette démonstration n'a pas convaincu les personnes instruites.

(*a*) Les fourreurs appellent *peau de Tigre*

quel fond on peut faire sur ce que Dom Pernety rapporte des peaux de Tigres qu'il dit avoir vues : c'étoient des dépouilles de Jaguar, comme il auroit pu s'en convaincre dans les ouvrages de M. de Buffon, qui prouve clairement qu'au nouveau Monde il n'y a pas de véritable Tigres. Quant au Couguar, qu'on nomme tantôt *Tigre poltron*, & tantôt *Tigre roux*, c'est un animal absolument naturel à l'Amérique, & dont on n'a pas découvert l'analogue dans notre ancien continent : il a le poil fort ras, sans mouchetures, sans anneaux, sans taches, d'un jaune tirant sur le roux, qui fait la nuance que les Naturalistes expriment par le terme de *luteo-rufus*. J'en ai vu un sujet vivant chez du Cos, maître de bêtes étrangeres : il avoit la tranquillité d'un Chien, & beaucoup plus que la corpulence d'un très-grand dogue ; il est haut monté sur les jambes, ce qui le rend svelte & alerte : ses dents canines sont coniques & très-grandes : on ne l'avoit ni désarmé, ni emmuselé, & on le

---

commun, la robe de l'Once : ils appellent *peau de Tigre d'Afrique*, la robe du Léopard du Sénégal. La peau du Tigre n'est pas tigrée, ni tachetée, ni mouchetée ; mais elle a de grands anneaux qui viennent se terminer au ventre : ces bandes ne sont pas si sensibles que les mouchettes du léopard.

conduisoit en lesse : le nom de *Tigre poltron* lui a été bien donné ; il se laissoit flatter de la main, & je vis de petits garçons grimper sur son dos, & s'y tenir à califourchon. Ceux qui connoissent le vrai Tigre de notre continent, savent que c'est un animal d'une férocité qu'on ne peut ni dépeindre, ni comparer à rien : il est impossible de le domter, & encore bien plus impossible de le discipliner comme les Couguars : on n'ose le toucher de la main : il faut le renfermer dans des cages bien grillées & doublement barrées, & avec tout cela il est rare qu'on en amene en Europe : aussi M. de Buffon n'a-t-il jamais pu parvenir à en voir un individu en vie ; lui qui a passé presque tout le régne animal en revue, en faisant venir des extrêmités de la Terre les animaux les plus rares : il faut attribuer cela à la difficulté & au danger de transporter une bête aussi formidable que le Tigre, qui rompt, dit Bontius, de grosses solives ferrées : s'il venoit à se détacher dans un navire, l'équipage courroit risque d'être déchiré.

Le Lion & le Léopard se laissent en quelque sorte apprivoiser, & dans leur captivité ils paroissent plus mélancoliques que méchants : on les domte & par la faim & par les coups souvent répétés, ce qui les fait ou ressouvenir de la supériorité de l'homme, ou oublier leurs

propres forces ; mais le Tigre résiste à tout : la faim le rend plus terrible, les coups le rendent plus furieux, les caresses l'irritent, & celui qui le nourrit, est son premier ennemi. Dans son état de liberté, il attaque tout ce qui respire dans la Nature, en commençant par l'homme : il s'essaie avec les Crocodiles, ne recule pas devant l'Eléphant, ne craint point le Rhinoceros, brave le Lion, & emporte un Bœuf avec autant de facilité que le Loup enleve un Agneau. (*a*)

Ce n'est pas un tel animal, comme on voit, qu'il faut comparer pour la fé-

(*a*) *Denique robur hujus feræ incredibile est : nam occisum à se Bubalum, quamvis tribus partibus ipsa majorem, non secus ac festucam, in silvas trahit. Ac ut id magis credas, Nobil. D. Generalis P. Carpenterius, circa silvas insulas & decipulas Tigribus capiendis, ex solidis trabibus compactas locari curaverat, quibus intus alligatus Caper, balatu suo, Tigridem pelliceret : ac forte evenit, ut valvis reclusis ingens Tigris capta esset, quæ trabes quamvis ferreis clavis ligatas, unguibus, quibus plurimum valet, à se invicem divulsit ac evasit.* Bontius Hist. Nat. Indiæ Orient. p. 53. Cap. de *Tigride*.

Il n'est question dans ce passage que du Tigre ordinaire de Java ; car le grand, qu'on nomme le royal, est encore bien plus fort & plus terrible.

rocité & les forces aux Jaguars Américains, qui perdent tout courage quand ils sont repus, & un seul Chien suffit alors pour leur donner la chasse (a): mais les Sauvages naturellement poltrons redoutent toujours leur rencontre; parce qu'ils s'imaginent, que ces bêtes préferent leur chair à celle des Européens; ce qui peut provenir, comme il est dit dans les *Recherches Philosophiques*, des drogues avec lesquelles ces Sauvages se graissent tout le corps, & dont l'odeur insupportable les fait éventer de loin.

C'est dans l'humidité & la température de l'air entre les Tropiques au nouveau Monde, qu'on apperçoit les causes qui y rendent les animaux carnassiers, moins féroces, moins dangereux que

(a) *Hominibus æque ac bestiis infestæ, cum famelica sunt; alias enim à gregariis canibus, imo vel solo accenso rogo de nocte in fugam facile aguntur.* Hist. Nat. Brasiliæ. pag. 103.

Voyez aussi sur le Jaguar ou cette espece de Tigre Américain M. de Buffon, & M. de Valmont. T. III. p. 120. au mot *Jaguar*. Le *Tigris Mexicana* de Hernnadez p. 498, est une espece de Léopard. Gesner paroît être le premier Naturaliste qui ait su distinguer le Tigre d'avec les Onces & les Pantheres. On doute que Pline ait connu le Tigre: aussi Bontius l'accuse-t-il de s'être manifestement trompé, lorsqu'il assure que cet animal est si léger à la course: le vrai Tigre ne court pas vîte.

dans notre continent : car on ne sauroit croire combien la chaleur extrême de l'intérieur de l'Afrique, y augmente la soif du sang dans les Tigres & les Lions; au point que ceux qui habitent hors de la Zone Torride, vers le Cap de bonne Espérance, ou sur les montagnes où l'air est moins brûlant que dans les plaines sablonneuses, paroissent à demi apprivoisés, en comparaison de la fureur & de l'impétuosité des autres. Il est bien étonnant sans doute, qu'une cause qui opere avec tant de force sur la constitution & le tempérament des animaux de ce pays, y produise un effet contraire dans les hommes : car les Negres, généralement parlant, sont de très-mauvais guerriers & excessivement peureux; ce qui prouve combien la pusillanimité est grande dans les bornes étroites de leur ame, c'est qu'ils sont infiniment plus prompts que les hommes blancs à se détruire eux-mêmes : non dans un grand désespoir, mais seulement dans un grand chagrin. Quand ils ne peuvent ni se noyer, ni s'empoisonner, ils retiennent leur haleine, & s'étouffent au point qu'on a cru qu'ils se coupoient la langue avec les dents & l'avaloient. On a observé dans les vaisseaux Négriers, que rien n'étoit plus propre à les empêcher de se tuer, que la musique; dès qu'ils l'entendent, ils osent vivre, & oublient qu'ils

ont voulu mourir : tant le suicide est en eux une foiblesse qu'on corrige par une autre.

Je reviens aux animaux, & je dis, qu'on ne sauroit assez s'étonner de ce que Dom Pernety ait pu contredire les observations des Naturalistes sur la grandeur respective des especes animales qui habitent dans les deux continents : celles de l'Amérique sont généralement plus petites ; & je sais bien, que Dom Pernety n'eût jamais nié cela, s'il avoit daigné lire seulement dans M. de Buffon l'histoire des Chats-cerviers, celle des Loups cerviers, celle des Loups ordinaires & celle des Ours. Mais n'ayant rien examiné, il s'est imaginé pouvoir décider sur tout cela par quelques mots véritablement jettés au hazard. Il assure que les Ours de l'Amérique sont d'une grandeur effroyable : à quoi je réponds qu'il a encore été aussi mal instruit en cela qu'en tout ce qu'il dit des Tigres, dont il n'a pas seulement connu les especes & les noms.



Voici les propres termes de M. de Buffon : *les Ours des Illinois de la Louisiane paroissent être les mêmes que nos Ours ; ceux-là sont seulement plus petits & plus noirs.* (a)

Voyez son *Discours sur les animaux communs aux deux continents.*

C'est un fait qui n'a jamais été révoqué en doute par personne, que la plus grande espece d'Ours se trouve non pas en Amérique, mais en Moscovie. Je ne conçois pas, dis-je, que le critique ayant ignoré l'histoire des animaux, ait pu attaquer, avec tant d'aigreur, l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, qui n'a pas dit un mot qu'il n'ait puisé dans les écrits des Naturalistes les plus estimés.

CHAPITRE XXI.

Du Tapir.

RIen n'est plus inconcevable que la maniere dont la Nature a reparti & distribué les especes animales sur le Globe : il paroît, qu'on devroit trouver les mêmes especes sous les mêmes latitudes, & cependant cela n'est pas : il y a des quadrupedes qui ne sont affectés qu'à de petites contrées, & qu'on ne rencontre pas ailleurs.

J'avoue que les hommes, en se formant en société, en détruisant les bois, ont beaucoup influé en cela : plus ils ont défriché, plus ils ont fait fuir le gros gibier, tandis que les petits animaux ne fuient pas : trop d'obstacles les arrêtent, une

riviere peut les arrêter : ils restent constamment dans les mêmes régions, & soit par une providence particuliere, soit par leurs propres ruses, ils échappent toujours à une destruction totale : on peut dans une isle, se délivrer des Loups ; mais on ne sauroit s'y délivrer des Souris, des Grenouilles, des Taupes. Il n'y a pas de doute que, du temps de Jules-César, il n'y ait eu, en France & en Allemagne, des especes animales qu'on n'y voit plus aujourd'hui. Les vicissitudes physiques ont aussi resserré d'autres especes dans des isles, dans des pointes de péninsules d'où elles ne peuvent plus sortir : on conçoit bien, qu'on n'a pas été porter des Serpents venimeux & des Tigres à Java & à Madagascar ; & que ces animaux y existent, pour s'y être trouvés au moment que quelque révolution a séparé Madagascar & Java du continent, & en a fait des isles : il est bien certain, que c'est là l'origine commune de toutes les Bêtes insulaires, si l'on en excepte quelques Serpents de la petite espece, qui ont pu échapper au bec des Cicognes, & quelques autres animaux carnassiers qui ont passé à la nage dans des isles peu éloignées du continent : c'est un fait, que les Couguars ou les Tigres poltrons, dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent, sont arrivés à la nage dans quelques isles où les Européens

avoient porté du bétail. Mais ce qu'il y a de vraiment étonnant, c'est que dans l'Amérique on a découvert beaucoup d'animaux, dont les analogues ne sont point dans notre hémisphere ; d'où on peut inférer que les deux continents ne se sont pas touchés sous l'Equateur, & qu'il y a toujours eu une ligne de démarcation & une barriere insurmontable, qui a empêché nos animaux indigenes de la Zone Torride, de pénétrer en Amérique, & ceux de l'Amérique de pénétrer dans l'ancien Monde. Il faut bien imaginer un grand obstacle, qui ait prévenu cette confusion ; sans quoi elle se seroit faite : car si l'espace de mer entre la Guinée & le Brésil, eût jamais été une terre-ferme, les animaux de la Torride des deux hémispheres, se seroient trouvés sur un même continent. Il suit de ceci, que chaque climat a primitivement reçu les animaux qui lui sont affectés, sans qu'ils soient descendus les uns des autres, sans que les Fourmilliers de la Guiane viennent des Fourmilliers du Congo, & ceux du Congo de la Guiane.

La Nature, après avoir produit, dans le nouveau Monde, tant de végétaux & d'animaux absolument inconnus dans l'ancien, n'a rien changé au regne minéral : plus on fait des recherches, plus on découvre, que les métaux & l'arrangement des couches terrestres sont les

mêmes en Amérique que dans notre continent ſous les mêmes latitudes ; au point que M. Guettard a prouvé que, dans le Canada, la diſpoſition intérieure de la Terre eſt préciſément comme en Suiſſe (a), tant pour les minéraux que pour les autres lits de matieres pierreuſes & terreuſes. On ne ſauroit douter, que le centre de l'Afrique qui correſpond au Pérou, ne renferme des dépôts d'or & d'argent auſſi conſidérables que le Pérou, car l'immenſe quantité de paillettes que le fleuve d'Afrique charient, ne peut venir que des montagnes pleines de filons. C'eſt encore la même choſe par rapport aux pierres fines, avec cette différence que celles de notre continent ſont en général plus belles, plus vivement colorées, plus diaphanes & plus brillantes.

Je conviens qu'on a déterré en Amérique un métal anomale & abſolument inconnu dans l'ancien Monde : c'eſt l'Or blanc de Choco ou la Platine : mais on connoît trop peu l'intérieur de l'Afrique, où de mémoire d'homme, on n'a jamais, à ce qu'on dit, exploité aucune mine, pour pouvoir aſſurer, que la Platine ne s'y trouve point ; pourvu cependant que

(a) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris à l'an 1752.

ce ne soit pas une concrétion fortuite, ou un Or aigri par une espece particuliere d'éméril.

Quoiqu'il en soit, la Platine n'a pas empêché que les connoissances, qu'on avoit acquises dans la Métallurgie, n'aient suffi pour nommer tous les métaux du nouveau Monde; mais les notions qu'on avoit acquises dans l'histoire des plantes & des animaux de l'ancien continent, ont été absolument insuffisantes pour nommer & ranger en classes les nouvelles especes qu'on a trouvées en Amérique, & dont la plus frappante est le Tapir, car la Zone Torride des Indes occidentales n'a point d'animal plus grand que celui-là. On peut bien croire, qu'un être qu'on n'avoit jamais vu, dont on n'avoit pas soupçonné l'existence, a dû produire parmi les Naturalistes une grande variété d'opinions sur le genre auquel il faut le rapporter; & ce qui prouve combien peu on a été d'accord, c'est qu'on en a fait un Bœuf, un Ane, & finalement un Hippopotame: il existe déja des nomenclatures imprimées, où le Tapir est tiré Hippopotame terrestre: mais en voulant introduire de nouvelles especes dans les anciens genres, on brouille bien plus les choses qu'on ne les arrange, par une méthode qui n'est fondée que sur des apparences trompeuses. M. Brisson a été le plus raison-

nable des Méthodiſtes, il a fait du Tapir un genre qui ne renferme qu'une ſeule eſpece, & qui par-là eſt très-remarquable.

J'avoue que j'ai été moi-même dans l'idée, que les animaux de l'Amérique ne ſont pas eſſentiellement différents de ceux de notre hémiſphere; mais tellement métamorphoſés par le climat, qu'on a beaucoup de peine à les reconnoître: j'avois été induit dans ce ſentiment par la grande analogie du Glama du Pérou avec le petit Chameau d'Afrique, au point que ces deux animaux ne me paroiſſent être qu'une ſeule eſpece; mais en faiſant des recherches ultérieures ſur le Tapir, je me ſuis bien déſabuſé: en 1762, je prenois encore cet animal, pour une ſorte d'Hippopotame, & j'ai vu que d'autres Naturaliſtes ont été auſſi de cet avis. Mais voici ce qui doit empêcher, ſelon moi, qu'on ne ſoutienne cette opinion.

Le Tapir a une Trompe par laquelle il reſpire, & qu'il tend & détend par le jeu d'un muſcle très-fort: l'Hippopotame n'a pas de trompe, & reſpire par la gueule & les naſeaux. Le Tapir a quatre dents de moins que l'Hippopotame, & il lui manque aux pieds de derriere une diviſion, n'ayant à ces pieds que trois doigts, & l'Hippopotame en a quatre à

tous les pieds avec un faux talon (*a*). Ces caracteres si tranchés séparent tellement ces animaux, que rien ne sauroit les rapprocher. Du reste, ils se ressemblent par leur vie noctambule, par leurs mœurs, par leur façon de se nourrir, de courir dans l'eau sans être de vrais amphibies, par leur ronflement, par leur queue pyramidale, & l'épaisseur de leur peau, qui sert aussi bien en Afrique, qu'en Amérique à faire des boucliers impénétrables aux fleches, & même à l'épreuve de la balle d'un mousquet : ces animaux sont également chargés de beaucoup de graisse, comme toutes les grandes machines animées qui nagent à l'instar du Wal-Ross & du Phocas (*b*).

(*a*) Je sais bien que M. Klein, en prenant les caracteres par lesquels il distingue les animaux, de la conformation de leurs pieds, n'a aucun égard aux pieds postérieurs. Mais cette méthode est-elle bonne & juste ? Voilà de quoi j'ose douter. Les pieds postérieurs ne sont sujets à des variations que dans de certaines especes, & jamais dans d'autres, jamais dans les solipedes.

(*b*) La meilleure figure qu'on ait du Tapir, est celle qui a été dessinée en Amérique par M. de la Condamine, & que M. de Buffon a fait graver : elle ne ressemble en rien à celle de Pison ; au point qu'on croiroit que ce sont deux animaux différents. C'est encore bien pis par rapport à l'Hippopotame, on n'en a aucune figure qui soit juste.

Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que les Américains ne pouvoient tirer aucun avantage du plus grand quadrupede de leur Zone Torride: car le Tapir étant lucifuge, il ne se laisse ni apprivoiser, ni rendre domestique, & bien moins encore soumettre au travail: cela lui est commun avec l'Hippopotame, le seul de tous les grands quadrupedes de notre continent, dont on ne puisse tirer aucun service; tandis que le Cheval, le Bœuf, la Giraffe, le Chameau, le Dromadaire, l'Eléphant, qui tiennent un rang si distingué dans le regne animal, sont tous soumis au travail, & assistent l'homme dans les besoins de la société. Je n'ai jamais pu concevoir pourquoi on a laissé en Asie le Rhinocéros dans son état sauvage, sans l'employer à aucun usage; tandis qu'il est soumis en Abyssinie, & y sert à porter des fardeaux & de petites citadelles comme l'Eléphant: aussi les Portugais nomment généralement le Rhinocéros Asiatique, *le Moine des Indes*; parce qu'il n'y travaille pas, & que la peau qui recouvre son garrot, imite assez bien un capuchon.

Quand on considere, que tous les plus grands quadrupedes, qui existent sur le Globe, sont tombés sous le joug de l'homme, on s'imagine que cette servitude est un effet de notre seule industrie & de notre supériorité sur les bê-

tes, quelque robuſtes qu'elles ſoient; j'avoue que l'induſtrie y a eu beaucoup de part; mais il eſt certain auſſi, que cela eſt entré dans le plan de la Nature, comme nous le voyons manifeſtement par le Chien, le ſeul de tous les animaux carnaſſiers avec le Chat, que nous ayons pu rendre domeſtique. Or je dis, que l'attachement que cet animal a pour l'homme, eſt dans ſon inſtinct, & non pas dans un caractere que nous lui ayions imprimé; ainſi il y a dans tout ceci des bornes que la Nature a fixées: les animaux, qu'elle a voulu délivrer de la ſervitude, ne ſeront jamais ſubjugués par toute l'induſtrie humaine, & les animaux, qu'elle a formés pour la ſervitude, ſeront ſubjugués toutes les fois que l'homme le voudra & l'éprouvera.

Ce qui rend cet état de liberté du Tapir & de l'Hippopotame d'autant plus remarquable, c'eſt qu'ils ſont l'un & l'autre frugivores, & non carnaſſiers; & les animaux, que nous avons ſoumis, en exceptant toujours le Chat & le Chien, ſont toujours frugivores depuis la Brebis juſqu'à l'Eléphant (*a*).

(*a*.) Il ne faut pas confondre les animaux ſoumis au travail & les domeſtiques avec les animaux ſimplement apprivoiſés, comme les Genettes, les Rats de Pharaon, les Singes, &c. Quoique l'Eléphant ne ſoit pas domeſtique, il

CHAPITRE XXII.

De la multiplication & de la grandeur des Insectes au nouveau Monde.

DAns les pays incultes, marécageux, couverts de bois, les insectes se multiplient; parce qu'ils envahissent, sans obstacles & impunément, toutes les productions de la Nature, qui a augmenté, comme on sait, le degré de la fécondité à proportion de la petitesse des animaux. Pour peu que la présence de l'homme n'arrête point cette propagation, ou plutôt ce débordement de matiere animée, en purifiant l'air par la fumée, la terre par le labour, les eaux par l'écoulement, toutes les especes d'insectes viennent s'y accumuler d'une maniere effroyable: comme l'ont vu les premiers Européens, qui ont pénétré dans les forêts de l'Amérique; ils faisoient à chaque pas lever des tourbillons de cousins & de moustiques, qui les enveloppoient comme feroit un nuage.

Le critique en conclut que le *principe de la vie* étoit, dans ce pays, plus actif

est néanmoins soumis. On ne sait pas si le Rhinocéros est domestique en Afrique.

& plus fécond qu'ailleurs : il falloit en conclure que ce pays étoit resté inculte depuis un temps immémorial; puisque cette multiplication d'insectes est un effet nécessaire, & qui arrive dans tous les endroits de la Terre, qui ne sont pas habités par des hommes, ou qui ne sont habités que par des Sauvages. Si ces déserts se trouvent situés sous un climat chaud, ou seulement sous un climat tempéré, alors les Serpents & les Lésards se joignent aux insectes.

On prétend que si l'Egypte restoit inculte pendant quarante ans, le Nil, en applanissant ses digues, en feroit un prodigieux marais, où les Grenouilles, les Crapauds, les Scinques, les Caméléons, les Crocodilles, les Couleuvres, se multiplieroient à l'infini : car malgré la culture, malgré tous les efforts de l'homme, on a beaucoup de peine à y arrêter la génération des animaux immondes. Que seroit-ce donc, si cette contrée étoit abandonnée à elle-même, ou s'il n'y avoit que quelques troupeaux de Sauvages errants comme les Américains du Nord, qui étant paresseux & dépourvus d'instruments de fer pour faire de grandes coupes dans les bois, avoient pour toujours renoncé à l'agriculture? ils n'oseroient pas non plus mettre le feu aux bois; de peur de tuer le gibier, comme on l'a vu en Sibérie, le long de la Léna, où la

fumée des forêts qu'on a brûlées dans les défrichements, a fait mourir les Zibelines à plusieurs lieues à la ronde. Il ne restoit aux Américains d'autres ressources, que de couvrir leur peau d'une couche de graisse, & de fumer du Tabac & d'autres herbes âcres, pour être un peu moins persécutés par les insectes; mais leur nombre ne diminuoit point.

Il est difficile de savoir au juste, ce que c'est que l'activité du *principe de la vie*, dont parle le critique; mais quelles que soient les idées vagues qu'on attache à ces termes vagues, on ne sauroit admettre que ce principe étoit dans une grande force aux Indes occidentales, le pays le plus dépeuplé de la Terre, où les hommes étoient aussi rares que les Fourmis y étoient incroyablement multipliées.

On conçoit bien que ce qui peut être favorable aux insectes, ne peut qu'être nuisible à l'espece humaine & aux animaux quadrupedes: aussi n'en existoit-il aucun de la premiere, ni de la seconde, ni de la troisieme grandeur dans tout le nouveau Monde. Je pourrois tirer, de l'objection qu'on a faite, une objection contraire; mais je ne raisonne pas sur des raisonnements. Le critique, en admettant l'existence des Géants Magellaniques, croit que la cause, qui fait grandir une Chenille à Surinam, ou une

Grenouille dans les marais de la Louisiane, est cette cause même qui produit des Géants à la baye Grégoire, ou à la baye Famine : il ne faut pas attaquer des faits très-réels par des faits très-douteux, ni conclure d'un fait à un autre fait fort différent. M. Linnæus a découvert, en Lapponie, de certains insectes dont la taille surpasse de beaucoup celle de leurs analogues qui vivent dans des pays cultivés ; cependant les Lappons seroient les plus petits des hommes, s'il n'y avoit pas des Eskimàux.

La corruption, qui résulte de l'entassement des végétaux décomposés dans des terreins ombragés & humides, favorise la propagation des insectes : comme l'air ne peut circuler dans ces retraites, ni le vent s'y introduire, les œufs de ces petits animaux n'y sont pas dispersés, ni écrasés par le choc & l'agitation de l'athmosphere sur elle-même. Aussi a-t-on observé que, sur de certaines plages découvertes le long de la rive droite du Maragnon, on ne voit jamais des insectes ; tandis que la rive opposée on est entiérement remplie ; parce que le vent ne peut s'y faire sentir, ni éparpiller les essaims de moucherons qui s'y tiennent immobiles, & comme suspendus dans l'air, d'où ils tombent sur le premier animal dont ils sentent l'approche ; & à-peu-près comme les Chau-

ve-ſouris tomberent ſur le bétail que les Miſſionnaires avoient porté à Borja : les Bœufs les plus puiſſants ne purent ſe garantir contre ces ennemis, qui détruiſirent ſucceſſivement tous les troupeaux.

On n'eſt pas encore aſſez avancé dans l'hiſtoire naturelle des inſectes, pour pouvoir parler pertinemment ſur ce qui leur arrive dans les pays chauds, où la culture a manqué depuis une infinité d'années ; mais il n'y a pas de doute, que de certaines eſpeces n'y grandiſſent, parce qu'elles y trouvent une nourriture abondante, & qu'elles s'y nourriſſent paiſiblement au ſein de la Nature ſauvage, & à l'abri des pourſuites de l'homme, qui en fait une deſtruction bien plus grande que ces animaux mêmes qui s'en nourriſſent ; & outre qu'il les détruit, il les empêche encore de naître. Je puis à cette occaſion omettre une obſervation aſſez ſinguliere : c'eſt que, parmi tous les quadrupedes à poil, il n'y a qu'une ſeule eſpece qui ne vit que d'inſectes, ſans pouvoir prendre abſolument aucune autre nourriture : cet animal ſingulier, qui n'a pas des dents, eſt le Fourmillier. Or il falloit néceſſairement que cette créature fût placée dans les endroits de la Terre, où les Fourmis abondent le plus : elles abondent le plus dans le Bréſil, & dans le Congo juſqu'au Cap de bonne Eſpéran-

ce, & c'est aussi précisément dans ces deux pays-là, que l'on trouve le Fourmillier, comme si la Nature avoit craint que sans eux, les Fourmis ne multipliassent à un certain excès, qui pût occasionner quelque dérangement, s'il est permis de parler ainsi, dans l'équilibre des êtres (a); & cela aussi bien dans le nouveau continent que dans l'ancien.

Il ne faut pas chercher ailleurs que dans le défaut de culture, & dans la nourriture abondante, les causes de cette grandeur qu'avoient les insectes en Amérique au temps de la découverte. Cela arrive aussi à quelques Serpents, & à quelques Lésards, auxquels la Nature a accordé une longue vie; parce qu'ils sont long-temps à croître, tellement que, dans de certaines especes, la grandeur augmente avec l'âge: au

(a) Il y a jusqu'à quatre especes de ces Myrmécophages qui ne paroissent être que des variétés. Le plus grand a six pieds & demi depuis le bout de la queue jusqu'au museau, d'où on peut conjecturer de quelle quantité de Fourmis cet animal a besoin tous les jours. Les anciens n'ont pas connu les Fourmilliers: & cependant ils ont bien su que de certains cantons de l'Afrique étoient si remplis de fourmis, qu'elles y prenoient souvent le dessus sur les hommes, comme on le voit par ce que dit Pline des *Solpuges*, sorte de Fourmis Africaines.

contraire des quadrupedes à poil, où le terme de la vie est d'autant plus court, que celui de la croissance est moins long ; ces deux périodes étant toujours dépendants l'un de l'autre.

On ne peut pas positivement assurer, qu'on ait trouvé au nouveau Monde, des Serpents plus grands que ceux que M. Adanson a vus dans les déserts de l'Afrique, où il a pénétré en remontant le Sénégal en chaloupe ; mais en Amérique leur multiplication étoit plus rapide, plus prodigieuse, & ils couvroient tellement la terre dans de certains endroits, qu'on désespéra de pouvoir s'en délivrer : ils attaquerent avec tant de fureur la colonie naissante de la Martinique, qu'on fut trois ou quatre fois sur le point de l'abandonner.

L'Auteur des *Recherches Philosophiques* a parlé de ces temps-là, & si le critique eût lu plus attentivement l'ouvrage contre lequel il a tant déclamé, il y a toute apparence qu'il seroit resté dans les bornes de la question. Car qui doute, que les François de la Martinique n'aient détruit, dans cette isle, depuis cent trente-cinq ans qu'ils y sont établis, au moins la millieme partie de toutes les especes de reptiles qu'on y trouva au commencement du seizieme siecle? cependant il en reste encore, dit Mr. de Chanvalon, un très-grand nombre, échappé à la

guerre continuelle des planteurs; mais cela ne peut être autrement, vu l'extrême fécondité de ces animaux : il y a tel Serpent vivipare de la Martinique, qui produira en une seule année soixante-dix Serpentaux; les especes ovipares sont encore plus fertiles.

CHAPITRE XXIII.

Des Végétaux transplantés en Amérique.

PArmi les plantes étrangeres, portées par les Européens au nouveau Monde, quelques-unes ont d'abord pris, sans que le changement de climat les ait affectées. Tel est sur-tout le riz, dont on avoit été chercher la graine au Levant : les colons de la Caroline ont fort étendu les rizieres; mais c'est la plus mauvaise culture qu'ils pouvoient embrasser, ou la moins propre à purifier le climat. On ne sait pas encore quelles sont les précautions qu'emploient les Chinois, les premiers agriculteurs du Monde, pour n'être pas sujets aux grands inconvénients qu'occasionne en Europe, l'air des rizieres; tous les paysans, qui y travaillent dans le Milanez, prennent une espece d'hydropisie; & en France, il a fallu sévérement défendre cette culture, à

cause des maladies qu'elle produisoit. Il se peut que, dans les pays chauds de l'Asie, le desséchement étant plus prompt dans les campagnes qui ont été submergées il en sorte moins de vapeurs, ou des vapeurs moins nuisibles.

Quant à notre froment, semé dans les meilleurs défrichements entre les Tropiques au nouveau Monde, il n'a donné pendant les premieres années qu'une herbe épaisse & stérile, parce qu'il puisoit trop de suc : il a fallu dans la suite y diminuer les efforts de la végétation par le sable, ou renoncer entiérement à cette culture, comme on a fait dans l'isle de St. Domingue & aux Antilles. Le froment & le seigle n'ont pas essuyé de tels accidents dans les provinces septentrionales, où ils ont donné d'assez bonnes récoltes ; mais qui cependant n'étoient pas comparables à celles qu'on a obtenues des féveroles & des pois. Enfin l'industrie & le labour ont par-tout changé la nature des terres, en fumant les unes, & en ameublissant les autres : ces causes, qui ont déja agi, agiront encore de plus en plus : de sorte qu'au bout de trois cents ans, l'Amérique ressemblera aussi peu à ce qu'elle est aujourd'hui, qu'elle ressemble aujourd'hui peu à ce qu'elle étoit au temps de la découverte.

Dans quelques provinces, où de certains arbres à noyau, tels que les cerisiers

d'Europe, ne voulurent pas prendre (a) dans le seizieme siecle, on est ensuite pervenu à les faire fructifier, en travaillant & en préparant le terrein. On peut en dire autant de nos mûriers, qui eurent aussi beaucoup de difficulté à venir, & aujourd'hui ils sont fort multipliés ; quoiqu'on fasse d'ailleurs peu de soie en Amérique : on a remarqué que la mortalité enlevoit les vers, dans les contrées où il y a beaucoup de lacs & de marécages : ce qui prouve évidemment que ces insectes n'aiment pas les pays humides.

Au reste, l'observation la plus étonnante qu'on puisse faire sur les végétaux transplantés, c'est que, dans toute l'étendue du nouveau Monde, on n'ait pas encore réussi à faire de bon vin. L'Historien des colonies Angloises dit que, dans aucun de ces établissements, les vignobles n'ont prospéré, non plus que

---

(a) Il est surprenant que les arbres à noyau, transportés d'Europe en Amérique aient d'abord moins cru & moins produit que les autres especes à pepins ou à osselets.

On voit par un passage de Garcilasso qu'il ne croyoit pas que les cerisiers pourroient jamais être élevés au Pérou. *En 1580, dit-il, un riche marchand Espagnol, nommé Gasra d Dalcocer, apporta des cerisiers au Pérou ; mais ils n'ont pu réussi.* T. II. p. 334.

dans la Louiſiane ; & cela ſous des latitudes beaucoup plus méridionales que celle de la France ; les raiſins y contiennent en abondance un ſuc aqueux, foible, incapable de faire une liqueur de garde, & qui ait du corps : auſſi les colons ſont-ils contraints d'aller chercher des vins aux Canaries, aux Açores & à Madere qui eſt, comme on ſait, une iſle ſeulement défrichée depuis l'an 1430.(*a*)

A St. Domingue & aux Antilles, ni la vigne, ni le bled, ne veulent pas ſe laiſſer élever. Au Pérou, on exprime des grappes une liqueur trouble & un peu ſalée. Enfin, on fait, dans différents endroits, du vin en quantité, qui eſt non ſeulement inférieur, mais pas même comparable aux eſpeces médiocres de notre continent : celui de Loretto & Saint Lucar, paſſe aujourd'hui pour être le moins mauvais de l'Amérique. Les Anglois, en conquérant la Floride, avoient compté d'y découvrir des côteaux tellement expoſés, que les vignes y produi-

---

(*a*) Il eſt vrai que Madere fut découverte en 1420. Cette iſle étoit inhabitée & toute remplie de bois, auxquels on mit le feu, & tous les Auteurs diſent que les forêts brûlerent pendant ſept ans, ce qui eſt incroyable. Je ſuppoſe qu'on employa ſept ou huit ans pour préparer le terrein, avant que d'y apporter de la vigne de Candie.

sissent une liqueur plus vineuse, qu'en Pensilvanie; mais jusqu'à présent ces essais n'ont pas réussi.

Dans les provinces, où il y a beaucoup de bois qu'on n'a pu déraciner, faute de bras, comme dans la Géorgie, on a observé qu'il en sort annuellement des nuées d'insectes, qui viennent ravager les raisins : les Fourmis commettent les mêmes dégâts dans le Brésil, & si les chalumeaux des cannes à sucre n'étoient pas recouverts d'une gaine fort épaisse que ces petits animaux ne peuvent percer, il seroit aussi impossible d'y faire du sucre, que du vin.

La grande humidité de l'air, au nouveau Monde, est sans doute une des principes causes du peu de succès que les vignobles y ont eu : plus les pays où l'on les plante, sont dégarnis de bois, & exempts de marais, plus le vin qu'on y fait, a de force; car, quand les vignes sont dans le voisinage d'une grande forêt les brouillards, qui s'en élevent, font, indépendamment des insectes, avorter les raisins, ou en rendent la seve aqueuse. Voilà ce que l'expérience a enseigné à tous les cultivateurs Américains.

Outre les observations générales, il y a des observations particulieres qui ne concernent que quelques provinces : par exemple, à Surinam la pellicule extérieure, que quelques-uns nomment

la peau des raisins, devient fort épaisse, les pepins fort gros, & les vignobles blancs donnent dès la seconde année une liqueur rouge & trouble. Je dis que cette observation est d'autant plus surprenante, que M. du Hamel assure, dans son *Traité des Arbres*, que le même accident survient aux vignes qu'on a voulu élever aux environs de Québec; soit qu'on eût fait venir les plants de France, soit qu'on eût été chercher des lambruches dans les bois. Outre cette dégénération, le froid est si grand au Canada, qu'il y a peu d'années où la vigne y parvienne à un certain degré de maturité.

On peut assurer que c'est un très-grand bonheur pour la France & pour le Portugal, que les vignobles n'aient pas du tout réussi en Amérique; car l'Angleterre, extrêmement éclairée sur ses intérêts, eût appliqué toutes ses colonies à cette culture, & se feroit ainsi délivrée de l'énorme tribut qu'elle paie aux François & aux Portugais pour leurs vins : comme cela eût été naturel. Mais les terres & le climat du nouveau continent ne seront peut-être pas encore en état, au bout de deux siecles, de produire des vins comparables à ceux de Bourgogne, ou de Constance au Cap de Bonne-Espérance.

Parmi les autres arbres exotiques, qui

ont dégénéré en Amérique de l'aveu de tout le monde, on doit compter les Cafiers originaires de l'Arabie : ils donnent abondamment des fêves, tant à Surinam qu'aux isles; mais ces fruits sont d'une qualité si inférieure à ceux de l'Yemen, de Java & même de Bourbon, que les gens riches en Europe, & les Turcs ne veulent pas boire de ce café de l'Amérique : on l'a souvent mêlé avec celui de Moca, dans l'espérance de tromper les Levantins ; mais on n'y a jamais pu réussir, & on ne le tente plus : car, outre qu'ils distinguent le mêlange au goût, ils le distinguent encore à l'œil. Aussi les Hollandois ne portent-ils pas aujourd'hui une seule balle de leur café de Surinam en Turquie, où l'on n'en veut pas à tout prix.

On peut en dire autant des cannes à sucre : c'est un fait incontestable que celui qu'on fait aux Canaries, que celui qui se fabrique à Tcheou-Fou à la Chine, que celui enfin qu'on tire d'Egypte par la voie du Caire, sont supérieurs en qualité au sucre du Brésil, qui passe pour être le meilleur de l'Amérique. Il semble que la seve des cannes de l'Asie, est plus cuite & plus élaborée : le sucre de S. Thomé en Afrique, seroit comparable aux meilleures especes qu'on tire d'Egypte, si les Portugais le rafinoient mieux; mais ils le laissent à demi-brut : cepen-

dant cela n'empêche point qu'il ne ſoit préférable à tous les autres, pour les uſages de la médecine.

On a remarqué dans beaucoup d'endroits de l'Amérique, que les cannes à ſucre ne produiſent preſque plus rien ſur ces mêmes terreins où, à la premiere exploitation, elles ſe rempliſſoient de miellat. Ce malheur eſt arrivé à quelques colonies Angloiſes des iſles, où l'*humus* n'étant pas profond, il s'eſt d'autant plutôt épuiſé de ſes engrais naturels que le feu des défrichements y avoit répandus. Rien n'eſt moins connu juſqu'à préſent que l'origine du ſel ſucreux, qui paroît être reparti ſur toute la ſurface du Globe ; au point qu'on peut aſſurer que ce n'eſt qu'un acide déguiſé par l'action du ſoleil ſur de certains végétaux : preſque tous nos pommiers à fruits aigres, tranſplantés en Eſpagne, y donnent, dès la ſeconde année, des pommes douces: cela arrive auſſi dans beaucoup de provinces d'Italie: cependant dans ces mêmes pays, les Citronniers conſervent leur acide (*a*): la cauſe en eſt peut-être

(*a*) Preſque tous les fruits & même beaucoup de racines contiennent plus ou moins de ſucre : les raiſins en contiennent beaucoup ; mais on ne conçoit pas comment un des plus célebres Chymiſtes d'Angleterre a pu ſoutenir que ce ſucre faiſoit la baſe du vin. Plus un fruit eſt aigre avant

dans l'épaisseur de l'écorce, & dans l'huile de l'écorce, qui empêche que

---

sa maturité, plus il devient ordinairement doux après la maturité naturelle, ou artificielle : je ne dis pas qu'il n'y ait des exceptions à cette regle ; mais elles sont en petit nombre. Quand on n'auroit jamais fait que cette seule observation, on auroit déja assez fait pour pouvoir dire que le sucre n'est qu'un véritable acide végétal, mêlé d'une certaine quantité d'huile, & déguisé par l'action de la chaleur. Quand le sucre est exprimé des cannes, il faut promptement le cuire, sans quoi il se change de lui-même en vinaigre ; après que le sucre liquide, que les Portugais du Brésil nomment *Caldo*, a reçu une certaine cuisson, on peut encore le changer en vinaigre, en y versant une goutte d'acide : après que le sucre est fait, après qu'il est raffiné & crystallisé, on peut encore le changer en vinaigre par une certaine opération chymique, dans laquelle on le dépouille, par l'antimoine, de sa partie huileuse. Or comme il n'y a absolument aucune différence entre le sucre des cannes & celui qu'on peut tirer des raisins, de tant de fruits, de tant de racines, de tant de seves d'arbres, comme les érables & les bouleaux ; on voit que ce qu'on nomme sucre, n'est que le véritable acide végétal ; ainsi la difficulté tombe sur l'origine de cet acide, bien plus que sur celle du sel sucreux, qui n'en est qu'une modification manifestement produite par l'action de la chaleur : aussi un tonneau de vinaigre, qu'on transporte d'Amsterdam à Cadix n'y conserve-t il pas l'aigreur qu'il avoit en Hollande ; & reporté au Nord, il reprend

l'action de la chaleur ne convertisse l'acide.

Un phénomene aussi surprenant que ceux que je viens de rapporter sur la dégénération des végétaux, c'est qu'on a rémarqué dans tous les ports de mer, que les navires construits avec du bois de chêne, crû dans le Nord de l'Amérique, ne durent pas la moitié du temps que dure un navire bâti avec du bois de chêne crû en Europe. On seroit fort charmé, en Angleterre, de pouvoir découvrir quelque secret, pour garantir des vers le bois de construction qu'on tire du Canada : un constructeur a proposé de le laisser macérer dans de vastes réservoirs ; mais ce procédé paroît long & coûteux. Pour ce qui est de communiquer au bois

---

cette aigreur dans le même degré qu'il l'avoit avant le premier transport.

On conçoit maintenant, pourquoi dans les pays chauds, les fruits sont ordinairement si sucrés, & pourquoi les cannes à sucre, quand même elles pourroient croître dans nos pays, ne s'y rempliroient pas de miellat : on conçoit encore que ce qui fait la base du vin, est l'acide végétal, plus cuit dans les vins doux, & moins cuit dans les vins verds ; aussi les premiers reçoivent-ils presque tous, outre l'action du soleil où ils croissent, une cuisson artificielle qui détruit le principe de la fermentation, qui tend à faire reparoître l'acide végétal sous sa forme primitive.

de chêne de l'Amérique, la solidité qu'a le nôtre, il faut y renoncer; il croît dans un pays trop humide, & outre que les vers & la putréfaction en dévorent en un instant l'aubier, le cœur ne résiste pas comme dans nos chênes, qui n'ont pas d'autres vers à craindre que ces terribles insectes à tariere, qu'on nous a apportés des mers du nouveau Monde.

CHAPITRE XXIV.

De la nature du commerce que l'Europe fait avec l'Amérique.

NE point trouver dans un livre ce qui y est, & y trouver ce qui n'y est pas, c'est encore une mauvaise maniere de critiquer un livre.

Dom Pernety s'imagine qu'en disant quelques mots au hazard, du commerce que les Européens font en Amérique, il a suffisamment réfuté les *Recherches Philosophiques*; mais il faut beaucoup mieux examiner les choses qu'il ne l'a fait.

C'est une vérité incontestable, que, si les Européens avoient laissé le nouveau Monde dans cet état affreux, dans cette désolation où ils le découvrirent, ils n'y commerceroient pas aujourd'hui. Mais comme ils firent d'abord venir des Ne-

gres & des Colons pour y défricher les terres, ils y recueillent maintenant le fruit de leur travail, & ce n'eſt qu'autant qu'ils travaillent qu'ils recueillent: car, ſi l'Angleterre laiſſoit l'Albanie, la Caroline, la Penſilvanie, dans la même ſituation où la France avoit laiſſé la Louiſiane, elle en retireroit préciſément ce que la France retiroit de la Louiſiane; c'eſt-à-dire rien.

Il faut de plus diſtinguer, entre les productions du nouveau continent, celles qui ont une valeur réelle, d'avec celles qui n'ont qu'une énorme valeur fictive.

D'abord les mines d'or & d'argent ne prouvent pas que l'Amérique ſoit un excellent pays: ceux qui travaillent à ces mines, n'ont pas de ſouliers; ils n'ont pas de chemiſe. Enfin ces richeſſes ſont ſi mauvaiſes qu'elles ont appauvri l'Eſpagne & le Portugal, qui les regardoient comme un patrimoine.

Le Pérou ſeroit infiniment plus heureux, ſi au lieu de contenir des veines de métaux, il avoit une population ſuffiſante, de bonnes terres labourables, bien arroſées, & ſur-tout des grands chemins. Mais comment les Eſpagnols, qui n'ont pas encore fait de grands chemins dans leur propre pays, & chez qui le projet d'établir des chariots de poſtes n'a jamais pu réuſſir; comment, dis-je,

ces Espagnols pourroient-ils se détermi-ner à faire de grands chemins au Pérou? Ils aiment mieux se faire hisser au-dessus des torrents avec des cordes, que d'y bâtir des ponts. Tant il est vrai que tout l'or & l'argent du Monde, entre les mains d'un peuple indolent, ne produit rien; & que le travail produit tout, indépendamment de l'or & de l'argent. (a)

Parce qu'on pêche des perles à Panama & à la Californie; parce qu'on tire de la terre des saphirs & des émeraudes dans la Nouvelle Castille, cela ne prouve encore rien en faveur de la bonté d'un pays. Ces richesses sont comme les mi-

(a) Il n'y a que sept ou huit ans qu'on forma le projet d'établir en Espagne des diligences ou des chariots de postes, tant pour faciliter la communication entre les villes du Royaume, que pour transporter les voyageurs étrangers; mais ce projet ayant été fait, & les grands chemins n'ayant pas été faits, on peut croire qu'il a fallu y renoncer, & continuer à voyager comme on peut, & à transporter les marchandises sur les mules. Quand on réfléchit à la quantité d'or & d'argent qui a circulé en Espagne, on ne conçoit pas comment ce Royaume manque encore, dans le dix-huitieme siecle, de grands chemins: tandis que l'Allemagne & sur tout la Boheme, où l'on s'est toujours plaint du défaut d'argent, a de très-beaux chemins, dont la plupart ont été faits par l'Empereur Charles VI. Travail vaut mieux que richesse.

nes ; elles ne valent rien, s'avilissent en se multipliant, & au lieu d'augmenter la population, elles la diminuent : le luxe qu'elles entraînent, est véritablement destructif, & pour ainsi dire absurde : aussi voit-on à Mexico des hommes, qui portent à leurs souliers des boucles de diamants, & qui vont le soir coucher sur la paille. C'est ainsi qu'on trouve à Rome des Abbés superbement habillés en soie, & qui dînent dans un hôpital, & soupent dans un autre.

J'ai dit que ces richesses s'avilissent en se multipliant, & cela est si vrai, que celui qui auroit eu en 1593 pour un million en pierreries, se trouveroit à peine riche aujourd'hui de quatre cents mille livres. Le Roi de Portugal ayant, au commencement de ce siecle, envoyé plusieurs caisses de diamants en commission à des marchands Hollandois, ils lui répondirent que, pour pouvoir en vendre une moitié, il falloit jetter l'autre moitié à la mer, ou tellement la tenir secrette qu'il n'en fût pas parlé. Il y avoit, en 1754, pour cinquante millions de pierreries dans les boutiques des diamantaires de Lisbonne, & c'étoit la capitale du plus pauvre Royaume de l'Europe : pour juger du délabrement où les choses y étoient, suivant la maxime

du Chevalier Child (a), il suffit de dire, que l'intérêt de l'argent étoit à 9 pour cent.

De ce qu'on recueille de la Cochenille au Mexique, il s'ensuit, que dans ce pays-là, on trouve une infinité d'insectes, ou de petites punaises rouges, qui étant avivées avec de forts acides, donnent une belle teinture. Cependant on comprend aisément, que cette Coche-

(a) Cette fameuse maxime du Chevalier Josias Child, a été rendue en ces termes par le traducteur François du *Traité sur le Commerce*.

Pour savoir si un pays est riche ou pauvre, dans quelle proportion il est de l'un ou de l'autre, quel est le degré de ses connoissances & de son habileté dans le commerce, il ne faut pas faire d'autre question que celle-ci; quel est le prix de l'intérêt de l'argent.

Voyez aussi sur cette matiere un Discours du Chevalier Bernard.

Le taux de l'intérêt commun, n'est dans aucun pays du Monde plus bas qu'en Hollande; en Angleterre il est presque toujours d'un pour cent plus haut. Les Anglois ont fait des progrès si rapides, qu'en 1580 l'intérêt étoit chez eux à 9. en 1600 à 8. & ainsi de suite jusqu'à 4. En Espagne l'intérêt étoit monté à 10. en 1500: en 1550 l'or de l'Amérique le fit tomber à 5 & ensuite à 4. Cela n'est jamais arrivé que dans ce pays-là, par une importation subite d'une immense quantité de métal.

nille

nille est une richesse plus réelle que les mines & pêcheries à perles : car elle occupe les hommes, & ne les détruit point. Tout ce qui tend à diminuer la population, est pour l'Amérique plus que pour tout autre pays, une chose extrêmement préjudiciable, & j'en dirai bientôt la raison.

Parce qu'il croît au nouveau Monde du Tabac, cela ne démontre pas encore, que ce soit un excellent pays : on ne dit pas que l'Europe est un bon pays uniquement parce qu'il y croît de la sauge ; quoiqu'on la vende quelquefois fort cher aux Chinois.

Les Européens ayant pris, on ne sait comment, un grand goût pour le Tabac, il est fort naturel qu'on l'aille chercher en Amérique, où on le cultive pour ne pas occuper à une telle culture les bonnes terres de l'Europe. Avant l'ingénieuse invention de la Ferme, on faisoit croître en France du Tabac égal à celui de la Virginie. L'Espagne a aussi sévérement défendu chez elle l'exploitation de cette plante, & il n'y a que les Chartreux de Xerez, qui aient conservé leur plantation, où ils font du Tabac supérieur à celui de la Virginie, & comparable à celui de la Havane.

Comme le goût du Tabac a commencé, il pourra finir, & alors il ne tombera plus dans l'esprit de personne de

dire, que l'Amérique est une heureuse contrée, parce qu'il y naît une espece de Jusquiame, que les Sauvages aiment à la fureur, & que les Européens ont aimée presqu'autant que les Sauvages.

Parce qu'on fait un très-grand commerce de pelleteries & de bois de construction, dans le Nord de l'Amérique, il s'ensuit, que le Nord de l'Amérique ressemble parfaitement à la Sibérie, où l'on fait le même commerce, & où le bois de construction & les pelleteries sont supérieures à celles du nouveau Monde: il n'y a pas de comparaison entre le Martre brun de Petzora & celui du Canada.

Quand les Castors peuplent dans un pays, comme ils ont peuplé dans l'Amérique septentrionale, c'est une preuve que ce pays-là est un immense désert: car ces animaux ne peuvent absolument former de grands assemblages de Cabanes & de Républiques que là où les Hommes manquent, & où la Nature abandonnée à elle-même, est aussi sauvage qu'elle peut l'être. Voilà pourquoi il n'y a peut-être plus dans tout l'ancien continent une seule habitation réguliere de Castors: ceux qu'on voit le long du Pont-Euxin, sur le Rhône, sur la Lippe, sur le Rhin, & dans tant d'autres endroits, sont tous solitaires, terriers, ou réunis seulement en petites familles. Ces

bêtes sont si dangereuses; dans les contrées habitées, & sur-tout dans celles où il y a des digues & des gabionades le long des rivieres, qu'on met toujours leur tête à prix & à un prix plus haut que celle du loup: il y a des provinces en Allemagne où l'on paie jusqu'à onze écus à celui qui tue un Castor. Quoique cet animal ne pêche pas comme la loutre, il fait de si horribles dégâts, que je ne l'aurois jamais cru, si je ne l'avois vu: il ruine les saussayes & les oserayes, ronge les pilotis, & perce les digues les plus fortes; son instinct le porte toujours à inonder les terres que l'homme tâche de préserver de l'inondation. On conçoit bien après cela, qu'il ne se peut multiplier que dans des régions désertes comme l'Amérique, où les Sauvages ne s'intéressoient pas du tout à la culture de la terre, ni à la direction des rivieres dans des lits fixes (a).

On sent donc que les pays, d'où on tire les pelleteries, sont dépeuplés; par-

(a) Je ferai observer ici en passant une chose assez singuliere: c'est que le *Castoreum* des Castors d'Europe est beaucoup meilleur, & a plus de force que celui des Castors du Canada. *Europeum præstantius Canadensi*, dit M. Linnæus. Cela provient de ce que nos peupliers & nos saules ont un suc moins aqueux qu'en Amérique.

ce qu'on ne sauroit tirer des pelleteries d'un pays peuplé.

Le café & le sucre, que les Européens font croître en Amérique, forment deux prodigieuses branches de commerce. Ces végétaux ne se laissent cultiver que dans des terres situées entre les Tropiques, ou voisines des Tropiques; les Européens étant maîtres de tous le nouveau continent, ils y choisirent les meilleurs terreins pour cette culture; & comme l'Amérique n'avoit ni Cannes à sucre, ni Cafiers, on les y porta des Canaries & de l'Arabie. Or pour qu'on pût tirer de tout ceci une preuve convainquante en faveur de l'excellence du sol, il faudroit démontrer, que le café & le sucre de l'Amérique, sont supérieurs ou comparables en qualité à ces mêmes productions crûes dans notre ancien continent: ce qui est bien éloigné d'être vrai. Si les Turcs n'avoient pas laissé chez eux périr l'agriculture, & tout ce qui en dépend, on ne porteroit pas du sucre des Indes occidentales en Turquie, non plus qu'on n'en porte à la Chine: parce que les Chinois en font eux-mêmes d'excellent.

Qu'on examine bien la nature de ce commerce que l'Europe fait avec le nouveau Monde, & on trouvera,

1. Que parmi tous les articles d'exportation il n'y en a pas un seul qui con-

cerne le nécessaire physique ; car le produit de la pêche de Terre Neuve n'est point compté au nombre des produits du nouveau continent.

2. Que les principaux articles d'exportation, comme l'or, l'argent, les perles, les émeraudes, la cochenille, le cacao, le tabac & les pelleteries, ne prouvent absolument pas que le pays d'où on les tire, soit un excellent pays.

3. Que tout ce qu'on importe en Amérique, concerne au contraire le nécessaire physique, le vêtement, & les besoins qui suivent immédiatement les premiers besoins, & qu'on pourroit appeller de seconde nécessité : on y porte des farines, des salaisons, du beurre, des huiles (*a*), des vins, des eaux de vie, des draps, de petites étoffes de laine, des chapeaux, des bas, des soieries, du papier, des meubles, des ustensiles de fer, du verre soufflé & coulé, une immense quantité de mercerie & de can-

---

(*a*) La quantité de grains, de farines, de viandes salées que l'Europe envoyoit en Amérique, étoit bien plus grande avant que les Colonies Angloises du Nord ne fussent si florissantes : à force de cultiver leur terrein, elles sont parvenues au point de faire des envois de denrées dans l'Amérique méridionale. C'est-là le premier pas vers l'indépendance des métropoles.

netille, du thé, des épiceries des Indes orientales, des toiles blanches & peintes, des cotonnades, &, j'ai presque honte de le dire, des Negres; mais enfin ces Negres font une marchandise aussi nécessaire à l'Amérique que les farines: ce pays est si mauvais qu'il faut y aller vendre des hommes, & y faire à la nature humaine le dernier des affronts. Cette denrée est, comme on peut bien le croire, celle dont le débit est le plus assuré: aussi tout le commerce interlope ou de contrebande se fait en portant secrétement des Africains dans les possessions des Portugais & des Espagnols, qui donnent en échange des articles dont la sortie est prohibée. Ces Espagnols & ces Portugais, étant à la fois très-ennemis du travail & très-avides du gain, n'ont d'autre industrie que celle qui consiste à multiplier le nombre de leurs esclaves. On dit que les Quakers de la Pensilvanie viennent de donner la liberté à tous leurs Negres; je ne sais si cette nouvelle est vraie; mais je sais bien, que, si les Espagnols étoient forcés à les imiter, ils mourroient tous de faim.

On apperçoit maintenant la source de l'erreur où le critique est tombé par rapport au commerce: il n'a pas su pourquoi celui qu'on fait avec l'Amérique, est si avantageux: tandis que celui qu'on fait avec les Indes orientales, est si dé-

favorable. C'est que l'Amérique manque de tout ; pendant que les Indes orientales ont un immense superflu : ainsi on conçoit, que les productions du terroir & des manufactures Européennes, qu'on reçoit en Amérique par nécessité, ne sont pas reçues aux Indes orientales. De-là il arrive que l'Europe envoie, dans les seuls établissements de l'Amérique Espagnole, tous les ans pour cinquante millions de productions de son terroir & de ses manufactures, & pour une somme encore plus considérable dans les établissements du Nord de l'Amérique : tandis qu'on ne peut négocier à la Chine, au Japon, aux côtes de Coromandel & du Malabare, qu'en soldant en argent comptant les exportations qu'on en fait ; ce qui est une opération destructive.

Comme il faut fournir l'Amérique de tout, on comprend, qu'on gagne sur tout ce qu'on lui fournit, & qu'on attire insensiblement son or & son argent (*a*).

(*a*) La quantité d'or & d'argent que les gallions & les flottiles apportent de l'Amérique, diminue d'année en année, & diminuera de plus en plus, comme on peut aisément se le figurer ; de sorte qu'à cet égard-là le commerce des Européens en Amérique est aussi ruineux pour elle que celui de l'Asie pour l'Europe. On voit souvent à Cadix décharger des lingots d'or d'un vaisseau venu du Pérou, sur un autre vaisseau

Si, par une espece de miracle, l'Amérique parvenoit tout à coup à avoir des manufactures, des terres bien cultivées, des cultivateurs indigenes, de bons bestiaux, de bons vignobles, le commerce qu'on fait avec elle, tomberoit à peu près de trois quarts. La disette des matieres œuvrées, de beaucoup de productions naturelles, & sur-tout d'une population suffisante, fait de l'Amérique, politiquement parlant, le pays le plus malheureux du monde; car par-là il est entiérement à la discrétion des étrangers. Supposons que, par un autre miracle, on ne pût plus trouver la route du nouveau Monde, & que tout commerce avec lui cessât; alors on verroit clairement lequel est le meilleur pays, ou notre continent ou l'autre. D'abord la traite des Negres étant interrompue, les colons, faute de bras, abandonneroient leurs plantations: les huit millions d'Espagnols & de Portugais, créoles & autres qui sont en Amérique, faute de recevoir des étoffes d'Europe, iroient nuds pendant les premieres années: leur or tomberoit au-dessous de la troisieme partie de sa valeur actuelle, & la moitié mourroit de

---

qui part pour Canton. Cet or ne fait que passer par l'Europe, & n'y reviendra jamais, sinon par une révolution, dont il n'y a pas encore d'exemple.

faim. Tout le Brésil, où on ne fait pas une livre de sucre sans employer la main d'un Africain, retomberoit dans l'état sauvage où Cabral le trouva.

Il n'y a précisément que les colonies Angloises de Terre-ferme, excepté la Virginie, qui pourroient se soutenir; mais le défaut de certaines manufactures les incommoderoit extrêmement pendant les premieres années. Quant aux isles qui ne cultivent qu'avec des Negres qu'il faut sans cesse recruter; on conçoit ce qui leur arriveroit.

L'Europe au contraire resteroit exactement dans le même état où elle se seroit trouvée avant cette révolution; parce qu'elle n'emploie pas au travail de ses fabriques, ni à la culture de ses terres des bras étrangers, mais ses propres bras. Il résulte de ceci, que l'Amérique, vu le besoin qu'elle a de l'Europe, ne pourroit s'en détacher entiérement: la politique l'a liée par tant de chaînes, & la Nature l'a encore liée par tant de chaînes, que son entiere indépendance est une chose moralement impossible; mais elle ne le sera plus avec le temps.

Quand, après cela, on veut découvrir le véritable principe de la foiblesse du nouveau Monde, on le trouve dans sa dépopulation, dans le besoin qu'il a de Negres, dans le besoin qu'ont les colonies Angloises d'Allemands. On peut

mettre en fait que l'Angleterre a tiré, en différents temps, du Palatinat, de la Souabe, de la Baviere, des Electorats Ecclésiastiques, plus de cinq cents mille hommes pour ses établissements d'Amérique. Mittelberger étant à Philadelphie, en 1750, 51, 52, 53, assure que, pendant son séjour, il arriva dans cette seule ville vingt-quatre mille hommes achetés en Allemagne, pour être appliqués à la culture des terres en Pensilvanie.

Il y a quelques années que la Baviere & d'autres Etats ont fait des loix extrêmement rigoureuses pour empêcher ces émigrations, & il paroît que l'Angleterre tâche aujourd'hui de recruter en Suisse pour ses colonies; mais si la Suisse use de la même précaution que la Baviere, il est difficile de savoir où l'on pourra trouver des colons dont on a encore si besoin: lorsque M. Elliot, qui a succédé à M. de Vaudreuil, dans le Gouvernement du Canada, étoit en Europe, il disoit qu'il falloit tout au moins cent mille hommes pour commencer à peupler le Canada, & la Cour de Londres prit alors différentes mesures pour se procurer cette somme d'émigrants, sans qu'on puisse savoir si elle y a réussi ou non.

On a souvent agité en Angleterre cette question: les *colonies de l'Amérique*

n'ont-elles pas occasionné quelque dépopulation dans la mere-patrie? Ceux qui soutenoient l'affirmative, étoient bientôt désabusés par les calculs mêmes qu'on leur mettoit sous les yeux. Mais si l'on alloit chercher les colons en Allemagne, il est bien aisé de voir que la métropole n'en souffroit rien: tandis que l'Espagne & le Portugal se sont dépeuplés par leurs colonies. Il n'est pas même permis à un étranger de s'embarquer pour le Pérou sur un vaisseau Espagnol: c'est justement faire le contraire de ce qu'il falloit faire: mais les Puissances minieres, sont toujours jalouses & défiantes.

On a observé, dans les *Recherches Philosophiques*, que les Negres esclaves ne pleuplent pas beaucoup en Amérique: puisqu'on est si souvent contraint à les recruter: la même chose n'arrive pas dans la même proportion aux familles Allemandes, conduites au nouveau Monde: mais il est certain qu'elles ne propagent pas en raison de leur nombre, & que la destruction ou la mortalité est parmi elles plus grande qu'ailleurs, le changement de climat, la misere, enlevent beaucoup d'invidus: le désespoir en enleve, &, comme dit Mittelberger, on n'y fait pas grand cas de la vie d'un homme; parce que la maniere qu'on emploie pour se les procurer, les avilit aux yeux de ceux à qui ils se vendent. Les per-

sonnes, qui se croient en droit de pouvoir donner des avis aux émigrants d'Allemagne, leur ont souvent représenté, & même démontré jusqu'à l'évidence, qu'on cultivant bien la terre où le Ciel les a fait naître, ils seroient plus heureux, ou moins à plaindre, qu'en allant cultiver la terre de l'Amérique; mais on éblouit ces infortunés par des promesses: ils ouvrent les yeux quand il ne leur importe plus de voir: ils doivent alors se soumettre à leur sort, ou surmonter leur sort par le désespoir. Cependant s'il y avoit encore dans le Saltzbourg, des Evêques aussi intolérants que Firmian, je ne sais pas si après tout, il ne vaudroit pas mieux d'être dans la Pensilvanie, que dans le Saltzbourg.

On conçoit maintenant, qu'aussi longtemps que la population sera si foible, & principalement dans l'Amérique méridionale, ce pays restera dans la dépendance de l'Europe, qui est maîtresse des côtes de l'Afrique, la pépiniere des cultivateurs.

CHAPITRE XXV.

Du défaut des monnoies chez les peuples de l'Amérique avant la découverte.

L'Auteur des *Recherches Philosophiques* a dit, qu'aucun peuple de l'Amérique n'étoit véritablement policé. Qui croiroit qu'une pareille proposition eût exercé la critique? Qui croiroit qu'une pareille proposition eût pu être révoquée seulement en doute? (a)

„ Aristipe, ayant fait naufrage, nagea & aborda au rivage prochain: il „ vit qu'on avoit tracé sur le sable des „ figures de Géométrie: il se sentit ému „ de joie, jugeant qu'il étoit arrivé chez „ un peuple Grec, & non chez un peuple barbare.

„ Soyez seul, & arrivez par quelqu'accident chez un peuple inconnu; si „ vous voyez une piece de monnoie, „ comptez que vous êtes arrivé chez un „ peuple policé „. *Esprit des Loix*, *Liv.* 13. *C.* 16.

(a) On peut voir dans la Dissertation de Dom Pernety aux pag. 120 & suivantes, ses argumens singuliers qu'il emploie contre cette proposition.

Ainsi Dom Pernety, pour être d'accord avec lui-même, auroit dû ou ne pas parler du tout des monnoies, ou prouver que les Américains en connoissoient l'usage. Mais il convient que ces peuples n'ont jamais eu, & qu'ils ne veulent pas encore avoir des monnoies. De tout cela, il infere qu'ils sont supérieurs aux Européens ; pendant qu'il falloit inférer qu'ils ont toujours été & qu'ils sont encore barbares.

Pourquoi, voulez-vous, dit-il, que ceux qui n'ont pas besoin de monnoies, s'en servent? C'est justement parce qu'ils n'en ont pas besoin, qu'ils sont barbares. Cela est si clair, que je n'insisterai pas davantage là-dessus. Le passage de M. de Montesquieu dit tout.

Testis mearum centimanus Gyas
Sententiarum.

Quand on se trompe sur un fait important, on tombe dans autant d'erreurs que ce fait a de conséquences. Le critique, après avoir dit des choses si peu réfléchies sur le défaut de monnoie, en conclut que les Sauvages de l'Amérique méprisent l'or & l'argent, par le même motif que beaucoup de Philosophes l'ont méprisé : ensuite il met Socrate & Bias en parallele avec les Caraïbes & les Topinamboux. Mais, encore une fois, c'est tout confondre, c'est confondre la plus

ſublime ſageſſe avec la derniere ſtupidité.

L'or & l'argent ne ſont pas des richeſſes pour les peuples qui n'ont pas de monnoie : ils mépriſent ce dont ils ne ſauroient jouir, tout comme les bêtes: mais les objets dont ils peuvent jouir, ſoit par un effet de leur imagination, ſoit par un effet de leurs beſoins, ils les recherchent avec la même avidité, avec la même inquiétude que les autres hommes recherchent des richeſſes d'une autre nature.

Le vermillon, le minium, les petits miroirs, les peignes, les ciſeaux, la verroterie, les petites clochettes, les braſſelets & les colliers de raſſade, tout cela entre dans le luxe des Sauvages: ce ſont-là les objets de leur cupidité : c'eſt cela qui fait vendre au Caraïbe ſon lit. On leur porte de telles bagatelles pour de grandes ſommes, & une partie du commerce de Livourne, conſiſte en la ſeule raſſade qu'on débite aux Sauvages de l'Amérique, qui, pour acquérir ces richeſſes, donnent leurs plus belles pelleteries. S'ils payent ſi cher des choſes qui n'entrent que dans leur parure barbare, on peut bien s'imaginer ce qu'ils donnent en échange contre le tabac, l'eau de vie & les liqueurs ſpiritueuſes, pour leſquelles ils ſe vendroient eux-mêmes; mais

ceux, qui achetent des pelleteries, ne veulent pas acheter des Sauvages.

Si ces barbares méprisoient les richesses *par un principe de Philosophie*, comme le critique le dit, auroient-ils jamais vendu leur pays aux Européens ? Les Chouanons n'ont-ils pas indignement vendu d'immenses terreins au Quaker Guillaume Pen ? qui les a eus à si bon marché qu'il n'a jamais osé dire le peu qu'il avoit donné. Mais, m'objectera-t-on, ces Sauvages ont eu grande raison de vendre ce qu'on leur auroit pris de force. En vérité, c'est parler comme Sépulveda, dans son abominable livre *De justis belli causis adversus Indos*. D'abord je doute que Guillaume Pen eût jamais pris par force aux Chouanons une lieue de terrein ; mais les Américains sont-ils pour cela excusables d'avoir vendu leur patrie, qu'ils devoient plutôt se laisser ravir mille fois que vendre une fois ? N'est-ce point la maxime de l'homme, de mourir pour sa patrie ? Est-ce donc une chose bien commune de mettre sa terre natale à une heureuse enchere ? Il ne faut pas être pour cela barbare; mais stupide, & si stupide qu'on rend le contrat qu'on fait, nul. On a beau dire que ces Sauvages-là avoient de grands terreins: ouï sans doute ; mais des peuples chasseurs, suivant un calcul fort juste,

ont précisément besoin de huit cents arpents, là où un peuple cultivateur a besoin d'un demi-arpent: un demi-arpent labouré rend en grains ce que huit cents arpents rendent à peine en gibier: il faut donc que les peuples chasseurs aient de grands terreins, & les peuples pasteurs des terreins moins grands: les peuples cultivateurs peuvent vivre sur le plus petit terrein. Tout cela est compensé, ou plutôt tout cela est réglé sur la mesure du travail. (*a*)

La Compagnie Angloise de la Baye de Hudson traite, année par année, dix mille peaux de Castor, que les Américains chasseurs viennent apporter à ses factories, de cent & cinquante lieues de loin; si ces Américains méprisoient les richesses *par un principe de Philosophie*, comme Dom Pernety le prétend, ils resteroient dans leurs cabanes & dans leurs forêts. Plus on commerce avec eux, & plus ils réhaussent le prix de leur marchandise: il a été un temps où ils donnoient une peau de Castor pour un miroir, & actuellement ils veulent pour

(*a*) Les Américains chasseurs après avoir vendu tant de terrein, & perdu encore tant de terrein, devoient naturellement devenir cultivateurs, & ils ne le sont pas devenus pour leur malheur.

une peau douze miroirs, ou quatre bouteilles d'eau de vie.

Je ne puis souffrir que des voyageurs ignorants comme Struys, & qui savent à peine lire & écrire, prodiguent dans leurs relations, le titre de *Philosophe* aux Sauvages de l'Amérique. J'ai lu une de ces mauvaises relations, où le compilateur, pour prouver que ces barbares ont une bonne *Philosophie*, cite en témoignage l'Iroquois qu'on amena en France en 1666. Il n'admira pas Versailles; mais il admire beaucoup la boutique d'un rôtisseur à Paris: il y tomba sur les viandes avec une avidité incroyable, & on ne put jamais le tirer de cette boutique. Le compilateur en conclut, que cet Iroquois étoit *Philosophe*: il estimoit, dit-il, les choses utiles, & non les choses inutiles. A cela je réponds qu'un Loup du Canada, en eût fait tout autant.

Les Sauvages de l'Amérique ne sont ni méchants, ni vertueux; mais je ne saurois jamais m'imaginer que ceux qui en font des *Philosophes*, le soient eux-mêmes.



CHAPITRE XXVI.

De l'Hospitalité chez les Sauvages.

REgle générale : les peuples brigands, & les peuples sauvages exercent l'hospitalité. Le critique pense que cela est au nombre de leurs vertus ; mais cela n'est qu'au nombre de leurs besoins. Les peuples errants ne travaillent point, & parce qu'ils ne travaillent point, ils n'ont pas de monnoie. Or comme ils voyagent sans avoir de monnoie, il faut bien qu'ils se logent les uns les autres, ou plutôt ils se prêtent mutuellement très-peu de chose, ce qu'ils donnent n'est presque d'aucune valeur, & ce qu'on leur rend, n'est presque d'aucun prix.

C'est ainsi que les Moines mendiants, qui sont censés ne rien posséder, exercent continuellement l'hospitalité dans tous les pays catholiques de l'Europe : leur ardeur à faire des quêtes est si grande, ou la charité à donner est si immodérée, qu'on leur donne toujours infiniment plus qu'ils ne peuvent consommer ; de sorte que tout leur superflu, qui consiste en des choses comestibles qui ne se conservent point, est distribué aux pauvres de l'endroit, ou aux gueux étrangers qui vont loger dans le couvent. La

paresse de ces Moines entretient la paresse des pauvres qui ne sont pas Moines : les uns ne travaillent point, parce qu'ils mendient : les autres ne travaillent point, parce qu'ils mangent le reste des mendiants. C'est-là le mal du mal : c'est introduire chez les nations civilisées les besoins & les ressources des peuples sauvages, & encore ceux des peuples brigands. En Asie où il y a une infinité de Pélerins, une infinité de Derviches, de Fakirs & de Moines gyrovagues, on recommande sans cesse l'hospitalité : aussi n'y trouve-t-on pas des auberges ; mais des caravenseras où il n'y a rien. C'est par la même raison qu'en Espagne on ne trouve pas des auberges ; mais des hôpitaux presqu'aussi vuides que les caravenseras de l'Asie. Tant il est vrai que l'hospitalité, d'un si grand besoin chez les Sauvages, n'est qu'un manque de police ailleurs.

Les Missionnaires, qui ont fréquenté les Américains du Nord, nous ont donné une bonne idée de ce que c'est que l'hospitalité parmi ces gens-là : un voyageur y entrera le soir dans une cabane, & personne ne s'en inquiétera, on ne lui demandera pas même d'où il vient, ni où il va : s'il veut s'approcher du feu, il faut qu'il aille s'y asseoir entre les Sauvages, & leurs chiens, couchés pêle-mêle par terre : personne ne se leve pour

lui faire place. Quand la ſagamite & les viandes ſont cuites, on les ſert: chacun va y prendre ce qu'il veut & mange à part, *ſua cuique menſa* (a): le voyageur y cherche ſa portion tout comme un autre, ſans qu'on s'en informe: après le ſouper, on ſe recouche encore autour du feu, & on y paſſe la nuit. Si l'étranger reſte un jour ou deux, on ne s'en inquiete pas encore; mais dès qu'on s'apperçoit qu'il ſéjourne plus long-temps, on l'éconduit, & on lui montre une autre cabane. Ceci eſt bien dans les mœurs d'un peuple errant, où l'on ſuppoſe que l'hoſpitalité ne doit pas s'étendre au-delà du temps dont des voyageurs ont beſoin pour ſe repoſer: cette hoſpitalité n'eſt donc pas celle que les Romains exerçoient à l'égard de leurs amis. Chez les peuples civiliſés, les affaires pour leſquelles on voyage, exigent ſouvent un long ſéjour; chez les Sauvages, on n'a point d'affaires qui exigent un long ſéjour: un Huron qui eſt à la chaſſe, & un Tartare qui eſt en courſe, ne s'arrêtent gueres au-delà d'une nuit & d'un jour dans le même endroit.

Les Miſſionnaires ne ſauroient aſſez nous dépeindre les incommodités qu'on ſouffre en logeant chez les Sauvages: leurs mets font bondir le cœur: leurs

(a) C'eſt l'expreſſion de Tacite *de moribus German.*

huttes ſont toujours remplies d'une fumée inſupportable : les chiens y foulent les gens qui couchent à terre : ceux qui n'ont pas encore ſommeil, chantent, prennent du tabac, ou ſe font entr'eux des contes ennuyeux juſqu'à ce qu'ils s'endorment (*a*). Quand il ſurvient quelque alarme pendant la nuit, ils délogent tous dans le plus profond ſilence, ſans avertir le voyageur, ſans même l'éveiller : le matin il eſt bien étonné de ne pas trouver une ame dans tout le hameau. Chez les Sauvages du Nord de l'Amérique, qui ſont continuellement en guerre avec leurs voiſins, ces alarmes ſe donnent ſouvent : car parmi eux il eſt preſque toujours queſtion de ſe ſurprendre les uns les autres avant la pointe du jour ; & ceux qui ſe laiſſent ſurprendre, ne réſiſtent jamais, quelque grand

(*a*) M. Adanſon dit, que les Negres du Sénégal ſe font auſſi le ſoir, dans leurs huttes, des contes juſqu'à ce qu'ils s'endorment tous vers minuit ou deux heures. On croit que les Maures ont apporté cet uſage en Eſpagne, & que c'eſt là l'origine de ce que les Eſpagnols nomment des *Nouvelles*, qui ſont de véritables contes à dormir debout ; auſſi voit-on dans leurs Romans que la narration de ces *nouvelles* eſt ordinairement interrompue à l'approche de minuit, & recommencée le lendemain. Comme tout ceci eſt dans les mœurs d'un peuple pareſſeux que le travail n'endort pas, tout ceci doit auſſi être dans les mœurs des Sauvages.

que soit leur nombre, & quelque petit que soit celui des assaillants. Parmi les Tartares on n'est pas sujet, dit-on, à de tels inconvénients; car, quand il y a quelque chose à craindre de la part de l'ennemi, ils mettent leurs hôtes sur leurs chevaux, & les emportent avec eux.

Comme les peuples sauvages ne peuvent séjourner fort avant dans les terres où il n'y a point de rivieres; & comme ils doivent néanmoins traverser souvent ces déserts, ils suppléent à l'hospitalité par les poudres nutritives: nos anciens Sauvages de l'Europe connoissoient aussi très-bien l'art de préparer ces poudres; ainsi qu'on le voit par un passage de l'abréviateur de Dion Cassius, lorsqu'il parle des Bretons: *ils préparent*, dit-il, *une certaine nourriture si propre à soutenir les forces, qu'après en avoir pris en quantité égale à celle d'une feve, ils ne sentent plus de faim, ni de soif* (a).

J'avois d'abord cru qu'il étoit impossible aujourd'hui de savoir de quoi cette poudre des anciens Bretons étoit composée; mais je l'ai découvert dans la *Scotia illustrata* de Sibbaldus, qui nous apprend qu'on la faisoit du *Karemyle*, qui est une espece de truffe noire & ronde, dont les Ecossois modernes se servent en-

(a) Voyez *Jean Xiphilin, de la traduction du Président Cousin, p. 408.*

core aujourd'hui pour le même usage. Or il me paroît que le *Karemyle* des Ecossois n'est que le *Lathyrus radice tuberosâ, esculentâ*, d'où l'on tire un aliment extrêmement compacte, & que Sibbaldus a pu prendre pour une espece de truffe : je ne doute nullement que la poudre nutritive qu'on en pourroit faire, ne l'emportât sur toutes celles dont la composition est connue jusqu'à présent.

Tant il est vrai que les Sauvages ont eu dans tous les temps & dans tous les pays, les mêmes besoins & les mêmes ressources.

CHAPITRE XXVII.

Du défaut des mots numériques chez les Américains.

LE critique a beaucoup disserté sur les mots numériques (*a*) : il tâche de prouver, que le défaut de ces mots n'est pas, dans les Américains, un effet de leur stupidité, comme l'auteur le dit : il prétend ensuite que ces peuples font de grands comptes en se servant de leurs doigts,

(*a*) Dans sa Dissertation depuis la p. 115 jusqu'à 120.

de

de cailloux ; de noix, ou de cordons. Mais comment eſt-il poſſible qu'il n'ait pas mieux ſaiſi le point de ma difficulté ? qui ſe réduit à ceci.

Les Américains ne ſavent compter juſqu'à vingt ſans employer continuellement des ſignes matériels ou repréſentatifs pour ſuppléer aux idées des valeurs.

Les peuples de notre continent comptent des millions ſans employer des ſignes matériels.

Otez à un Américain ſes inſtrumens, & il ne ſaura plus compter au delà de trois : il n'aura aucune idée de la valeur de mille, hormis qu'on ne la lui montre par des objets ſenſibles juſqu'à la millieme unité ; afin d'exciter en lui autant d'idées qu'on lui fait éprouver de ſenſations.

Le critique s'imagine que la difficulté ne concerne que le défaut de mots ; mais elle concerne bien plus le défaut de conceptions ; & cela eſt ſi clair, que, ſi ces barbares avoient eu des notions préciſes des valeurs numérales, ils auroient inventé les termes pour les exprimer, auſſi bien que nous. Or comme ils n'ont pas inventé ces termes, il s'enſuit qu'ils n'ont pas eu les notions requiſes pour cela. C'eſt une véritable ſtupidité.

Le critique s'imagine encore que nous aurions pu nous paſſer d'inventer des

mots pour compter au-delà de dix, puisqu'on auroit pu dire *trois fois dix* au lieu de *trente*, comme les Sauvages. Oui, si nous n'avions pas de grands comptes à faire; mais quand il s'agit de mille, million, milliard, il faut nécessairement des termes; sans quoi on seroit réduit à employer sans cesse les signes matériels, & alors nous n'aurions sur les Sauvages aucune supériorité; mais comme nous avons cette supériorité sur eux, il faut avouer que nous l'avons, & ne pas disputer sur des choses incontestables.

Le critique s'imagine encore pouvoir justifier les Américains, en assurant que pour faire nos calculs, nous n'employons que dix signes, ou dix notes d'Arithmétique écrite; mais qu'importe le nombre des chiffres dont nous nous servons? puisque nous avons des mots numériques pour compter une somme quelconque; & que les Américains n'ont pas des mots numériques. La différence qu'il y a entr'eux & nous, est telle qu'ils doivent chiffrer lorsqu'ils comptent jusqu'à vingt, & que nous comptons sans chiffrer: nous n'employons nos notes d'Arithmétique, que quand nous calculons: car hors de l'opération du calcul, nous pouvons écrire nos mots numériques tout comme nous les prononçons.

Nous voyons par un passage de Vitruve & de quelques autres, que les anciens

avoient déja observé que la progression décuple que toutes les nations policées de notre continent ont adoptée, est une preuve que l'on a commencé par employer les doigts, comme le font les Américains, qui en sont restés là ; & dans l'ancien Monde, l'Arithmétique a été si-tôt perfectionnée, & les mots numériques sont si anciens, qu'aucun Auteur n'a jamais su ni quand, ni par qui ils ont été primitivement inventés ; ils existent donc de temps immémorial. Dans un des plus anciens livres que nous connoissions, & qui est indubitablement le *Shastah* (a), on trouve déja des mots nu-

(a) *Paar*, mille ; *Lac* cent mille, Dix *lacs* million. *Paar par Paar* mille de mille. *Suttee Joque* période de 32 *lacs* ; de sorte que dans l'Indien moderne on peut exprimer en un seul mot un terme de 3, 200, 000 ans.

Il est surprenant que des Savants, en faisant l'analyse d'un fragment de l'*Histoire des Hindous* par M. Alex. Dow, aient non-seulement attaqué l'antiquité de ce que M. Dow nomme le *Schastet* ; mais qu'ils aient encore attaqué l'antiquité des Indiens en général ; en soutenant qu'ils n'ont reçu leur Philosophie que des Grecs, & que leur législateur n'a vécu que 300 ou tout au plus 1000 ans avant notre ére. Tout cela est vrai, disent ils, puisqu'Hérodote ne parle pas d'eux comme d'un peuple fort célebre, ni même fort connu. Hérodote n'avoit voyagé en Asie que jusqu'à Babylone :

mériques, portés au-delà du terme de *million* dans la progression décuple ;

ainsi il n'a pu connoître à fond les Indiens : il s'est contenté de rapporter ce qu'il en avoit ouï dire. Or comme Hérodote ne parle pas du tout des Chinois, il s'ensuit, selon ces savants là, que les Chinois ne sont pas fort anciens. Je dis que de pareilles conséquences sont absurdes.

Quant à la Philosophie des Grecs, les Indiens n'en ont entendu parler pour la premiere fois que du temps de Pythagore ; c'est Pythagore qui a adopté les sentiments des Indiens, & non les Indiens ceux de Pythagore. Aussi Clément d'Alexandrie prouve-t-il bien que toute la Philosophie Grecque venoit de l'Orient. On voit dans Strabon & dans Pline, que du temps d'Alexandre, les Gymnosophistes se tenoient déja sur un pied, & regardoient le soleil au bout de leur nez, comme ils font encore aujourd'hui. Or ils n'ont certainement pas appris ces spéculations-là des Grecs.

Quant au législateur des Indiens, on voit clairement que les savants dont je viens de parler, ont confondu Boudha ou Sommonacodom avec Bramah. Boudha vivoit vers l'an 1000 avant notre ére ; mais il n'a été qu'un corrupteur de l'ancienne doctrine, & non un fondateur. Il est étonnant qu'on ne cesse en Europe de disputer aux Orientaux leur antiquité, & d'attaquer l'authenticité de leurs livres. Dès que les Zends furent apportés en Europe en 1762, M. Brucker les attaqua comme des livres apocryphes, sans les avoir jamais vus. Au reste, les Zends sont bien plus modernes que le Shastah.

pendant que les Américains n'ont pas encore des mots numériques, portés au delà du terme de *trois*, dans la plupart des provinces, comme cela a été vérifié par les recherches de M. de la Condamine, qu'on a cru, à ce que dit Dom Pernety, trop légérement : mais a-t-il donc lui-même fait des recherches qui soient plus sûres? Non : sans doute ; il n'en a fait aucune, & il parle de tout ceci comme il a parlé des monnoies, sans connoître seulement le point de la difficulté.

On a prétendu que la progression décuple, quoique généralement suivie, n'est cependant pas celle qu'il falloit suivre ; parce qu'elle ne renferme que deux divisions ; tandis que la progression par douzaine contient quatre divisions par 2, 3, 4, 6. Il est sûr que cela eût facilité de certaines opérations de calcul ; mais l'avantage en lui-même n'est pas assez grand, pour que jamais aucun peuple ait été tenté de changer pour cela sa progression ; ce qui seroit même, à ce que je crois, impossible.

Le critique, soit par inadvertance, soit par quelque motif particulier, assure que l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, a dit, que les Américains, *pour exprimer le nombre vingt, se servent des doigts des mains & des pieds*. Il n'y a pas un mot de tout cela dans les *Recherches*

Philosophiques : l'Auteur ayant fait, avant que de commencer son livre, quelques recherches sur l'état de l'arithmétique chez différentes nations sauvages, n'en a pas découvert une seule, qui eût la progression par vingtaine : il n'y a pas non plus, dans le Monde entier, un peuple policé qui se serve de cette progression-là ; preuve manifeste que l'on n'a jamais employé les doigts des pieds : car en ce cas, au lieu d'avoir la progression par dizaine, on auroit par-tout adopté celle par vingtaine : si dans une isle fort éloignée du continent, il eût existé une race d'hommes sexdigitaires, ces hommes-là auroient adopté, dans leurs calculs, la progression par douzaine.

Le critique se trompe encore, lorsqu'il parle des tailles du bâton fendu ; il n'est pas vrai que ces instruments soient employés en Europe uniquement pour compter. On les emploie, afin que l'acheteur, qui prend beaucoup d'articles qu'il ne paie pas sur le champ, soit certain de la bonne foi du vendeur ; car ils ont chacun une moitié de cette espece de registre de bois : on ne peut marquer le signe de la dette, ou faire des entaillures, que quand les deux parties du bâton sont exactement jointes : sinon, le vendeur frauduleux pourroit avoir sur la moitié de sa taille plus d'articles que l'acheteur ; & c'est justement pour pré-

venir cette fraude, qu'on se sert de ces instruments, qui ont plus de force que les écritures, ou ils ont la même force que les chiffres entrelacés, ou les parafes coupées par le milieu, & qu'on rejoint ensuite pour voir si les traits se rapportent avec justesse, comme on le pratique dans quelques Monts de piété, ou dans quelques Lombards d'Italie, & comme les Algériens le pratiquent aussi à l'égard des passe-ports des navires d'un pavillon avec lequel ils ne sont pas en guerre: le passe-port de la Hollande avec Alger a long-temps été un vaisseau avec tous ses agrêts & tous ses cordages: on coupoit cette espece d'estampe par le milieu: le corsaire en avoit une moitié, & le marchand l'autre: à l'exhibition, on ne faisoit que joindre les parties coupées, pour voir si les cordages & les agrêts, qui tenoient lieu de chiffre, se réunissoient. Les Algériens ne sachant pas lire les écritures Européennes, & les Européens ne sachant lire les écritures d'Alger, on a employé la méthode dont je viens de parler; & cette méthode, est, ainsi que celle du bâton fendu, tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus fort contre la fraude.

Le critique a donc eu tort de citer ces instruments comme des instruments de calcul: je ne sais même comment l'idée a pu lui en venir; & pour rendre

l'inadvertance complette, il ajoute qu'avec ces tailles on pourroit pousser le calcul à des millions; comme s'il étoit surprenant de voir faire un million de crans dans des bâtons? Quand il s'agit de faire le compte, il faut bien que le vendeur & l'acheteur se servent entr'eux des mots numériques: l'un pour énoncer le total de la dette, & l'autre pour énoncer le total du paiement.

Je laisse après cela à juger à tout homme raisonnable, si le besoin, où sont les Américains, de se servir de signes matériels ou représentatifs pour suppléer au défaut des mots numériques, n'est pas une grande preuve de leur stupidité.

CHAPITRE XXVIII.

De l'état des arts chez les Péruviens, au temps de la découverte de leur pays.

CEtte maniere de critiquer ne me paroît pas être bonne, là où l'on supprime les preuves dont l'Auteur se sert, & où on le combat ensuite, comme s'il n'avoit pas cité des preuves.

L'auteur a dit que, sous les Incas, il n'y avoit pas de villes dans le Pérou, hormis Cusco; & il cite Zarate dont voici encore une fois les termes.

Il n'y avoit, sous les Incas, dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens, qui eût forme de ville : Cusco étoit la seule (a).

Mais, dit le critique, vous ne deviez pas citer ici Zarate ; vous deviez citer le P. Feuillée, qui assure qu'il y a eu, dans ce pays, une ville plus grande que Paris, dont on ignore le nom.

A tout cela je réponds : qu'il faut préférer un Auteur contemporain, qui, par son emploi, étoit obligé de connoître toutes les habitations du Pérou ; puisqu'il y devoit lever le tribut, à un voyageur tel que le P. Feuillée, venu à peu près deux cents ans après Zarate. Je réponds encore, qu'il est difficile d'ajouter foi à l'existence des grandes villes dont on ignore le nom, & qui ne sont marquées sur aucune carte que nous ayons de ce pays-là. Le P. Feuillée a-t-il donc vu cette ville longue de cinq lieues entre Callo & Lima? Non sans doute. Zarate, qui auroit dû la voir, ne l'a pas vue : Garcilasso, qui auroit dû la connoître ne l'a pas connue, & cependant il étoit né au Pérou ; c'est comme si un Normand n'avoit jamais ouï parler de Rouen ; Don Juan, qui auroit dû en voir les ruines, ne les a point vues. Si à tout cela on ajoute, qu'Acosta n'a pas

(a) Chapitre IX. T. I.

connu cette ville plus grande que Paris entre Lima & Callao, alors on comprendra au moins que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a eu de fortes raisons pour n'en rien dire.

Le P. Feuillée étoit un fort honnête homme qui cultivoit des sciences utiles; mais il avoit conservé un grand reste de cet esprit de petitesse & de crédulité, que les jeunes gens puisent dans les ordres monastiques, où il faut tout sacrifier à son salut, jusqu'à une partie même de sa raison. Il n'y a qu'à voir ce que le P. Feuillée dit des *Césaréens*, & de tant d'autres choses, pour se convaincre de sa facilité à croire, & de sa négligence à examiner tout ce qui n'avoit pas un rapport direct avec l'histoire naturelle.

Quand le critique parle des arts des Péruviens, il ne conçoit pas qu'il est impossible de se former là-dessus des idées claires, qu'en parlant toujours dans un sens relatif.

Si l'on compare les Péruviens aux Iroquois, alors on trouvera sans doute qu'ils étoient à de certains égards bien supérieurs aux Iroquois; mais si on les compare aux peuples de l'Europe du seizieme siecle, alors on trouvera qu'ils n'avoient ni industrie, ni arts, ni sciences. Ils ne savoient ni lire, ni écrire; ils n'avoient pas découvert l'art de travailler le fer; *mais* dit le critique, *ils n'en*

avoient point, comment l'auroient-ils donc travaillé? A cela je réponds, qu'il faut être peu versé dans l'histoire du Pérou, pour faire de telles objections; voyons donc si les Péruviens manquoient de fer, ou s'ils manquoient de l'art de le forger. Voici les termes de Garcilasso.

„ Les Indiens du Pérou n'avoient point „ de connoissance dans les Arts, & se „ trouvoient privés de plusieurs choses „ nécessaires à la vie : ils avoient beau- „ coup de forges où l'on travailloit sans „ cesse, cependant ils mettoient mal en „ œuvre les métaux. Quant au fer, ils en „ avoient plusieurs mines; mais ils ne sa- „ voient pas en faire usage; au lieu d'en „ faire des outils, ils en formoient des „ pierres fort dures. „ (a)

Ils avoient donc du fer; mais ils étoient si éloignés d'être parvenus à le rendre malléable, qu'ils ignoroient jusqu'au moyen de le purger de ses scories, en l'écumant dans des fourneaux de fonte; car ces pierres, qu'ils en formoient, étoient des masses de fer impur, & qui ne pouvoient pas leur être d'un plus grand usage que les cailloux ordinaires.

Si l'on observe, d'après le Docteur Krafft, que les Hottentots, sans sortir de la vie sauvage, savoient forger le fer,

(a) *Chapitre VI, T, II, p. 60. & 61.*

on sera d'autant plus étonné que les Péruviens réunis en une espece de société, n'aient pas eu assez de pénétration pour découvrir une chose si facile à trouver; car toutes les nations de notre ancien continent, ayant une fois trouvé les mines de fer, ont d'abord eu l'industrie de le forger; & la recherche ou la découverte des mines a dû leur coûter beaucoup plus de temps, que l'art de travailler le métal.

Quand j'observe que les Péruviens avoient commencé par employer premiérement l'or, que de l'or ils étoient parvenus à fondre l'argent, que de l'argent ils étoient parvenus à fondre le cuivre, & que du cuivre ils étoient parvenus à connoître le fer sans pouvoir le fondre; alors il me semble que, si la progression de la Métallurgie a été la même dans notre continent, il ne faut pas chercher ailleurs que dans les époques de cet art, sans lequel les hommes ne sont rien, l'origine de la tradition sur les quatre âges du Monde, de sorte que le siecle ou l'âge d'or n'a été que ce temps où on ne connoissoit encore d'autre métal que l'or, ou qu'on ne savoit encore travailler d'autre métal que l'or. Quand les Poëtes sont survenus, & qu'ils ont expliqué allégoriquement les progrès de la Métallurgie, il n'étoit plus possible d'y rien comprendre. Cependant il n'y a pas de doute que

presque tous les peuples n'aient connu le cuivre avant le fer, & l'or avant le cuivre : non-seulement l'or, étant le plus facile des vrais métaux à fondre, a dû être employé le premier ; mais c'est encore le premier dont les hommes auront connu l'existence par les paillettes qu'ils en auront vues dans tant de rivieres, dans tant de fleuves qui en charient. Je sais bien, que ceux qui suivent le sentiment du Poëte Lucrece, attribuent la découverte des métaux aux volcans, aux incendies fortuits, qui ont mis par hazard en fusion des filons ou des veines métalliques ; mais cela me paroît être une pure imagination : car qu'on ait commencé par ramasser les paillettes des rivieres avant que d'ouvrir des mines, c'est un fait indubitable, & attesté dans le langage des Poëtes même, par la Toison d'or.

Quand les hommes n'ont encore eu d'autre métal que l'or, il n'est pas possible qu'ils aient été quelque chose de plus que Sauvages : aussi toutes les peintures, que les Poëtes ont faites de leur âge d'or, ne sont dans le fond que des descriptions de la vie sauvage, c'est-à-dire, du pire de tous les états où l'espece humaine puisse être réduite ; mais comme ces Poëtes n'avoient jamais vu de vrais Sauvages, il n'est pas étonnant qu'ils soient tombés, en décrivant leur siecle d'or,

dans des contradictions puériles, comme Ovide, qui commence par dire que les hommes vivoient alors de glands de chêne, de mûres de ronces, de cornouilles, de fraises & d'arbouses, & ensuite il ajoute, comme s'il avoit oublié ce qu'il venoit de dire, qu'alors les terres incultes se couvroient d'elles-mêmes de moissons abondantes, & que des fleuves de nectar & de lait couloient par-tout. Et cependant on broutoit des glands, ce qui est vrai à la lettre; car, sans le fer ou le cuivre, on ne peut guere, dans les pays du Nord, cultiver les terres.

Je ne dis pas que les âges des métaux aient été les mêmes pour tous les peuples: cela est absolument absurde, & on a vu par la découverte de l'Amérique, que les Péruviens étoient à peine entrés dans leur siecle de cuivre.

Les Chinois, connoissant déja le fer & la castine du temps d'Yao, étoient dans leur âge de fer, lorsque de certains peuples d'Occident n'étoient peut-être encore que dans leur siecle d'or. Hérodote assure que de son temps il y avoit une immense quantité d'or dans ce pays qu'il appelle le Nord de l'Europe (*a*): ce qui seroit étonnant, si Hérodote avoit été bien instruit: mais il y a toute apparence qu'il entendoit parler de l'Espagne

---

(*a*) *Libro III.*

qu'il ne connoissoit pas, ou que de certains fleuves du Nord de l'Europe charioient alors plus de paillettes d'or qu'aujourd'hui : cependant le Rhin en charie encore beaucoup, & on vient d'y établir depuis peu de petites pêcheries qui, en raison du petit nombre d'ouvriers qu'on y occupe, ne laissent pas de rendre : mais c'est une mauvaise occupation.

J'espere qu'on me pardonnera cette longue digression. Je reviens aux Péruviens. Si le fer seul leur eût manqué, & que l'esprit & l'intelligence ne leur eussent pas manqué, ils se seroient élevés, indépendamment de ce secours, à un certain point dans les sciences, mais leur peu de progrès dans les sciences est attesté par le défaut des mots nécessaires pour exprimer les notions morales & métaphysiques : ainsi que leur peu de progrès dans la législation & la police, est attesté par le défaut de la monnoie.

Si, après tout cela, on considere l'état des arts & des sciences chez les peuples de l'Europe & de l'Asie au seizieme siecle, on verra que les Péruviens étoient en toutes choses très-inférieurs aux nations policées de notre continent. Tel est le phénomene qui a tant surpris l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, & qu'il a tâché d'expliquer dans son livre.

Mais, dit-on, il a supprimé des faits

favorables aux Péruviens (a). Je réponds que cela n'est pas vrai, & d'ailleurs quand il auroit dit tout ce qu'il savoit, quand il auroit compilé tout ce que les Historiens du Pérou ont dit de vrai & de faux, il en résulteroit toujours que les Péruviens ne savoient ni lire, ni écrire, qu'ils ne connoissoient pas l'art de forger le fer, qu'ils n'avoient pas de mots, dans leur langue, pour exprimer *l'espace*, la *durée*, la *matiere*, &c. & qu'ils ne savoient compter sans employer des signes matériels ou représentatifs, pour suppléer aux termes numériques qui leur manquoient. Cependant ils habitoient une partie de notre Globe, ils ressembloient parfaitement aux habitants de notre hémisphere, par la figure extérieure, à la barbe près, & ils étoient néanmoins infiniment plus stupides, in-

(a) Je ne conçois rien aux imputations du critique : il veut absolument que l'Auteur ait supprimé des faits pour rabaisser d'autant mieux les Péruviens, tandis que cet auteur a revendiqué à ce peuple le secret de durcir le cuivre, que le Comte de Caylus lui a disputé, en assurant positivement qu'un tel secret ne pouvoit avoir été en usage parmi une nation aussi abrutie que les Péruviens. Ou le critique n'a pas compris cela, ou il ne l'a pas lu dans l'ouvrage qu'il a attaqué : il n'y a absolument pas de milieu. Que seroit-ce donc si l'Auteur avoit adopté le sentiment du Comte de Caylus ? Alors il eût réduit l'industrie des Péruviens à rien du tout.

finiment moins industrieux, infiniment moins inventifs, que les habitants de notre hémisphere, qui savoient tout ce que les Péruviens ignoroient, & qui savoient encore mieux qu'eux, ces choses mêmes qu'ils savoient.

Je dis qu'on ne peut mettre en parallele ces deux especes d'hommes, puisque tout l'avantage est d'un côté, comme l'événement ne l'a malheureusement que trop démontré. On ne vit jamais tant de force contre tant de foiblesse, ni tant de courage contre tant de pusillanimité. En vain le critique se tourmente-t-il à objecter sans cesse que les Américains devoient succomber, parce qu'ils n'avoient pas nos épées, nos fusils, nos canons, nos vaisseaux de guerre, nos fortifications, nos méchaniques. Oui sans doute, c'est précisément parce qu'ils étoient très-inférieurs aux Européens. Ainsi on revient, par un cercle vicieux ou une pétition de principe, au point d'où on est parti; & la difficulté consiste toujours à savoir, pourquoi les peuples de notre continent avoient tant d'industrie, pendant que les Américains en avoient si peu ou presque pas du tout. Or comme la difficulté est toujours la même, la solution est aussi la même: les Américains étant une race d'hommes dégénérée de l'espece humaine, ce qui étoit possible aux Européens, étoit im-

possible pour eux. Si les Caraïbes étoient venus, dans leurs canots, attaquer l'Espagne, comme les Espagnols ont été attaquer l'Amérique, ces Caraïbes eussent été exterminés jusqu'au dernier, avant que d'avoir vu les clochers de Séville.

Quand on lit attentivement les écrivains Espagnols, on voit qu'ils ont très-bien compris, que le plus mémorable, le plus grand événement de l'histoire, étoit la découverte du nouveau Monde; mais quand ensuite ils ont réfléchi à la foiblesse où l'Espagne se trouvoit réduite, dans ce temps même qu'elle entreprit & exécuta ses immenses conquêtes en Amérique, le merveilleux les a tellement étonnés, qu'ils ont été chercher des causes surnaturelles : ils semblent n'avoir plus admis la puissance des hommes, mais la volonté immédiate d'un Etre qui gouverne les hommes. S'il ne s'agissoit que de la destruction de quelques Monarchies, ils n'en seroient pas surpris, disent-ils; mais que quelques Européens aient conquis & conservé jusqu'aujourd'hui sous leur joug une moitié du Monde, cela n'est pas, selon eux, dans l'ordre des événements que nous connoissons depuis que l'histoire est écrite, ou que la tradition a commencé.

Oui sans doute, cet événement-là ne pouvoit arriver qu'une seule fois, & en

ce ſens, il n'eſt pas dans l'ordre de ceux que nous connoiſſons: car quelle époque y a-t-il dans les annales de notre Monde, qu'on puiſſe oppoſer ou comparer ſeulement à la découverte du nouveau continent? Mais d'un autre côté il ne faut pas tellement faire influer la Divinité dans les actions des hommes, que les hommes ſeroient innocents, & la Divinité coupable: comme ſi ce n'étoit pas une abſurdité impie de croire que le Ciel eût inſpiré Pizarre, ou que Dieu eût conduit Fernand Cortez ſur le trône enſanglanté de Montezuma, par une ſuite de crimes ſans exemple. C'eſt encore une autre abſurdité de ne pas s'étonner de la deſtruction de quelques Monarchies, & de tant s'étonner de la deſtruction d'une moitié du Monde.

Il faut obſerver que les peuples de l'Allemagne ont pris le moins de part, ou abſolument aucune, à la découverte du nouveau Monde: & cependant ils ſont parvenus aujourd'hui au plus beau ſiecle dont leur hiſtoire faſſe mention depuis *Thuiſton* & *Man*: les arts & les ſciences y fleuriſſent à l'envi; tandis que tout l'or & l'argent du Pérou, du Mexique, du Bréſil, n'ont pas fait fleurir les arts & les ſciences en Eſpagne & en Portugal; ce qu'on doit beaucoup attribuer à la mauvaiſe conduite de Philippe II.

Cet homme dépensa d'une maniere inconcevable, des richesses inconcevables: il pouvoit tout créer chez lui, & il détruisit tout: l'armement de la flotte qu'il perdit, avoit plus coûté que la fondation de toutes les Académies des sciences actuellement subsistantes en Europe: s'il n'avoit pas fait élever un bâtiment, qui n'est que grand & massif, il ne seroit resté en Espagne aucunes traces des trésors qu'il dissipa, sans jamais avoir eu la réputation d'être généreux. Après sa mort, la foiblesse de l'Espagne alla en augmentant jusqu'en 1681: cette année-là, dit Madame d'Aunoi dans ses Mémoires, le Souverain du Mexique & du Pérou, ne put plus payer ses domestiques: la livrée de l'écurie, ayant attendu ses gages pendant deux ans, déserta le palais de Madrid; & il n'y resta pas même un seul palfrenier pour panser les chevaux: la table des Gentilshommes, qui est la seule que le Roi Catholique entretienne, manqua absolument: la Reine n'avoit ni argent pour payer ses domestiques, ni pour faire des aumônes; ce qui, dans un pays si pauvre, est d'un aussi grand besoin que l'hospitalité parmi les Sauvages: on ne pouvoit compter sur cinq millions de livres tournois pour tout revenu annuel. Il ne restoit dans cette détresse, que de faire un Auto-da-

fé, & on en fit un, en 1682, dont les Juifs d'Espagne se souviennent encore aujourd'hui.

Voilà en peu de mots l'histoire des richesses entre les mains d'un peuple indolent & dévot.

CHAPITRE XXIX.

Des ruines d'Atun-Cannar & de la forteresse de Cusco.

A Entendre parler Dom Pernety, il semble que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a été occupé pendant neuf ans, qu'à travestir la vérité dans les moindres choses, ainsi que dans les plus grandes: comme s'il lui eût importé beaucoup de fixer le jugement du lecteur sur les ruines d'Atun-Cannar. Cependant on lui fait un grand crime, pour n'avoir pas prodigué des éloges à ces masures.

Je n'ai point le temps de parler des ruines d'Atun-Cannar, & tout ce que j'en pourrois dire seroit inutile; car quand on veut juger d'un bâtiment qu'on ne sauroit voir, il faut en consulter le plan: ainsi je supplie le lecteur de jetter un coup d'œil sur le plan de ces décombres, que M. de la Condamine a fait insérer

peu de bras, ce que beaucoup de bras pourroient faire sans l'industrie. On nous parle d'une pierre tirée par vingt mille Péruviens, qui eurent si peu d'esprit & encore si peu d'adresse, qu'ils firent pencher cette masse sur le côté; dès qu'elle eut penché, ils ne purent la retenir, ni la rétablir dans son équilibre; au point qu'ils la laisserent rouler dans une vallée, où elle écrasa, dit-on, trois mille hommes; & on ne put jamais depuis la conduire à sa destination.

On conçoit qu'il y a encore, dans ce récit, une exagération puérile; car enfin trois mille hommes écrasés sous une pierre, & vingt mille hommes attachés à cette pierre ne me paroissent pas des choses bien communes: hormis qu'on ne suppose que les Péruviens s'étoufferent à force de s'embarrasser les uns les autres, pour avoir employé trop de monde au transport d'un gros caillou, que quelques Européens auroient charié sur des rouleaux avec des cabestans. Ainsi la stupidité de ces Indiens est bien remarquable, en ce qu'ils n'avoient absolument inventé aucune machine pour faciliter le transport des pierres: tandis que, dans notre continent, on faisoit voguer sur la Méditerranée le plus grand des obélisques qu'il y eût en Egypte (a), & qui

(a) C'est celui de S. Jean de Latran: l'Empe-

pesoit,

pesoit, à ce que dit Kirker, un million, trois cents dix mille quatre-vingt-quatorze livres. On assure qu'on va transporter à Pétersbourg, pour le piédestal de la statue de Pierre I, une pierre qui pese deux millions, trois cents mille livres: si cela est vrai, je crois que c'est la plus grosse qu'on ait employée en Europe: car Perrault dit qu'une des plus grosses qu'il ait fait élever, est celle de la façade du Louvre, & qui ne pese pas deux millions à beaucoup près.

Outre que les Péruviens n'avoient pas la moindre idée des méchaniques, ils ignoroient encore l'art de faire de la chaux, & de cuire les briques au feu, comme Garcilasso en convient lui-même. Ce défaut de la chaux les obligeoit de se servir de gros cailloux que leur poids serroit les uns dans les autres. On peut bien croire que n'ayant point de poulies, ils n'élevoient pas leurs bâtiments fort haut, & c'est parce qu'ils ne les élevoient pas fort haut, qu'ils ont résisté aux tremblements de terre qui ont renversé

---

reur Constance l'avoit fait venir à Rome, comme on le sait, par Marcellin, & par l'inscription trouvée sur cet Obélisque.

At Dominus Mundi Constantius, omnia fretus
Cedere Virtuti, terris incedere jussit
Haud partem exiguam montis, Pontoque tumenti.

les maisons des Espagnols : la terre y est dans une agitation presque continuelle, & les moindres secousses suffisent pour briser les vitres, ce qui a fait grand tort aux verreries de Venise d'où les Espagnols tiroient leur verre soufflé pour les vitrages du Pérou, où aujourd'hui on ne veut plus de vitrages. La belle Architecture est dans ce pays-là impossible; mais cela n'empêcheroit pas qu'on ne pût y bâtir des ponts.

CHAPITRE XXX.

Des ponts de cordes qu'on voit dans le Pérou.

JE n'avois pas prévu, que, pour prouver l'industrie & l'esprit inventif des Péruviens, on eût cité pour exemple le pont de cordes, ou de lianes, qui fut fait sur la riviere d'Apurimac, sous le regne de Mayta-Capac quatrieme des Incas.

Avouez, dit gravement Dom Pernety, que ce peuple a eu beaucoup d'industrie, *& qu'il pourroit même nous disputer l'avantage sur bien des choses* (a) ; *puisqu'il a fait un pont de cordes sur une riviere.* Quand on passe sur ce pont, on manque à cha-

(a) *Dissertation sur l'Amérique, page 127.*

que pas d'être englouti, & l'homme le plus intrépide y tremble : donc un pont de cordes est un ouvrage d'architecture bien supérieur à un pont de pierres : donc les Péruviens ont eu de l'industrie. Il n'y avoit pas un seul pont de pierres dans toute l'Amérique au temps de la découverte : donc les Américains étoient de grands Architectes, comparables au Bramante, à Michel-Ange, à Bernin & à Perrault, qui, à la vérité, n'ont jamais fait de ponts de cordes ; mais c'est qu'ils manquoient de cet esprit d'invention qui caractérise les Sauvages du nouveau Monde ; donc les cabanes sont de véritables chefs-d'œuvre : on ne peut entrer dans celles des Chiquites, qu'en se couchant sur le ventre, & en marchant à quatre pattes : il est vrai que, pour entrer dans les huttes des Caraïbes, on n'a besoin que de se courber un peu ; car les Caraïbes surpassent les Chiquites, en ce qu'ils font leurs portes un peu plus grandes, & cependant ils ne les font pas encore aussi grandes qu'elles devroient l'être, pour qu'on y pût passer commodément.

Pour revenir à ce monument de l'architecture des Péruviens, il faut savoir, qu'il leur étoit absolument impossible de bâtir un pont de pierres, parce qu'ils ignoroient l'art de faire des voûtes ; & quand ils auroient connu cet art, le dé-

faut de la chaux le leur eût rendu presqu'impraticable. Cependant, comme leur pays est tout entrecoupé de torrents qui roulent par des routes si tortueuses, qu'il y en a quelques-uns qu'on doit passer en ligne droite vingt-une fois; tel que celui de Chuchunga, ils furent forcés à inventer quelque moyen pour passer ces rivieres, qu'on trouvoit à chaque pas devant soi, & qu'il falloit traverser encore, après les avoir traversées déja tant de fois. Or voici par quelle gradation de découvertes, les Péruviens parvinrent enfin à faire une espece de pont de cordes, monument éternel de leur stupidité & de leurs efforts. On commença par passer les rivieres à la nage, & ceux qui ne savoient pas nager, se faisoient attacher au dos des nageurs, en tenant dans leurs mains des paquets de roseaux: de ces roseaux, on parvint aux calebasses évuidées: on en attachoit plusieurs ensemble: celui qui vouloit passer l'eau, devoit s'y asseoir, & un nageur entraînoit la machine: de ces calebasses flottantes, on parvint à faire de petits radeaux de joncs: des radeaux, on auroit dû naturellement parvenir à la découverte des batteaux ou des canots; mais cela n'arriva pas au Pérou, par une fatalité que Garcilasso attribue au défaut du bois: des radeaux, on parvint à étendre d'une rive à l'autre une longue cor-

de filée d'écorces d'arbres, ou de ces osiers qu'on nomme des Lianes; à cette corde bien tendue, & bien attachée, on suspendit un grand panier, qu'on faisoit glisser le long de la corde, en le tirant à droite ou à gauche. Ceux qui vouloient passer la riviere, se mettoient au nombre de trois dans ce panier: les Espagnols se font encore aujourd'hui suspendre de la sorte à des cordes, pour traverser quelques torrents du Pérou, où toute autre nation que les Espagnols feroit bâtir des ponts.

Comme cette manœuvre de la corbeille glissante, est d'une si grande lenteur, qu'une armée de vingt mille hommes emploieroit une année à passer une riviere, l'Incas Mayta-Capac conçut l'idée de joindre plusieurs cordes ensemble; de sorte qu'en y mettant des claies en traverse, un homme pourroit y marcher droit. Or c'est cette pitoyable machine qu'on voit aujourd'hui sur l'Apurimac: non qu'elle ait subsisté depuis Mayta, jusqu'à nos jours; mais elle se trouve dans le même endroit où ce Prince la fit faire, & on l'a peut-être réparée depuis, plus de mille fois. Telle est la paresse des Espagnols, ils aiment mieux faire toujours un petit ouvrage, que d'en commencer un grand qui dureroit des siecles. On comprend que la seule pesanteur des cordes, courbées vers le mi-

lieu de la riviere, fait ressembler cette machine beaucoup plus à une balançoire qu'à un pont: on comprend encore que la seule pesanteur des cordes les use en très-peu de temps, & pour peu qu'une des maîtresses cordes soit sur le point de se casser, il faut démonter la machine, & remettre de nouveaux cables aux jointures des claies, qui sont au nombre de cinq; de sorte que si trop de personnes vouloient passer à la fois, le pont pourroit se rompre en cinq endroits; car les claies ne cedent pas; mais bien les attaches: le plus grand danger est toujours vers le milieu & aux deux côtés. Aucune espece de voiture ne peut y passer.

Le critique, avant que de donner une description très-superficielle de cette balançoire de l'Apurimac, s'exprime de la sorte: *Je ne sais en effet si nous oserions entreprendre de faire un pont tel que celui-là.* Non sans doute, les Européens n'entreprendront pas de faire des ponts de cordes, aussi long-temps qu'ils sauront en faire de pierres & de bois. En vérité, je ne conçois pas comment on peut juger des choses d'une maniere si bizarre, & s'éloigner si fort des notions communes.

CHAPITRE XXXI.

De la peinture des Mexicains, des ouvrages des Caraïbes, &c.

LE critique, grand exagérateur des prétendues merveilles du nouveau Monde, assure que les Mexicains font de très-beaux tableaux, que les Caraïbes font de jolis paniers de jonc, & que les Sauvages du Chili brodent d'une maniere admirable. De tout cela, il conclut que ces Mexicains ont égalé le Titien, Rubens, ou tout au moins Paul Véronese; que ces Caraïbes égalent nos plus habiles artistes, & que ces Sauvages du Chili sont comparables à tous nos brodeurs, & sur-tout au célebre Frumeau, qui ne s'attendoit pas à être mis en parallele avec ces Chiliens.

On peut voir des échantillons de la prétendue peinture des Mexicains, dans l'*Histoire générale des Voyages*, où on les trouvera gravés en taille douce: si l'on veut les voir gravés en bois, il faut consulter la *grande collection de Tevenot, in-folio*, & ne pas disputer sur des choses qu'on peut résoudre par la seule inspection. L'Auteur des *Recherches Philosophiques* l'a dit, & je le répete: les Mexi-

cains, loin d'avoir jamais ſu peindre, n'ont pas même connu les premiers éléments de deſſin. Tous les Américains & tous les Créoles enſemble ne ſont pas en état de faire un tableau digne d'être placé dans la moindre collection d'un particulier: le nouveau Monde eſt une terre ingrate pour les beaux arts, & ce n'eſt certainement pas là qu'il faut chercher des chefs-d'œuvre. Cependant je ne nie pas au critique que les Caraïbes ne ſachent faire des paniers de joncs, & tirer la pulpe des courges, pour s'en ſervir en guiſe de bouteilles: je ne nie point que des curieux ne puiſſent avoir, dans leurs cabinets, de petits vaſes travaillés par les anciens Péruviens, & qu'on achete des Moines de Cuſco, qui paſſent toute leur vie, dit Dom Juan, à fouiller dans les tombeaux des Incas. Mais les cabinets des curieux renferment auſſi des pierres à peine taillées, & qu'on nomme idoles de la Lapponie: on voit par la relation de M. Regnard, qu'il rapporta quelques-unes de ces pierres en France: les cabinets de quelques curieux renferment auſſi des marmouſets de terre cuite, faits par les Tunguſes, & de petits chauderons de pierre ollaire faits par les Groënlandois. Enfin un homme peut raſſembler toutes les curioſités qu'il juge à propos; mais il ne s'enſuit point que les Péruviens euſſent quelque idée des

beaux arts, parce qu'ils se servoient de gobelets à deux anses pour boire la chica (*a*). On recherche les monuments des peuples grossiers pour les faire contraster avec les monuments des peuples industrieux, & cet amusement est déja une espece d'étude, d'où il peut résulter quelque utilité.

Le critique assure encore, que les Sauvages du Nord de l'Amérique, font de très-bonnes cartes géographiques & topographiques; quoique les longitudes & les latitudes y manquent, dit-il, elles n'en sont pas moins exactes, ni moins fidelles; parce que les distances y sont ponctuellement marquées par journées. Il a copié tout cela dans la Hontan, sans examiner le moins du monde si un pareil récit mérite quelque croyance. Les Voyageurs, & les Missionnaires qui ont vêcu long-temps avec les Sauvages, n'ont jamais pu tirer d'eux d'autres éclaircissements sur la situation de l'intérieur du pays, que ce qu'ils en disoient de bouche: d'ailleurs ils ne savent point assez dessiner pour faire des cartes, ni rien de pareil. Tout leur savoir en ce genre se borne à graver, d'une maniere extrêmement grossiere, sur des écorces d'arbres, des especes de figures de cas-

(*a*) Voyez la *planche XVI du Voyage au Pérou de Don Juan*.

tor, de tortue, de renard, &c. Ces emblêmes servent à distinguer les hordes : j'ai vu des personnes qui s'étonnoient beaucoup de ce que les Américains du Nord eussent de ces espeçes d'armoiries; mais cela n'est pas du tout étonnant : car il faut bien que des tribus continuellement en guerre, se reconnoissent à de certains signes, comme en ont aussi les Aimaks Tartares, & les Clangs Arabes. Il n'y a pas de doute que les armoiries Européennes n'aient pris leur origine en Allemagne, où les moeurs & les usages avoient tant d'analogie avec ceux des peuples de l'Amérique septentrionale, & de la Scythie : les premiers Francs, qui pénétrerent dans les Gaules, avoient dans leurs armoiries des abeilles; mais comme ils ne dessinoient gueres mieux que les Hurons, les Gaulois prirent ces abeilles mal faites pour des crapauds; & pour qu'on ne les prît plus pour des crapauds, on en fit des fleurs de lis, sans cependant beaucoup changer la forme d'abeille, qu'on y reconnoît encore bien sensiblement. Il étoit naturel que des barbares, qui sortoient de leurs forêts comme un essaim, & qui avoient un Chef ou un Roi, prissent pour leur emblême des abeilles : cette allusion devoit leur tomber dans l'esprit.

CHAPITRE XXXII.

Des Apalachites.

LE critique accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, d'avoir ignoré que les Apalachites avoient formé dans leurs montagnes un Empire comparable à ceux d'Atabaliba & de Montezuma. Oui sans doute, l'auteur l'a ignoré, & tous ceux qui ont lu l'histoire du nouveau Monde, savent que les Péruviens & les Mexicains étoient les deux seuls peuples de l'Amérique, qui fussent policés, en comparaison de cet état de barbarie & d'abrutissement où végétoit le reste des Indiens Occidentaux. C'est un fait si incontestable, qu'il n'a jamais souffert & ne souffrira jamais aucune atteinte de la part des écrivains instruits.

Le critique est bien éloigné d'avoir approfondi les choses : il ne cite aucun Auteur, & tandis qu'il pouvoit consulter Linscot, Laët & tant d'autres historiens respectables, il ne fait que compiler César Rochefort, le plus inexact & le moins estimé de tous les Voyageurs qui aient écrit au siecle passé (a).

(a) Son Histoire Naturelle & Morale des

Ce César Rochefort avoit, de son côté, compilé une relation attribuée à un certain Bristock, homme obscur, homme absolument inconnu dans la République des lettres. On a inséré dans les premieres éditions du Moréri, un extrait de Rochefort; mais on l'a fait avec plus de ménagement & moins de crédulité que le critique, qui en remplit plusieurs pages de sa dissertation : cependant il ne sait point si cette prétendue Monarchie des Apalachites subsiste encore; ou si elle a été détruite; ce qui n'est pas surprenant : car n'ayant d'autres relations que celle de Rochefort, il n'en pouvoit rien savoir du tout. La vérité est, que cette prétendue Monarchie n'a jamais existé; j'en appelle ici au témoignage de tous les savants; j'en appelle ici au témoignage des Anglois, qui connoissent aujourd'hui les deux Florides, dont ils ont publié des relations en 1766 (a): ils connoissent encore depuis

Antilles de l'édition de Paris 1660, est remplie d'exagérations & de récits romanesques; ce qui n'est pas étonnant quand on sait que Rochefort n'avoit jamais étudié : il ne savoit ni latin, ni grec, & en parlant de l'Histoire Naturelle, il démontre qu'il ne connoissoit ni les plantes, ni les animaux.

(a) Voyez *A Concise account of North America. By Major Robert Rogers.* Il vient de pa-

très-long-temps la Géorgie & la Caroline, où ils ont fondé dès l'an 1662 cette colonie si célebre par les loix qu'a daigné lui dicter le Philosophe Locke. Or les Anglois de ces établissements commercent avec les Apalachites, qui sont & qui ont toujours été de vrais Sauvages; aussi ne peut-on tirer d'eux que des pelleteries & de la résine de *Labiza*, peu connue en Europe, & qui découle par incision d'un arbre résino-gommeux. Ces barbares des Apalaches n'avoient, à l'arrivée des Anglois, aucune idée des poids, ni des mesures, non plus que les Cherakis & les Creeks auxquels ils ressemblent parfaitement : ils portent comme eux des *Wampons*, des brasselets de coquilles, ils sont comme eux distribués en petites hordes, soumises à un Chef, que les anciennes relations nomment *Paraoustis*; mais il y a bien de l'apparence que ce mot est aussi corrompu que ceux de *Sagamos* & de *Satigamos*, qu'on donne ordinairement aux Capitaines des Sauvages du Nord, qui se nomment, en leur propre langue, *Sachems*.

Quoique les Apalachites aient entre leurs montagnes quelques vallées très-propres à être cultivées, ils préferent tellement la chasse à l'agriculture, qu'on

---

roître une traduction Françoise de cet ouvrage en Hollande.

est obligé de leur porter des grains récoltés dans la Caroline : on leur porte aussi de petits miroirs, du vermillon à farder, des peignes ; & de cette menue mercerie, avec laquelle on obtient tout des Sauvages. Ces peuples se servent, dans leurs maladies, de l'infusion des feuilles de la Cassine, ou *Cacina Floridianorum* des Botanistes, & qui paroît être une espece du sureau ; au point que je doute que ce soit réellement un meilleur sudorifique que notre sureau commun. (*a*).

Les Apalachites ont toujours habité dans des cabanes faites comme des fours : ils environnent quelquefois ces cabanes d'une palissade, & cela s'appelle un village ; car il n'y a jamais eu de ville dans

---

(*a*) M. Luwvdig, dans ses *Definitiones generum Plantarum*, N°. 160. range la Cassine, qu'on appelle aussi Thé des Apalaches, parmi les Monopétales régulieres, & M. Linnæus, dans sa XII. ED. N°. 368, en fait une fleur Pentapétale. Quoi qu'il en soit, c'est une espece de sureau. On s'en est servi en Europe, mais ses vertus n'ont guere répondu à tout ce qu'en ont écrit Laët & Ximenes. Les Anglois de l'Amérique lui préferent le Thé de la Chine : ils ont même tenté de transplanter des Théyers dans leurs colonies ; mais on assure qu'ils n'ont pas pris, & ils sont obligés de faire venir leur Thé de Londres.

toute cette partie de l'Amérique, avant la fondation de Charlestown, comme on peut aisément s'en convaincre en consultant les plus anciennes cartes : car les différents établissements, que les Espagnols firent dans la Floride quelque temps après la malheureuse expédition de Sotta, n'ont été dans leur origine que des hameaux. Celui de St. Marc de l'Apalache fut détruit en 1704, par les Anglois de la Caroline, qui accompagnés des Sauvages Alibamons, vinrent battre & défaire les Espagnols & ceux d'entre les Indiens qui tenoient leur parti.

On a dit que les Apalachites alloient tous les ans en procession visiter une caverne du mont Olaymi, où ils s'étoient cachés pendant un déluge, survenu par le débordement du lac Théomi : on ajoute que, dans cette grotte, ils donnoient la liberté à quelques oiseaux, comme l'on fait dans l'église de Notre-Dame à Paris, quand les Rois de France y entrent. Mais tout cela paroît être un tissu de fables, auxquelles la relation de ce Bristock, tant compilée par Rochefort, a apparemment donné lieu. Je crois bien que les Apalachites ayent, ainsi que tous les Sauvages du nouveau Monde, quelque tradition sur les anciennes vicissitudes physiques ; mais les eaux d'un lac ne peuvent occasionner un déluge assez mémorable, pour qu'on en

conservât le souvenir par une Hydrophorie.

Voilà ce qu'il y a de vrai dans l'histoire de cette nation : car tout le reste ressemble à ce qu'on a conté du Royaume de Quivira, de l'Eldorado, de la ville de Manoa, du lac d'or de Parimé, de l'Empire des Sevarambes, & sur-tout de la République des Australiens imaginée par cet ennuyeux romancier, connu sous le nom de Jacques Sadeur, qui bâtit chez les Australiens, un temple tout de crystal, & presqu'aussi magnifique que celui que Dom Pernety place chez les Apalachites ; que Linscot appelle des barbares sans mœurs comme sans religion (*a*) ; & qui, au lieu de prêtres, avoient des sorciers que les relations nomment indictinctement Juvas, Jouas & Joanas.

J'observerai ici qu'il n'y a rien de plus facile à exagérer, que la description d'un temple ; ce sujet est pour le vulgaire des faiseurs de relations, ce que la description d'une tempête est pour les Poëtes. Que n'a pas dit Garcilasso du temple de Cutachiqui dans la Floride ? Et cependant tout cela a été démenti par un Portugais, témoin oculaire. Que n'ont pas dit Tonti & le Page de ce tem-

(*a*) *Traduction de Linscot. Cap. I. page 12.*

ple de la Louisiane où l'on gardoit le feu sacré ? Et cependant on sait, à n'en point douter, que tout cela est fabuleux, de l'aveu même de M. du Mont. Ce prétendu temple de la Louisiane, étoit une cabane, & comme les Sauvages alloient quelquefois y fumer du tabac, on avoit cru qu'ils y gardoient le feu sacré ; & malheureusement cette méprise a été consignée dans un livre que je ne nomme pas par respect.

Si Dom Pernety avoit daigné réfléchir, que les Apalachites manquoient d'instruments de fer, il eût peut-être compris qu'il leur étoit impossible de *creuser dans le roc* (a), un appartement long de deux cents pieds, & large à proportion, qui recevoit le jour par un œil de la voûte comme le Panthéon. Une telle fabrique étoit non-seulement au-dessus des efforts de ces Sauvages ; mais elle eût même été impraticable aux Péruviens, quoiqu'ils connussent le secret de donner un certain degré de dureté au cuivre.

(a) Ce sont là les termes du critique à la pag. 22. Tant il est vrai qu'en compilant des relations suspectes, il faut examiner au moins si ce que ces relations disent est possible ou impossible, vrai ou faux, probable ou non, absurde ou sensé, naturel ou surnaturel. Or creuser dans le roc sans instruments de fer, cela est surnaturel.

Il faut observer que toutes les grottes, toutes les excavations, qu'on a trouvées dans les montagnes de l'Amérique, telles que celles qu'on nomme *trous des Géants*, dans la chaîne des *Apalaches* & des *Monts Bleus*, sont des ouvrages ou des jeux de la Nature, & non des monuments de l'industrie humaine. M. Bertrand, en ayant bien considéré la structure, a envoyé à la *Société Royale* de Londres, un savant Mémoire, dans lequel il explique de la maniere la plus claire, l'origine de ces cavernes qu'on voit dans les rochers de l'Amérique. Or il est, selon moi, beaucoup plus prudent d'ajouter foi à ce que dit un Naturaliste tel que M. Bertrand, que de compiler aveuglément la relation d'un Romancier tel que Bristock, qui en bâtissant son temple, n'avoit pas pensé au défaut du fer; mais c'est une bagatelle dans un roman.

Je ne conçois pas comment le critique a été assez peu instruit, pour assurer que Jean Ribaud, en débarquant sur les côtes de ce pays qu'on appelloit alors la *Floride septentrionale*, y trouva des Apalachites policés & réunis en une Monarchie. Cette assertion renferme deux erreurs palpables.

1. Ribaud & ses compagnons resterent sur les côtes & n'oserent même s'en éloigner.

2. Ces côtes n'étoient pas peuplées, & on ne vit jamais un pays plus sauvage; au point qu'on ne put y amasser assez de vivres pour en charger un seul navire, qui reporta la colonie Françoise, affamée, en Europe.

L'expédition de René la Laudoniere fut aussi extrêmement malheureuse: la disette persécuta constamment les François, errants sur les côtes depuis la riviere May jusqu'au Port-Royal. Ribaud avoit bâti son fortin sur la plage septentrionale: on crut mieux faire que lui, en bâtissant dans la partie du Sud; mais tout cela fut inutile: les François, abattus par la famine, ne purent résister à une poignée d'Espagnols qui vint les exterminer. Après les tentatives de la Laudoniere & de Dominique Gourgues, la France ne voulut absolument plus entendre parler de ce pays, ni équiper une seule barque pour s'en mettre en possession; ce qui lui eût été très-facile, vu le peu de force que l'Espagne y entretenoit: d'ailleurs la France ne reconnoissoit alors *aucun traité de paix, aucune alliance, aucune amitié, aucune possession légitime d'aucune Puissance*, au-delà du premier Méridien, que les Géographes Espagnols faisoient passer pour la plus Occidentale des Açores, apparemment pour le faire coïncider dans la ligne de

démarcation d'Alexandre VI (a).

Quand au milieu du dix-septieme siecle, les Anglois survinrent dans cette partie de la Floride, ils furent bien éloignés d'y découvrir cette prétendue Monarchie, imaginée par Bristock, ou par Rochefort. Ce pays étoit dans le plus grand délabrement : les Espagnols n'y avoient rien défriché, & l'avoient laissé à peu près en cet état où l'on a trouvé, après le Traité de Fontainebleau, la Péninsule de la Floride & même la Floride Françoise, où les Anglois n'ont pu compter huit mille habitants ; & tout étoit rempli de gibier, comme dans un pays neuf : la quantité des Serpents & des bêtes venimeuses égaloit celle qu'on

(a) Les Espagnols avoient encore des raisons particulieres pour placer le premier Méridien aux Açores, au lieu de le placer aux Canaries, & ils faisoient accroire que la boussole ne décline pas sous le Méridien des Açores, ce qui est absolument faux : car elle décline partout. Au reste, on continua en France à adopter la position du premier Méridien à la mode des Espagnols, jusqu'au régne de Louis XIII. Ce fut le Cardinal de Richelieu qui fit porter l'Edit, par lequel il est sérieusement défendu à tout Géographe, faiseur de cartes, & graveur, de placer le premier Méridien aux Açores ; & il seroit difficile de trouver des Mappemondes Françoises où cela ne soit observé.

voit dans quelques cantons de la Géorgie, où l'on n'a encore pu étendre la culture.

Le critique n'avoit qu'à combiner les dates, pour s'appercevoir qu'il ne pouvoit y avoir une grande Monarchie dans cette région en 1653, puisqu'en 1662, époque de l'arrivée de la colonie Angloise, on n'y vit que quelques Sauvages qui vivoient de la chasse.

Je me suis apperçu que le critique cite, à chaque instant, les *Dissertations* de Gueudeville, ce Moine défroqué, qui compiloit en Hollande, pour gagner sa vie, quelques relations de voyages. On conçoit que, quand on veut connoître l'histoire de l'Amérique, il faut recourir aux Originaux ; &, non pas citer Gueudeville, dont l'*Atlas historique* ne peut pas même servir aujourd'hui, & sur-tout pour l'Amérique, dont nous avons des cartes bien plus exactes, publiées par MM. de l'Isle, Danville, Green & tant d'autres. Je parlerai encore ailleurs du mauvais choix des Auteurs cités par *Dom Pernety*.

CHAPITRE XXXIII.

Des Patagons.

On accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, d'avoir fait tous ses efforts pour détruire l'existence des prétendus Géants de la Magellanique. A cela je réponds, que, quand on entreprend de détruire une chose, il faut être au moins persuadé, que cette chose existe, & l'Auteur n'a jamais été, & n'est pas encore aujourd'hui persuadé de l'existence des Géants : il a même plus de motifs, qu'il n'en avoit en 1767, pour n'y pas croire. Il est très-libre à un chacun d'en penser ce qu'il veut ; mais ceux, qui ont lu l'histoire des *Toupi* de la Grece moderne, des *Brucolaques* & des *Timpanites* de l'isle de Santorino, & surtout l'histoire des *Wampires*, sont un peu plus réservés dans leur crédulité que les autres hommes. N'a-t-on pas vu des personnes respectables par leur caractere, & des milliers de témoins venir à Vienne, *jurer sur leur damnation éternelle*, qu'ils avoient vû des *Wampires*.

Si bientôt on n'amene pas des Géants de la Magellanique en Europe, le peuple même n'y croira plus : *nec pueri cre-*

dent; & au bout de cinq ou ſix ans, on en parlera auſſi peu qu'on parle aujourd'hui des *Wampires*, qui ont intrigué, alarmé, effrayé une grande partie de l'Europe, & c'étoient des Farfadets, ou tout au plus des Chauve-ſouris. Auſſi les Naturaliſtes donnent-ils aujourd'hui le nom de Wampire à la Chauve-ſouris Aſiatique.

Le critique qui n'a point vu de ces Géants, n'eſt pas peu embarraſſé, lorſqu'il veut démontrer leur exiſtence par de vains raiſonnements. L'embarras où il s'eſt trouvé, provient de ce qu'il n'a jamais pu répondre à l'objection ſuivante.

S'il y avoit une race giganteſque au Sud de l'Amérique, on en auroit montré des individus morts ou vivants en Europe.

Le critique ſe fâche contre celui qui a fait l'objection, & contre l'objection même.

On aſſure, que le Pere Delrio ſe mit un jour ſi fort en colere contre un homme qui avoit nié l'exiſtence des Démons, qu'on fut obligé de le ſaigner de peur d'accident. Il faut diſcuter ces ſortes de choſes avec modération, & ne pas imiter le Démonographe Delrio.

D'abord le critique rapporte que M. Guyot, qui n'étoit ni Anatomiſte, ni Naturaliſte, mais un très-habile Marin,

ayant trouvé sur un rivage de l'Amérique les os d'un *Géant haut au moins de douze à treize pieds*, les mit fort proprement dans une caisse (*a*) ; mais au lieu de rapporter cette caisse en Europe, il la jetta dans la mer, pour calmer la tempête qui s'éleva : un Evêque Espagnol, qui se trouvoit présent, assura, qu'on savoit par expérience qu'il s'élevoit toujours des tempêtes, quand on mettoit des os de Géant dans une caisse, & qu'alors il n'y avoit d'autre remede que de précipiter ces dépouilles au fond de l'Océan. Là-dessus l'Evêque Espagnol mourut, & on le jetta lui-même dans l'eau.

Quand ce conte seroit vrai dans toutes ses circonstances, il prouveroit moins que rien : car ces os avoient apparemment appartenu à quelque quadrupede, à quelque Cheval, ou à quelque Taureau. Le Marin Guyot, n'étant pas anatomiste, a pu sans doute se tromper si grossiérement ; puisque Turner qui étoit Chirurgien, ramassa, dans le Brésil, quelques ossements qu'il prit pour les débris d'un squelette humain, gigantesque : mais lorsqu'on les examina bien attentivement en Angleterre, on se convainquit, qu'ils avoient appartenu à un quadrupede.

Je demande après cela à tout homme

(*a*) Dissertation du critique, p. 72.

judicieux si le conte de M. Guyot, rapporté par Dom Pernety, prouveroit quelque chose, quand même il ne seroit pas faux dans toutes ses circonstances.

Combien de personnes n'ont pas cru avec Mariani, Valguarnera & Fazelli, qu'il y eut autrefois des Géants en Sicile, où on a déterré des squelettes d'une grandeur étonnante? Celui qu'on trouva, en 1516, près de Mazara, avoit vingt aunes de long; mais malgré ces contes de Valguarnera & de Fazelli, tous les savants sont aujourd'hui d'accord que les os qu'on découvre en Sicile, & dont l'imagination a fabriqué des squelettes humains, sont des restes de grands animaux terrestres ou marins.

Quant on lit l'histoire, on trouve des traditions sur l'existence d'une prétendue race gigantesque, dans presque tous les pays du Monde, & même, dit M. Bertrand, parmi les Sauvages du Canada. Que n'a-t-on pas dit des Géants de la Thessalie, de l'isle de Crete, & sur-tout de ceux de la Palestine, qui étoient tous sexdigitaires, à ce qu'assure le savant M. Huet, qui n'a jamais rêvé?

L'Auteur des *Recherches Philosophiques* après être entré dans de longues discussions sur les grands os fossiles qu'on rencontre presque par-tout en creusant, auroit pu faire une réflexion qu'il n'a point faite: il ne découvre pas, dit-il, l'ori-

gine de cette antique tradition sur l'existence des Géants, si universellement adoptée. Cependant n'est-il pas naturel d'attribuer cette tradition à la découverte même des grands os fossiles? qui étoient aussi connus aux anciens qu'à nous, comme on peut le voir par le Chap. XVIII du 36e Livre de Pline, où il traite de l'ivoire fossile, & de ce qu'il appelle les pierres osseuses, *lapides ossei*. Or l'ignorance de l'Anatomie, jointe au penchant pour le merveilleux qui accompagne toujours l'ignorance, a porté les hommes à attribuer ces dépouilles plutôt à des corps humains, qu'aux carcasses des quadrupedes & des cétacées, Il falloit donc nécessairement que cette tradition sur les Géants, se répandît par-tout où on exhumoit par hazard de ces reliques d'animaux, dont notre Globe contient peut-être de grands dépôts à des profondeurs où les hommes ne creuseront vraisemblablement jamais, en effet on ne voit pas qu'ils aient jamais creusé fort avant, au point qu'on peut assurer qu'il n'y a nulle part au Monde une excavation profonde de 3000 toises, faite de main d'hommes.

CHAPITRE XXXIV.

Des animaux rares amenés, en différents temps, en Europe.

ON a amené en Europe, en différents temps, des Negres blancs, des Eskimaux avec leurs barques, des Orangs-Outangs, une femme de la côte de Melinde, des Diables de Tavoyen, ou des Lézards écailleux, les plus jolis animaux qu'on puisse voir. On amena, du temps de Montaigne, trois Floridiens à Rouen, dont il parle beaucoup dans ses *Essais*, à l'article des Cannibales. On a conduit en Europe deux Siamois olivâtres, qui se disoient être Ambassadeurs; mais qui étoient certainement les plus grands voleurs qui soient jamais venus de l'Asie en Europe; où on a encore vu un Algonquin, cinq ou six Rhinoceros & plusieurs Chinois, dont l'un fut mis, comme on sait, à la Bastille, & dont quelques autres ont travaillé, à la Bibliotheque du Vatican, à la traduction de certains livres pour les Missions. On a encore amené en Europe un Malabare à longues oreilles, une Négresse prétendue hermaphrodite, & plusieurs Eléphants, dont le dernier est mort, à la ménagerie de

Versailles. On amenoit du temps des Romains, des Hippopotames; mais ils sont devenus si rares sur le Nil, qu'on n'en montre plus que fort rarement en Europe, où l'on a fait voir des Singes-Belzébuts, des Casoars, plusieurs Autruches, un Brésilien insibulé, deux Groënlandois, qui, à ce que dit Crantz*, ont voyagé pour des affaires inconnues. On nous a amené des Crapauds de Surinam, qui accouchent par le dos, des Pareſſeux ou des Aïs, des Opoſſums, des Fourmilliers empaillés, une fille Patagone, qui n'étoit pas haute de quatre pieds, des Anes rayés du Cap; des Caméléons, des Crocodiles, des Serpents à sonnettes, des Serpents épineux, & enfin un Hottentot qui étoit *Monorchis*, & qui ne s'en maria pas moins à Amſterdam.

On attend, depuis deux cents cinquante ans, des Géants de l'Amérique, & personne n'en amene: plus on les attend impatiemment, & plus on s'opiniâtre à n'en pas amener. De sorte que leur existence, qui étoit douteuse en 1540, étoit encore plus douteuse en 1640, & encore plus douteuse en 1767. On voit donc, comme je l'ai dit, que le merveilleux se détruit lui-même de jour en jour, d'année en année.

Si tout ce qu'il y a de singulier parmi les hommes, parmi les animaux, parmi les productions du regne végétal & mi-

néral, a été apporté des extrémités de la Terre pour être montré en Europe aux Princes, aux curieux, au public, peut-on concevoir que, s'il y avoit des hommes d'une très-grande taille en Amérique, on n'en eût pas conduit quelques-uns dans l'ancien Monde? non pour convaincre les incrédules, mais pour gagner l'argent du public, toujours porté à payer, lorsqu'on lui offre des curiosités dignes d'être vues.

Caianus étoit un homme de fort grande taille, & peut-être de la plus grande qui ait paru de long-temps: or l'espece de fortune qu'il fit en se montrant, peut nous donner une idée de l'empressement avec lequel on iroit voir un Géant de l'Amérique: on peut, dis-je, juger de cet empressement, si l'on se rappelle ce qui arriva en Angleterre, lors de l'arrivée de la frégate *le Jason*. Le bruit se répandit tout à coup dans Londres, que ce bâtiment, qu'on supposoit revenir des Terres Magellaniques, avoit à son bord un Géant Patagon: aussi-tôt le grand chemin, qui conduit à Plimouth, fut couvert d'une foule de curieux qui, dans leur impatience, prétendoient aller au devant de ce Monstre du nouveau Monde; mais, comme les gens sensés s'y étoient attendus, on avoit trompé le public, & les curieux retournerent chez eux, sans rien voir,

& furent hués bravement par la populace.

Si on m'objectoit qu'il est impossible de prendre de ces énormes Patagons, non plus que des spectres & des revenants qui ne se laissent aussi jamais prendre, je répondrois que, suivant Pigafetta, on en enchaîna jusqu'à trois qu'on conduisit à bord du vaisseau la Victoire, où il en mourut deux, & le troisieme s'échappa. On voit par-là que ceux qui admettent l'existence de ces Géants, admettent aussi qu'on peut en prendre. Il est vrai que le sincere Pigafetta ajoute, qu'il fallut employer jusqu'à neuf hommes bien forts, & bien déterminés, pour terrasser un seul de ces Patagons: encore brisa-t-il les plus grosses chaînes dont on les garrotta; quand on lit de pareils récits, on croit lire l'histoire de *Picrocole*, ou de Pantagruel.

En supposant que la difficulté de saisir un prétendu Patagon colossal, fût aussi réelle qu'elle l'est peu, on comprend bien qu'il resteroit la ressource d'apporter leurs squelettes; mais on a eu soin d'amener aussi peu des individus morts que des individus vivants; tandis que les Eskimaux du détroit de Davis, furent montrés en Europe, la premiere année qu'on découvrit le détroit de Davis. On ne douta point de leur existence; parce qu'on ne laissa aucun moyen

à personne d'en douter : voilà, dit-on, ces Nains du Septentrion : on peut mesurer, à une ligne près, leur hauteur ; & examiner attentivement leur constitution.

La cause qui dégrade la taille ordinaire de l'homme sous le soixante-neuvieme degré de latitude Nord, est une cause sensible & palpable ; de sorte que nous connoissons & le phénomene, & ce qui produit le phénomene ; mais il n'en est pas ainsi par rapport aux prétendus Géants de l'Amérique : ils nous sont absolument inconnus, & la cause de leur existence nous est aussi absolument inconnue. Quel Naturaliste pourroit rendre raison de ce que sous le cinquantieme degré de latitude Nord, on ne trouve que des hommes de la taille ordinaire, & que sous le cinquantieme degré de latitude Sud on rencontre à la fois des hommes de la taille ordinaire & des Géants ? comme Dom Pernety & Pigafetta le disent.

Un fait, qu'on pourroit si aisément prouver, s'il étoit vrai, qu'on a si mal prouvé, sera toujours à mes yeux revêtu des caracteres de la fable, quoiqu'en disent Dom Pernety & Pigafetta.

Si un jour on démontre jusqu'à l'évidence, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* s'est trompé, on avouera au moins que les raisons, qui l'ont induit

en erreur, n'étoient pas mauvaises: si au contraire, on ne démontre pas qu'il s'est trompé, alors on avouera encore que les raisons, qui lui ont fait rejetter cette fable, n'étoient pas mauvaises.

Tout ce que le critique a écrit en faveur des Géants de l'Amérique, est absolument inutile: car on ne peut répondre aux objections de l'Auteur qu'en amenant des Géants même en Europe; mais si deux siecles & demi n'ont pas suffi pour cela, il ne faut plus y penser.

Loin que la Dissertation du critique m'ait convaincu de la réalité de ces énormes mortels, elle m'auroit ôté jusqu'au dernier doute, si j'en avois eu quelques-uns sur leur existence; enfin elle m'eût rendu plus incrédule que jamais, si j'étois du nombre de ceux qui ont cru qu'on trouvoit, au Sud du nouveau Monde, des hommes hauts de douze à treize pieds.



CHAPITRE XXXV.

Observations sur les prétendus Géants de la Magellanique.

I.

QUand M. le Président de Maupertuis a voulu connoître la véritable taille des Lappons, il les a mesurés. Quand feu M. l'Abbé de la Caille a voulu connoître la véritable taille des Hottentots, il les a mesurés. Mais les prétendus Géants de la Magellanique n'ont jamais été mesurés par ces Voyageurs mêmes, qui attestent leur existence. Or j'ose dire que cela est inoui.

Le critique, toujours porté à noircir l'Auteur des *Recherches Philosophiques* par les imputations les plus odieuses, l'accuse d'avoir falsifié la relation de Biron, & d'avoir fait débarquer Biron dans un endroit où il ne débarqua point (*a*). Mais qu'importe-t-il à l'exis-

(*a*) L'Auteur des *Recherches Philosophiques* dit expressément dans une note à la pag. 308. T. I. qu'il n'a pas connu la latitude de l'endroit où Biron a cru voir des Géants. S'il avoit connu exactement la latitude & la longi-

tence de ces prétendus Géants qu'on les ait vus dans la terre Del Fuego, ou sur le bord septentrional du Détroit? puisque l'Auteur convient, que Biron dit avoir vu des hommes hauts de neuf pieds; mais je nie que Biron dise qu'il les a mesurés.

Quand un Géant est trouvé, la chose du monde la plus facile est de le mesurer.

II.

Qui croiroit que les différents Voyageurs, qui parlent des Patagons, varient entr'eux de quatre-vingt-quatre pouces, sur leur taille? Cependant cela est aussi vrai que cela est inoui.

(a) Selon la Giraudais, ils sont hauts

---

tude de cet endroit, il l'eût indiqué par le moyen de ses cartes, à une minute près. Or le critique n'indique pas lui-même la position de cet endroit, parce qu'il ne l'a pas sue. On a publié jusqu'à trois relations du voyage de Biron, qui ont toutes été inconnues à Dom Pernety, & parce qu'elles lui ont été inconnues, il dit qu'on les a falsifiées. Il y a plus de cent & cinquante Auteurs qu'il étoit absolument nécessaire de consulter sur l'Amérique, qui lui ont été inconnus, & après cela il n'est pas étonnant qu'il ait eu recours à l'Atlas historique du compilateur Gueudeville.

(a) *Le 31 Mai 1766, ayant relâché dans la baye Boucaut avec trois hommes de son équipage, M. de La Giraudais vit un grand nombre*

d'environ	—	—	6 pieds.
Selon Pigafetta,		—	8
Selon Biron,	—	—	9
Selon Aris,	—	—	10
Selon Jantzon, —		—	12
(a) Selon Dom Pernety, ils sont au moins hauts de 12 à 13 pieds, ce qui donne pour la hauteur moyenne			12½
Selon Argensola,			13

Il résulte de ce calcul qu'à 12 pouces par pied, ces Voyageurs varient en-

---

de Sauvages, il y en avoit jusqu'à 7 à 8 cents, y compris les femmes & les enfants, tous d'une très-grande taille, plusieurs d'environ six pieds. Relat. de la Giraudais.

(*a*) Je fixe ici la hauteur des Géants de Dom Pernety d'après le squelette dont il parle à la page 83 de sa Dissertation. Car s'il s'est imaginé, qu'on a réellement trouvé en Amérique un homme mort dont la taille étoit haute au moins de 12 à 13 pieds, il s'est sans doute aussi imaginé, qu'on rencontre en Amérique des hommes vivants de cette hauteur-là. Tout ceci est fort conséquent : là où les corps morts ont la stature gigantesque, il faut bien qu'il y ait des Géants ; mais si malheureusement ce squelette avoit appartenu à un Cheval, alors tout ceci ne seroit plus si conséquent. Je dirai dans la suite, qu'en ne supposant ce squelette que de douze pieds & demi de haut, il se trouveroit qu'il avoit appartenu à un individu qui étoit plus que *Géant*. Ainsi il y a dans la narration de Dom Pernety un double merveilleux, & il

tr'eux de 84 pouces, ce qui fait déja beaucoup plus que la taille d'un homme ordinaire. Or, pour trouver lequel de tous ces Voyageurs mérite le plus de croyance, il faut bien supposer, que c'est ou la Giraudais, ou Argensola.

III.

De tous ceux qui doivent avoir vu des Géants en Amérique, aucun n'a su dire s'ils ont de la barbe, ou si à l'instar des autres Américains; il ont le menton naturellement ras. Au reste je ne suis pas étonné que, personne n'ayant pensé à mesurer ces prétendus Monstres, personne n'ait aussi pensé à les observer.

IV.

Parmi les Voyageurs qui ont attesté l'existence de cette espece d'hommes colossale, on ne trouve malheureusement aucun Philosophe, aucun Naturaliste, aucun Médecin. Il s'agit d'un fait d'Histoire Naturelle, & ce fait n'est rapporté que par des Auteurs de relations qui n'avoient pas étudié cette science; car enfin Pigafetta, le commis Aris, le romancier Argensola, ne font pas des Buffon, des d'Aubenton, des Hans-Sloane. M. le Commodor Biron lui-même n'a jamais aspiré à la réputation d'être *Anatomiste*, non plus que M. Guyot.

---

n'a laissé après lui qu'Argensola, comme on le voit par mon calcul.

Le Voyageur le plus respectable par son caractere, par son mérite personnel, enfin feu M. le Lord Anson n'a pas daigné seulement faire insérer dans la relation écrite par son Chapelain, le moindre mot sur les prétendus Géants.

Quant à M. Frézier, il n'a jamais vu aucun homme en Amérique d'une taille extraordinaire: mais il en a seulement oui parler, tout comme on en entend parler en Europe.

V.

On ose bien nous dire que, dans de certaines isles, dans de certains cantons de la Magellanique, on voit aujourd'hui des Géants, & le lendemain des hommes de taille ordinaire: comme si l'espece humaine y étoit tour-à-tour enchantée & désenchantée par la voix des Fées ou celle des Magiciens de l'ancienne Chevalerie, qui faisoient paroître & disparoître un Géant, quand ils vouloient.

Mais, dit-on, ces Géants de la Magellanique ne font qu'errer; & en outre il y a parmi eux des hommes de taille ordinaire, pêle-mêle; de sorte qu'il arrive qu'on voit tantôt les Géants, & tantôt les hommes de taille ordinaire dans le même lieu. J'avoue que cette invention est fort ingénieuse, pour ne laisser voir ces Géants qu'à ceux qui ont des yeux faits pour cela: car quand

quelques jours après, il survient un homme qui a cultivé l'histoire naturelle, & qui a, par conséquent, de bons yeux, on lui dit : vous venez trop tard & fort mal à propos ; car les Géants, qui étoient ici hier, sont partis, & personne ne sait où ils sont allés. Si ensuite ce Naturaliste revenoit en Europe faire son rapport, Dom Pernety lui diroit comme il l'a dit à l'Auteur *des Recherches Philosophiques* : *Vous n'êtes pas du tout Logicien ; puisque vous vous servez contre l'existence des Géants de preuves négatives : or il est clair comme le jour que tous ceux qui se servent de preuves négatives, ne sont pas Logiciens, & qu'un homme qui assure n'avoir pas vu des Géants & des Démons, est un homme qui raisonne très-mal ; car ces Géants ont plusieurs maisons de plaisance dans les sables de la Terre Del Fuego ; quand ils ne sont pas dans une de ces maisons, ils sont sans doute dans une autre, & laissent après eux des hommes de taille ordinaire, pour garder leurs châteaux.*

Que répondroit à cela le Naturaliste ? il hausseroit les épaules, & ne répondroit rien.

J'observe, que cette confusion de deux races d'hommes si différentes, sous le même climat, sur la même terre, est un fait qui, à mon avis, choque les loix de la Nature autant qu'elle nous est con-

nue : il n'y a pas d'hommes naturellement blancs parmi les Negres, ni des Negres parmi les Blancs de l'Europe, ni de très-petits hommes parmi les Suédois, ni des hommes grands comme les Suédois parmi les Eskimaux. Ce mêlange de Géants & d'individus de taille ordinaire dans le Sud de l'Amérique, est cependant un fait dont conviennent ceux mêmes qui attestent l'existence des Géants : ils ont vu, disent-ils, indistinctement, dans les mêmes isles, des Sauvages de cinq pieds, & des Sauvages de douze pieds & demi. Ils ont cru par-là diminuer le merveilleux ; mais au contraire ils ont par-là rendu ce merveilleux encore plus incroyable ; c'est étayer une fable par une autre.

Si l'on disoit que ces Sauvages de stature colossale & de taille commune, ne constituent pas deux races distinctes ; alors j'en conclurois, qu'il y a parmi eux des individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robustes, comme parmi tous les autres hommes.

V I.

Dom Pernety assure que, *pour détruire les Géants de l'Amérique, il faut les foudres de Jupiter.* (a)

Cet admirable raisonnement me fait

(a) *Dissertation sur l'Amérique.* Page 51.

ressouvenir de celui des Hongrois : lorsque la Cour de Vienne envoya chez eux une commission & des troupes pour calmer l'affaire des Wampires ; *la Cour*, dit-on, *vêut inutilement détruire ces Etres. Il n'y a que Dieu seul qui puisse les détruire.*

Il seroit assez difficile, selon moi, de soudoyer des Géants qui n'existent pas, & qui n'ont jamais existé.

Au reste, il est ridicule de parler de Jupiter, lorsqu'il est question des Sauvages de l'Amérique ; comme il est impie de parler de Dieu, lorsqu'il est question des Wampires. C'est mêler des choses infiniment respectables, avec des fables infiniment absurdes.

VII.

La grandeur des insectes du nouveau Monde ne prouve-t-elle donc pas de la façon la plus formelle, la réalité de ces monstrueux mortels qu'on doit avoir vus à la baye Boucaut ? ces insectes ont autant de rapport avec les barbares qu'on voit errer sur la côte déserte des Patagons, que les mouches qu'on voit en Frise ont de rapport avec les chevaux de la Frise, & les vers à soie de la Provence avec les Provençaux.

VIII.

Le critique a si peu été en état de démontrer l'existence des Géants, qu'il s'est lui-même à la fin apperçu de la futi-

lité de ses raisonnements; puisqu'il propose de faire voyager les plus illustres Philosophes de l'Europe aux terres Magellaniques pour y examiner les choses. A cela je réponds, que cesterres Magellaniques sont si horriblement stériles, & habitées par des nations si brutales & si barbares, qu'au lieu d'exposer la vie de quelques Philosophes, de quelques hommes précieux qui ne naissent pas tous les ans, & pour la conservation desquels nous ne saurions former trop de vœux, il seroit infiniment plus commode, & même plus sensé d'amener des Géants en Europe. Premiérement ils sont sujets nés de l'Espagne par la prise de possession de Sarmiento, ou par le droit du plus fort, qui, selon Sepulveda, est une espece de droit divin: ainsi on ne feroit pas à ces Géants un bien grand tort d'en enlever quelques-uns sous le bon plaisir du Roi d'Espagne, qui ne refuseroit par cette permission, si on lui remontroit que le Roi de Suede a bien daigné accorder aux Académiciens François la permission d'enlever deux Lappons; un mâle & une femelle. En second lieu, ces Géants feroient une fortune si rapide en Europe, qu'ils ne se repentiroient jamais d'être sortis de leurs déserts. M. Guyot assure qu'ils mangent volontiers des chandelles de suif, & qu'ils boivent volontiers de l'huile: en ce cas

leur entretien ne coûteroit pas beaucoup: mais ce qui me fait le plus de peine : c'eſt que le même M. Guyot ajoute qu'ils ſont fort dévots & fort jaloux : *il y en avoit un entr'eux*, dit-il, *qui marmotoit continuellement ; on en demanda la raiſon, le Chef fit entendre qu'il prioit, en montrant le Ciel.*

M. de la Giraudais, autre Voyageur auſſi exact & auſſi éclairé que celui que je viens de citer, dit au contraire, que les Patagons ne ſont pas du tout jaloux: *leurs femmes étoient très-blanches, jolies & avoient l'air d'être très-modeſtes ; quoique leurs maris mêmes engageaſſent les François à leur faire des careſſes* (*a*).

Ces Patagons connoiſſoient bien peu les François, qui ſe ſont fait chaſſer neuf fois d'Italie, dit M. de Monteſquieu, à cauſe de leurs libertés avec les femmes, & de leur inſolence avec les filles. (*b*)

IX.

Après avoir tant parlé des Géants, il faut bien finir par rechercher ce qu'on entend par ce mot de *Géant*.

On aſſure qu'un Auteur Allemand a

(*a*) *Relation de la Giraudais.* On y reconnoît bien le génie d'un Marin, qui faiſoit à ſa guiſe des diſſertations ſur les mœurs des Sauvages.

(*b*) *Eſprit des Loix. Liv. X. Chap. XI.*

prouvé par des raiſons phyſiques, qu'il n'y a point de Géants dans l'eſpece humaine, & que ces hommes, que nous voyons paroître de temps en temps, & dont la taille excède de beaucoup la ſtature commune, ſont des Monſtres. Comme je n'ai pas vu cet ouvrage, je n'en puis apprécier les preuves ; mais cet Auteur a pu employer des raiſons admiſſibles. D'ailleurs, on connoît aujourd'hui tous les pays habités du Globe, hormis l'intérieur des Terres Auſtrales : on a vu néanmoins ſur les côtes de ces Terres, des hommes qu'on ſuppoſe reſſembler au reſte des habitants : Dampierre en a rencontré quelques-uns, ainſi que Pelſart : ceux qui ont été vus par Pelſart, étoient de la hauteur ordinaire, & n'avoient rien de ſingulier, ſinon qu'ils marchoient quelquefois droits & d'autrefois ſur leurs mains & ſur leurs pieds, comme les Négrillons ſe traînent dans le ſable avant qu'ils ſachent ſe tenir debout. Corneille de Bruïn nous a auſſi donné le portrait d'un homme des Terres Auſtrales, qui étoit plutôt petit que grand. Or dans tous les pays connus du Globe on n'a pas trouvé une ſeule eſpece d'hommes qui excédât la taille ordinaire ; mais on on a trouvé quelques eſpeces au-deſſous de la grandeur commune : tels ſont les Samoyèdes, les Lappons, les Scrélingers du Groënland, & les Innuits

que nous nommons Eskimaux. Ne seroit-il pas bien étonnant après cela, que la Nature si uniforme, si constante, si invariable par-tout où le genre humain est répandu, eût précisément violé cette regle, & rompu ce modele dans un très-petit canton à l'extrémité de l'Amérique: & cela non pas à l'égard de tous les habitants, mais seulement à l'égard d'un très-petit nombre; de sorte qu'elle n'y auroit pas produit une race de Géants, mais seulement quelques familles de Géants.

Dans les especes animales, la Nature n'a pas entiérement observé cette uniformité: mais elle l'a plus observé qu'on ne pense; car la plus petite espece de Chiens est une race factice & artificielle, que l'homme, qui agrandit ou rapétisse ces animaux à sa volonté, a ainsi réduite: abandonnée à elle-même dans les bois, elle reprendroit insensiblement la taille du Chien berger, qui est le prototype de tout le genre.

Quant aux autres especes de quadrupedes, on peut assurer qu'il y a parmi elles des variétés: cependant le plus grand Cheval de Hollande, n'est pas un Géant respectivement au plus petit Cheval du Nord, ou de la Chine: non plus qu'un Suédois, ou un Allemand n'est un Géant respectivement à un Lappon ou à un Groënlandois. M. de Buffon assure qu'un

homme de dix pieds seroit un Géant ; par la raison qu'il auroit le double de la taille d'un homme ordinaire, qu'on suppose être de cinq pieds (*a*). Pour étendre cette proposition au point qu'on puisse en faire une regle pour savoir ce que c'est véritablement qu'un *Géant*, il faut établir que la taille ordinaire est de cinq pieds trois pouces : ainsi un individu de dix pieds & demi, seroit un Géant, dans toute la rigueur des termes.

Cet énorme humain dont parle Dom Pernety, & dont M. Guyot mit les os dans une caisse, avoit, à ce qu'on ose nous dire, douze à treize pieds de haut : ainsi il se trouve qu'il étoit plus que *Géant*. En supposant qu'il avoit, comme j'ai dit, 12 pieds, alors il auroit eu, depuis les talons jusqu'à la bifurcation du tronc, six pieds trois pouces : en sorte qu'un grand Européen auroit pu passer entre les jambes debout. C'est bien faute de ré-

(*a*) Quand on porte la taille ordinaire de l'homme à 5 pieds 3 pouces, on ne fait qu'adopter la mesure la plus modérée ; car en prenant toutes les nations les unes parmi les autres, on trouveroit peut-être qu'on pourroit aller au-delà, & si on alloit jusqu'à 5 pieds 6 pouces, alors la taille gigantesque seroit de 11 pieds : le grand Arabe qui se montra à Rome sous l'Empire de Claude, n'avoit pas cette hauteur-là.

flexion qu'on donne dans un tel merveilleux.

Si l'on met cet horrible colosse sur un petit cheval, on voit qu'on augmente le merveilleux de beaucoup ; mais si l'on veut encore l'augmenter davantage, il n'y a qu'à faire faire à ce colosse & à ce cheval vingt lieues par jour sans boire ni manger : ce qui ne seroit pas beaucoup pour un de ces Chevaux jeûneurs de l'Amérique, qui, à ce que dit le critique, restent trois jours & trois nuits sans prendre aucune nourriture, & sans s'abreuver, & cependant, ajoute-t-il, ils sont bien plus beaux que les Chevaux d'Espagne, & font soixante lieues d'une seule course, sans s'arrêter.

Quand on nous amenera de ces hommes de l'Amérique, hauts de 12 à 13 pieds, alors on croira volontiers tout ce que Dom Pernety dit des chevaux ; mais il exagere en parlant des bêtes, comme il a exagéré en parlant des hommes.

CHAPITRE XXXVI.

Observations sur les Voyageurs.

IL est naturel de faire l'objection suivante.

Ceux qui disent avoir vu des Géants

de dix pieds & demi de haut, n'ont eu aucun intérêt à mentir si étrangement. Donc ils n'ont pas menti étrangement.

Paul Lucas n'avoit aucun intérêt à dire, qu'il avoit vu le Diable dans la haute Egypte, ni Tavernier à assurer, que les femmes Turques sont des sorcieres qui savent nouer & dénouer l'aiguillette: cependant ils ont dit cela. Quand une fausseté est découverte, il est assez inutile d'en découvrir les motifs.

Au reste, on peut établir comme une regle générale, que sur 100 Voyageurs, il y en a 60 qui mentent sans intérêt, & comme par imbécillité, 30 qui mentent par intérêt, ou si l'on veut par malice, & enfin 10 qui disent la vérité, & qui sont des hommes: mais malheureusement ce n'est point encore tout de dire la vérité, il faut rapporter des faits intéressants, des observations dignes d'être connues, & ne pas tomber dans des détails qui n'en sont pas moins puériles pour n'être pas faux, & qui deviennent insupportables, lorsque l'ennui y est joint.

On s'est plaint depuis long-temps, & on se plaint encore tous les jours, de ce que dans cette foule importune de Voyageurs qui se mêlent d'écrire, il s'en trouve si peu qui méritent d'être lus; mais cela n'est pas étonnant, lorsqu'on réfléchit que ce sont ordinairement des

Marchands, des Flibustiers, des Armateurs, des Aventuriers, des Missionnaires, des Religieux qui servent d'aumôniers sur les vaisseaux, des Marins, des Soldats ou des Matelots même : l'Histoire Naturelle, l'Histoire Politique, la Géographie, la Physique, la Botanique, sont pour la plupart d'entr'eux, comme les Terres Australes dont on entend toujours parler & qu'on ne découvre jamais. De tant de Religieux, qui ont décrit leurs longues pérégrinations, il n'y en a que très-peu qui se soient distingués, & pour ainsi dire élevés au-dessus du vulgaire des Auteurs de relations, sur lesquels ils auroient dû avoir, à ce qu'il semble, quelque supériorité ; mais leur jeunesse est entiérement consacrée à la Théologie, la chose du monde la plus inutile pour un voyageur. Il y a dans chaque ordre monastique un degré de crédulité plus ou moins grand, & on doit cette justice aux Jésuites, que leurs Missionnaires ont été plus dégagés que tous les autres des préjugés grossiers. Ce qui est vrai par rapport aux ordres monastiques, est encore vrai par rapport aux différentes nations : j'ai lu une certaine collection faite en Allemagne, où l'on a rassemblé tous les voyages écrits par des Juifs, dans le goût de l'itinéraire de Benjamin de Tudele, & je puis assurer n'avoir jamais lu de relations où il

il y ait plus de faussetés, que je n'attribue pas à la malice, mais à la superstition & à l'ignorance. Les Espagnols sont aussi dans leurs relations pitoyablement superstitieux, exagérateurs, & ce qui pis est, d'une prolixité assommante : aussi presque tous les voyageurs Espagnols, traduits en François, sont abrégés par les traducteurs : M. Eidous, en traduisant Gumila ; l'a réduit à la moitié de l'original. Les Italiens sont crédules & minutieux : ces deux défauts se font bien sentir dans Gemelli, qui passe pour un de leurs meilleurs voyageurs dans les pays lointains. Les Anglois ont en ceci, comme en beaucoup d'autres genres, réuni les extrêmes ; mais généralement parlant leurs voyageurs, si on en excepte Halley, Wood, Shau, Anson, Pococke, Dampierre, Adisson, raisonnent plus profondément qu'ils n'observent avec exactitude. Les Hollandois ont toujours eu la réputation d'être véridiques, & on peut compter sur ce qu'ils disent, lorsque leurs voyageurs n'ont pas été, comme Aris & Struys, des hommes nés dans un état qui exclut toute éducation & toutes connoissances. Parmi les François, il vient de paroître un voyageur qui, s'il avoit plus écrit, auroit peut-être éclipsé les plus célebres Auteurs de son pays dans ce genre. Au reste, Mr. le Poivre a rempli son titre

de *Voyageur Philosophe* & c'est beaucoup (*a*).

Les Allemands ont produit des voyageurs très-estimables, tels que Kempfer, qui à un grand sens joignoit une étude profonde de l'Histoire Naturelle, si nécessaire pour écrire un bon voyage, que sans elle il me paroît presqu'impossible de réussir ; & c'est une espece de prodige, qu'avec le secours seul d'une grande lecture & de peu de connoissances physiques, M. le Chevalier Chardin ait pu produire un ouvrage tel que celui dont on lui est redevable : il est parmi les Voyageurs modernes ce qu'est Pausanias parmi les anciens, Polybe parmi les Historiens, & Strabon parmi les Géographes. Cet homme avoit un esprit si juste, & une pénétration si grande, qu'il devina les principes sur l'influence des climats, que M. de Montesquieu a développés ; ainsi qu'il avoit deviné la véritable origine du Despotisme oriental que M. Boulanger a tâché de développer(*b*). Enfin il étonne

---

(*a*) Cet petit ouvrage de M. le Poivre, est intitulé, *Voyage d'un Philosophe, ou Observations sur les mœurs & les arts des peuples de l'Afrique & de l'Asie.*

(*b*) Le premier chapitre du gouvernement civil, qui, dans la grande édition de Chardin in-4°. se trouve à la p. 286 du T. 3, renferme

autant par la force de son jugement, que le Voyageur Belon nous étonne par ses connoissances en Histoire Naturelle, & cela dans le seizieme siecle, lorsque cette science ranimée par la voix de François I, sortoit d'une nuit profonde.

Il est sans doute bien surprenant, que de la seule Université d'Upsal il soit parti, depuis 1745 jusqu'en 1760, plus de Voyageurs Naturalistes que d'aucun pays de l'Europe : Ternstrœm, Calm, Montin, Hasselquist, Torenius, Osbeck, Lœfling, Kæhler, Solandre, Berg, Rolandre, Martin, Alstrœmer & Falk. Tous ces disciples de M. Linnæus ont presque parcouru le Globe entier : s'ils avoient aussi bien possédé l'art d'écrire élégamment, que celui d'observer avec justesse, leurs ouvrages seroient bien plus répandus ; mais en excellant dans le fond, ils ont péché dans la forme.

---

le germe de toutes les idées de feu M. Boulanger sur le Despotisme. M. de Montesquieu paroît plutôt avoir pris dans Chardin que dans la *Sagesse* de Charron, son principe sur l'influence des climats, ou il ne l'a pris nulle part.

CHAPITRE XXXVII.

Examen des motifs que peut avoir eus l'Auteur des Recherches Philosophiques *pour nier l'existence des prétendus Géants de la Magellanique.*

ON a objecté, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a eu un intérêt tout particulier pour ne pas admettre l'existence des prétendus Géants : car, dit-on, s'il l'avoit admise, il eût détruit son propre systême sur la dégénération de l'espece humaine au nouveau Monde.

Cette objection n'est pas commune, & celui qui l'a faite n'y a pas réfléchi. Pour que cette objection fût bonne, il faudroit que tous les Américains fussent des Géants ; mais si ces Américains sont imberbes, si leur corps est entiérement dépilé, s'ils sont presqu'insensibles en amour, si la propagation est très-foible parmi eux, s'ils manquent de forces pour porter & remuer des fardeaux comme les autres hommes, s'ils se sont laissés subjuguer par les moindres petites armées Européennes, s'ils manquent d'esprit & de mémoire, si leur nom seul est une injure pour les Créoles, qu'impor-

re-t-il donc à cette race pusillanime & abâtardie, qu'il y ait quelques Géants ou non dans un très-petit canton à l'extrêmité de leur malheureux continent? Puisqu'il n'en est pas moins vrai qu'ils sont quant à eux une race foible & de taille médiocre.

Les Lappons en sont-ils moins des individus chétifs & dégradés; parce qu'à côté d'eux on rencontre des Suédois d'une stature imposante & d'une belle figure?

Pour que cette objection qu'on a faite, fût bonne, il faudroit dire, que la taille gigantesque est la taille ordinaire de tous les Américains, & que ceux, qui sont de petite taille, ne sont qu'une exception à la regle. Or, ce seroit dire la chose la plus absurde qui pourroit tomber dans l'esprit d'un homme malade: *velut ægri somnia.*

Si au nouveau Monde il y a vingt-cinq à trente millions d'Américains tous imberbes & hauts de cinq pieds, & si outre cela il y a encore au nouveau Monde deux ou trois mille hommes élevés de dix pieds & demi; ce petit nombre de Monstres pourroit-il empêcher le grand nombre d'être ce qu'ils sont? c'est-à-dire, des mortels abrutis qui ne peuvent cultiver ni les sciences, ni les arts; qui sont, ou dans la misere de la vie sauvage, ou dans la misere de la servi-

tude, le rebut de l'eſpece humaine, & le triſte objet d'une ſtérile pitié.

Pour que cette objection qu'on a faite ne fût pas entiérement déplacée, il falloit tout au moins commencer par faire venir quelques-uns de ces Géants en Europe, afin qu'on eût pu les meſurer; car j'ai démontré qu'en Amérique ce n'eſt pas la coutume de meſurer les Géants. Attaquer des faits très-avérés par des faits plus que douteux, eſt une mauvaiſe maniere de raiſonner. Mais que feroit-ce donc, ſi on attaquoit des faits très-avérés par des faits abſolument faux? Alors on feroit comme cet Indien de Calécut, qui prouvoit que notre Globe ne tourne pas autour du Soleil: car diſoit-il, notre Globe eſt poſé ſur le dos d'une Tortue, & cette Tortue eſt ſoutenue par un Eléphant: je vous laiſſe à juger après tout cela, ajouta-t-il, ſi un Globe poſé ſur le dos d'une Tortue, peut tourner autour du Soleil, comme l'aſſurent ces Franguis qui n'ont pas le ſens commun.

Pour démontrer juſqu'à l'évidence, que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* n'a pas été guidé par les intentions qu'on lui prête, il ſuffit de placer ici ſes propres termes.

„ Si la totalité de l'eſpece humaine eſt „ indubitablement affoiblie & dégénérée

„ au nouveau continent, que pourroit-
„ on inférer de la découverte d'une pe-
„ tite horde moins débile & moins al-
„ térée que le reste, & qui est très-peu
„ nombreuse, au rapport même de ceux
„ qui en attestent la réalité? Au lieu de
„ recourir à la puissance créatrice, que
„ nous ne connoissons pas, ne vaudroit-il
„ pas mieux de dire que cette petite horde
„ jouit d'un climat plus pur, d'un air
„ plus sain, d'une terre plus bénigne;
„ qu'elle use d'aliments plus succulents
„ que les autres races Américaines„ (*a*)?

On voit par-là, que l'Auteur a été convaincu, qu'en admettant même l'existence des prétendus Géants Patagons, son systême sur la dégénération de la totalité des Américains ne pouvoit souffrir aucune atteinte; & cela est si vrai, que chacun est à portée de concevoir que l'affoiblissement dans une espece d'animaux, ne concerne pas le plus petit nombre des individus, mais le plus grand nombre: on conçoit encore qu'un individu qui est manifestement vicié dans son organisme, dans ses facultés intellectuelles, n'en est pas moins vicié, parce qu'il y a d'autres individus qui ne le sont pas. Ainsi le critique a eu tort de supposer là un motif auquel l'Auteur n'a pas pensé:

(*a*) *Recherches Philosophiques*, Tome I. p. 382.

car l'Auteur lui seul sait ce qu'il a pensé; & quand on a ses expressions, il ne faut pas chercher ses idées; mais il falloit absolument lui supposer un tel motif, pour se procurer celui de le noircir maladroitement, en l'accusant d'avoir falsifié des relations imprimées, qui sont entre les mains de tout le monde, & qu'il eût été par conséquent très-inutile de vouloir falsifier. D'ailleurs, si les Géants de 12 à 13 pieds existent, ils existent indépendamment des relations.

Comme la critique est une ostentation de ses forces, il faut nécessairement qu'elle soit soutenue par une supériorité de connoissances : car c'est se vouer à la risée, que de tomber dans des fautes infiniment plus lourdes que celles qu'on impute aux autres avec aigreur.

Il faut savoir que l'historien Laët n'a jamais été en Amérique; & Dom Pernety le fait aller en Amérique, où il lui montre des femmes sauvages enceintes à l'âge de 80 ans, que Laët n'a eu garde de voir dans son cabinet d'Anvers ou d'Amsterdam (*a*).

Je n'ai jamais trouvé dans tous les livres, une bévue plus plaisante : il en résulte, comme on voit, que le critique a cité par vanité des ouvrages qu'il n'a pas lus, ou qu'il n'a pas compris; car il n'y a en ce-

(*a*) *Dissertation sur l'Amérique*, p. 88.

la aucun milieu. Il cite aussi Marcgrave & Pison, d'une maniere qui prouve qu'il ne les avoit pas lus.

Au reste, sans prétendre faire ici des reproches au critique, je ne puis m'empêcher de lui représenter, que les Auteurs dont il s'est servi, sont si surannés par rapport aux pays de notre continent, ou si modernes par rapport à l'Amérique, qu'il n'étoit pas possible de faire un plus mauvais choix.

Quand il parle des Tartares, il cite le Moine Plan Carpin qui voyageoit en 1246, le Moine Rubrequis, fameux imposteur qui voyageoit en 1253, Buchequius, & les *Dies geniales* du Jurisconsulte Alexandre ab Alexandro, qui n'a jamais été en Tartarie, mais en revanche il a composé deux savants chapitres: l'un pour prouver qu'il y a des spectres, & l'autre pour prouver qu'il y a des hommes marins & des Sirenes, qui se sont souvent montrées, dit-il, aux Philosophes Théodore de Gaza & George de Trapezunte, dont elles étoient amoureuses à la fureur. Est-ce donc bien dans un pareil compilateur qu'on peut apprendre à connoître les mœurs des Tartares Mantcheoux & Mongols?

Quant aux Auteurs sur l'Amérique, ceux que le critique cite le plus souvent d'après Gueudeville, ce sont le P. Feuillée & Frézier, qui venus près de deux

cents ans après la découverte de l'Amérique, n'ont rien pu dire sur la situation où elle étoit à la fin du quinzieme siecle, ils n'ont pu rien nous apprendre sur cette époque terrible & mémorable où une moitié du Monde fut subjuguée par l'autre.

Le critique assure qu'*il a lu & relu une quantité de Relations de l'Amérique*. Mais pourquoi donc ne pas citer ces relations? Pourquoi donc recourir à l'Atlas historique de Gueudeville? Ceux qui se connoissent en livres, ne pourront jamais comprendre cela. Ce qu'il y a encore de plus incompréhensible, c'est que le critique ajoute, que les Auteurs qu'il cite sont les mieux instruits & les plus dignes de foi : comme si le Moine Rubrequis & l'Avocat Alexandre ab Alexandro étoient croyables en ce qu'ils rapportent des Tartares.

Quant à moi qui n'ai jamais fait des *Dissertations critiques*, il me paroît, que je m'y serois pris tout autrement : j'aurois cité les bons Auteurs, & non les plus méprisables qu'on connoisse : j'aurois cité les Auteurs contemporains, & non ceux qui sont venus deux siecles après l'époque dont il est question : j'aurois cité des Auteurs que j'aurois lus, & non des Auteurs que je n'aurois pas lus. Si j'avois été membre de quelque Académie, & que j'eusse jugé à propos de lire ma Disserta-

tion devant cette Académie; alors je n'aurois rien négligé pour donner à mon ouvrage toute la perfection dont la matiere eût été susceptible, pour éviter, autant qu'il eût été en moi, ou les reproches de mes confreres, ou ceux du public.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'Organisation de la matiere.

JE suis réellement fâché de devoir démontrer, que le critique n'a pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué. S'il ne m'importoit pas de faire cette démonstration, je m'en serois volontiers dispensé.

Voici les termes du critique. Pag. 76.

„ Que M. de P. moins timide que M. „ de Buffon, veuille soutenir avec lui, „ que la matiere ne s'est organisée que „ depuis peu au nouveau Monde; que „ l'organisation n'y est pas encore ache- „ vée de nos jours, c'est une opinion „ qu'il peut s'opiniâtrer de défendre tant „ qu'il lui plaira; on ne sera pas obligé „ de l'en croire sur sa parole, puisque „ les faits déposent contre lui. Mais qu'il „ enchérisse sur M. de Buffon, qui ne „ comprend dans son hypothese que les „ plantes & les animaux; & que M. de

„ P. veuille l'étendre ſur toutes les ra-
„ ces d'hommes en général Américains,
„ alors on pourra lui dire ce qu'il dit
„ au Docteur Maty: vos réflexions ne
„ ſont pas heureuſes; on pourra même
„ ajouter: vos arguments ſont bien foi-
„ bles; & le comble du ridicule eſt de
„ fermer les yeux à l'évidence, & de
„ vouloir s'appuyer de phénomenes in-
„ conteſtablement faux „.

Il réſulte, comme on voit, de cette imputation que M. de P. a ſoutenu que la matiere ne s'eſt organiſée que depuis peu en Amérique. Mais le lecteur ne ſera pas peu ſurpris d'entendre que M. de P. a ſoutenu préciſément le contraire. Voici d'abord comme il s'exprime là-deſſus. T. I. p. 114. 115.

La Nature auroit-elle été aſſez impuiſſante pour n'achever ſon ouvrage ou pour ne le completer que par intervalles? Elle avoit placé en Amérique des animaux abſolument différents de ceux qui vivent dans le reſte de l'Univers connu: ces animaux étoient-ils auſſi d'une création poſtérieure à celle des individus vivifiés de notre hémiſphere? On tomberoit dans l'abſurdité, ſi l'on défendoit une telle hypotheſe, & ſi on admettoit une formation ſucceſſive d'êtres organiſés; pendant qu'on eſt convaincu qu'il ne paroît pas même ſur la ſcene du Monde un nouvel inſecte. Les germes ſont auſſi anciens que les eſpeces, & les eſpeces paroiſſent auſſi

anciennes que le Globe. Si la formation spontanée & fortuite a occupé si long-temps les Philosophes de l'antiquité, c'est qu'ils étoient trop mauvais Physiciens pour s'appercevoir de la futilité de cette dispute métaphysique.

On voit par ce passage si formel, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a rejetté, comme une absurdité insoutenable, la *formation fortuite & spontanée*: il a ajouté, qu'il ne paroît pas sur la scene de l'Univers un nouvel insecte: il a ajouté encore, que les especes sont aussi anciennes, selon lui, que le Globe qu'elles habitent. Il a donc absolument rejeté, comme une absurdité insoutenable, l'organisation récente de la matiere au nouveau Monde; car un enfant même conçoit, que celui qui n'admet pas la création spontanée, n'admet pas aussi une organisation récente de la matiere; & sur-tout lorsqu'il assure, que les germes sont aussi anciens que le Globe, ou les especes animales aussi anciennes que le Globe. Ces propositions rentrent l'une dans l'autre: ce qui est contenu dans l'une, est contenu dans toutes les deux. Ce n'est pas ici une chose dont les savants seuls puissent juger: c'est un fait dont tout homme qui sait lire peut juger. Le critique seul en a mal jugé.

Si l'on se rappelle tout ce que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a dit,

dans plus de trente endroits, de la destruction des grands quadrupedes en Amérique, des os fossiles, des inondations & des vicissitudes physiques, de la retraite des Américains dans les montagnes, de leur tradition sur un Cataclysme; alors on verra qu'il a par-tout combattu ce systême même, que le critique lui fait un crime de défendre. Lorsqu'il a soutenu que les grands animaux ont été anciennement anéantis en Amérique par les déluges & volcans, il ne prévoyoit sans doute pas qu'un critique viendroit l'accuser d'avoir soutenu l'organisation récente; puisqu'il est, dans son livre, exactement question du contraire. Il s'agit d'une ancienne destruction.

Je démontrerai par un autre passage encore plus formel que le premier, que loin d'avoir adopté ou outré le sentiment de M. de Buffon, l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, n'a point du tout été d'accord avec cet illustre Naturaliste.

Voici encore une fois ses termes. T. I. p. 23.

La grande humidité de l'Athmosphere en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux croupissantes, répandues sur sa surface, étoient, dit-on, les suites d'une inondation considérable qu'on y avoit essuyée dans les vallées & les bas fonds, & dont je ne me suis pas proposé de parler ici fort au

long : il n'est pas improbable d'attribuer à cet événement physique, admis comme vrai, la plupart des causes qui avoient vicié & dépravé le tempérament des habitants : & il semble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficulté que l'hypothese de Mr. de Buffon, qui suppose que la Nature, encore dans l'adolescence en Amérique, n'y avoit organisé & vivifié les Etres que depuis peu. Ce sentiment entraîne des discussions métaphysiques, longues, obscures, & qui heureusement pour nous sont inutiles. D'ailleurs, il n'est pas aisé de concevoir que des Etres quelconques seroient au sortir de leur création dans un état de décrépitude & de caducité : il paroît au contraire, que leurs forces n'étant pas usées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande que leur espece seroit plus nouvelle.

On voit par-là évidemment, que l'Auteur n'a pas adopté du tout le sentiment de M. de Buffon, comme le critique se l'est mis dans l'esprit : il attaque un livre : il a ce livre sous les yeux & il ne voit pas ce qui y est, & y met des absurdités qu'il forge uniquement pour les réfuter. Je n'ai jamais vu un pareil procédé, ni si peu de bonne foi.

Quand même l'Auteur auroit adhéré aux opinions de M. de Buffon, il seroit bien éloigné de s'en repentir ; & s'il n'avoit eu ou cru avoir des raisons très-for-

tes pour ne point embrasser, en quelques points, les idées de ce grand homme, il auroit senti autant de plaisir à le suivre qu'il a eu de peine à l'abandonner. Dom Pernety, qui n'a jamais lu les ouvrages de M. de Buffon, comme je l'ai démontré à l'article des animaux, s'imagine qu'il lui seroit fort facile de détruire le systême de l'organisation récente; mais il se trompe, & s'il vouloit joûter en cette matiere contre M. de Buffon, il éprouveroit une résistance où tous ses vains efforts échoueroient. Il se contente de dire, que *les faits déposent contre*; mais quels sont ces faits? Voilà ce que j'eusse été charmé de savoir. On ne peut opposer à l'hypothese de l'organisation récente que de très-fortes probabilités, & non des faits; car, quand la Nature opere, elle opere en silence & pour ainsi dire, sans témoins. Je parle ici dans le systême de M. de Buffon.

J'ai prouvé que le critique lui seul a trouvé dans les *Recherches Philosophiques* des choses que personne ne sauroit y trouver: il n'a donc pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué. Voilà ce que je devois faire voir.

Je me souviens que quelqu'un m'a un jour proposé le probléme suivant:

Est ce un avantage pour un Auteur d'être bien ou mal compris par son Critique?

Je répondis qu'il n'y avoit pas à opter,

& qu'un critique éclairé étoit ſans comparaiſon préférable à un autre critique moins éclairé ; parce qu'il vaut infiniment mieux d'être aſſailli par cinq ou ſix objections bien faites, que de ſe voir accablé par un grand nombre de mauvaiſes raiſons : alors on n'eſt pas bleſſé, mais fatigué. Je dis qu'une critique pourroit être ſi fonciérement mal faite, que je défierois l'écrivain le plus habile de la bien réfuter. Ceci reſſemble beaucoup à l'aventure d'un avocat, qui, pour ſoutenir une cauſe manifeſtement mauvaiſe, avoit rempli ſon Factum de mille chicanes : là-deſſus le défendeur atteſta par ſerment, qu'il aimoit mieux perdre ſon procès, que de répondre de point en point à tant de mauvaiſes raiſons ; & l'avocat triompha.

CHAPITRE XXXIX.

Des plus anciens peuples de notre continent.

CEtte maniere de critiquer un livre, eſt abſolument vicieuſe, où l'on confond ce que l'Auteur diſtingue dans ſon livre.

L'Auteur a diſtingué les montagnes en pic ou pyramidales, d'avec les mon-

tagnes convexes, ou, comme parle M. de Montesquieu, d'avec les *montagnes plates*.

L'Auteur a ensuite dit, que c'est sur les montagnes convexes de notre continent (a) qu'il faut chercher les plus anciens peuples de notre continent; & heureusement pour lui, ce sentiment étoit celui de Platon; ainsi qu'on peut s'en convaincre par un passage très-remarquable de Strabon: ce sentiment est encore celui de tous les Philosophes modernes qui ont fait des recherches sur l'histoire des nations. Or le critique objecte à cela; *mais, selon vous, on devroit trouver les plus anciens peuples en Amérique sur le Chimboraço.*

Voilà précisément ce que l'Auteur n'a eu garde de dire: car en ce cas, il eût dit trois grandes absurdités.

1. L'Auteur a parlé des peuples de notre continent, & le Chimboraço n'est pas dans notre continent.

(a) " Comme c'est sur les plus grandes élévations convexes de *notre Continent*, qu'on doit chercher les plus anciens peuples, il n'y a pas de doute que les Tartares ne l'emportent à cet égard sur tous les autres ". *Recherches Philosoph.* T. II. p. 392.

Il est clair comme le jour, qu'il est ici question des peuples de notre continent & non pas des peuples du nouveau continent. Le critique a confondu tout cela, & n'a pas laissé une seule idée sans la bouleverser.

2. Il a parlé des montagnes convexes comme celles de la Tartarie, & non des montagnes pyramidales comme le Chimboraço, ou le Pic de Ténérif, ou le Pic-Adam.

3. Il a dit que la tête de ce Chimboraço est trop élevée, trop aride, trop dégarnie de végétaux, pour que des hommes pussent y vivre avec leurs troupeaux, ou sans leurs troupeaux.

Ainsi Dom Pernety, pour combattre bien à son aise l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, commence par lui refuser le sens commun : alors il l'accable & prend un ton imposant ; mais il ne faut pas croire que, quand il prend un pareil ton, cela empêche qu'il ne se trompe, & s'il ne s'étoit pas trompé, il eût été plus modéré dans ses expressions, & plus modeste.

L'Auteur a connu l'élévation du Chimboraço ; puisqu'il l'a indiqué, non pas comme dit le critique d'après M. de la Condamine, mais d'après les observations d'Ulloa : il a connu encore la hauteur de cette espece de bosse qui est en Tartarie ; car outre qu'il en avoit vu la mesure, estimée dans le quatrieme volume du P. du Halde (*a*), il a dit que

(*a*) " Cette région est fort élevée & pleine
„ de montagnes. Il y en a une entr'autres sur
„ laquelle nous avons toujours monté durant

les rivieres & les fleuves, qui en descendent, nous indiquent assez cette hauteur. Or, si après cela il avoit ajouté que les hommes, qui peuvent vivre sur une élévation convexe telle que celle-là, peuvent vivre encore beaucoup mieux à leur aise sur un rocher tout stérile, tout couvert d'une neige éternelle, comme le Chimboraço, il n'y auroit certainement eu dans tout son discours aucune trace de sens commun, & sa distinction des montagnes en convexes & pyrami-

---

„ cinq ou six jours de marche. L'Empereur ayant „ voulu savoir de combien elle surpassoit les „ campagnes de *Peking*, éloignée de là d'en- „ viron trois cents milles : à notre retour, après „ avoir mesuré la hauteur de plus de cent mon- „ tagnes, qui sont sur la route, nous trouvâ- „ mes qu'elle avoit trois mille pas géométri- „ ques d'élévation au-dessus de la mer la plus „ proche de *Peking*.

Voyage du Pere Verbiest dans la Description de la Chine & de la Tartarie. Par le P. du Halde. T. IV. p. 100 & 101. in-4°.

On conçoit bien que cette montagne n'étoit rien moins qu'en pic, puisque l'Empereur de la Chine y monta avec toute sa suite, qui consistoit en plus de soixante mille hommes, & cent mille chevaux. Il y a telles pointes des Alpes ou des Pyrénées où un Miquelet a beaucoup de peine à grimper avec des crochets. Au reste, ce n'est pas uniquement de cette montagne de la Tartarie, dont il est question ; mais de tout le pays en général.

dales eût été tout à fait inutile dans son systême. Le critique n'a pas compris ceci.

L'Auteur n'a pas été chercher les plus anciens peuples de notre continent sur le sommet des Alpes ou des Pyrénées : parce que ces pointes montagneuses, quoique très-élevées, manquent de plantes & de toutes les autres productions dont les hommes pourroient se sustenter pendant un déluge, & d'ailleurs le froid y est si rigoureux qu'on ne sauroit y vivre, quand même on y auroit en abondance des végétaux alimentaires, & du gramen pour faire paître les troupeaux, qui au défaut du gibier sont absolument nécessaires à l'homme dans les pays froids : les peuples chasseurs du Nord se couvrent des peaux des animaux sauvages : les peuples bergers du Nord s'habillent des peaux de leurs animaux apprivoisés. Il faut donc, dans les pays froids, ou qu'on ait du gibier ou des troupeaux : sans quoi l'homme ne sauroit y vivre, quand même il auroit assez de plantes pour n'avoir pas besoin d'être sarcophage ; mais dans toutes les contrées septentrionales les hommes sont ou Sarcophages ou Ichthyophages ; & ces derniers se font des vêtements des intestins des poissons & des dépouilles des Phocas. Il n'y a que les nations déja parvenues à la connoissance de cer-

leur des Américains, alors cet Auteur sera très-charmé de lui répondre. Mais que peut-on jusqu'à présent répondre à un homme qui nie seulement des faits qu'il ne connoît pas, & auxquels il n'en substitue pas d'autres ? Quand un Auteur établit une cause : il faut que le critique qui nie l'existence de cette cause, en ait une autre toute prête pour remplacer celle qu'il détruit ; sans quoi il est absurde de vouloir détruire une cause ; puisque tout effet en doit avoir une. Quand on a rejeté les tourbillons de Descartes, on y a d'abord substitué le systême de l'attraction, & ceux qui rejettent l'attraction, doivent à leur tour inventer une nouvelle hypothese ou bien en ressusciter une ancienne ; car enfin on ne peut pas laisser un instant les effets sans cause. Les critiques, qui démolissent un bâtiment, & qui n'en bâtissent point, peuvent être fort contents d'eux-mêmes ; mais je doute que tout le monde soit fort content d'eux.

J'ajouterai encore ici quelques *observations* pour développer davantage les idées de l'Auteur sur la distinction des montagnes en convexes & en pyramidales, par rapport aux effets qui peuvent en résulter en un temps de cataclysme.

Les montagnes qui s'élevent perpendiculairement, vont toutes, comme on voit, se terminer en pointes de la figure d'un

d'un cône dressé sur sa base, ou d'une pyramide plus ou moins irréguliere : or plus les eaux s'élevent autour de ces montagnes, & moins il reste d'emplacement à leurs sommets, où les hommes pourroient se réfugier ; puisque la base, qui occupe le plus de terrein, est la premiere submergée : ces montagnes ainsi posées dans les eaux, forment des écueils & non des isles.

Qu'on imagine après cela une élévation convexe, & qu'on fasse monter les eaux tout autour de cette élévation jusqu'à un certain point, alors on verra que la partie qui est restée à sec, forme une isle & non un écueil. Les hommes peuvent donc trouver sur ces dernieres hauteurs ce qu'ils ne sauroient trouver sur les autres ; puisqu'il est aussi possible de vivre dans une isle, qu'il est impossible de subsister sur un écueil.

J'avoue qu'il n'y a dans aucun pays des élévations géométriquement convexes, non plus qu'il n'y a des montagnes géométriquement coniques ; mais les irrégularités du terrein, quand la forme primitive existe, sont des infiniment petits : ainsi quelques rochers dont la Tartarie est parsemée, n'empêchent pas que le terrein ne s'y éleve insensiblement ; & c'est cette élévation insensible qui fait la convexité, que M. de Mon-

tesquieu nomme très-bien une montagne plate, lorsqu'il parle de la Tartarie.

CHAPITRE XL.

De l'augmentation du froid vers le pole antarctique.

JE suis très-persuadé que, si le critique eût lu les *Considérations Géographiques & Physiques* de M. de Buache, il n'auroit jamais attaqué les observations sur le degré du froid dans les deux continents sous les mêmes latitudes.

Je suis encore très-persuadé que, si le critique eût lu les Collections du Président de Brosse, celle de Barrow traduite par M. Targe, celle de feu l'Abbé Prévôt, il n'auroit jamais nié l'augmentation du froid vers le pole antarctique. Mais quand on ne cite pas des Auteurs, & qu'on s'autorise du rapport vrai ou faux d'un Marin tel que M. Guyot, qui n'a jamais rien écrit, & qui n'a jamais eu la réputation d'être Physicien ou Géographe, alors on peut dire tout ce qu'on veut. Dans de telles matieres il faut absolument citer des Auteurs connus, & sur-tout lorsqu'il s'agit de détruire un fait généralement reconnu.

Selon Dom Pernety, *il ne fait pas plus froid en hiver sous le soixantieme degré de latitude méridionale, que sous le quarante-huitieme degré de latitude septentrionale.* C'est une chose, dit-il, qu'il sait, & que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a ignorée. En cela j'avoue qu'il ne se trompe pas; puisque l'Auteur l'a très-fort ignorée.

S'il fait si chaud sous le soixantieme degré latitude Sud, & cela en hiver, pourquoi donc M. Halley marque-t-il dans son routier, sous les 32 degrés, une si prodigieuse quantité de glaces, qu'elle eût suffi pour boucher le canal de la Manche? Cependant il est inoui que le pas de Calais se soit gelé. Or entre M. Halley & M. Guyot, il n'y a certainement pas à balancer: ils ont couru tous deux les mêmes mers: mais une seule observation de M. Halley est plus précieuse pour les vrais savants, que tous les rapports de ce même Marin qui a mis des os d'un Géant, haut de 12 à 13 pieds, dans une caisse.

Je pourrois ici donner les routiers de plusieurs vaisseaux; mais je me borne à celui de la *Marie* & de *l'Aigle*, qui ont découvert le *cap Circoncision*, qui, avec le *port de Drack*, est la Terre la plus Australe que nous connoissions. (a)

(a) La relation de ces vaisseaux est dans la

Les deux navires, que je viens de nommer, furent en 1738, envoyés à la découverte des Terres Auſtrales par la *Compagnie Françoiſe des Indes* : ils trouverent la brume dès les 44 degrés de latitude méridionale, & 344 de longitude. Cette brume les enveloppa & ne les quitta plus : le froid devint très-vif, & cela au cœur de l'été, puiſqu'on étoit dans le mois de Décembre : qui correſpond, comme on ſait, pour ce climat, à notre mois de Juin. Quand ces vaiſſeaux parvinrent au 48 degré, 50 minutes, ils ſe trouverent entourés de glaçons hauts de trois cents pieds, & de trois lieues de tour ; au point qu'ils reſſembloient à de grands écueils flottants; on manœuvra entre ces glaces en courant au Sud : mais ſous le cinquante-quatrieme degré la brume devint ſi épaiſſe & les glaçons ſi ſerrés, que les vaiſſeaux y furent barrés, & ne purent jamais pénétrer au-delà ; malgré tous leurs efforts pour continuer la route, il fallut retourner.

On voit que ces vaiſſeaux étoient encore à ſix degrés en deçà du point, où Dom Pernety aſſure qu'il ne fait pas plus froid pendant l'hiver auſtral, que ſous le quarante-huitieme degré latitude

collection du Préſident de Broſſe, & dans l'*Hiſtoire Générale des Voyages*, T. XI. Edition de Paris.

Nord, où l'on peut naviguer en tout temps, & où l'on ne voit jamais des glaçons hauts de 300 pieds.

Dans notre latitude septentrionale les vaisseaux sont parvenus jusqu'au quatre-vingt-cinq, & même à ce qu'on prétend au quatre-vingt-huitieme degré; dans la latitude opposée aucun vaisseau n'a certainement dépassé le soixante-troisieme, & on doute même de la bonne foi de quelques Navigateurs qui prétendent y avoir atteint: ce qu'il y a de bien certain encore, c'est que nous ne connoissons aucune terre au-delà de ce qu'on nomme le *Port de Drack*. Je supplie le critique de nous expliquer d'une maniere satisfaisante, pourquoi on a été à 500 lieues tout au moins plus avant vers le pole arctique que vers l'antarctique. Voilà la difficulté; mais le critique s'est bien gardé de la résoudre; de sorte que sa maniere de raisonner est sans cesse en défaut: il rejette l'explication d'un phénomene & d'un grand phénomene, & ne donne lui-même aucune explication, bonne ou mauvaise. Il faut donc persister à croire, que l'augmentation du froid qu'on éprouve en allant au Sud, est la véritable cause qui a arrêté tous les Navigateurs, comme le savent les Puissances maritimes qui ont envoyé des navires à la découverte des Terres australes, &

comme un chacun peut s'en convaincre par lui-même en consultant les recueils de voyages que j'ai cités plus haut. On peut bien s'imaginer que, si l'on n'avoit pas été arrêté par quelque obstacle, on eût tout au moins été reconnoître le cercle polaire austral; mais on peut assurer que jamais aucun homme de notre continent n'y a été: au point qu'on ne sait si à cette latitude il y a des terres, des animaux, des hommes; tout cela est inconnu; tandis que les mers & les pays, qui gisent sous le cercle polaire boréal, sont exactement décrits dans des cartes, & parcourus tous les ans par les Marins & les Voyageurs.

Quand le critique parle du froid qu'on ressent aux isles Malouines, il dit que la glace n'y porte point de grosses pierres. A cela je réponds, que des Physiciens, qui veulent connoître la nature d'un climat, ne se servent pas de grosses pierres; mais de bons thermometres bien sensibles. Ainsi, pour pouvoir parler du climat des isles Malouines, il faudroit avoir des tables d'observations météorologiques; & le critique n'a pas été en état de faire de telles tables, qui sont l'unique chose dont on pourroit s'occuper utilement dans ces isles; au reste, comme le terrein y est assez uni, & qu'il n'y a pas des futaies, cela diminue le degré

de froid qu'on y éprouveroit, s'il y avoit de grandes forêts ou de hautes montagnes.

J'ai dit que quand un critique rejette l'explication d'un phénomene, il doit en donner une autre : cependant Dom Pernety remplace un effet généralement reconnu par un effet qui choque toutes les notions qu'on a acquises par l'expérience & les observations des Physiciens. Non seulement il nie l'augmentation du froid vers le pole austral ; mais il y substitue encore une augmentation de chaleur si grande, qu'elle répond précisément à douze degrés de latitude : car s'il fait aussi chaud en hiver sous le soixantieme degré de latitude Sud que sous le quarante-huitieme degré Nord, on voit qu'il y a dans les deux latitudes une différence de température qui équivaut à douze degrés, ce qui choque, comme je viens de le dire, l'expérience même.

En établissant un tel paradoxe, le critique devoit nécessairement entrer dans de longues discussions; mais c'est en une seule ligne, en un seul mot, qu'il hasarde une telle proposition, & cela d'une maniere qui prouve qu'il n'a pas connu seulement les premiers éléments de la Géographie.

Rejeter une cause sans en dire la raison, & y substituer une cause con-

traire sans en dire encore la raison, c'est une maniere de raisonner inconnue à tous les Physiciens du Monde.

CHAPITRE XLI.

De la supériorité de l'ancien continent sur le nouveau.

DOm Pernety prétend que l'ancien continent n'a absolument aucun avantage sur le nouveau, & il accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, de s'être livré puérilement à des préjugés nationaux (*a*), lorsqu'il a loué l'Europe & les Européens. Selon le critique, qu'on prendroit à ses discours pour un Américain, cette Europe est un malheureux petit pays où le Cacao & le Baume du Pérou ne veulent pas croître, & où les hommes n'ont pas plus d'industrie & d'intelligence que les Caraïbes & les Hurons.

On voit que je pourrois très-bien me dispenser de répondre à de telles absurdités : cependant je réponds, que l'Europe est la mere de tous les arts & de tou-

(*a*) *Dissertation sur l'Amérique*, p. 9. & en général à toutes les pages.

tes les ſciences ; que l'Europe eſt la patrie de tous ces immortels génies, qui ont honoré l'humanité, ou qui l'ont comblée de leurs bienfaits (*a*). Il faut être un véritable critique pour ne pas avouer cela, ou pour ne pas le ſavoir.

Dans toute l'étendue de l'Amérique depuis le cap Hoorn juſqu'à la baye de Hudſon, il n'a jamais paru un Philoſophe, un Savant, un Artiſte, un homme d'eſprit, dont le nom ait mérité d'être inſéré dans l'hiſtoire des ſciences, ou dont les talents aient ſervi l'humanité.

Si aujourd'hui il y a en Amérique des hommes qui ſavent lire & écrire, c'eſt qu'ils ſont venus d'Europe : car les Américains naturels ne ſavent ni lire, ni écrire : c'eſt un peuple abruti qu'on ne peut appliquer à aucune ſcience, à aucun art. Les Hurons & les Iroquois ſont encore

---

(*a*) *Quique pii vates, & Phœbo digna laquuti :*
Inventas aut qui vitam excolu re per artes :
Quique ui memores alios fecere merendo :
Omnibus his niveâ cinguuntur tempora vittâ.
Ænei. VI.

Les anciens mettoient dans leur paradis les Philoſophes, les Poëtes, les Artiſtes, par une gratitude envers la mémoire de ces grands hommes, qui contraste ſinguliérement avec la baſſeſſe de ces Moines ignorants qui ont damné Deſcartes, Newton & preſque tous les Poëtes.

aussi sauvages qu'ils l'étoient en 1525 : ils logent encore dans de chétives cabanes, comme ils y ont toujours logé : ils n'ont jamais cultivé la terre, & ils ne la cultivent pas encore.

L'Europe a conquis l'Amérique, & elle la tient sous son joug avec autant de facilité que l'Empire Romain tenoit la Corse ou la Sardaigne. Si à tout cela on ajoute les conquêtes que les Européens ont faites en Afrique, en Asie & au centre même de ce formidable Empire de Mogol, alors il faut bien supposer, que ces Européens surpassent autant les autres nations du Monde par leur bravoure qu'ils les surpassent par leurs connoissances dans les arts & dans les sciences. L'Europe est le seul pays de l'Univers où on trouve des Physiciens & des Astronomes : car les Chinois, qui se vantent de tant de choses, n'ont pas un seul Astronome, ni un seul Physicien : ils n'ont ni Sculpteurs, ni Peintres, non plus que les autres peuples de l'Asie (*a*). Quant à leurs Poëtes, & sur-

(*a*) Je publierai un jour quelques recherches que j'ai faites sur les causes qui ont toujours empêché les Orientaux de réussir dans la peinture, & cela avant l'établissement du Mahométisme, & dans des pays où le Mahométisme n'a jamais été dominant, comme à la Chine & au Japon, où on ne sait pas encore aujourd'hui dessiner correctement.

tout à leurs Poëtes Dramatiques, ce ſont des Troubadours, & il y a autant de diſtance de leur meilleure Tragédie *Tchaochi-cou-Ell* à la Phedre de Racine, ou au Cinna de Corneille, qu'il y a de diſtance de l'Alaric de Scudéri ou de la Pucelle de Chapelain à l'Enéide.

Notre ancien continent depuis Cadix juſqu'à Jédo, depuis Goa juſqu'à Pétersbourg, renferme plus de grandes villes qu'il n'y a de miſérables villages dans l'Amérique. L'Allemagne elle ſeule a ſans comparaiſon plus de villes murées (2300) qu'il n'y a de bourgades au nouveau Monde. L'Empire de la Chine contient plus d'hommes que tout le nouveau Monde n'a d'indigenes d'une extrêmité à l'autre. L'Amérique n'a que de grandes forêts, & des forêts ſi grandes qu'on peut y voyager par un pays de neuf cents lieues en ligne droite ſans rencontrer une ville : il n'y a pour cela qu'à s'embarquer à la ſource du Maragnon & le deſcendre juſqu'au Para.

Je laiſſe à juger après cela ſi notre ancien continent n'a aucun avantage ſur le nouveau, ainſi que Dom Pernety le ſoutient dans la Diſſertation qu'il a lue, à ce qu'il dit dans ſa préface, à l'Académie de Berlin le 7 Septembre 1769 à ce que je ſuppoſe, car il n'y a pas une ſeule date d'année dans ſon écrit, ni même au titre. Quoiqu'il en ſoit, j'o-

ſe bien lui dire qu'il eſt le ſeul homme en Europe, qui ait jamais ſoutenu un tel paradoxe, & je doute qu'on pût trouver en Europe un autre homme aſſez prévenu pour défendre ce paradoxe.

Mais, objecte-t-il, dans notre continent il y a des Tartares qui ne vivent que de chaſſe. A cela je réponds encore, qu'il eſt le ſeul homme qui ait jamais fait des Tartares un peuple chaſſeur: s'il avoit conſulté d'autres Auteurs que le Moine Plan Carpin & Alexandre ab Alexandro, il n'auroit pu ignorer que les Tartares ſont un peuple berger. On ne connoît pas l'intérieur de l'Afrique; mais dans tous les pays connus de notre continent, il ſeroit difficile de trouver trois peuples véritablement chaſſeurs: car les Lapons, les Samoyédes, les Tunguſes qui ont des Troupeaux de Rhennes apprivoiſés, ſont déja des peuples paſteurs. Il ne faut pas confondre toutes ces choſes & prêter aux nations des mœurs qui ne ſont pas les leurs.

On ne connoît pas l'intérieur de l'Afrique: on aſſure qu'il y a des Anthropophages; mais dans tous les pays connus de notre continent, il n'exiſte plus d'Anthropophages: ſi en Eſpagne, en Italie & en France on nourrit quelques troupeaux d'hommes, ce n'eſt certainement pas pour les manger, comme le croyoit cet Iroquois dont j'ai parlé, & qu'on

mena voir, en 1666, le réfectoire des Cordeliers.

Mais, objecte encore le critique, les terres de l'Europe ont besoin d'une culture continuelle; & en Amérique la terre donne tout d'elle-même.

En vérité, c'est s'opiniâtrer à confondre les climats, les pays & la Nature entiere: car les contrées de l'Amérique, qui ont les mêmes latitudes que les différentes parties de l'Europe ont encore plus besoin que l'Europe d'une culture continuelle. Que seroit le Canada, l'Acadie, la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-Yorck, si les Anglois n'y travailloient pas la terre, & s'il ne la travailloient pas sans cesse? Le critique dit avoir été à Monte-video: cela est possible; mais il ne faut pas juger par Monte-video des bords du Lac Huron, & des rivages du Labrador: c'est comme si l'on jugeoit de la Lapponie par la Provence & le Languedoc.

Au reste c'est un bonheur inestimable pour la plus grande partie de l'Europe, d'avoir des terres qu'il faut sans cesse cultiver: cela entretient, pour peu que le gouvernement ne soit pas excessivement mauvais, l'amour du travail, & non l'amour de l'oisiveté, l'amour de l'ordre, & non celui du brigandage. Il n'y a qu'à jetter les yeux sur les plus belles provinces de l'Espagne comme la Valence, l'Estrémadoure & sur les meil-

leures terres du Royaume de Naples telles que celles de l'Apulie, & on y voit une misere que les paysans Anglois n'ont jamais connue, parce qu'on y a perdu l'esprit du travail; on y compte plus de Moines que de Laboureurs; preuve évidente qu'on y a perdu l'esprit du travail. Il est plus commode de lire du latin qu'on n'entend pas, que de conduire des herses & de battre en grange: les laboureurs mêmes de ce pays-là, sont des fainéants qui se font promener dans leurs champs, assis sur un estrapontin de la charrue: ce qui est la chose du monde la plus choquante aux yeux de ceux qui ont vu labourer dans nos pays du Nord où l'on fait tant de récoltes uniquement pour nourrir le Midi. La Hollande a avitaillé pendant trois ans de suite l'Italie, & elle pourvoit en tout temps une partie de l'Espagne: l'Angleterre entretient l'autre partie de l'Espagne & tout le Portugal. On peut bien croire qu'il n'en coûte pas peu à ces excellents pays du Midi pour être nourris ainsi par les septentrionaux. Dans les Etats du Pape, où l'on a essuyé tant de disettes, on a aussi vendu tant d'antiques qu'un jour on ira voir les raretés de Rome en Angleterre.

Quand le Nord de l'Europe étoit moins cultivé, il étoit précisémeut sans police: aussi long-temps qu'on continuera à bien cultiver les terres, on n'y re-

tombera pas dans la barbarie: mais le dépériſſement de l'agriculture ſera le pronoſtic d'un ſiecle d'ignorance.

Ce n'eſt pas au reſte que je penſe avec preſque tous les Auteurs agronomes modernes, qu'il faille très-bien cultiver; il y a en cela comme en toutes choſes un milieu qu'il faut garder, & qu'il faut toujours garder. Cette admirable maxime des anciens *optimè colere damnoſum* (a) n'ayant pas été bien peſée, bien développée, que dis-je, pas même bien connue, voici ce qu'il en eſt arrivé: preſque tous les Auteurs agronomes modernes ont écrit ſur l'*Agromanie*: tandis que Caton, Varron, Columelle, Pline & Palladius, ont écrit ſur l'*Agriculture*, parce que les anciens ont bien cultivé, & que ces Auteurs modernes ont voulu qu'on cultivât très-bien, ce qui eſt réellement une choſe abſurde: auſſi aucun peuple de l'Europe n'oſeroit-il ſe vanter

---

(a) Il ſemble que les anciens avoient prévu que l'on donneroit un jour dans l'Agromanie ou dans un excès, un raffinement entiérement opposé à l'eſprit de l'Agriculture. Quoi de plus ſenſé que ces paroles de Pline que je ne puis m'abſtenir de citer; *Imò hercule! Judico modum rerum omnium utiliſſimum. Benè colere neceſſarium eſt, optimè damnoſum.* Je ſupplie ceux qui écrivent ſur l'Agriculture de peſer ces paroles. *Libro XVIII, C. VI.*

d'avoir porté son agriculture au point où étoit celle des anciens Romains, qui s'instruisoient dans des livres qu'on ne daigne pas même lire aujourd'hui : il y a peut-être actuellement en Europe dix mille personnes, qui ont lu du Hamel, & qui n'ont pas lu Columelle.

Quoi qu'il en soit, je répete, que c'est un bonheur pour un pays d'avoir des terres qui, sans la culture la plus pénible, ne rendroient absolument rien, & qui, par une culture pénible, donnent un excédent considérable. Le critique a-t-il eu sur tout cela des idées bien claires? J'en doute très-fort.

L'ancien continent a sur le nouveau une supériorité si grande qu'il est impossible d'imaginer une supériorité plus grande d'un pays sur un autre, & c'étoit encore bien pis du temps passé, & avant que l'Amérique eût reçu de notre Monde les Chevaux, les Bœufs, les Anes, les Cochons domestiques, les Chats domestiques qu'on vendoit si cher pendant tout le commencement du seizieme *siecle*, qu'un matelot Hollandois fit une fortune singuliere en Amérique en y vendant des Chats : on y a encore été porter des Chevres, des Brebis, plusieurs races de Chiens, des Poules, des Pigeons, du Riz, du Seigle, du Froment, la Vigne cultivée, les Grenadiers, les Cannes à sucre, les Cafiers, les Melons, les Citroniers, les

Orangers, les Pommiers, les Poiriers, les Oliviers, les Noyers, les Amandiers, les Pruniers, les Mûriers, les Cerifiers, les Abricotiers, les Pêchers. Enfin ce malheureux pays manquoit de tant de chofes, & on y a porté tant de chofes qu'on pourroit en faire un catalogue prefqu'auffi grand que celui d'un cabinet d'Hiftoire Naturelle.

Je conviens très-volontiers, qu'on eût pu faire tous ces préfents à l'Amérique fans maffacrer un feul de fes ftupides habitants, mais les infames excès de quelques voleurs Efpagnols, doivent-ils réellement être imputés à tous les Européens, comme le critique l'a fait? Doivent-ils fur-tout être imputés aux peuples d'Allemagne, qui n'ont jamais été conquérir un pouce de terre en Amérique? Voilà ce que j'ofe bien nier au critique. La plus faine partie de la nation Efpagnole n'a jamais approuvé les actions de Pizarre, ni même le livre de Sepulveda; car on voit par l'apologie qu'il publia, combien ce livre avoit révolté les efprits. On trouve fort mauvais que Charles-Quint ne voulût pas feulement donner audience à Fernand Cortez; mais il étoit plus facile de jouir des conquêtes de ce meurtrier que de le bien recevoir. Quant à Vafco Nunnez, qui étoit auffi méchant que Cortez & Pizarre enfemble, il fallut abfolument que

la Cour d'Espagne envoyât un ordre en Amérique pour le faire pendre : c'étoit l'unique moyen de faire cesser les déprédations inouïes de ce brigand. Il faut convenir encore, que les historiens Espagnols n'ont pas tous tâché de pallier les crimes de leurs prétendus conquérants : on voit que Zarate rapporte avec beaucoup d'ingénuité la confession publique que fit Pizarre avant que de mourir : *il avoua d'avoir fait très-injustement, & sans aucune raison, étrangler l'Empereur Atabaliba., & d'avoir couché avec la femme de ce prince après sa mort & encore durant sa vie.* Le Moine de la Vallé Viridi lui donna la plus belle absolution qu'on puisse donner à un pénitent.

C'est avec bien du plaisir que je finis ce chapitre, dans lequel il me paroît, que j'ai démontré l'existence du Soleil à ces Sauvages du Pont-Euxin, qui soutiennent qu'il n'y a pas de Soleil.



CHAPITRE XLII.

Inadvertance du Critique.

IL me paroît, que Dom Pernety est tombé dans une espece d'inadvertance, lorsqu'il a inséré dans sa Dissertation le passage suivant, qu'il eût pu omettre sans affoiblir en rien les arguments & les raisons dont il se sert.

Voici ses termes, pag. 154.

Lorsque j'entre dans les tabagies Angloises, Hollandoises, Flamandes, ou dans les Musicaux Allemands, Danois, ou Suédois, il me semble être transporté dans un carbet de Caraïbes, ou de Sauvages du Canada.

D'abord il n'est pas humainement croyable qu'il soit entré dans tous ces endroits dont il parle; & quand il y seroit entré mille fois, il ne s'ensuivroit pas, que six nations très-respectables, les Anglois, les Hollandois, les Allemands, les Flamands, les Danois & les Suédois, ressemblent aux Sauvages du Canada & aux Caraïbes: cette comparaison est si basse & si outrée, que je ne sais comment on a pu y penser: car on ne sauroit dire, qu'elle est adressée à la populace; puisque ceux qui connoissent l'Angleterre

& la Hollande, savent que les premiers seigneurs & les négociants les plus distingués y fréquentent ces endroits, qu'on compare ici à des carbets de Caraïbes où l'on rôtit des prisonniers, & où dans une joie brutale on mange les membres de ses semblables.

Le critique, en comprenant dans son énumération presque toute l'Europe, a eu grand soin de ne pas parler des François, ce qui feroit soupçonner qu'il est lui-même François : quand on l'entend faire l'apologie des Bénédictins, alors on s'apperçoit qu'il est lui-même Bénédictin. Je ne disconviens pas qu'il ne soit louable d'aimer l'ordre monastique où on est entré pour faire son salut, & d'aimer encore la nation où on est né ; mais il ne faut pas pour cela vouloir insulter les autres nations, parce qu'elles n'ont point chez elles des couvents de Bénédictins.

Voici maintenant d'autres traits que le critique a tâché de lancer contre les Allemands. Il assure, pag. 134, que Comus n'oseroit venir faire des tours de passe-passe *chez les peuples de l'Allemagne savante*, de peur d'être brûlé vif comme sorcier, & il disoit cela en Allemagne. Moi, qui ai vu l'escamoteur Comus & M. le Pelletier son associé, j'ose bien répondre d'eux ; ils pourront, quand ils voudront, venir dans l'Allemagne sa-

vante, & il ne leur ſera fait aucun mal.

Le critique s'étant reſſouvenu, qu'il n'avoit pas médit des Suiſſes, revient ſur eux avec *l'aventure des Marionnettes de Brioché*, qui, par parentheſe, pourroit bien être un conte inventé à plaiſir; mais pour quelqu'un qui veut médire, tous les contes vrais ou faux ſont bons.

Il ne s'agit pas ici de défendre les autels de tant de nations; mais il s'agit d'apprendre au critique ce qu'il n'a pas ſu, ou ce qu'il n'auroit pas dû oublier.

Les premiers Imprimeurs Allemands, qui allerent porter des livres imprimés à Paris, faillirent à être brûlés vifs par arrêt du Parlement, comme ſorciers manifeſtes, & ſurpris en ſortilege; mais ces Allemands, plus malins que leurs Juges, ſe ſauverent ſi promptement qu'on ne put les attraper: on ſaiſit leurs éditions, qui ne leur ont jamais été reſtituées dans l'état où on les leur avoit enlevées contre le droit des gens.

Il conſte par les regiſtres des Parlements de France, que les François ont eux ſeuls brûlé autant de ſorciers que tous les peuples de l'Europe enſemble. J'ouvre la premiere Hiſtoire de France, qui me tombe ſous la main, & j'y trouve, qu'en 1572, il y avoit à Paris ſeul, trente mille ſorciers reconnus pour tels, &

déférés comme tels à la justice par leur chef mis à la torture. Les annales de tous les peuples de l'Europe ne contiennent pas autant d'absurdités qu'il y en a dans la seule *histoire de la possession des religieuses de Loudun*, qui se termina par l'assassinat de Grandier. Les Convulsionaires, les Jansénistes, les Molinistes, les Fanatiques des Cevenes valent bien les Wampires de Hongrie. Au reste, il faut oublier tout cela ; les François & les autres peuples de l'Europe n'en sont pas moins respectables. On ne reproche pas à un homme qu'il a eu la fievre chaude ou le mal caduc : on ne doit pas reprocher à une nation policée la barbarie de ses ancêtres.

Ainsi tous les contes au sujet de Comus, rapportés par Dom Pernety, ne prouvent rien du tout, ni contre l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, ni contre son livre. Dom Pernety, dis-je, parle dans trois endroits différents de sa Dissertation, des *tabagies* & des *auberges* de l'Europe (*a*) ; & cela pour réfuter un ouvrage écrit sur l'Histoire Naturelle de l'homme. J'avoue, que cette maniere de critiquer n'est pas commune, & que l'Auteur ne s'y étoit assurément pas attendu.

(*a*) *Dissertations sur l'Amérique*, aux pages 123. 154.

Quand on se déclare, pour ainsi dire, ennemi d'un livre, & qu'on attaque ce livre depuis la premiere page jusqu'à la derniere, en noircissant sans cesse l'Auteur, alors il est bien difficile de montrer un bon caractere; mais il faut alors absolument montrer un bon esprit, & ne pas tellement compter sur la malignité des hommes, que, sous prétexte qu'on fait une critique ou une satyre, on se permette de dire des choses triviales, aussi inutiles à ceux qui les lisent qu'à ceux qui ne les lisent point.

Est-il donc bien intéressant de savoir que les pélerins Turcs portent des habits de plusieurs pieces; que les valets Chinois mangent les restes de leurs maîtres, que les femmes de Chio portent des jupes fort courtes, que David a été obligé de tuer cent Philistins, que le Gouverneur de Monte-Video, avoit fait planter des Orangers dans une prairie, & que c'est *par une fourberie & une hypocrisie véritable que les Dames mettent du rouge* (a)?

(a) Page 143. Nous ne sommes plus dans le siecle du prédicateur Ménot, qui déclamoit en chaire contre les femmes qui mettoient du rouge. Ces déclamations, dis-je, sont un reste de barbarie qui n'est ni dans nos mœurs, ni dans notre façon de penser.

Je ne sais comment Dom Pernety a pu assurer, p. 149. *que les femmes d'Europe réussissent si mal*

Il me paroît que le critique, sans affoiblir les arguments dont il se sert, auroit pu passer sur de tels détails, qui n'ont absolument aucun rapport avec les matieres contenues dans les *Recherches Philosophiques*. Et cependant il faut bien qu'il y ait un certain rapport entre ce que dit un critique, & entre ce que l'Auteur a dit, sans quoi le lecteur ne conçoit pas même de quoi il est question ; on lui parle de choses si différentes, qu'il lui est impossible de débrouiller un tel cahos.

Je ne dis pas, qu'un critique doive tellement s'acharner contre un Auteur, qu'il ne le quitte pas d'un instant : il lui

---

à s'habiller, que si on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.

A-t-il donc examiné de près la moitié des femmes de l'Europe? Personne n'a jamais pensé à dire de telles choses où il n'y a aucune ombre de vérité. Etoit-il mieux instruit lorsqu'il assure, que les Dames de la premiere distinction ont la mauvaise coutume de voler le dessert? Et cependant il dit cela p. 124.

Il est pardonnable à un Religieux de ne pas mieux connoître les mœurs des femmes d'Europe, mais alors il ne falloit en rien dire, & ne pas lancer contre elles des traits de satyre si peu ingénieux. D'ailleurs une Dissertation sur l'Amérique n'est pas un ouvrage où l'on doit insérer de tels détails.

est sans doute libre de faire des digressions plus ou moins longues, plus ou moins ennuyeuses; mais il me semble, que ces digressions mêmes doivent toujours avoir un rapport quelconque; non pas au sujet que les critiques traitent, car ils ne traitent aucun sujet; mais à celui que l'Auteur a traité.

L'art de la critique ne me paroît guere plus avancé que du temps d'Homere: c'est réellement une routine qu'on ne perfectionne pas, & dont on se sert toujours: cette routine est tellement connue qu'on sait d'avance comment un critique s'y prendra pour décrier tel livre, pour noircir tel Auteur: c'est ici l'histoire du hérisson, qui n'a qu'une ruse; mais elle est bonne, puisqu'elle consiste à piquer. Il est bien triste pour les lettres qu'un art, qu'on pourroit réduire en regles, ne soit jusqu'à présent qu'une calomnie mise en systême. On s'étonne de ce que l'on oublie si-tôt tant de critiques faites contre tant de livres; j'en sais bien la raison, c'est qu'elles ne sont pas instructives; car si elles étoient instructives on s'en souviendroit long-temps. Mais, malgré tout cela, les critiques écriront toujours, & on leur répondra toujours; car on ne fait pas des critiques contre des Auteurs qui ne sont pas en état de répondre: on les laisse, pour ainsi dire, ensevelis sous leurs propres absurdités. Et cet Auteur,

qui alla à la Sorbonne solliciter une condamnation contre son propre ouvrage, n'étoit pas absolument fou.

CHAPITRE XLIII.

Observation sur quelques usages des peuples policés, & des peuples sauvages.

J'AI dit que le critique auroit pu s'abstenir d'entrer dans des détails si peu intéressants sur quelques usages des nations de notre continent : il auroit sans doute pu s'abstenir de parler des *fleurs & des aigrettes que les femmes d'Europe portent dans leurs cheveux* (a) ; mais ce qu'il y a encore de plus singulier, c'est qu'il accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, d'avoir fait comme les Tirolois qui ont le goître : & qui se mocquent, dit-il, de ceux qui ne l'ont pas. Si le critique devoit indiquer dans quel endroit de son

(a) *Dissertation sur l'Amérique*, Page 142. Le critique assure que les Dames en Europe *portent aux oreilles des pandeloques qui leur descendent jusqu'au bas de la mâchoire*. p. 145. Ce mot de *mâchoire* est bien dur, & la politesse veut qu'en parlant des femmes, on dise *jusqu'au bas des joues*.

livre, l'Auteur s'eſt mocqué de ceux qui ne ſont pas naturellement contrefaits, ou de ceux qui ſont naturellement contrefaits, il ſeroit fort embarraſſé; car il n'y a pas un mot de tout celà dans les *Recherches Philoſophiques*.

Dom Pernety a cru qu'il étoit très-aiſé de diſſerter long-temps ſur les modes & les uſages; mais il s'eſt trompé: cela exige beaucoup plus de recherches qu'il n'en avoit faites, & après bien des recherches il eſt encore difficile de traiter ces matieres avec préciſion; hormis qu'on ne ſe permette d'écrire des choſes triviales que les enfants n'ignorent pas.

D'abord il faut bien diſtinguer les modes qui affectent le corps, d'avec celles qui n'affectent que la parure & les vêtements: les premieres choquent la raiſon & le bon ſens: toutes les autres ſont très-indifférentes, puiſqu'on peut les quitter en un inſtant, & dès qu'on s'en trouve mal; mais quand on a une fois la tête applatie comme les Américains, on ne ſauroit plus ſe la faire arrondir: on eſt contrefait & on reſte contrefait, au point de n'oſer ſe montrer dans un autre pays que dans le ſien.

Les Européens n'ont jamais adopté beaucoup d'uſages qui affectent le corps, & en prenant ce mot à la rigueur, on peut dire qu'il n'y a, dans toute l'Europe, que la mode de percer les oreilles

aux filles, qui ſoit une violence faite à la Nature; car les corps de jupe ſont partie de l'habillement: on peut y renoncer, & on n'eſt point eſtropié.

La pratique de ſe faire la barbe, ou de la laiſſer croître, eſt encore très-indifférente, quoique, dans l'onzieme ſiecle, il en réſulta une guerre qui coûta la vie à trois millions de François. Mais ce furent l'amour, la religion & l'intérêt, qui ſe ſervirent de ce prétexte: ſi ce prétexte leur eût manqué, on en auroit trouvé un autre; & ce ſiecle étoit ſi barbare qu'on s'y entre-détruiſoit ſouvent ſans prétexte.

Il eſt encore indifférent de ſe teindre les cheveux, ou de les poudrer; pourvu qu'on n'y emploie point de farine. On aſſure que les Polonois, pour cacher la *plica* à laquelle ils ſont ſujets, ont les premiers imaginé de ſaupoudrer leur tête de froment moulu: mais comme les navigateurs ont auſſi rencontré aux Terres auſtrales des Papous qui ſe blanchiſſent les cheveux avec de la craie broyée, il faut bien ſuppoſer que cette idée a pu venir à d'autres hommes qu'à ceux qui ont la *plica*; cependant il n'y a pas de doute que cette idée n'ait été ſuggérée par un beſoin.

Il n'en eſt pas ainſi des Sauvages de l'Amérique: preſque toutes leurs modes ſont des cruautés atroces, qui ne tendent

qu'à rendre l'eſpece humaine difforme & monſtrueuſe. Se percer le cartilage du nez, ſe faire des ouvertures dans les levres, ſe faire de profondes inciſions dans les joues; s'alonger les oreilles, en couper un morceau de façon qu'on peut paſſer deux doigts par le trou, ſe raccourcir le cou, ſe comprimer la tête au point de la rendre plate, ou conique, ou ſphérique, ou cubique, s'ôter des dents gélaſines, ſe faire enfler les jambes par des ligatures, ſe découper toute la peau du corps, s'écraſer le nez, ſe retrancher quelques articles des doigts: tout cela eſt bien autrement déraiſonnable que de porter aujourd'hui de petits chapeaux, & demain de grands, ou même que d'avoir de gros ventres poſtiches, & de gros culs poſtiches, comme les hommes & les femmes en avoient en France ſous le regne de François II (*a*). Ce n'étoit encore là qu'un vain acceſſoire ſurajouté à la figure humaine, & qui n'influoit pas ſur la conſtitution: c'étoit un vain acceſſoire dont on pouvoit ſe dépouiller avec plus de facilité qu'on ne ſe l'ajuſtoit.

Il eſt ſingulier que les Sauvages de l'Amérique, qui vivent dans d'obſcures forêts où ils ſe bâtiſſent à peine des ca-

(*a*) Voyez les *Eſſais hiſtoriques ſur Paris. Part.* 4. *p.* 22.

banes, soient tellement entêtés de leur beauté, que pour paroître bien-faits, ils s'estropient, & font essuyer à leurs enfants des supplices qu'on n'imagineroit pas ailleurs pour châtier des criminels; & tout cela afin que ces enfants aient la tête plate, & afin que cette tête plate ressemble à la pleine lune qui est ronde. Ces idées sont celles de tous le Sauvages du Monde : il seroit difficile de rencontrer parmi eux un homme tel que la Nature l'a formé : ou il lui manquera un testicule, ou un doigt, ou quelques dents, ou il sera cicatrisé, ou il aura dans la peau des marques ineffaçables qu'on y aura gravées par artifice. La raison de ceci est, que presque tous ces Sauvages vont nuds : ainsi leurs modes, qui ne sauroient affecter les vêtements, affectent le corps même ; aussi est-ce chez les peuples nuds que les modes sont les plus barbares.

Il subsiste sans doute en Asie & en Afrique quelques usages aussi révoltants que le sont ceux des Américains ; mais il seroit difficile de trouver en Asie & en Afrique la réunion de toutes les modes Américaines, dont la plupart ne renferment aucun avantage sensible, ce sont des absurdités sans effet : & dont la cause est dans un renversement complet des notions communes ; car il est contre les notions communes de se faire ratourcir

le cou; puisqu'il est impossible qu'il en résulte quelqu'utilité, ni pour ceux qui endurent cette opération périlleuse, ni pour ceux qui ne l'endurent pas. Il n'en est pas ainsi à la Chine où l'on écrase les pieds aux filles de distinction: les Chinois ont en cela des raisons qui sont très-mauvaises pour nous; mais qui malheureusement ne sont pas mauvaises pour eux. Ce peuple a adopté un usage cruel, parce qu'il lui manque une loi injuste: si ses législateurs avoient, par une sanction expresse, ordonné la clôture des femmes, on n'y auroit jamais pensé à écraser les pieds aux filles: de sorte qu'il eût été expédient pour ce peuple-là d'avoir une loi injuste.

On trouve aussi à la Chine beaucoup d'hommes conocéphales, sans qu'on sache jusqu'à présent s'ils tiennent ce défaut de l'art ou de la nature; mais s'ils le tiennent de l'art, cela prouve que les Européens ont surpassé le peuple le plus sage de l'Asie, en adoptant moins de ces modes, qui affectent le corps. La coutume de percer les oreilles aux filles n'est pas même de notre invention: elle nous vient des Romains (a), qui l'avoient prise des Africains & des Maures chez qui

(a) On peut voir là-dessus les médailles des Impératrices Romaines du bas Empire, en commençant par celles de Flavie Helene.

on la pratiquoit pour des raiſons de ſanté. Il n'y a aucun ſens à dire, comme le critique le dit, que la perforation des oreilles ſe fait dans l'idée de les agrandir en y ſuſpendant des bijoux : c'eſt pour y ſuſpendre des bijoux qu'on les perce, & c'eſt pour prouver qu'on a des bijoux qu'on les y ſuſpend. Au reſte, il paroît qu'on n'a pas fait attention parmi nous qu'il ſeroit aiſé de porter des oreillettes, ſans ſe faire une ouverture dans l'extrêmité du lobe, ce qui ne laiſſe pas que d'entraîner quelquefois des accidents.

Rien n'eſt plus commun que de voir les Hiſtoriens ſe tromper, lorſqu'ils veulent découvrir l'origine des uſages qu'ils décrivent, & pour convaincre le critique, qu'il eſt bien plus difficile qu'il ne ſe l'eſt imaginé, de traiter ces matieres avec préciſion, je ne citerai que l'exemple de M. le Beau, qui, en parlant des Huns, dans ſon *Hiſtoire du bas Empire* (a), aſſure qu'ils écraſoient le nez à leurs enfants; *afin que le caſque pût s'appliquer plus juſte à leur viſage* : je ne diſconviens pas qu'il n'ait tiré ces détails de quelques Auteurs anciens; mais ces Auteurs anciens étoient certainement mal inſtruits des mœurs & de la conſtitution des Tartares, qui ſont tous naturel-

(a) *T. IV. L.* 19 *p.* 378.

lement camus. D'ailleurs, pour peu qu'on connoisse la figure de leurs casques, faits d'une petite calotte avec un ourlet (*a*), on conçoit qu'il eût été inutile d'écraser le nez à quelqu'un pour lui faire tenir cette calotte sur le sommet de la tête : il eût été plus inutile encore d'écraser le nez aux femmes qui n'étoient pas armées chez les Huns, comme elles ne sont pas encore aujourd'hui armées chez aucune horde de Tartares, & elles ont néanmoins le même défaut que les hommes ; parce qu'elles le tiennent de la nature & non de l'art.

M. le Beau se trompe encore, lorsqu'il ajoute que les Huns se faisoient des taillades dans le visage, afin d'empêcher leur barbe de croître. Ces cicatrices qu'on leur voyoit aux joues & au menton, n'étoient ni des scarifications, ni des balafres ; mais des brûlures pour prévenir les écrouelles & les humeurs froides : ils ne se brûloient pas seulement de la sorte au visage ; mais dans différents endroits du corps: aussi seroit-il difficile, dit Hippocrate, de rencontrer un Scythe qui ne se fût appliqué le feu aux bras, aux articles des doigts, aux épaules, à

(*a*) Voyez la description des casques Tartares, dans le voyage du P. Gerbillon. Pag. 327.

la poitrine, aux reins, aux hanches(a). Ce peuple-là ne connoissoit & ne connoît encore aujourd'hui contre ses maux d'autre remede que l'application du feu, qui est un grand remede chez les Asiatiques; ils ont des coliques & des dysenteries qu'on ne sauroit guérir que par le fer ardent.

Il y a, à la vérité, des pays où on écrase le nez aux enfants; mais on ne peut en alléguer d'autre raison que le caprice & les fausses idées qu'on s'y est formées de la beauté corporelle. C'est une bien grande impertinence que celle qu'on lit dans un voyageur, qui soutient que les Negres simes contractent cette difformité en tettant leurs meres, dont le sein est si dur, dit-il, que les enfants en deviennent camus. Quand on le feroit exprès, il ne feroit pas possible d'imaginer une absurdité comparable à celle-là.

Le critique se trompe à-peu-près dans le même sens, lorsqu'il assure qu'il y a des peuples qui regardent les grands ongles comme une beauté. Dans plusieurs provinces de l'Asie & de l'Afrique on se laisse croître un ongle à chaque main, non pas pour prouver qu'on est beau, mais pour prouver qu'on est noble ou lettré; puisqu'avec deux grands ongles aux mains on ne peut exercer aucun art

(a) *De aëre, aquis, locis.*

méchanique. Il ne faut donc pas conſondre ce qui eſt une preuve de nobleſſe, avec ce qui pourroit être une preuve de beauté.

Ce n'eſt pas mon idée d'entrer ici dans une diſcuſſion ſuivie de tant de coutumes dont on a ridiculement expliqué l'origine ou la cauſe : je me contenterai de faire encore obſerver qu'après avoir confondu les modes qui affectent la parure avec celles qui affectent le corps, le critique n'a pas même diſtingué un défaut naturel, tel que le goître des Tirolois, d'avec ces défauts artificiels qu'on imprime aux enfants Américains. C'eſt une pure imagination de ſa part de croire que les goîtreux ſe mocquent de ceux qui ne le ſont point : ils connoiſſent trop bien pour cela la ſource de leur mal, dont ils ſavent ſe conſoler en uſant d'une certaine déférence à l'égard de ceux en qui ce mal eſt parvenu à ſon comble, & c'eſt le bon naturel qui leur inſpire ce ſentiment de commiſération envers des malades incurables. Je ſais bien que Belon & quelques autres Auteurs ont prétendu qu'en employant un certain régime, il ſeroit poſſible, ſinon de guérir le goître, au moins de le prévenir dans les enfants ; mais cela n'eſt pas même vraiſemblable, & un peuple qui eſt une fois ſujet à cette extumeſcence, ne peut s'en défaire qu'en quittant ſa patrie. Les ſeize

mille Saltzbourgeois qui, en 1732, abandonnerent leurs montagnes, pour s'aller fixer dans la Prusse, étoient la plupart goîtreux, & je doute que leurs descendants le soient encore aujourd'hui. Dès la premiere année, quatre mille d'entr'eux moururent (a), comme cela arrive aux montagnards qui s'établissent subitement dans les plaines: d'ailleurs un peuple qui s'émigre, ne sauroit éviter les maux attachés aux émigrations, aux regrets d'avoir quitté sa terre natale, & aux soucis enfin qu'il retrouve dans une terre étrangere.

Le critique, après avoir disserté si superficiellement sur les usages nationaux, parle aussi des goûts nationaux, & il assure entr'autres choses qu'en Europe les hommes aiment à la fureur les femmes qui ont un nez retroussé, & que les femmes aiment à la folie les hommes qui ont un nez aquilin (a). Il a pris cela dans les Contes de Marmontel, ou dans quelqu'ancien Traité de Physionomie, de la force de celui de Jean-Baptiste Porta, qui étoit assez peu Philosophe pour s'appliquer à la prétendue science des Phisionomistes, qui est la sœur de l'Astronomie Judiciaire. Quoi qu'il en soit, ce

(a) Voyez l'article de la Prusse dans la Géographie de Hubner.

(b) *Dissertation sur l'Amérique p. 147.*

n'est ni dans des Contes, ni dans des Traités de Jean-Baptiste Porta, qu'on peut apprendre à connoître le goût des peuples de l'Europe : il ne faut pas tirer de quelques cas particuliers des inductions générales, ni vouloir connoître les regles la chose du monde la plus variable. Les hommes qui ont le nez aquilin, & les femmes, qui l'ont retroussé, sont comme tous les autres individus de leur espece, tantôt heureux, tantôt malheureux dans leurs amours, suivant les circonstances, qui ne dépendent assurément pas de la forme de leur nez, quoiqu'en dise le critique, qui auroit pu attaquer les *Recherches Philosophiques* d'une maniere plus instructive, sans s'appesantir à chaque instant sur des détails minutieux que personne n'iroit chercher, & que personne ne soupçonneroit même dans une dissertation sur l'Amérique, où l'on pouvoit dire tant & tant de choses sans parler des nez aquilins.



CHAPITRE XLVI.

Conclusion.

Si le critique, qui a attaqué les *Recherches Philosophiques*, eût été plus au fait des matieres qu'il a voulu traiter, s'il eût mieux approfondi les choses, on auroit pu lui répondre en neuf ou dix chapitres; mais il a fallu en faire plus de quarante, tantôt pour prouver, qu'il n'a pas compris l'Auteur, tantôt pour démontrer, qu'il a changé l'état de la question en ne prenant pas l'Amérique pour ce qu'elle étoit il y a deux cents cinquante ans. Cependant il étoit bien facile de rester dans les bornes de la question, & de comprendre l'Auteur qui n'a pas écrit en Grec.

Si on examine bien toutes les imputations du critique, qui sont peut-être au nombre de plus de mille, on n'en trouve aucune qui soit fondée, & qui ait été faite avec connoissance de cause. Premiérement il accuse l'Auteur *d'avoir decrie tout le nouveau Monde, & de l'avoir décrié sans y avoir voyagé.* C'est comme si on faisoit un crime à M. Rollin d'avoir décrit la bataille de Cannes, & de ne s'être pas trouvé à la bataille de Can-

nes, ni au souper d'Annibal. Supposons pour un instant, que l'Auteur eût voyagé au nouveau Monde, alors le critique lui eût dit tout de même ; *mais vous ne viviez pas du temps de Christophe Colomb : vous n'étiez pas présent à l'excommunication qui fut lancée contre lui, dans l'isle de Saint-Domingue, par le Moine Buellio : vous n'avez pas assisté au procès entre Améric ou Alberic Vespuce & Ojeda ; vous n'avez pas connu personnellement le héros Fernand Cortez, ni le généreux Ovando, ni le brave Pizarre, ni le Capitan Vasco Nunnez. Et vous avez parlé de tous ces personnages-là ? En vérité cela est impardonnable.*

Il résulte de tout ceci, comme on voit, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, qui vit dans le dix-huitieme siecle, ne vivoit pas dans le quinzieme siecle, ni pas encore dans le seizieme. Ainsi son crime est le même que celui de M. Rollin, qui ne s'est pas trouvé à la bataille de Cannes.

L'Auteur, ayant sans cesse parlé de l'Amérique telle qu'elle étoit en 1492, ne s'attendoit vraiment pas que Dom Pernety viendroit lui opposer le journal du P. Feuillée ou celui de Frézier qui voyageoit en 1711 : cependant il l'accuse d'*avoir toujours parlé entre la vérité ;* parce qu'il n'a pas dit ce que le P. Feuillée a dit. C'est comme si on faisoit un grand cri-

me à un Hiſtorien d'avoir parlé de Philippe de Macédoine, & de n'avoir pas conſulté le Dictionnaire de Moreri.

Je crois avoir aſſez inſiſté ſur les inclinations, les habitudes & les mœurs des Sauvages de l'Amérique, pour avoir mis le lecteur à portée de juger ſi ces barbares ſont des *Philoſophes*, comme Dom Pernety le ſoutient depuis la premiere page de ſa Diſſertation juſqu'à la derniere.

Quand même il ne ſeroit pas ici du tout queſtion des Américains en particulier, je dirois toujours, qu'on ne peut aſſurer, ſans choquer les notions communes, que la vie ſauvage eſt préférable à la vie ſociale.

La perfectibilité eſt le plus grand préſent que la Nature ait fait à l'homme, qui a reçu cette faculté pour qu'il la cultivât, & non pour qu'il ne la cultivât point. Dans la vie ſauvage on ne ſe ſert que de l'inſtinct animal, qui nous eſt commun avec les bêtes, & non de la perfectibilité, qui nous met au-deſſus de toutes les bêtes; l'intention de la Nature a donc été que l'homme vécût dans l'état civil; car ſi ſon intention eût été qu'il vécût dans l'état ſauvage, elle ne lui auroit donné que le ſeul inſtinct animal, qui, en ce cas, eût ſuffi pour le guider, comme il ſuffit aux autres animaux. Cet argument me paroît ſans replique.

Or, ſi après cela on veut ſavoir à quels hommes compete le titre de *Philoſophe*, on ſent qu'il appartient à ceux qui ont le plus étendu leur perfectibilité. Ainſi il eſt abſurde de dire, que des Sauvages, qui n'ont jamais cultivé cette faculté, ſont auſſi des *Philoſophes*. Ce n'eſt pas ſeulement abuſer des termes; mais c'eſt confondre les idées au point que leur confuſion n'eſt plus qu'un délire.

L'inſtinct animal enſeigne au Sauvage à ſe conſtruire une cabane, à coucher avec ſa femelle, à élever ſes enfants, à parler, à vivre de chaſſe, de pêche, ou de fruits ſauvages, ſuivant les productions naturelles du pays, à ſe défendre contre ſes ennemis, ou à les attaquer. Or, y a-t-il, dans toutes ces actions, une ſeule qui diſtingue réellement ce Sauvage d'avec les bêtes? Elles ſe bâtiſſent des nids, s'accouplent, élevent leurs petits, ont leur langage, vivent de chaſſe, de pêche, ou de fruits ſauvages, s'attaquent ou ſe défendent ſuivant le beſoin. On voit bien, que ce ne ſont là que des opérations de l'inſtinct, & qu'il n'y a aucune trace de la perfectibilité dans la conduite de ce Sauvage, & cependant il a reçu cette facuté tandis que les bêtes ne l'ont pas reçue: on peut donc lui imputer de n'avoir pas rempli les vues de la Nature, qui ne lui a pas fait en vain un don ſi précieux.

Mais, dit Dom Pernety, *si nous n'admirons pas les Iroquois & les Caraïbes, nous avons donc été de grands stupides de tant admirer le Philosophe Bias* (a). En vérité, j'ai beaucoup de peine à concevoir que quelqu'un ait pu penser seulement à dire de telles choses.

Si Bias n'avoit pas appris à lire & à écrire, s'il ne s'étoit pas servi de sa perfectibilité naturelle, s'il n'avoit pas cultivé les sciences pendant toute sa vie, & avec une opiniâtreté singuliere, nous ne l'admirerions non plus, que nous n'admirons les Iroquois & les Caraïbes. Ainsi les raisons, qui font que nous admirons tant Bias, & en général tous les Philosophes anciens & modernes, sont précisément les raisons, qui nous empêchent d'admirer les Iroquois & tous ceux, qui comme eux se guident par l'instinct, & oublient la perfectibilité.

Je viens de détailler en peu de mots les actions animales, produites par la seule force ou la seule impulsion de l'instinct; or, qu'on les examine toutes, & on trouvera qu'elles excluent le travail indirect, & ne renferment qu'un travail direct, & qui ne concerne immédiatement que la nourriture & la construction du nid où on éleve les petits; & cela est si peu un vrai travail, qu'on peut dire,

(a) *Dissertation sur l'Amérique*, p. 100.

que l'homme ſauvage & les bêtes ne travaillent pas; & voilà la preuve évidente, que l'homme ſauvage ne penſe pas à étendre ſa perfectibilité qu'on ne peut abſolument étendre que par un travail indirect, c'eſt-à-dire, par l'étude, le plus dur, le plus pénible des travaux.

S'il n'y avoit que des Sauvages ſur notre Globe, ce ſeroit le plus horrible ſéjour qu'on pourroit imaginer dans l'Univers entier; le travail manquant abſolument à la terre, elle deviendroit un grand marais par le débordement continuel des fleuves & des rivieres, les lieux élevés ſe couvriroient de bois, & le gibier prendroit le deſſus ſur l'eſpece humaine, comme cela étoit préciſément arrivé dans le Nord de l'Amérique, où l'on comptoit plus de cent Caſtors ſur un ſeul individu à face d'homme. Sur ce Globe inculte & déſolé des barbares ne feroient que s'entre-détruire, & leurs guerres augmenteroient à meſure que leur pareſſe augmenteroit; plus ils ſeroient pareſſeux, & moins la terre produiroit; moins la terre produiroit, & plus ils ſe battroient pour ſe diſputer la ſubſiſtance toujours néceſſaire, & toujours plus difficile à trouver. Si les animaux carnaſſiers prenoient le deſſus, ſi les Serpents prenoient le deſſus, alors l'eſpece humaine périroit totalement, car elle ne ſeroit jamais en état de repren-

dre sur les animaux carnassiers & les Serpents, la supériorité qu'elle auroit une fois perdue. La Nature a donc donné à l'homme la perfectibilité pour prévenir les horribles désastres dont je viens de parler, & qui seroient infaillibles si notre Globe n'étoit habité que par des Sauvages : mais un seul peuple policé peut prévenir tous ces maux ; car un peuple policé s'étend, fait des établissements, envoie des colonies, & bâtit des villes : les Sauvages au contraire n'envoient pas des colonies; parce qu'ils sont eux-mêmes une espece de colonie errante, qui ne se fixe nulle part, & qui se bat sans cesse contre d'autres vagabonds.

On a vu cet état de guerre où vivoient les Américains du nord au temps de la découverte : ce n'étoit pas un état de guerre où on pouvoit s'attendre à la paix: il falloit ou fuir, ou mourir, ou vaincre; car il s'agissoit de la subsistance; il falloit se battre par la même nécessité qu'il falloit manger, & ces barbares ont toujours été si atroces dans leur vengeance, si furieux dans leur colere, qu'ils n'ont jamais su ce que c'étoit que pardonner.

J'ai lu les déclamations véritablement indécentes de M. Serran de la Tour contre les Anglois, qui, pendant la derniere guerre, avoient mis à prix la tête de tous les Sauvages, qui tenoient le parti de la France : il est surprenant que cet

écrivain n'ait pas compris, que, s'il avoit eu une plantation en Amérique, il en eût fait tout autant; car les Quakers de la Pensilvanie, qui ne se sont pas mêlés de la guerre, les Quakers, dis-je, qu'on n'a pu ni par promesses, ni par menaces, obliger à prendre les armes, ont dû malgré eux mettre à prix la tête des Sauvages. (*a*) Il est bien certain, que des hommes, qui font la guerre comme ces Sauvages la font, ne peuvent se plaindre de ce qu'on les traite comme des incendiaires. Ils ne se présentent jamais en rase campagne pour qu'on leur puisse livrer bataille, & vuider un grand démêlé : ils se cachent & se cachent tellement qu'on ne sait pas où ils sont, cependant ils parviennent pendant la nuit au nombre de trente à quarante jusqu'aux plantations

(*a*) Dès le 28 Juin 1755, les Anglois mirent la tête de chaque Sauvage à 200 livres de France : puis à 300 livres, outre 350 qu'on payoit à celui qui faisoit sur eux un prisonnier. Ce ne fut qu'en 1755, que les Quakers imiterent cette conduite, & ils commencerent par la tête d'un Sachem Dellavvare. On conçoit, que les Sauvages étant en petit nombre & toujours cachés dans les bois, on ne peut les défaire qu'un à un. S'ils étoient en grand nombre, & s'ils se battoient en rase campagne, on se garderoit bien de mettre leur tête à prix ; mais la principale difficulté est de les trouver.

&y mettent le feu avec des meches d'agaric, comme je l'ai dit dans le chapitre où j'ai traité cette matiere plus au long. On conçoit que, quand on a à faire avec des ennemis, qui n'ont pas le courage de se battre, & qui ont néanmoins le secret de commettre de si horribles dégâts, il faut bien changer à leur égard les loix ordinaires de la guerre; & d'ailleurs, quand on est en guerre avec eux, il est indifférent de les défaire après avoir mis leur tête à prix, ou sans la mettre à prix; puisqu'on sait bien, que de leur côté ils ne font jamais quartier à personne, ni aux vieillards, ni aux femmes, ni aux enfants à la mamelle, ni même aux bêtes; & ils seroient bien fâchés, lorsqu'ils brûlent une habitation, de laisser en vie un bœuf ou un cheval échappé à l'incendie de l'étable: aussi les plus grands excès de férocité qu'on puisse lire dans l'histoire d'un peuple barbare, sont ceux que commirent les Sauvages Dellawares contre les Quakers de la Pensilvanie; qui dirent enfin: nous avons à faire à des loups & à des incendiaires; nos loix nous défendent de nous battre; mais elles nous permettent de tuer des loups & de punir les incendiaires suivant le code civil, & non suivant le code militaire.

Comme j'ai répondu à toutes les objections du critique, & mis tous ses paradoxes dans leur jour, je me crois dis-

pensé de devoir répondre aux injures par lesquelles il termine sa Dissertation ; page 160 & 161. Il en résulte que le critique sait dire des injures, & qu'on sait les lui pardonner.

Je finis ici cet écrit ; & suis très-charmé de le finir.

Nec lusisse pudet ; sed non incidere ludum.

Ce 26 Mars 1770.

FIN.

